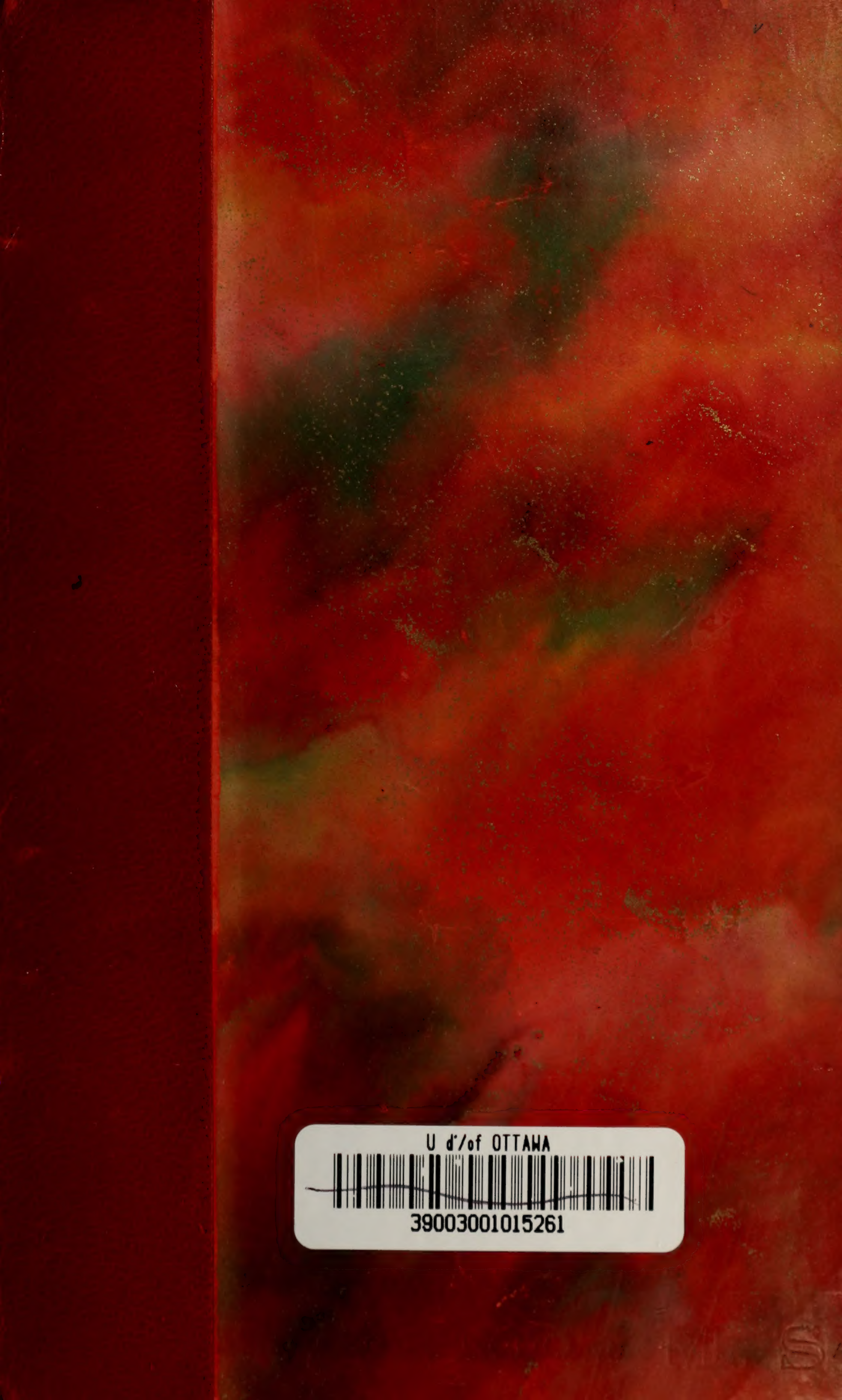

U d'/of OTTAWA
39003001015261





HISTOIRE DU MONDE

PROLÉGOMÈNES

HISTOIRE DU MONDE

E. CAVAIGNAC

Professeur a l'Université de Strasbourg

Tome I

PROLÉGOMÈNES



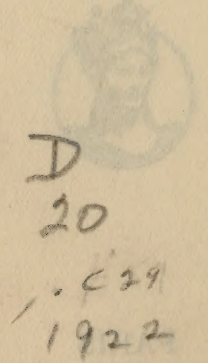
PARIS

E. DE BOCCARD, ÉDITEUR

Anciennes Maisons Thorin et Fontemoing

1, RUE DE MÉDICIS, 1

1922



A la mémoire
de mon ancien maître
P. VIDAL DE LA BLACHE

Préface

Le présent volume a pour but d'expliquer le plan de l'ouvrage général annoncé, de dire pourquoi tels sujets y ont été compris et tels autres non, pourquoi on a adopté tel ordre et non pas tel autre.

La base de l'exposition étant avant tout géographique, on ne s'étonnera pas qu'une large place ait été faite ici à la géographie. Le tableau tracé paraîtra peut-être trop long au public et trop sommaire aux géographes. Mais, ayant adopté une division du monde habité qui ne cadre pas avec la division usuelle en cinq parties du monde, j'étais obligé de faire apparaître aussi nettement que possible les bases naturelles de

cette division : je n'ai pas prétendu faire autre chose.

Il fallait expliquer, de plus, pourquoi l'on n'a pas cru devoir suivre, dans l'exposition, un ordre *uniquement* géographique. Sans doute, pour la plus longue partie des temps historiques, il n'y a pas grand inconvénient à suivre séparément les civilisations fondamentales. Pourtant, il y a des points de suture, rares, mais intéressants, et il a paru nécessaire de les marquer en tenant compte, dans une certaine mesure, de la chronologie. Ensuite, à partir des grandes découvertes qui, aux xv[e] et xvi[e] siècles, ont fondé la thalassocratie européenne, il y a plus d'avantages que d'inconvénients à mener toutes les histoires de front, encore que la solidarité mondiale n'apparaisse, avec une netteté frappante, que dans la guerre qui vient de finir.

J'espère donc que ce volume attestera l'unité de plan de l'ouvrage. Notre travail ne pouvait être que collectif. Aujourd'hui, après un siècle d'éducation historique intensive, le public ne supporterait plus des histoires de l'Orient arabe, de l'Inde, de la Chine, qui ne seraient pas écrites par des orientalistes, des histoires d'Amérique qui ne seraient pas écrites par des espagnolisants, etc. Mais il supporterait plus difficilement encore, au moins quand il est français, qu'un ouvrage

n'ait pas de plan. Le présent volume lui prouvera, j'espère, que notre « Histoire » en a un, et que les hommes qui l'ont entreprise se sont mis d'accord sur l'ensemble avant de s'attacher, chacun dans son domaine, au détail.

E. Cavaignac.

Il est un homme vis-à-vis duquel il m'est impossible de m'acquitter comme je le devrais : c'est mon ancien maître P. Vidal de la Blache, dont mes contemporains verront assez que la partie géographique du livre reflète les cours et les enseignements. J'ai fait ce que j'ai pu en dédiant le volume à sa mémoire.

Quant à mes collègues de Strasbourg, MM. Baulig et de Margerie, je regrette aussi de ne pouvoir m'acquitter envers eux que par un trop bref remerciement. Ils m'ont guidé dans un domaine que j'avais quelque peu déserté depuis douze ans. Ils m'ont épargné plus d'un faux pas. Puissé-je n'en avoir pas fait d'autres depuis qu'ils ont vu mon travail !

Il va sans dire que les parties relatives à l'Inde et à la Chine ont été soumises à mes collaborateurs, MM. de la Vallée-Poussin et H. Maspéro.

Enfin, je remercie M. de Martonne, qui a bien voulu m'autoriser à utiliser, pour la carte, la projection dont il s'est servi dans son *Traité de géographie physique*.

HISTOIRE DU MONDE

PROLÉGOMÈNES

PREMIÈRE PARTIE

LA TERRE

La première donnée qui s'impose à l'historien est l'existence du milieu tellurique. La terre est le seul théâtre de l'histoire humaine, et l'on ne peut même pas prévoir, à l'heure actuelle, qu'il en doive jamais être autrement. La forme qu'a revêtue la surface de la planète a donc exercé une influence de tout premier ordre sur les destinées de l'humanité, quelle que soit d'ailleurs l'importance qu'on puisse attribuer aux facteurs psychologiques. Une variation même légère dans la répartition des terres et des mers, un changement très réduit des climats, se traduirait par d'énormes changements dans le cours de l'histoire des hommes.

Or, la terre a déjà un long passé, un passé tellement long que les périodes proprement historiques sont purement et simplement négligeables en regard des évaluations qui pourraient le mesurer. Depuis le moment, déjà tardif, où la croûte terraquée s'est formée entre le noyau igné et l'atmosphère, depuis le moment, plus tardif encore, où elle a rempli les conditions nécessaires à l'apparition de la vie, plusieurs époques se sont succédé, et celle de ces époques qu'on appelle primaire occupe, au dire des géologues, les trois quarts du temps écoulé depuis lors, le reste revenant aux époques secondaire et tertiaire, dont l'époque humaine n'est qu'une infime partie. Pendant ce temps, la mer a plusieurs fois recouvert des espaces où se dressent aujourd'hui de hautes montagnes. De grandes chaînes se sont usées peu à peu jusqu'à ne plus laisser comme trace que de modestes plateaux; d'autres, qui comptent maintenant parmi les plus hautes du globe, n'ont commencé à se former qu'à l'époque tertiaire. Des changements climatiques considérables se sont produits: à une époque qui, géologiquement parlant, est d'hier, une épaisse calotte de glace descendait jusqu'au centre de l'Europe et de l'Amérique du Nord. La géographie physique actuelle, comme on l'a dit, n'a, par rapport à l'amplitude de ces transformations, que la valeur d'une photographie instantanée. Elle continue d'ailleurs à se modifier sous l'influence des mêmes causes qui ont agi dans le passé, encore qu'il soit probable, et même certain, qu'à certaines époques elles ont opéré plus activement que ce n'est le cas actuellement, et précipité l'évolution.

Les géologues semblent portés aujourd'hui à réagir contre les exagérations chronométriques. « Rien ne nous oblige, dit l'un d'eux, pour la dernière période

de l'histoire de la planète, pour la période humaine, à compter par unités plus grandes que par dizaines de milliers d'années. » Autrement dit, on peut parfaitement admettre qu'il y a cent mille ans, la Terre avait un aspect sensiblement différent de celui qu'elle présente aujourd'hui. En revanche, dix mille ans sont un très court laps de temps géologique. Les modifications qui se sont produites depuis dix mille ans, dont quelques-unes, soulèvements ou affaissements de littoraux, variations de climats, sont bien constatées, sont des modifications de détail, qui ne paraîtraient pas sur des cartes au millionnième.

Les géologues ont abouti à des conclusions assez sûres sur l'antiquité du dernier grand changement : la fin de la deuxième période glaciaire. On sait qu'à l'époque géologique qui a précédé immédiatement celle où nous nous vivons, sous l'influence de causes cosmiques, la calotte de glace polaire est descendue jusqu'à des latitudes sensiblement plus basses que les latitudes actuelles, et cela dans l'Ancien Continent comme dans le Nouveau, au nord comme au sud de l'Equateur. Or, grâce à des circonstances favorables, le retrait des glaces a pu être étudié de près dans la Suède méridionale par le baron De Geer. Il ne remonterait pas, dans cette région, plus haut que 12.000 ans environ. C'est donc depuis cette époque que les grands glaciers ont reculé sous le cercle polaire, laissant au sud des vestiges qui ne se sont atténués que peu à peu. A l'aurore des temps historiques, le caractère lacustre et marécageux de la région de l'Oural septentrional était encore sensiblement plus accusé qu'aujourd'hui. Vers la même époque, la région où l'Asie et l'Amérique se touchent presque (détroit de Behring), était peut-être encore inaccessible à l'homme.

Or, douze mille ans, c'est plus que toute l'histoire des hommes dignes de ce nom. Les faits en question ont (nous le constaterons) leur importance au point de vue de la diffusion des hommes, mais on voit combien ils pèsent peu en regard des grandes lignes de la structure terrestre, qui sont restées permanentes dans le laps de temps considéré. Il est donc indiqué de commencer par une rapide revue de l'aspect que présente l'écorce terrestre, en insistant uniquement sur les traits qui ont influé sur les destinées de l'espèce humaine.

I

Pôle Nord

Le trait le plus saillant de cette géographie actuelle est, comme on sait, l'accumulation des terres émergées dans l'hémisphère Nord. L'Asie, l'Europe, l'Amérique du Nord serrent de très près le Pôle Nord, et ne laissent entre la mer Polaire et le reste de l'Océan qu'une porte un peu large, entre le Groenland et la Scandinavie. C'est exactement le contraire de ce qui se présente dans l'hémisphère austral.

Le Pôle Nord est maintenant atteint. Il est certain qu'une couche de glace continue l'entoure, et s'étend, suivant la longitude, plus ou moins loin vers le 80e degré. C'est un monde mouvant, où la glace se reforme sans cesse. Des glaciers qui le prolongent se détachent les blocs qui, entraînés par la rotation terrestre, dérivent vers l'ouest, allant écraser des navires jusqu'à la latitude de New-York.

On peut affirmer aujourd'hui que cet amas de glace ne se soude nulle part aux vrais continents. Un navire pourrait en faire le tour, en profitant de cir-

constances favorables, qui, à la vérité, sont rares : certains ont fait de longues parties du trajet. Seul, le Groenland forcerait à un détour de 2000 kilomètres vers le sud.

Partons du détroit de Behring, où l'Asie et l'Amérique ne sont distantes que de 100 kilomètres. Les deux continents fuient aussitôt tous deux en sens inverse, et, n'était la crête sous-marine qui pointe au sud du détroit, dans les îles Aléoutiennes, le rapprochement serait presque illusoire. Au reste, les conditions climatiques, dans les régions septentrionales des continents, sont presque incompatibles avec la vie humaine, même depuis le retrait (relativement récent) des glaciers : si des relations historiquement anciennes ont existé entre les deux continents, le grand courant du Nord-Pacifique y a eu plus de part que le détroit de Behring.

Si l'on s'écarte du détroit vers l'est, on suit le dédale d'îles qui accompagne la côte arctique de l'Amérique du Nord jusqu'à la baie d'Hudson, puis le Groenland s'interpose, sur la côte occidentale duquel l'absence de courant froid rend possibles quelques établissements humains.

Si l'on part du détroit de Behring vers l'ouest, on longe toute la côte de Sibérie, qui, au cap Tchélious-kine, s'avance fort loin au devant du Pôle, puis, après la Novaia-Zemlia, après le Cap Nord, les côtes d'Europe s'infléchissent vers le sud. C'est là que s'ouvre, entre la Scandinavie et le Groenland, l'échancrure de l'Atlantique.

Large de 1500 ou 2000 kilomètres, elle est suffisante pour interrompre les communications des deux continents, encore qu'au milieu se dresse l'Islande. De plus, le grand courant du Gulf-Stream, à supposer qu'il fût exploitable pour la navigation, porterait en tous

cas d'Amérique en Europe, de la région la plus déshéritée vers l'autre. Pour aller en sens inverse, il fallait couper ce courant, et rejoindre le courant polaire qui vient baigner les côtes du Labrador. Quelques marins hardis l'ont fait il y a plus de mille ans. Mais la vraie communication régulière ne pouvait être établie qu'entre contrées plus méridionales, et l'on ne s'étonnera donc pas qu'elle ne date que d'hier.

Atlantique

L'Atlantique est donc le vrai fossé qui sépare les deux continents.

On est assez embarrassé pour la limite nord. Pourtant, un dos de 500 mètres, qui se trouve à peu près à la hauteur de l'Islande, et après lequel la sonde tombe tout de suite, vers le sud, à 1000 mètres, est une limite acceptable. De là, l'Atlantique s'étend depuis le 60e degré de latitude Nord jusque par delà le 40e degré de lat. S., où il se perd dans l'Océan Antarctique. Vaguement se dessine dans son fond une sorte d'axe central, un dos d'âne qui affleure en de très rares points, Açores, Ascension, Sainte-Hélène, et de part et d'autre duquel se rencontrent des profondeurs de 6000 et 7000 mètres. La forme des continents rend les contours irréguliers, et la largeur variable de 3000 à 9000 kilomètres : les deux grandes échancrures de l'ouest et de l'est ne se correspondent pas, la Méditerranée étant subtropicale, la mer des Antilles tropicale.

Le phénomène essentiel est la disposition des courants.

Ceux qui sont produits par la fonte des glaces du Pôle et qui dérivent vers l'ouest, viennent heurter le flanc oriental du Groenland, qu'ils rendent plus inhospitalier que la côte ouest, et finissent vers Terre-Neuve. Mais les plus importants sont ceux qui se forment dans la zone équatoriale. Celui qui tourne sur les côtes du Brésil et vient dans la mer des Antilles et le golfe du Mexique en sort par un étroit passage vers la Floride, et, gagnant en vitesse ce qu'il perd en largeur, file à 7 kilomètres à l'heure vers l'est (Gulf-Stream). Il vient se ralentir et s'étaler sur les côtes d'Europe, et, attiré par l'échancrure nord de l'Atlantique, se fait sentir jusqu'au delà du Cap Nord, où il apporte des débris tropicaux. On sait son importance, et la douceur exceptionnelle du climat qu'il procure aux côtes d'Europe : le phénomène ne se reproduit dans le Pacifique Nord que sur une bien plus petite échelle. L'autre branche du Gulf-Stream redescend le long des côtes d'Espagne (courant de Rennell) pour aller fermer la boucle avec le courant équatorial. Au milieu du circuit est la mer calme « des Sargasses ».

Un circuit analogue existe dans l'Atlantique Sud, mais moins développé : de ce côté, l'afflux des eaux froides venues du Pôle Sud vers les côtes de l'Afrique et de l'Amérique du Sud a une importance plus grande.

Il va sans dire que tous ces courants, aujourd'hui si bien connus, n'ont pu acquérir une importance humaine qu'après l'invention de la boussole, c'est-à-dire quand la navigation a atteint un stade déjà avancé de développement.

II

Méditerranée

La plus importante des échancrures de l'Atlantique est celle qui s'ouvre à l'est, à la hauteur du 35e ou 40e degré latitude Nord, et qui est fameuse sous le nom de Méditerranée.

Elle plonge dans l'Ancien Continent jusqu'à une distance de 4000 kilomètres. Elle est étroite (1200 kilomètres dans l'endroit le plus large), et, comme elle est orientée Ouest-Est, il en résulte que les bords présentent une frappante homogénéité de climat. Ce climat constitue un type spécial (méditerranéen).

La communication entre l'Atlantique et la Méditerranée est des plus resserrées; ce n'est pas d'ailleurs tout-à-fait aux colonnes d'Hercule, au détroit de Gibraltar, qu'est la vraie séparation, mais un peu à l'ouest, au-dessus d'un seuil de 200 mètres qui va du Cap Trafalgar au Cap Spartel. L'étroitesse de cette communication fait que la Méditerranée ne connaît que des marées insignifiantes.

La Méditerranée occidentale s'étale assez large-

ment entre l'Espagne, la France, l'Italie et l'Afrique. Presque partout, elle est profonde (plus de 3000 mètres), et, sur son rebord oriental, elle présente des phénomènes volcaniques qui attestent que nous sommes là sur un point de dislocation récente. Des trois grandes îles italiennes, deux sont des jalons qui ont facilité jadis la navigation, la troisième barre à moitié le passage du bassin occidental au bassin oriental.

La Méditerranée orientale est non moins profonde que l'autre, mais bien plus articulée. La partie sud, qui baigne les côtes d'Afrique et va mourir sur les côtes de Phénicie et de Cypre, ne présente qu'un accident notable : les bas-fonds des Syrtes, entre Tunis et la Cyrénaïque, longtemps redoutés des marins. Au nord se creusent des golfes étendus. Entre la Grèce et l'Italie s'enfonce la mer Adriatique, où, grâce à l'étroitesse du bassin, les marées acquièrent au fond du golfe une ampleur unique dans le domaine méditerranéen. De l'autre côté de la Grèce, l'île de Crète est le vestibule d'un monde d'îlots, vestiges du pont écroulé qui unit un jour la Grèce et l'Asie-Mineure. Cette mer de « l'Archipel », enfin, par une série de détroits, Hellespont ou Dardanelles et Bosphore, communique depuis une date géologiquement récente avec la mer Noire.

Celle-ci forme en réalité deux domaines, séparés par le seuil qui joint les Balkans aux monts de Crimée, puis au Caucase. Au sud, c'est une mer profonde, pleine des débris de la vie organique qui fut détruite par l'irruption de flots de la Méditerranée. Au nord, la mer est basse, et les grands fleuves russes qui s'y jettent apportent une provision d'eau douce énorme. Par le courant qui traverse les détroits, cette eau moins salée, mieux encore que l'Atlantique, défend

la Méditerranée contre l'évaporation exceptionnellement forte qu'elle subit.

On voit à quel point cette mer pénètre à tous égards dans les continents. On comprend que les hommes qui vivaient autour d'elle, « comme des grenouilles autour d'un lac » (Platon), aient été embarrassés pour délimiter les trois continents qu'ils discernaient : si la Libye ou Afrique se sépare nettement de l'Asie, entre celle-ci et l'Europe la limite est bien délicate à établir. Au reste, le sentiment du lien qu'établit la Méditerranée est fondé sur une histoire déjà extrêmement longue. Il est plus important de marquer jusqu'où, dans l'intérieur des continents, se fait sentir cette unité.

Au midi, trois pays dont un seul pourrait être un lien avec l'intérieur de l'Afrique : partout, sauf là, se dresse une barrière de désert sans équivalent ailleurs. En Asie, la bande de désert qui correspond à la zone des hautes pressions est plus divisée, mais l'Arabie, l'Iran, le Turkestan établissent aussi une barrière, et derrière les déserts se dressent les hautes montagnes de l'Asie. Puis, ces déserts vont rejoindre la steppe sibéro-russe, qu'une bande longue et opaque de forêts sépare de la région glacée. C'est encore là un isolant relatif. En revanche, l'Europe centrale et occidentale communique suffisamment avec le monde méditerranéen.

Au point de vue anthropogéographique, nous n'hésiterons donc pas à faire prédominer l'unité méditerranéenne sur la considération classique des trois continents. Derrière ces déserts et montagnes seulement se rencontrent d'autres mondes, qui n'ont été mêlés au premier que depuis hier.

Afrique Mineure

La première région qui s'offre au sud, en franchissant les colonnes d'Hercule, est la protubérance africaine qu'on appelle indifféremment Maghreb, Berbérie, Afrique Mineure (1 million de kilomètres q. environ).

En fait, c'est le pays de l'Atlas. Cette chaîne est à peine séparée des chaînes espagnole et sicilienne par le détroit de Gibraltar et le passage de 150 kilomètres qui sépare la Tunisie de la Sicile. Elle fait partie intégrante du vaste plissement serpentin qui comprend la sierra d'Andalousie, l'Atlas, les monts de Sicile, l'Apennin, les Alpes, les Karpates, les Balkans, les monts de Crimée, le Caucase et le Kopet-Dagh, et dans les concavités duquel se sont creusés les gouffres de la Méditerranée. Plus exactement c'est la chaîne du nord, qui commence avec le Riff marocain et s'allonge d'une façon continue jusqu'au cap Bon, qui fait partie du système. Au sud court une autre chaîne, l'Atlas saharien, sensiblement plus haut, surtout à l'ouest où se trouve le géant de la région (le Tamjourt, près de 5000 mètres) : la chaîne vient obliquement rejoindre l'autre système en Tunisie.

La région serrée entre la chaîne du nord et la mer est le Tell, ou encore, dans la langue berbère, le *Friguia*, la bonne terre, dont le nom, par une étrange fortune, est devenu pour les Romains celui de l'immense continent *africain*. Entre les deux chaînes, les Hauts Plateaux ; au sud du grand Atlas, le Désert.

Cette division longitudinale se retrouve d'un bout à l'autre de la région, mais avec des nuances locales de l'ouest à l'est, sur lesquelles sont basées les divisions assez constantes du pays : la Maurétanie, la Numidie et l'Afrique carthaginoise des anciens, répondent assez exactement au Maroc, à l'Algérie et à la Tunisie des temps modernes.

Le Maroc constitue la partie océanique. Il est accessible aux vents d'ouest, et les hauts plateaux du centre y descendent vers l'Atlantique en plaines bien arrosées, qui ont vu fleurir des centres de civilisation comme Marrakech, et pourraient en voir encore sous un régime politique favorable. Le Tell, par contre, y est étroitement resserré par les montagnes du Riff, et, malgré sa merveilleuse situation à la porte de la Méditerranée, les anfractuosités du rivage y ont abrité plus souvent des pirates que des commerçants.

Dans l'Algérie, la succession des zones est plus régulière. Le Tell y est formé de larges plaines, parfois arrosées par des rivières qui ont traversé la barrière de montagnes ; une seule, le Chélif, y atteint des dimensions importantes (700 kilomètres). Et ces plaines ont pour débouchés des ports bien situés comme Oran, Alger, Bône, ports dont l'importance relative a varié suivant que les relations étaient orientées vers l'Espagne, la France ou l'Italie. Les hauts plateaux ne reçoivent plus guère de pluie, et déjà les étangs salés y annoncent le désert. L'altitude y permet pourtant, outre l'élevage, certaines récoltes (l'alfa), et, sur le flanc nord du grand Atlas, les pluies, de nouveau arrêtées, ont fait pousser des forêts aujourd'hui diminuées, mais qui ont abrité l'éléphant jusqu'à une époque pleinement historique.

La Tunisie, enfin, est la partie purement méditerranéenne. Là, outre la bande du littoral nord, la

friguia comprend le bassin du Bagradas (la Medjerda) par lequel la région des plateaux vient finir sur le golfe de Tunis. En outre, le littoral Est se prête au moins à la culture de l'olivier, et des ruines romaines, surgisssant dans la steppe, attestent que jadis le travail pénétrait plus avant. Enfin, la contrée a pour elle sa position au seuil des bassins méditerranéens, qui a permis l'essor de Carthage, puis de Tunis, et d'autres ports encore.

Au pied méridional du grand Atlas commence aussitôt le désert, quoique des fleuves temporaires, torrentiels, descendus de la montagne, y fassent avancer les oasis jusqu'à plusieurs centaines de kilomètres vers le sud. Mais ce ne sont déjà que des îlots dans l'immensité du Sahara, qui décourage les communications humaines.

Aussi, la région de l'Atlas, au point de vue humain comme au point de vue géologique, est rattachée étroitement aux terres d'Europe. La population qu'on peut considérer comme autochthone, tant ses origines ici remontent loin dans le passé, les Berbères, est parente des races antiques de l'Espagne et de la Sicile. Et, au cours des âges, il y a toujours eu va-et-vient d'un bord à l'autre des colonnes d'Hercule, de même que les maîtres du golfe de Carthage n'ont jamais résisté à l'attraction des grandes îles italiennes.

Cyrénaïque

Du golfe de Gabès, au sud de la Tunisie, jusqu'au delta du Nil, s'étendent 2000 kilomètres de côtes, où

presque partout le désert vient toucher la Méditerranée. Une seule protubérance se détache, le plateau de Barka, d'autant plus nettement isolé qu'au sud se succèdent des dépressions parfois inférieures au niveau de la mer (par exemple dans l'oasis d'Ammon). Le plateau est assez élevé (600 à 700 mètres) pour arrêter les pluies, et par conséquent pour offrir une région cultivable de 100.000 km. q. environ. Outre les produits qui se retrouvent dans l'Afrique Mineure ou dans l'Egypte (céréales, alfa, jujubier, etc), elle en possède un assez spécial, le fameux silphium des Anciens, connu par ses qualités pharmaceutiques. Dans l'antiquité, cette région vit fleurir Cyrène. Aujourd'hui, Benghazi y a remplacé Barka.

La région est isolée, à l'ouest comme à l'est, par des centaines de kilomètres. A l'Ouest s'allongent les bas-fonds des Syrtes, redoutés des navigateurs primitifs. Il a fallu des circonstances spéciales, sur lesquelles nous reviendrons, pour que cette côte ait abrité un port vraiment important comme Tripoli de Barbarie. A l'est, la côte est plus inhospitalière encore, et c'est par l'intérieur, d'oasis en oasis, que se sont opérées plutôt les communications avec l'Egypte. Les habitants de la région, auxquels s'attache plus particulièrement le nom de Libyens, sont signalés par les monuments égyptiens les plus anciens comme apparentés aux Berbères et aux fellahs d'Egypte plus qu'à n'importe quel autre groupement humain.

Cependant le plateau de Barka se projette dans la mer jusqu'à 300 kilomètres de la Crète, et cette distance, quoique notable encore, a permis, dans la saison des vents étésiens (juin-juillet), des rapprochements qui remontent très haut.

Égypte

La troisième région de l'Afrique du Nord qui soit habitable pour l'homme, après l'Afrique Mineure et la Cyrénaïque, est l'Égypte. Mais, tandis que les deux premières sont des plateaux projetés en avant du désert et capables de fixer les pluies méditerranéennes, l'Égypte n'est qu'un ruban de terre découpé dans le désert même, une oasis allongée de 1000 kilomètres du sud au nord, créée par le passage du grand fleuve tropical qui s'est frayé une voie jusqu'à la Méditerranée : le Nil.

Le Nil vient de très loin, puisque, né sous l'Équateur, il finit sous le 30e degré de latitude nord après un parcours de 6500 kilomètres ; on conçoit que ses sources soient longtemps restées inconnues aux Européens, et n'aient finalement été découvertes qu'en partant de la côte orientale d'Afrique, qui n'en est distante que de 700 kilomètres. Là, au pied des plus hautes montagnes d'Afrique, s'étend le grand lac Victoria, d'où s'échappe au nord le bras oriental du Nil. Franchissant plusieurs chutes, il entre bientôt dans le lac Albert, lequel a reçu au sud le bras occidental. Le fleuve unique sort du lac par le nord, et file dès lors vers la Méditerranée par le site de Gondokoro, où il est encore à 1745 kilomètres de Khartoum. Pendant longtemps encore, sous le climat intertropical, il aura à lutter contre l'évaporation qui le menace de la mort prématurée, sort de tant de fleuves asiatiques. Mais, avant Fachoda (750 kilomètres de Khartoum), il reçoit à gauche un premier renfort, le traînant Bahr-el-Ghazal. Et enfin, à Khartoum (à 1000 kilomètres

d'Assouan), il est sauvé par l'arrivée, à droite, du rapide Nil bleu, suivi plus loin de son jumeau, l'Atbara : l'un et l'autre descendent du massif abyssin, où des pics s'élèvent à plus de 3000 mètres. Peu après, le Nil rencontre le rebord de la table saharienne, se dérobe d'abord vers l'ouest, et, reprenant sa direction générale sud-nord, franchit l'obstacle par une série de six cataractes, dont la dernière (la première du point de vue européen) est le saut d'Assouan. Dès lors son parcours est moins sinueux : les hauteurs, qui par moments prennent le caractère de montagnes, et qui font sa rive droite sensiblement plus haute que l'autre, lui imposent encore un coude vers l'ouest entre Esneh et Gizeh (100 kilomètres), puis le laissent filer vers la Méditerranée ; et il finit par un delta proportionné à sa longueur, mais analogue à tous ceux que forment les fleuves méditerranéens.

Le Nil ne jouerait pas le rôle qu'il joue pour l'Égypte, sans la crue régulière qui caractérise son régime d'été, et dont le mystère ne pouvait être complètement élucidé qu'après la découverte des sources. Le climat de l'Afrique équatoriale, au moins dans sa partie orientale, est caractérisé par deux saisons de pluie, l'une en automne, l'autre au printemps. A chacune répond une crue du fleuve. Mais, tandis que la crue d'automne se dilue dans les marais du Bahr-el-Ghazal et reste insoupçonnée des Méditerranéens, la seconde est déjà sensible à Khartoum. C'est que là elle coïncide avec la fonte des neiges de l'Abyssinie, qui la renforce par l'apport du Nil bleu et de l'Atbara. Dès lors, elle se propage en Nubie, mais gênée par les cataractes et surtout par l'absence de berges nettes ; de sorte que cette région a toujours été une Égypte à peine ébauchée. A partir d'Assouan,

où elle arrive en juin, la crue prend au contraire un caractère de régularité et de netteté que l'industrie humaine a encore accusé au cours des âges. Elle arrive ainsi au Caire et dans les multiples bras qui sillonnent le Delta. Les eaux se maintiennent en juillet, août, septembre, octobre, à une hauteur qui varie entre 6 et 9 mètres suivant les années. Puis elles redescendent de novembre à mars pour laisser faire la récolte qui caractérise la 2e saison de l'année égyptienne : la 3e (de mars à juillet) se passe dans l'attente du Nil nouveau.

Ce que la crue apporte à la zone de quelques kilomètres de large qu'elle atteint (5 à 10 kilomètres au Sud, 20 à 25 au Nord), c'est la terre noire arrachée au plateau abyssin, et cette terre est une des meilleures productrices de céréales qui soient. Dans l'antiquité le rendement était de 15 à 20 hectolitres à l'hectare, et aujourd'hui il est augmenté de 50 °/₀. Partout où cette terre se dépose, partout où elle peut être portée sans trop de peine, la vie naît avec elle. Autrement, l'Egypte, comme la Nubie, a un climat désertique sans pluies régulières, avec (souvent) le vent de sable, et, au printemps, le vent brûlant du sud-est, le khamsin : en juin seulement, la partie voisine de la Méditerranée reçoit les vents étésiens, « les souffles délicieux du Nord ». Les Égyptiens n'ont jamais eu qu'à faire quelques pas à l'ouest ou à l'est pour se souvenir que leur pays est « un don du Nil ».

Sous l'unité imposante que le phénomène donne aux 30.000 km. q. de terre cultivable qui s'allongent d'Assouan à la mer, il existe pourtant quelques différences régionales. D'Assouan à Gizeh, c'est la Haute-Égypte, caractérisée par l'étroitesse de la vallée. Puis vient la Moyenne-Égypte jusqu'à la four-

che du Delta ; ici la vallée s'élargit, et le fleuve est accompagné à gauche par un bras dérivé, le canal de Yousouf (350 kilomètres de long), qui aboutit au lac du Fayoum, le fameux lac Mœris. Enfin vient le Delta.

L'accident hydrographique qui explique la fertilité de l'Egypte et sa précoce civilisation ne doit pas faire oublier ce que sa situation générale a d'intéressant aussi.

Les connexions les plus naturelles sont avec le sud, en remontant le fleuve nourricier. Les 350 kilomètres qui vont d'Assouan à la 2e cataracte ont été égyptianisés vite et complètement, mais les cataractes ont empêché que les terres plus lointaines fussent jamais transformées en une véritable Égypte. En partant de la 2e cataracte, il fallait braver le désert fatal à Cambyse pour atteindre plus vite (350 kilomètres) les domaines éthiopiens de Napata et de Méroé. Au delà, c'était déjà un autre pays, la savane soudanaise, les monts d'Abyssinie, les marais où les pygmées cherchaient noise aux grues, le lac lointain d'où descendait le fleuve divin...

A l'ouest, à 10 kilomètres du Nil, commençait l'immense désert où l'on entrevoyait seulement quelques oasis : à 200 kilomètres d'Abydos, la grande oasis (El Khargeh) ; à 200 kilomètres de Siout, une autre ; à 1000 kilomètres de Memphis, l'oasis où grandit Zeus Ammon. Et le désert s'étendait jusqu'à la mer, coupant l'Égypte de la Cyrénaïque.

A l'Est, autre désert, mais montagneux celui-là, avec des pics dépassant 2000 mètres, et des massifs où l'on allait chercher le granit, l'émeraude, l'or de l'Etbaye. Quelques coupures conduisaient, surtout de Coptos (à 100 kilomètres de Qoseyr), jusqu'aux ports de la mer Rouge, mais il fallait ensuite parcourir

toute la fournaise qu'est cette mer pour atteindre l'Arabie Heureuse...

Plus au nord, désert encore, et plusieurs jours de marche, avec les terreurs de l'orageux Sinaï, étaient nécessaires pour atteindre la Palestine.

Enfin, la côte du Delta était marécageuse, la mer sans îles, les Phéniciens suspects et les Grecs encore plus : il fallut la conquête macédonienne pour créer Alexandrie.

Seulement, il n'y avait que 100 kilomètres de la mer à Memphis, moins encore de Memphis au fond du golfe de Suez, et un canal comme les Égyptiens en avaient tant construit suffisait à faire communiquer la Méditerranée et l'Océan Indien.

Si les perspectives étaient limitées pour les Égyptiens du côté de l'Afrique, elles étaient immenses du côté de l'Asie et de la Méditerranée, sans parler de la question mondiale de l'isthme de Suez. Mais le pays avait été mis par la nature en état de se suffire à lui-même. Et l'on conçoit que ses maîtres indigènes, en supputant les avantages supplémentaires dûs à sa position, se soient demandé s'il leur serait facile de s'en réserver le bénéfice, et s'il n'y aurait pas danger à faire de leur terre un foyer d'appel et un lieu de passage pour les peuples. Il a fallu des maîtres étrangers, Perses, Romains, ou Européens modernes, pour voir les choses autrement.

Sahara

Sauf l'Afrique mineure, la Cyrénaïque et l'Égypte, la massive région qui forme le tiers du continent afri-

cain appartient au désert (6 à 7 millions de kilomètres carrés, 10 ou 12 fois la France). En réalité, le Sahara présente de fortes irrégularités de relief, des montagnes élevées à côté de dépressions profondes ; les dépôts de sel d'Aoudjila et de Bilma viennent de bien loin dans le passé. On a émis l'idée que le Sahara avait été jadis moins inhabitable qu'à présent, et de fait la présence de l'éléphant, du lion, dans l'Afrique Mineure historique, est le vestige d'un temps où la zone fermée à la vie animale fut moins revêche. Mais ce temps est encore bien plus ancien que l'époque historique. Pour les hommes que connaît l'histoire, il n'y a jamais eu là que le Grand Désert, le Sahara. La région est coupée par le tropique du Cancer, soumise à un régime de hautes pressions, privée d'eau par essence. Et, massive comme elle est (4500 kilomètres en longitude sur 1500 en latitude), elle connaît des extrêmes de température auxquels bien peu d'espèces peuvent résister. Anciennes et profondes sont les causes qui la vouent à la désolation.

Depuis qu'on connaît le Sahara, on a constaté que cette désolation n'était pas uniforme. A l'Ouest, où soufflent les vents de l'Océan, le sable domine, s'amoncelant parfois en dunes hautes comme des collines ; le Tanezrouft, au N. de Tombouctou, est le type du genre. Au centre, on trouve, en quittant les côtes de la mer, des *hammada*, déserts de pierres accidentés, qui annoncent les montagnes du Tibesti, de l'Ahaggar, de l'Aïr ; là, on connaît un sommet de 3000 mètres. Sur les flancs de ces montagnes s'abattent irrégulièrement des pluies diluviennes, créant des torrents temporaires qui ne sont qu'un danger de plus. A l'est, les basses altitudes et le sable reparaissent jusqu'au Nil, de l'autre côté duquel on retrouve le désert pierreux et montagneux.

Dans le sens de la longitude, les abords de la Méditerranée offrent encore une série d'oasis, échelonnées irrégulièrement depuis le Touat, près du Maroc, jusqu'à l'oasis d'Ammon et jusqu'à l'Égypte. Puis l'eau ne se rencontre plus au sud que sous forme de puits ; et, par endroits, 1500 kilomètres séparent la dernière oasis des premiers abords de la savane. Celle-ci apparaît à peu près à la hauteur de Tombouctou et de l'Éthiopie, et remplace très progressivement le désert.

Dans un pareil milieu, il ne peut être question d'habitat humain que sur un nombre restreint de points isolés, mais il y exista de bonne heure des pistes de caravanes, jalonnées par les rares points d'eau que le nomade a appris à repérer au cours des âges : encore faut-il qu'il soit prêt en certains cas à rester trois ou quatre jours sans boire. Aussi loin que remontent nos renseignements, les abords de la Méditerranée paraissent habités par des Berbères, que le témoignage de la langue montre comme parents des Sémites (féminin en *t*). De tout temps, les ancêtres des Touaregs actuels se sont avancés plus ou moins loin sur les pistes du désert. Au sud du désert commençait dès l'antiquité égyptienne le monde noir, monde anarchique dont les guerres incessantes alimentaient l'esclavage. La traite a été le principal lien entre les deux bords du Sahara ; le sel du désert, les plumes d'autruche ne viennent que bien après.

Mais encore a-t-il fallu que des foyers d'appel se créassent sur les bords de la Méditerranée. 2000 ans avant J.-C., nous voyons la Cyrénaïque et l'Égypte en relation par les oasis, et, de ce côté, il est arrivé au ve siècle qu'un voyageur s'égara jusqu'aux rives du Niger. Au premier millénaire, les colonies phéniciennes de l'Afrique Mineure ont peut-être eu des esclaves

noirs amenés de l'autre côté du désert. Mais c'est seulement à l'époque romaine que nous sommes sûrs de l'existence d'un pareil afflux. A l'époque arabe, les contacts à travers le Sahara se sont multipliés. Les Almoravides au XIe siècle, les Almohades au XIIIe, ont entraîné des guerriers noirs en Espagne. Au XIVe siècle Ibn-Batoutah de Tanger a vu Tombouctou, et, au XVIe siècle, des armées marocaines ont encore atteint cette ville. Ce sont là des faits isolés; mais le commerce d'esclaves noirs s'est poursuivi régulièrement pendant toute l'époque musulmane jusqu'au XIXe siècle, où, l'Algérie et l'Égypte se fermant, il s'est concentré sur Tripoli. Aujourd'hui les puissances européennes règnent sur toutes les rives méditerranéennes et sur une partie du Soudan, mais un voile de fanatisme leur dérobe encore maintes parties du Sahara, et l'on ne pourra songer, pour le chemin de fer projeté, au bord même de l'Atlantique.

En somme, on voit très bien comment l'homme a surmonté si lentement l'horreur naturelle que lui inspiraient ces solitudes, et pour quelles raisons, jusqu'à l'époque moderne, le Sahara a été le plus formidable isolant du monde méditerranéen.

Au reste, le désert reprend immédiatement à l'est du Nil, mais pour s'arrêter aussitôt devant la mer Rouge, et c'est de l'autre côté de ce golfe que nous retrouverons un autre désert presque comparable au Sahara, l'Arabie.

Syrie

La Syrie ferme à l'est l'horizon méditerranéen. Elle s'étend du 29e au 37e degré de lat. nord, sur 700-800 kilomètres de longueur. Elle laisse au sud la zone du dattier, l'arbre d'Afrique et d'Arabie. Elle est par excellence la terre de l'olivier, dont le domaine finit sur les côtes méridionales de l'Europe. Elle est la porte de l'immense Asie sur la Méditerranée.

La Syrie est une bande de terre longue et étroite tendue entre le désert et la mer; sa largeur, qui ne varie guère, est en moyenne de 100 kilomètres. Elle est en somme montagneuse, sauf à l'extrême nord. Dans la partie nord, ses montagnes prennent la forme très nette de deux chaînes parallèles, Liban et Antiliban, où les sommets se haussent souvent à plus de 3000 mètres (Hermon). Au sud, les montagnes sont plus confuses et moins élevées : Jérusalem pourtant est encore à 700 m. d'altitude. Le trait caractéristique du pays est qu'entre ces montagnes s'allonge une longue dépression, arrosée par deux fleuves qui vont en sens contraire, l'Oronte filant vers le nord, le Jourdain vers le sud. La vallée de l'Oronte est encore assez élevée. Mais celle du Jourdain se creuse au point de former une des dépressions les plus marquées du globe, le *ghor :* le lac de Tibériade est à 179 m. *au-dessous* du niveau de mer, — la mer Morte, où finit le Jourdain, à près de 400 mètres! Cette dépression, qui se prolonge encore vers la mer Rouge, porte la trace de révolutions telluriques dont les derniers accidents ont eu lieu peut-être en des temps historiques.

Le désert assiège la Syrie de toutes parts, rega-

gnant du terrain dès que l'énergie humaine faiblit. Nous avons vu qu'il fallait plusieurs jours de marche dans le désert pour aller d'Égypte en Palestine. Au S. de ce parcours, le Sinaï dresse ses cimes pierreuses, à la végétation rare, et d'où Jéhovah est parti à la conquête du monde. Désert encore au S. de la mer Morte, mais avec des routes qu'explique l'attraction de la mer Rouge et des oasis : les ports du fond du golfe d'Akabah ont servi à certains moments de débouchés à la Syrie vers l'Inde, et, aux abords de la route qui y conduit, les touristes vont visiter Pétra, la capitale des Nabatéens. Plus au N., sur la rive orientale du Jourdain, les croupes herbeuses de Moab, d'Ammon, de Galaad, permettent au moins l'élevage du bétail. Puis le Hauran et l'Hermon versent quelques eaux qui, avant de se perdre dans les sables, ont rendu possible la floraison de Bosra, de Damas, villes liées au corps du pays dans les moments de culture prospère, et qui, quand le désert reprend l'offensive, deviennent des oasis. Une autre oasis, plus au N., à 200 k. de Damas, à 200 k. de l'Euphrate, à 200 k. d'Alep, a abrité jadis Palmyre, qui se posa un moment en rivale de Rome. Les Bédouins qui hantent ces demi-déserts ont de tous temps fréquenté les vallées de la Syrie. Derrière, c'est le vrai désert, le « pays de la soif » qui, sur plusieurs centaines de kilomètres, sépare la Syrie de Babel et de Bagdad.

Pour décrire le pays cultivable, il sera bon d'aller du sud au nord, sans isoler la côte de l'intérieur.

Le sud de la Syrie forme la montagne de Juda, bon pays, où la température élevée et le voisinage du désert sont tempérés par l'altitude : entre la dépression de la mer Morte et le bord de la Méditerranée, l'altitude se tient aux environs de 700 m., et parfois dépasse les 1000. Les vallées ont pu paraître aux ancê-

tres des Israélites un pays « de lait et de miel », et les villes qui s'y abritent ne sont pas sans connaître des ondées bienfaisantes. Le pays était, au VIIIe siècle avant notre ère, peuplé de façon sensiblement plus dense que celui qui se trouvait plus au N., comme il l'est encore. Aux temps arabes, il payait deux fois plus d'impôts.

La côte correspondante forme la plaine de la Shéphélah, bien cultivée en général. Elle est placée sur la grande route militaire d'Égypte en Syrie, la route qui conduisit les Pharaons à Mageddo et Saladin à Tibériade. Enfin, elle abrite des rades dont l'une, Jaffa, fut et reste le port de Jérusalem. Cette côte philistine se termine au promontoire fameux du Carmel.

Au N. de la montagne de Juda, sur 200 k. le long du Jourdain, c'est la montagne d'Ephraïm. C'est un pays analogue à la Judée, mais moins favorisé. Après avoir formé le royaume d'Israël, il devint le pays des Samaritains : Naplouse, qui fut leur capitale, est encore un centre important. Au nord, près du lac de Tibériade, la montagne s'abaisse dans la riante Galilée, le pays du Christ.

Au point où le Liban et l'Antiliban s'arrêtent pour faire place aux montagnes que nous venons de décrire, se place une cassure très remarquable, d'où s'échappent, entre le Jourdain et l'Oronte, d'une part le Nahr-Litany, seule rivière importante qui débouche en Phénicie, d'autre part les cours d'eau qui arrosent Damas. C'est là que passe aujourd'hui le chemin de fer de Beyrouth à Damas.

Au nord, le cœur du pays est la vallée de l'Oronte, la plaine de la Beqaa, de 30 k. de large sur 200 k. de long, et qui fut un moment un des greniers de Rome. Là se pressent les villes anciennes et modernes, Baalbek et Emèse avec Hamath. Mais la plaine,

pour donner ce dont elle est capable, doit être protégée contre la montagne, qui a abrité les repaires des Assassins, les châteaux-forts de nos Croisés, les forteresses des Druses. L'Antiliban est subalterne : en face, le Liban a perdu ses cèdres, mais il peut toujours donner asile, comme il le prouve aujourd'hui, à une population très dense, cultivant avec succès les pentes les plus élevées (Maronites).

Le Liban descend jusqu'à la mer, laissant juste la place pour la banlieue des villes phéniciennes. Au sud, c'est Tyr et Sidon, dont la vie fut mêlée à celle de la Palestine. Au centre, Gebel a été aux premiers âges, et Beyrouth est maintenant, le port principal de la Syrie. Au Nord, Arvad et ses voisines ont exporté jadis un vin que produisent encore les montagnes des Ansarieh. 150 kilomètres séparent ces villes de la grande île de Cypre (10.000 km. q.), célèbre jadis par ses forêts et son cuivre, et de tout temps point de passage important pour le commerce.

Au N. du Liban, une plaine assez large s'ouvre jusqu'au Taurus, plaine qui se mêle peu à peu au désert. Ici l'Oronte vient déboucher dans la mer, et un petit fleuve, l'Afrin, se défend contre les sables. Aussi le pays a-t-il toujours vu des cités importantes, Antioche dans l'antiquité, aujourd'hui Alep. Il doit sa population et sa richesse à ce qu'il est le point de contact de la Syrie avec deux régions non moins importantes qu'elle, Asie-Mineure et Mésopotamie. Pour aller en Mésopotamie, il suffit de franchir les passages de l'Euphrate. Pour gagner l'Asie-Mineure, le chemin est plus rude. La courte chaîne de l'Amanus est un premier obstacle, et elle enferme, entre elle et le Taurus, la plaine d'Issus, où s'est plus d'une fois joué le destin de l'Orient. C'est que là passent toutes les routes qui vont de la haute Asie, soit à la Médi-

terranée en évitant le désert arabe, soit à l'Asie-Mineure et à Constantinople.

Ce caractère de lieu de passage, que la Syrie du Nord présente à un degré si éminent, est le caractère de toute la Syrie. Toute son importance historique est venue de ce qu'elle est au carrefour de l'Égypte, de la Chaldée et de l'Asie-Mineure. Elle n'a jamais eu de civilisation propre, mais elle a fondu en elle toutes ces civilisations — sans compter celles que lui a apportées la mer. Suivant les temps, elle a été un passage d'armées ou de caravanes; elle a connu tantôt les razzias monstres, tantôt le commerce le plus intensif. Mais, guerre ou commerce, la civilisation s'y est toujours présentée avec un caractère hybride et réaliste, propre à susciter des réactions violentes chez les nomades qui s'infiltraient sans relâche au milieu de cette luxure. On sait assez quelles ont été les conséquences de ces réactions : la Syrie a été, avec la vallée du Gange, le plus important foyer religieux du monde.

Asie-Mineure

L'Asie-Mineure est la seconde région méditerranéenne de l'Asie. Mais, asiatique et continentale par sa masse (540000 kilomètres q., l'étendue de la France), elle est déjà européenne par les trois quarts de son littoral. Si la côte sud est encore analogue à celle de Syrie (36ᵉ de latitude Nord), la côte occidentale est intimement liée à la Grèce, les détroits sont à peine une séparation des deux continents, et la côte nord (42ᵉ latitude Nord), qui ne connaît même plus

l'olivier, est déjà toute semblable à la Crimée. Dans l'ensemble, c'est une terre de transition : dans l'ensemble seulement.

En effet, l'Asie-Mineure est, répétons-le, un plateau, et un plateau massif, et un plateau élevé : l'altitude moyenne s'y tient généralement au dessus de 1000 mètres. De plus, une fraction assez notable de ce plateau (50.000 kilomètres q.) constitue un désert proprement dit, le désert de Caramanie. A l'extrémité orientale de ce désert s'étend le lac Tatta, grande saline qui, exploitée par les villes voisines sises sur l'Halys, a subvenu souvent aux besoins de presque toute la péninsule. En suivant la route qui parallèlement à l'Halys longe la saline à l'est, le voyageur a besoin de signaux. Quant au désert même, c'est tout juste si ses abords comportent un rudiment de vie pastorale. Et les armées qui ne l'ont pas tourné par le nord ou par le sud s'y sont perdues, témoins nos Croisés. — En dehors même de ce désert proprement dit, le caractère de steppe est bien marqué dans d'autres parties du plateau. Par exemple, au nord-est, dans la boucle de l'Halys, dans la Cappadoce ancienne, l'élevage du cheval, puis du chameau, a été parfois de grande ressource. Même dans les régions plus occidentales, çà et là, la steppe reparaît : le voyageur qui, venant d'Ionie, arrive aujourd'hui aux ruines de Sardes, en est frappé. On conçoit bien que les Turcomans, après une traversée rapide de l'Iran et de la Mésopotamie, aient trouvé ici une seconde patrie.

Le désert de Caramanie et ses abords forment un sérieux isolant. D'autant que les rebords du plateau, au sud comme au nord, sont des régions montagneuses qui s'allongent le long des côtes opposées, et qui sont d'accès difficile. Le désert asianique rejette vers

l'Asie les contrées de l'est, et vers l'Europe celles de l'ouest. Il est conforme à la nature d'examiner successivement ce qui se trouve au sud, à l'est, au nord, à l'ouest de ce pôle répulsif; nous emploierons les noms anciens (mieux adaptés à la géographie que les divisions turques): Cilicie, Cappadoce, Pont et Paphlagonie, Phrygie, Lydie et Ionie.

Au sud du désert, ou mieux au sud-est, se dresse la chaîne du Taurus, fort continue dans sa partie centrale, dont la direction va du sud-ouest au nord-est, et possédant des pics de plus de 3000 mètres. Complètement isolé vers le Nord, le mont Argée atteint les 4000 mètres ; avec sa terre de feu, c'est le témoin le plus net des phénomènes volcaniques dont la péninsule, comme toutes les terres méditerranéennes, a été le récent théâtre. Un seul passage abordable dans le Taurus : les Pyles ciliciennes des anciens, qui ont toujours été sévèrement gardées quand le pays avait des maîtres vigilants. Aux extrémités, la montagne se rompt et s'abaisse: à l'ouest, dans les montagnes, âpres encore, qui entourent le golfe de Satalie ; à l'est, en plusieurs chaînons, Taurus ou Antitaurus, qui vont surplomber l'Euphrate. Au sud, une chaîne courte et nette, l'Amanus, achève de tirer le verrou entre l'Asie Mineure et la Syrie. Mais le Taurus s'écarte assez de la mer pour laisser place à une plaine fertile, la Cilicie. Des cours d'eau rapides, le Sihoun, le Djeihoun, se précipitent du Taurus en lui enlevant une masse relativement énorme de débris, qu'ils étalent à leur embouchure. Les villes sises sur ces fleuves, Tarse jadis, Adana aujourd'hui, ont toujours fait une impression paradisiaque aux hommes qui venaient de la steppe asianique. Mais, à l'est de la Cilicie, une autre plaine, étranglée entre le Taurus et l'Amanus, et dont on ne sort au sud que par le dé-

filé de Beïlan, a toujours été le rendez-vous marqué pour les potentats de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique: Alexandre contre Darius, Turcs contre Mamelouks, Mahmoud contre Méhémet-Ali. L'île de Chypre est plus près de la Cilicie que de la Syrie, puisque le point le plus rapproché n'est pas à 100 kilomètres : et pourtant l'île a toujours regardé moins vers les ports de l'Asie-Mineure que vers ceux de la Phénicie, autrement importants pour le commerce mondial.

Le Taurus, par ses contreforts orientaux, borde l'Euphrate sur un parcours de 200 kilomètres, ou, plus exactement, il se rattache naturellement aux montagnes d'Arménie. Le fleuve, venu du nord, trouve tout juste son passage en serpentant dans ces montagnes. Le voyageur qui descend en kelek son cours impétueux est retourné à chaque instant et peut admirer le paysage sous toutes les orientations. A un certain endroit, un élargissement donne abri à la ville de Malatieh, étouffante en été, froide en hiver, et pourtant importante comme passage, parce qu'elle est près de l'endroit où le Mourad et le Tigre ouvrent des percées dans le massif arménien. Bien entendu, c'est néanmoins plus au sud, au sortir des monts et des rapides, que sont les passages principaux de l'Euphrate. — D'autre part, le Taurus, et ses prolongements arméniens ne sont séparés que par une entaille de la chaîne pontique : entaille où coulent en sens inverse le Lykos vers l'ouest, et vers l'est l'Acampsis d'Arrien. Nous retrouverons la chaîne pontique. Disons seulement ici que tout l'est de la Cappadoce se présente ainsi comme une contrée montagneuse, qui ne s'abaisse qu'à la hauteur de Sivas et de Tokat. De ces deux villes, la première, la victime de Tamerlan, est au sud, sur l'Halys; la seconde est au nord, sur l'Iris; quatre ou cinq journées de marche les sé-

parent, et elles accueillent l'une et l'autre les marchands au débouché des montagnes. A l'ouest commence le plateau, la steppe, le pays des Hittites, que les noms de Ieuzgat, de Boghazkeui et de Yasili-Kaya nous ont rendu familiers. Comment s'explique sa précoce importance? C'est que tout son pourtour montagneux est semé de mines, mines d'argent et surtout mines de fer. Or le fer, encore au deuxième millénaire av. J.-C., était un métal difficile à trouver, difficile à ouvrer; le pays des Hittites fut le pays du fer, et les noms rituels de ses divinités en perpétuèrent le souvenir jusqu'aux époques où on ne les comprenait plus.

La pente générale du plateau est vers le nord, et la chaîne pontique ouvre passage aux rivières. La principale, l'Halys, naît près de l'Euphrate, de l'Iris et de l'Acampsis, file vers le sud-ouest, puis décrit un coude immense et revient vers le nord. Son nom turc (le fleuve rouge) indique qu'il charrie aussi d'énormes alluvions. Il forme un obstacle notable et une limite assez marquée, mais que des ponts ont de tous temps permis de franchir.

On a l'habitude de désigner comme chaîne pontique la longue série de montagnes qui accompagne le bord de la mer Noire depuis la vallée du Phase jusqu'à celle du Sangarios, et c'est un nom qui peut être conservé. Cependant, il n'y a chaîne proprement dite qu'à l'est, plus exactement dans la section qui va de l'embouchure de l'Acampis à celle de l'Iris, et que nous avons vue séparée, par la haute vallée des deux fleuves, des montagnes d'Arménie, d'où l'on y passe par la porte de Baïbourt. Plus à l'ouest, les montagnes s'humanisent, laissant l'Iris, l'Halys, d'autres rivières, passer assez facilement. Elles se relèvent en Paphlagonie, parfois jusqu'à 2000 mètres, et ne s'abaissent définitivement qu'aux abords du Sangarios.

Ces montagnes renferment des mines de fer, de cuivre, et de belles forêts d'où les bois ont été de tout temps flottés jusqu'à la côte. Dans le Pont, surtout dans la haute vallée de l'Iris, elles abritent des recoins admirables, par exemple celui où se loge Amasie, patrie de Strabon, plus tard la « Bagdad de Roum ». En Paphlagonie, elles renfermaient au ve siècle avant Jésus-Christ jusqu'à 120.000 soldats ; aux temps turcs, il y avait là 600 villages. — Mais la côte est plus propice encore. D'elle sont venues nombre d'espèces fruitières (cerise, pêche) familières en Europe. De bonne heure, les ports s'y sont pressés, Trébizonde, Sinope, Héraclée, qui armaient pour la pêche des thons. Sinope a eu l'avantage de se projeter à la rencontre de la Crimée, à tel point que les Grecs concevaient cette traversée comme celle d'une sorte de détroit.

Or, avec les mines, avec les forêts, ces ports de pêche ont été le premier point d'attraction pour les hommes de l'intérieur, qui, dès le 3e millénaire, affluaient d'Assyrie en Cappadoce. De là tant de routes antiques débouchant par la région de Malatieh, par celle de Marash, par celle de Tarse, et le long desquelles se propageaient, de Comana en Comana, foires et cultes. Les routes se sont légèrement déplacées, elles viennent aujourd'hui de plus loin à l'est : un fil télégraphique court de Téhéran à Tokat. Mais les foyers de commerce sont restés à peu près les mêmes.

Ce que nous avons dit de l'est de la péninsule permet de prévoir ce qui reste à dire des routes conduisant vers l'Occident. Celle qui passe au sud du désert vient des portes ciliciennes. Elle passe aux lieux où fut Iconium, aujourd'hui déchue, mais encore bien arrosée par les rivières qui vont se perdre dans les petits lacs isauriens. Puis la route arrive aux lieux

historiques où fut Ipsus, et où se trouve aujourd'hui le nœud de chemin de fer de Karahissar; nous touchons à la haute vallée du Sangarios. La route qui passe au nord vient d'Arménie et de Cappadoce; elle ne peut franchir l'Halys qu'entre les déserts qui avoisinent le lac Tatta et les montagnes pontiques; et c'est bien là qu'elle passa toujours, entre Ptérie et Ancyre. Ptérie est morte, mais Ancyre, la ville d'Auguste et de Tamerlan, reste importante. Et la route continue vers les sites de Gordion et de Pessinonte, rejoignant celle qui vient du sud. La haute vallée du Sangarios est un bon terroir, où fut jadis le cœur de la Phrygie. Mais, plus que par ses ressources naturelles, le pays fut important comme point de rassemblement des routes, qui affluent ici avant de se séparer à nouveau pour gagner les bords de la mer. Sous les Turcs, le point important s'est déplacé vers l'ouest, et s'est fixé à Kutaieh.

Le Sangarios, après quelques méandres, se décide à filer vers le nord, à travers des montagnes encore boisées. Navigable sur plusieurs milles, il conduit ce bois à la mer Noire. Un petit lac aurait permis de le dévier vers la mer de Marmara, et Constantinople, point d'appel de ces bois, y eût gagné. Un sultan du XVIe siècle pensa à ce travail, et n'aboutit pas.

A l'ouest de la Phrygie, le rebord du plateau s'abaisse en chaînes qui d'abord paraissent confuses, mais sont, en somme, orientées de l'est à l'ouest. Le souvenir de la Grande Déesse hante les pics de ces montagnes, jadis plus ombreuses encore qu'aujourd'hui. Les plus hautes sont au nord, où l'Olympe de Mysie se voit de Constantinople, et au sud, en Lycie, où elles dépassent aussi, par endroits, 2000 mètres. Au centre, elles laissent place aux vallées assez spacieuses de l'Hermos et du Méandre, assurant une

large communication avec l'Archipel, malgré les éperons transversaux (le Tmolos).

Ici, le rivage commande l'intérieur, et nous distinguerons trois sections : les bords des détroits, les bords de la mer Egée, la Lycie.

1° La première section commence au Sangarios. Elle projette tout de suite la langue de terre qui fait face à Constantinople. Le Bosphore est un chenal court et étroit : de Scutari on voit dans Constantinople. Ce chenal n'a acquis toute sa valeur que quand la mer Noire s'est civilisée; mais, de temps immémorial, il avait vu des passages d'Europe en Asie. Pour les habitants de la rude Thrace, c'était une tentation que les riantes montagnes de la rive opposée, avec ses coins enchanteurs dont les satrapes perses, avant les pachas ottomans, surent apprécier les ressources, avec ses avenues faciles vers l'intérieur de l'Asie : de Scutari à Satalie on va sans trop de peine en onze jours. La mer de Marmara a aussi des recoins propices aux ports, des fleuves comme le Makestos, qui ouvre accès à l'intérieur. Les Dardanelles sont plus longues que le Bosphore, et aussi étroites; mais en Europe elles sont longées par une presqu'île à peine rattachée au continent thrace. Et elles sont faciles à garder du côté de l'Asie et de la mer Egée, par la Troade et Ténédos. Troie a dû sa précoce grandeur à ce qu'elle commandait ce scabreux passage. Que d'acropoles naturelles encore dans le pays plus au sud, d'où l'on surveille au loin le pays ! L'une d'elles a fait la fortune de Pergame.

2° La seconde section est celle de l'Ionie. Au nord la vallée de l'Hermos renferme d'abord, comme ressources naturelles, les lavages aurifères du Pactole : la grandeur de Magnésie, celle de Sardes, n'ont pas été dûes uniquement au transit, mais n'y ont rien perdu.

Au débouché du fleuve, Smyrne est aujourd'hui la reine du Levant. Jadis, un accident religieux déviait le courant au sud, vers Ephèse. La vallée du Méandre a vu aussi, dans l'antiquité tardive, se presser sur ses rives les villes opulentes : quand la concurrence était moindre, tout se concentrait à Milet, la première reine de l'Orient grec. Mais ces fleuves, comme les autres de la péninsule, sont chargés d'alluvions encombrantes : il faut défendre contre elles Smyrne, et aujourd'hui le golfe de Milet est transformé en plaine. Plus au sud, l'arrière-pays, moins accessible, n'a jamais laissé place qu'à des ports de second ordre. — La côte ionienne ne serait pas ce qu'elle est, sans l'effondrement du massif qui joignait l'Anatolie à la Grèce, et dont les restes pointent partout dans les îles de l'Archipel : phénomène géologique récent, à en juger par les tremblements de terre qui se continuent encore dans ces parages. De ces îles, les plus grandes sont collées à la côte, Lesbos, Chios, Samos, Cos, Rhodes. Mais d'autres, plus petites, les prolongent si bien qu'on peut, sans perdre la terre de vue, aller jusqu'en Crète et jusqu'en Attique. Au nord seulement, le fourmillement égéen diminue.

3° Enfin l'angle sud-ouest de la péninsule, la Lycie, montagneuse, volcanique encore à l'aube de l'histoire : elle abrite nombre de vallées propices au développement urbain. Cependant c'est un pays écarté, et les routes terrestres et marines l'évitent par le Méandre et par le golfe de Satalie, trop connues de tous temps, les unes des brigands, les autres des corsaires.

Telle est l'Asie-Mineure, terre peu favorisée en elle-même. Le tronc est un plateau tout juste favorable à l'élevage. Les montagnes recèlent des mines qui n'étaient pas inépuisables, des forêts dont les fleuves,

peu navigables, ne transportaient pas toujours le bois à la mer. Seule, la côte a des recoins précieux. Mais, avant tout, ce fut, comme la Syrie, une terre de passage. Sans doute, les passages en longitude avaient à franchir de scabreux défilés. Sans doute, les passages en latitude étaient canalisés sur des points déterminés. Mais, chaque fois que les circonstances ont favorisé ces passages, les villes marchandes ont pullulé. Et il en sera de même dans l'avenir.

Euphrate et Tigre

Le pays mésopotamien se rattache encore nettement au monde méditerranéen. L'Euphrate, à l'endroit du grand coude, n'est pas à 300 kilomètres du golfe d'Alexandrette. Et, après avoir été dirigé longtemps « comme s'il devait venir se jeter dans notre mer » (Pomponius Méla), il recule devant l'Amanus et file au sud-est, ouvrant une voie d'accès vers la Babylonie, la mer Persique, l'Inde. En Babylonie, le climat est encore bien méditerranéen.

Ce n'est pas l'Euphrate seulement qui donne son unité à la région où nous entrons, mais, avec lui, le Tigre, plus court (2000 kilomètres au lieu de 3000), mais plus abondant (4500 mètres cubes à la seconde au lieu de 2000). C'est la « région des deux fleuves », divisée en trois parties : partie montagneuse, partie désertique, partie maritime, ou Arménie, Mésopotamie-Assyrie, Chaldée. Nous y joindrons la Susiane, qui est encore en deçà du Zagros, barrière de ces pays du côté de l'Iran.

La première partie peut être appelée Arménie, à condition de donner au mot le sens vague qu'autorisent, d'abord, les variations de son acception historique, ensuite le fait que le nom d'Arméniens comprend des groupes humains fort éloignés du pays, tandis qu'aujourd'hui l'Arménie même est envahie par les Kourdes, qui se sont avancés de l'Iran : telle que nous la comprenons, la région couvre 300.000 kilomètres q. C'est essentiellement un plateau montagneux, dont certaines parties sont encore mal connues des Européens. La chaîne du Taurus et la chaîne pontique, comme nous l'avons vu en parcourant l'Asie-Mineure, viennent se confondre sur les bords de l'Euphrate et se raccrocher aux chaînes arméniennes. Celles-ci par contre sont nettement isolées au nord par la dépression où coulent, en sens contraire, le Phase vers la mer Noire, la Koura vers la Caspienne, et où file le chemin de fer de Batoum, par Tiflis, à Bakou. C'est à peine si, vers l'ouest, un chaînon esquisse une jonction entre les monts d'Arménie et la puissante muraille du Caucase : le chemin de fer en question le traverse sans grande peine. Les montagnes arméniennes culminent vers l'est dans l'Ararat (plus de 5000 mètres), qui, bien que le socle élevé sur lequel il s'enlève nuise à son prestige, a puissamment excité l'imagination des Babyloniens et autres gens des plaines. De tous les côtés de ce géant se creusent de sensibles dépressions où dorment des lacs : au nord-est, le lac Goktcha qui doit à l'Araxe ses eaux exceptionnellement douces ; au sud-ouest, le lac de Van, et, au sud-est, le lac d'Ourmiah, que les Assyriens qualifiaient de mers. Le climat est, dans l'ensemble, continental, avec des étés brefs et chauds, des hivers longs et rudes. Mais en beaucoup d'endroits se creusent des vallées privilégiées, où les céréales et les fruits

viennent bien, où se sont développées de grandes villes, souvent en ruines aujourd'hui. C'est que les pluies et les neiges de ces montagnes alimentent des fleuves importants, qui naissent ensemble dans un rayon de 100 kilomètres q. pour diverger ensuite vers tous les points, le Phase, l'Acampsis (Torok) et l'Iris vers la mer Noire, la Koura et l'Araxe vers la Caspienne, enfin l'Euphrate et le Tigre vers le sud. Et ces fleuves si rapprochés dans leur cours supérieur ouvrent aussi de faciles communications. Nous avons vu ce que donnent le Phase et la Koura. L'Araxe naît tout près de la branche supérieure de l'Euphrate, et de l'Acampsis : de là des passages qu'ont utilisés les Grecs de Xénophon, puis qu'ont pratiqués et que pratiquent encore ceux qui vont de Trébizonde, par Erzeroum, aux principales villes de la Perse, Tabriz et Téhéran. Enfin l'endroit où les deux branches qui constituent l'Euphrate se rejoignent, vers Malatieh, est tout proche de la source du Tigre : d'où nouvelle voie d'accès qui conduisait les rois d'Assyrie en Cappadoce, et qui n'a pas cessé de joindre Sinope et le pays de l'Halys à Mossoul. L'Arménie, malgré son caractère montagneux, est donc dans une large mesure la suite de l'Asie-Mineure comme pays de passage ; aussi, aux époques guerrières, a-t-elle été un pays de chocs et de rencontres d'armées, et elle s'en ressent à l'époque actuelle.

Au sud, sur la rive droite du Tigre, le chaînon isolé du Masios, assez élevé (près de 2000 mètres à l'ouest), forme le front du pays arménien vers le désert ; il a abrité Tigranocerte, puis Mardin, qui y est encore importante. Vers l'est les montagnes d'Arménie se rattachent sans coupure nette à celles qui encadrent le lac d'Ourmiah, et qui renferment, vers l'est, des pics presque égaux à l'Ararat (Savalan, près

de 5000 mètres). C'est l'Azerbeidjan, une des terres sacrées du mazdéisme, d'où ces montagnes divergent, soit vers le sud (Kourdistan et Zagros), soit vers l'est au sud de la Caspienne. Et l'on conçoit que les géographes anciens se soient imaginé, en exagérant la continuité, qu'une longue chaîne, du Taurus au Caucase indien (Hindoukoush), coupait en deux l'Asie.

L'Euphrate et le Tigre s'échappent des monts arméniens vers la même latitude (37° — 38° latitude nord) et avec les mêmes difficultés. L'Euphrate, avons-nous vu, est formé de deux branches qui se rejoignent près de Malatieh, et, ainsi formé, il franchit une série de cataractes avant de déboucher en plaine après Samosate, la patrie de Lucien. Ensuite il offre encore plusieurs passages fréquentés, et ses rives appartiennent au pays cultivé jusque vers l'embouchure du Chaboras, que lui envoient les montagnes de Mardin, et dont les abords ont abrité Edesse : c'est son dernier affluent. L'élan qu'il a reçu dans les monts d'Arménie est assez puissant pour que, renforcé de cet appoint, il franchisse victorieusement les 400 kilomètres qu'il parcourt jusqu'à Babylone : il y arrive même avec de fortes crues en mai. Cependant, dans ce cours moyen, à quelques kilomètres à sa droite et à sa gauche, le désert l'assiège. Au sud c'est le désert arabe. Au nord, c'est le désert mésopotamien qui ne reprend l'aspect de steppe qu'aux abords du Khabour, des monts de Mardin et du Tigre, avec une végétation de quelques semaines, mais éblouissante — la végétation de Tammouz. Quelques endroits habités sur les bords de l'Euphrate rendent possible la batellerie, qui transporte les bois du nord et le bitume, et permettent le passage de la route de poste qui va de Bagdad à Damas. Mais, dans l'ensemble, les 150.000 kilomètres q. qui s'étendent entre l'Euphrate et le Tigre (la « Mé-

sopotamie ») ont toujours été pour la plus grande part impropres à la culture.

Le désert menace même de franchir le Tigre, et le terrible vent du sud, si souvent mortel en été, le rappelle aux habitants de la plaine assyrienne. Mais ici l'eau est plus abondante. Le Tigre lui-même, après 200 kilomètres seulement de parcours en montagne, s'échappe entre les monts de Mardin et le Zagros comme une flèche (c'est son nom : *Diklat*), en effrayant de ses remous le voyageur qui s'est livré au kelek, au radeau porté sur des outres gonflées. Il descend aussi rapide jusqu'à Bagdad, sur un parcours de 600 kilomètres, et avec une crue de mai plus abondante que celle de l'Euphrate. C'est qu'il est à gauche serré d'assez près par le Zagros, dont les pluies et les neiges lui envoient divers affluents, les deux Zabs, l'Adhem, le Diyalah : affluents rapides comme lui, qui, outre la crue de mai, lui en apportent une secondaire en novembre. Quand tout cela est discipliné, la plaine assyrienne (100.000 km. q.) peut être cultivée et nourrir de grandes villes. Elle l'a prouvé à l'époque ninivite, quand les paysans qui l'habitaient ont réagi contre les montagnards du Zagros (les prédécesseurs des Kurdes) et contre les Bédouins, sous une forte monarchie militaire. Elle l'a prouvé encore à l'époque musulmane avec Mossoul : et aujourd'hui, une source de richesse inconnue des anciens, le pétrole du Zagros, favorise encore cette ville. Entre temps, l'Assyrie a toujours été au moins un pays de passage entre l'Asie-Mineure et la basse vallée ou l'Iran, soit par la batellerie, soit par la route. Celle-ci, par exemple, évitait les crues du grand fleuve en serrant de près la montagne : jadis, elle passait à Arbèles ; aujourd'hui, elle passe à Kerkouk.

L'Euphrate et le Tigre se rapprochent enfin jusqu'à

près de 100 kilomètres l'un de l'autre : c'est un point important, la fin de la zone désertique. A partir de là, ils divergent à nouveau, mais sans s'écarter jamais de plus de 300 kilomètres. Dès lors, il est possible, non seulement de régulariser leur cours par des canaux latéraux pour parer aux crues diluviennes, mais encore de saigner le gros volume d'eau qu'ils apportent, par des canaux qui les rejoignent. Il y a là, entre les deux fleuves, un espace de 25.000 km. q. à gagner à la culture la plus riche, car la terre, terre d'alluvions, est excellente de sa nature, pourvu que l'homme prenne la peine de l'abreuver méthodiquement. Dans les époques les plus favorisées, elle a été un grenier pour les contrées environnantes. Dans les temps les moins prospères, elle abonde en palmiers-dattiers. Les grandes villes n'y manquèrent jamais. Sur l'Euphrate, il suffit de rappeler Babylone, reine de l'Orient pendant deux millénaires, sans compter les cités répandues en Chaldée et dont les ruines nous sont si précieuses. Sur le Tigre, la présence de grandes villes a été plus constante, facilitée par l'éloignement plus grand du désert, la proximité des terres plus favorisées de la rive gauche, et les passages de toutes sortes : Opis au temps où Babylone rendait la concurrence difficile, puis Séleucie et Ctésiphon, puis Bagdad.

L'Euphrate et le Tigre se jetaient jadis séparément dans le golfe Persique, à 400 km. environ de Bagdad. Mais, dès une haute antiquité, le progrès des alluvions a été remarqué. Peu à peu, les deux fleuves se sont rejoints en un, le Schatt-el-Arab, en ont même annexé d'autres à gauche, et les marais se sont prolongés de 150 kilomètres dans le golfe. Il n'a jamais manqué de villes importantes dans ce delta chaud et malsain : Sirpourla, aux temps les plus antiques, puis Bassorah, qu'aujourd'hui Mohammerah tend à rem-

placer. C'est que le golfe Persique, avec ses perles et la diorite d'Arabie, a toujours tenté le cabotage. Mais surtout, l'importance de ce débouché dépend des relations avec l'Inde. Dans l'antiquité, les Méditerranéens préféraient la voie d'Alexandrie. Au moyen-âge, les Arabes se servirent volontiers du golfe Persique. Le jour où Bagdad serait, par le chemin de fer, à trois jours de l'Europe, on peut prédire qu'une ville énorme surgira là où l'on s'embarque pour Bombay.

Le Tigre moyen et inférieur est longé sur tout son parcours (1500 kilomètres), par une chaîne que les anciens appelaient le Zagros. Chaîne est impropre. Il y a là plutôt une série de chaînons parallèles dans le genre de notre Jura, dont la largeur, entre le moment où ils se séparent des montagnes de l'Azerbeidjan et celui où ils s'épanouissent en Perse, est en moyenne de 4 ou 500 kilomètres. La hauteur paraît grande des plaines de Mésopotamie, qui, depuis le 35ᵉ lat. N., ne s'élèvent plus au-dessus de 300 mètres : elle ne dépasse pourtant guère 3000 mètres, sauf au sud, en Perse. Mais ces montagnes, encore qu'élevées, ne sont pas sans passages. Elles arrêtent et reçoivent sur leur versant ouest assez de pluie pour alimenter nombre de rivières, dont les hautes vallées conduisent à des cols. Les affluents supérieurs du Tigre, les deux Zabs, l'Adhem, conduisaient les rois d'Assyrie vers le Namri et les Mèdes puissants. Mais surtout le Diyala (Gyndès ancien) ouvre la voie royale vers Hamadan (Ecbatane), sur le bord de laquelle se dresse l'inscription fameuse de Béhistoun. Et les fleuves plus méridionaux, le Pasitigris, affluent du Tigre, le Choaspès et l'Eulaios (Karoun), qu'il a annexés, enfin l'Oroatis, font le même office.

Ces derniers fleuves sont plus longs, parce que les

montagnes qui les alimentent se sont écartées du golfe Persique, et ils arrosent une plaine connue jadis sous les noms d'Elam, puis de Susiane, et aujourd'hui appelée Khouzistan (100.000 km. q.). Le climat y est à peu près le même qu'en Chaldée, avec des étés plus longs et plus chauds encore. La terre y est aussi bonne. Le pays a de tout temps participé à la navigation du golfe, et l'ouverture du Karoun qui, comme toutes les rivières précédentes, est navigable sur un long parcours (250 kilomètres), y a naguère fait sensation. Mais les villes ont toujours fui la plaine torride, pour se rapprocher du climat délicieux des premières montagnes. Jadis, ce fut Suse; plus tard, Chouster, Dizfoul, Kermanchach. Du même coup elles se rapprochaient des passages. Car les vallées des derniers fleuves, comme les précédentes, conduisent par des cols moins faciles, mais toujours fréquentés des caravanes, vers le plateau de l'Iran.

En somme, la région de l'Euphrate et du Tigre n'est favorisée que sur une étendue très restreinte de sa surface, en Chaldée, mais là, sous la condition du travail et de l'intelligence de l'homme, elle se prête à une culture aussi intensive, sinon aussi régulièrement assurée que l'Egypte : d'où la civilisation précoce du pays. En outre, nous avons montré qu'en dépit des premières apparences, les communications sont faciles en divers sens : d'où la multiplicité des foyers de commerce, dont l'importance relative a varié suivant que le mouvement s'est porté vers l'Asie-Mineure ou la Syrie, vers l'Iran ou vers l'Océan Indien. Et l'on sait qu'aujourd'hui il suffirait d'un effort relativement petit pour en faire le grand passage de l'Europe à l'Inde, celui qui mettrait Londres à huit jours de Bombay.

Arabie

De même que l'Afrique Mineure, la Cyrénaïque et l'Egypte ne sont que peu de chose par rapport au Sahara, de même la Syrie, l'Asie-Mineure et les terres cultivables du bassin des deux fleuves ne sont que peu de chose par rapport à l'Arabie (3 ou 4 millions de km. q., un tiers de l'Europe). Le désert s'avance jusqu'aux abords du Taurus, dispute à l'homme les plaines de Syrie et de Chaldée, et s'étend vers le sud jusqu'à 12 degrés au nord de l'Equateur.

L'Arabie est une petite Afrique. C'est un plateau massif où les accidents sont assez fortement marqués au centre, dont la pente générale est vers le N.-E., et dont les rebords montagneux assez élevés tombent généralement à pic vers la mer. Déjà située dans la zone des vents desséchants, elle doit en outre à son caractère massif un climat continental, avec l'extrême de chaleur fortement marqué ; elle est donc désignée pour être un « pays de la soif ».

Il faut distinguer pourtant. Au centre, où sont de vraies montagnes, avec des condensations brusques de nuages, de longs *ouadis*, une végétation résistante, il y a toujours eu place pour un peu de vie sédentaire; là, dans le Nedjed, ont habité les ancêtres des Wahabites qui, il y a un siècle, tinrent si longtemps tête aux Turcs. C'est au nord et au sud que sont les vrais déserts. Au N., le Néfoud offre ses immensités de sables rouges et ses curieux entonnoirs. Plus au nord encore, le désert se fait pierreux, sans devenir plus hospitalier. On a vu qu'il enveloppe l'oasis de Palmyre, touche Damas et franchit l'Euphrate. De l'autre côté du Ned-

jed, la solitude de sable est plus affreuse encore dans le Dahna, le pays des djinns. Elle décourage ici les plus intrépides chameliers et cavaliers.

La vie humaine est donc à peu près refoulée sur la lisière de la mer.

A l'ouest, c'est la mer Rouge, logée dans le grand axe de dislocation que jalonnent le Ghor de Syrie, les monts d'Abyssinie et les hautes montagnes de l'Afrique orientale : fracture récente, aux abords de laquelle les phénomènes volcaniques ont existé encore à une époque qu'on peut considérer comme historique sur la côte N.-O. d'Arabie. La mer Rouge s'allonge sur plus de 2.000 kilomètres, mais, trop étroite pour influer sur le climat désertique qui règne sur ses deux rives, elle oppose une véritable fournaise à la navigation, qu'elle n'a pourtant jamais complètement découragée.

Sur la côte arabe du N.-O., le rebord du plateau abrite des vallées où a vécu un moment un peuple puissant, les Nabatéens, par lequel les Macédoniens et les Romains ont connu l'intérieur de l'Arabie. Aujourd'hui, les ruines de Pétra rappellent leur souvenir, et le chemin de fer qui va à Médine suit les traces de leurs caravanes. Plus au sud, dans le Hedjaz, des conditions analogues ont fait revivre des populations qui seraient restées semblables aux Nabatéens, si Mahomet n'avait fait de Médine et de La Mecque les villes saintes d'un monde religieux. Plus au sud encore, les montagnes s'élèvent, dépassant par endroits 1.500 mètres : les rosées, à défaut de pluies, se déposent sur les pentes, les citernes se multiplient. C'est l'Arabie Heureuse des anciens, l'Yémen moderne, le pays des parfums et plus tard du café. Mais surtout c'est le point qui commande le détroit de Bab-el-Mandeb, où l'Arabie et l'Afrique se voient et presque se touchent. Pas-

sage capital, qui, avant l'histoire, a permis aux noirs Ethiopiens de s'étendre de l'Afrique à l'Inde, qui, aux temps pleinement historiques, a permis nombre d'infiltrations sémitiques en Abyssinie et plus loin encore, bref, un lieu de va-et-vient. D'autre part, débouché de la mer Rouge dans l'Océan Indien, il a attiré de bonne heure les vaisseaux égyptiens vers les Échelles de l'encens ; c'est par là que Juifs et Phéniciens ont entendu parler d'abord de Saba et d'Ophir, et la mousson a amené dans ces parages les marchands de l'Inde. Aussi les navigateurs européens ont-ils mis la main sur ce passage, les Portugais au XVIe siècle, les Anglais au XIXe (1840).

L'Arabie Heureuse se prolonge sur la côte S. dans l'Hadramaout, puis le désert vient toucher l'océan Indien, et a fait de tout temps, de la circumnavigation de l'Arabie, une entreprise difficile.

Mais à l'extrémité est de cette côte se dessine une protubérance montagneuse qui est, elle aussi, une Arabie Heureuse. Là fut le pays des Mèces des anciens, le sultanat d'Oman ou de Mascate actuel. On y trouve de la bonne pierre, des perles. En outre, la pointe s'avance jusqu'à toucher presque l'Iran, et le détroit d'Ormuz est un passage non moins indiqué que celui d'Aden. Pourtant la muraille qui borde l'Iran, en face, est décourageante. Puis, le golfe Persique, non moins brûlant que la mer Rouge, mais envasé par les fleuves du nord, et offrant à la piraterie de dangereux repaires, semble avoir été de tout temps moins recherché que cette mer : la mousson en écarte plutôt. Il a fallu que des Européens s'établissent dans l'Inde pour donner au passage d'Ormuz, au XVIe siècle, puis au XIXe, sa vraie valeur.

Au reste, ces relations maritimes de l'Arabie n'ont qu'un intérêt épisodique. Ce qui fait l'importance de

cette presqu'île, qui est un petit monde, c'est le réservoir de nomades qu'elle recèle. Dans ses plateaux, dans ses oasis, sur ses pistes de caravanes, le Bédouin apparaît, dans les documents égyptiens de l'an 2000 av. J.-C., tel à peu près qu'il est encore. Et, de là, il s'est répandu périodiquement sur les contrées limitrophes, avec une régularité qui apparaît au grand historien marocain du XIVe siècle, Ibn-Chaldoun, comme une loi fondamentale de l'histoire. Sans parler des flots antérieurs à tout document historique, nous voyons les Amorrhéens, au 3e millénaire, affluer en Mésopotamie et en Syrie, puis, vers l'an 1500 av. J.-C., les Araméens ; de toutes ces transgressions, la plus importante est celle du VIIe siècle après J.-C., parce qu'elle a porté la langue et la foi des Arabes dans un domaine immense. Aujourd'hui, parmi les pèlerins qui affluent à la Kaaba, un tiers vient des régions indiennes, un quinzième vient des Colonnes d'Hercule, et toutes les régions intermédiaires sont représentées.

A la différence du Sahara, l'Arabie a toujours été mêlée d'une façon efficace à la vie historique du monde méditerranéen.

Iran

Nous rattachons l'Iran au monde méditerranéen. Historiquement, il en est presque constamment solidaire. Et ce fait a des racines géographiques : l'influence isolante des grands déserts et des hautes montagnes ne commence qu'à l'est de ce domaine.

L'Iran est essentiellement un haut plateau, un des

plus nets qui soient au monde. Il couvre 2 millions et demi de km. q. en y comprenant les rebords montagneux, — cinq fois la France. Les montagnes qui le limitent sont presque partout très hautes : la moyenne est entre 2 et 3000 mètres, les altitudes supérieures à 4000 mètres ne sont pas rares. Le centre, en contre-bas, est élevé encore : la moyenne est entre 1000 et 1500 mètres. Et ce centre est occupé par un vaste désert ; pour le traverser dans sa plus grande extension, du nord-ouest au sud-est, il faut au moins un mois à une caravane ordinaire. C'est un désert de sable, avec nombreuses traces de lacs intérieurs disparus, qui lui donnent souvent un aspect de boue durcie : malgré les séparations montagneuses, on peut considérer les déserts du Turkestan, du Béloutchistan, de l'Inde septentrionale comme le continuant. La nature du sol est analogue.

Dans cette région, la vie humaine, à toutes les époques, s'est confinée plus ou moins strictement sur les rebords montagneux. Nous étudierons successivement le rebord ouest, le rebord nord, le rebord sud, le rebord est.

Le rebord ouest est formé par la chaîne, ou plutôt par les chaînes du Zagros, et leurs prolongements persiques. Nous avons dit leur structure, leurs passages. Reste à parler de la pente orientale, qui constitue les terres classiques de Médie et de Perse.

La Médie, en laissant de côté la Médie Atropatène ou Azerbeïdjan, qui fait un domaine à part, s'allonge le long du Zagros sur 400 kilomètres environ. Elle descend en terrasses vers l'endroit où passe la route d'Ispahan, et là se mêle insensiblement au grand désert dont officiellement on ne la distingue pas aujourd'hui (Irak-Adjémi). La partie voisine des montagnes fut jadis très boisée, et recèle encore nombre

de coins bien cultivés. — Aux débouchés des routes mésopotamiennes, quelques villes : avant toutes, Hamadan (Ecbatane). En s'éloignant des monts, on a encore des pâturages qui jadis nourrirent les chevaux niséens.

Au sud, les chaînes filent vers le sud-est avec un parallélisme, une régularité, une continuité grandioses, sur des centaines de kilomètres. Entre elles s'allongent des cours d'eau qui mènent de Médie en Perse. Le plus remarquable est celui qui isole la dernière chaîne, j'entends la plus orientale, celle dans les replis de laquelle est blottie la ville sainte de Yezd. Aux flancs des montagnes qui le bordent à l'ouest, se trouvent des coins fertiles dans l'un desquels fleurit, au temps des Sofis, Ispahan, ville des roses. En s'écartant, c'est la steppe, où évoluèrent les armées d'Antigone et d'Eumène, où passe aujourd'hui la route d'Ispahan à Chiraz, avec le télégraphe.

Vers le sud, les montagnes se redressent, des lacs salés s'y cachent : sous un climat que l'altitude maintient frais, s'étend la Perse propre, le Fars. Là furent Persépolis et Pasargades, les villes royales des Achéménides, les lieux saints des derniers adeptes de Zoroastre. A côté d'elles, Chiraz, la ville des poètes, garde encore une certaine importance.

Nous avons dit la difficulté d'accéder à la Perse par l'ouest. Vers le sud, la muraille qui défend l'Iran n'est pas moins impressionnante : c'est celle qu'a chantée P. Loti. Pourtant il faut bien que les caravanes l'abordent, pour amener au plateau les produits qui sont débarqués dans les ports brûlants et malsains du golfe Persique.

La Médie, la Perse sont continuées vers l'est par le grand désert qui couvre une étendue égale à celle de la France (500.000 klm. q.). Mais, de Médie, on le

tourne par le nord. De Perse, on le tourne par le sud.

Au nord, les massifs de l'Azerbéidjan, comme ils se prolongent vers le sud par le Zagros, se prolongent vers l'est par l'Elbourz. Après les montagnes que traverse la route de Téhéran à Recht, se dresse, isolé, le Demavend (plus de 6000 mètres), puis se continue la série des petits chaînons toujours orientés nord-ouest — sud-est, entre lesquels les anciens identifiaient malaisément les différentes « Pyles Caspiennes ». Puis, c'est un chaînon plus net, le Kopet-Dagh, qui prolonge le Caucase de l'autre côté de la Caspienne avec une exactitude rigoureuse : toujours nord-ouest — sud-est. Ces montagnes sont toutes assez hautes pour condenser les vapeurs qui ont passé sur les déserts sans tomber en pluie, et leurs pentes sont encore couvertes d'arbres où les essences européennes, cette fois, dominent. Au sud des montagnes, à leur pied même, aux portes de Rhagès jadis, de Téhéran aujourd'hui, commence la traversée du désert, pour aller vers le Séistan, vers l'Afghanistan, vers l'Inde... Au nord, on descend à pic jusqu'à 150 mètres seulement d'altitude, vers la Caspienne. Dès que les montagnes s'écartent de la mer, la steppe se fait sentir. A l'ouest, où viennent se déverser l'Araxe et la Koura, elle paraît dès qu'on s'écarte des riches vallées des fleuves. A l'est, au nord du Kopet-Dagh et des petits fleuves qu'il alimente, c'est immédiatement l'affreux désert touranien ; là fut le berceau de la monarchie parthe.

Après le Kopet-Dagh, une cassure très nette, après laquelle les montagnes se redressent vers l'est et même vers le nord-est. Dans cette cassure passent un ou deux fleuves qui vont bien vite se perdre dans les oasis du désert touranien (Merv). Hérat, une des filles d'Alexandre, tient ici le passage entre le Turkestan et le Khoraçan, le Touran et l'Iran. Au sud, le pays

est montueux encore, et animé par le passage des caravanes qui préfèrent contourner l'Hindoukoush pour gagner l'Inde.

Au sud du désert, nous avons suivi jusqu'en Perse l'alignement grandiose des chaînes du Zagros. Elles se relèvent, se haussent jusqu'à 4000 mètres, puis vient, là aussi, la cassure, sous le méridien du détroit d'Ormuz. Après, les montagnes se redressent vers l'est, mais plus confuses, plus basses, et elles meurent avant de se joindre aux monts Soliman. Elles sont assez hautes encore pour condenser les pluies, verser des fleuves dont quelques-uns descendent à l'Océan Indien, tandis que d'autres vont se perdre dans les lagunes du plateau. Ici le problème de l'eau est capital. Les habitants des pentes montagneuses ont toujours cherché à en garder le plus possible pour eux. Or, suivant que l'irrigation est plus ou moins coordonnée et soigneuse, la zone cultivable s'étend ou se rétrécit au pied des montagnes. Suivant les époques, le cultivateur gagne, ou bien c'est le nomade, qui paît ses troupeaux dans la steppe et monte en été pour chercher la fraîcheur. A l'ouest, en Carmanie (Kerman), il y a eu de tous temps de riantes campagnes, et encore aujourd'hui des villes fleuries se blottissent dans les hautes vallées. Plus à l'est, l'aspect s'assombrit, et c'est enfin le désert de Gédrosie (Béloutchistan), qui faillit être si fatal à Alexandre.

Au sud des montagnes, la côte a la chaleur torride que comporte la latitude et que l'altitude corrige en haut. La navigation qui circule entre l'Inde et la Mésopotamie jette en passant des marchandises aux ports iraniens. A l'endroit surtout de la grande échancrure où s'enfonce la pointe de l'Arabie que nous avons décrite (Oman), un important débarcadère a trouvé

place, qui a atteint son maximum avec les Portugais: Ormuz.

Au nord des monts, c'est le pays des lagunes. D'abord, en partant de l'ouest, elles sont pauvres, et, tout près du riant pays de Kerman, c'est le désert horrible de Lout. Puis vient un véritable lac, le Hamoun, où les rivières affluent de différents côtés, mais surtout de l'est, de l'Hindoukoush ; de là vient le Helmend. Dans ces vallées se multiplient les oasis qui font le pays plus hospitalier aux caravanes contournant l'Hindoukoush: à l'est, elles sortent de la région par une autre Alexandrie, Kandahar, et sont vite dans l'Inde.

Il reste à dire un mot des montagnes qui s'enlèvent, à l'orient, sur le socle iranien avec la direction sud-ouest — nord-est. Elles commencent à 100 ou 200 kilomètres du lac Hamoun, d'abord en pentes douces, que couvrent de belles forêts et des pâturages aux herbes aromatiques. Peu à peu elles se dressent à 4000, à 5000, à 6000 mètres, et vont rejoindre le Pamir. C'est le Caucase indien, l'Hindoukoush, qui couvre le pays afghan.

Si haut qu'il soit, il offre des passages, et, dès l'antiquité reculée, les marchands les ont pratiqués tout aussi bien que les chemins du Khoraçan. Les brigands les ont connus aussi, et les conquérants, Alexandre, Timour. C'est qu'aux deux issues s'offrent des pays tentants. Au nord, ce sont les vallées de l'Amou et du Syr, vastes oasis dans le désert touranien, avec la porte du monde chinois (cf. plus bas). Au sud, des rivières impétueuses entaillent la région encore montagneuse, et roulent vers l'Indus. Dans les hautes vallées de ces rivières se sont formées de tous temps les caravanes, et de loin en loin les armées qui ont conquis l'Inde : les Ariens d'abord, et plus tard Mah-

moud à Ghazni, Baber à Kaboul. Kaboul surtout a laissé toujours une impression paradisiaque, et frappe chacun par le changement brusque qui s'y produit : ici la neige finit, la mousson commence, on sent qu'on passe d'un monde dans un autre. C'est l'extrême limite de l'Asie méditerranéenne.

Ou plutôt, le rebord occidental du plateau l'Iran, seul, est vraiment mêlé au monde méditerranéen. Le désert appartient éminement à la vaste ceinture que nous avons définie. Mais la circulation humaine a été, dès les âges les plus reculés, intense sur tout le pourtour de ce désert. Il y a 3000 ans, elle a déversé des Ariens dans tout ce domaine ; 2000 ans après, elle y a déversé les Turco-Tartares, qui y dominent aujourd'hui.

Turkestan

Le climat iranien, nous l'avons vu, s'humanise aux abords des montagnes du Kopet Dagh et de l'Hindoukoush. Mais, de l'autre côté de ces chaînes, la zone désertique reprend immédiatement, le phénomène s'accentuant sous l'influence de causes climatiques sur lesquelles nous reviendrons. Seulement, les montagnes envoient là de puissants fleuves, l'Oxus et l'Iaxarte des Anciens, aujourd'hui Amou-Daria et Syr-Daria, qui arrosent de larges oasis, avant de se perdre dans les lacs intérieurs. Mais il faut tout de suite signaler ici certaines possibilités de changements.

En effet, on a avancé que non seulement pendant l'époque géologique actuelle, mais même au cours des

temps historiques, l'aspect de la région s'était modifié, soit par suite de changements climatiques, soit par suite d'un léger mouvement de soulèvement. On ne peut aller jusqu'à supposer une communication large entre la Caspienne et la mer d'Aral. Le plateau d'Oustourt, qui les sépare, a plus de 400 mètres d'altitude. Et la faune des deux mers intérieures présente de notables différences. Mais, si la masse considérable de la Caspienne exclut l'hypothèse de très grands changements de contour dans un intervalle de temps historique, il n'en est pas tout-à-fait de même de la mer d'Aral. Plus à l'est, le lac Balkhach s'évapore certainement. Ces changements auraient réagi sur le cours des fleuves. L'Oxus est sollicité vers la mer Caspienne par une forte pente, et il est à peu près prouvé qu'à une époque historique il a lancé des bras de ce côté, créant plus à l'ouest des oasis semblables à celle qui abrite aujourd'hui Khiva. En tout cas, il faudrait plutôt supposer ici des variations périodiques qu'un changement continu.

Rassemblons seulement les traits permanents de la géographie de cette région, telle qu'elle apparaît aussi bien dans les récits des historiens d'Alexandre que dans les descriptions actuelles.

Nous laisserons pour le moment de côté les hautes montagnes qui la dominent à l'est, le Tianchan, plus étendu et plus haut que les Alpes, et dont la disposition, analogue à celle du Jura, rend les passages difficiles. De ses glaciers roulent l'Amou et le Syr, auxquels il imprime d'abord une direction du nord-est au sud-ouest. Là sont de hautes vallées très fertiles, le Badakchan sur l'Amou, le Ferghana sur le Syr. Vers les points où les deux fleuves sortent de la région montagneuse, ils se redressent vers le nord-ouest, courant vers les mers intérieures, très larges

tous les deux (l'Amou a 1 kilomètre 1/2 au pont de Tchardjoui), et avec de gros débordements aux mois de mai et de juin. Outre ces deux géants, d'autres fleuves viennent des montagnes, mais sans avoir la force de vaincre les sables. L'Ili se perd dans le lac Balkhach. Le Zérafchan se traîne entre l'Amou et le Syr. D'autres fleuves viennent du sud et ne peuvent rejoindre l'Oxus. L'irrigation est, ici encore, le grand problème, celui dont dépendent les avances et les reculs du désert. L'oasis de Merv, au temps des Séleucides, aurait eu 300 kilomètres de périphérie. La Bactriane, au coude de l'Oxus, a payé 300 talents aux Achéménides, ce qui laisse supposer une population de 1 million d'âmes. Aujourd'hui, le khanat de Boukhara a 200.000 kilomètres carrés cultivables. Sur le Syr, alors qu'aux temps de Cyrus et d'Alexandre les villes ne s'éloignaient guère de la montagne, plus tard des centres importants, Hazred, Otrar, sont nés plus bas sur le fleuve.

La nature vivante a, ici, à lutter contre un climat des plus défavorables. Très continental d'abord : étés brûlants, hivers rigoureux. Puis l'hiver amène du nord les vents froids et secs qui multiplient les ouragans sans amener de pluies. Aussi le bas cours des grands fleuves est-il cerné par d'affreux déserts de sable, Kizil-Koum ou Kara-Koum : seuls, les bords des rivières sont accompagnés d'une lisière de löss, fertile ici comme en Chine. Entre le lac d'Aral et la Caspienne, le plateau d'Oustourt, pour être pierreux, ne vaut guère mieux que le désert : il ne peut y vivre d'hommes que sur le bord même du lac d'Aral, grâce à la pêche. Plus au nord, la sécheresse du climat s'atténue, la végétation, au moins la végétation herbacée, reparaît, et peu à peu on passe à la steppe. Aucune limite précise : le dos d'âne qui sépare les bassins intérieurs

de la vallée de l'Ob est à peine sensible dans la réalité. Sur l'étendue de 3000 kilomètres qui va de l'Oural à l'Altaï, l'Asie et l'Europe se mêlent.

Le pays des deux fleuves est un des points qui ont pu voir de bonne heure se développer une vie agricole. Les ancêtres des Iraniens ont connu ce genre de vie au moins au 2e millénaire avant J.-C. Puis l'Iranien est devenu l'ennemi du Massagète, du Scythe, du Sake, restés nomades. L'antagonisme de l'Iran et du Touran s'est fait plus fondamental encore quand sont venus des nomades plus lointains, descendus par la porte de Dzoungarie, Turcs, Mongols. L'Iranien, le Tadjik, est resté l'élément sédentaire, cultivateur, perdu dans un « Turkestan ».

C'est assez tard, pas avant le IIe siècle av. J.-C., semble-t-il, que ces passages de nomades ont frayé la voie aux marchands. C'est ici que les gens d'Occident ont fait connaissance avec la soie, avec le papier de Chine. Nombre d'indices attestent qu'on n'a pas reculé même devant les passages du Tian-Chan. Pourtant, à l'époque mongole, la grande route qui partait d'Otrar cherchait les passages plus faciles situés au nord de ces montagnes. Quant aux germes de civilisation, ils sont venus nettement de l'Occident. Les princes gréco-bactriens en avaient apporté. Plus tard, les Arabes ont fait du pays un foyer brillant : Boukhara, Samarcande, sont restées jusqu'au XVe siècle des capitales intellectuelles de l'Islam. Ici, les descendants de Gengiskhan et de Tamerlan ont abjuré la civilisation chinoise pour celle de la Méditerranée, avant de ramener le pays à un état de barbarie, d'où les tzars du XIXe siècle ont commencé à le tirer. — Mais il faut dire un mot de la Caspienne et du Caucase avant de faire comprendre l'importance de ces régions comme lieu de passage.

Caucase et Caspienne

A l'ouest de la région que nous venons de décrire, le Caucase et la Caspienne forment une région toute différente.

Le Caucase s'allonge sur une étendue de 1100 kilomètres, de la presqu'île de Taman au cap d'Apchéron. Nous avons dit qu'il prolonge les monts de Crimée, et qu'il est prolongé lui-même par un seuil faiblement immergé (à 200 mètres) sous la Caspienne, puis par le Kopet-Dagh. Il y a donc là un axe de dislocation, où les vestiges volcaniques abondent, où les tremblements de terre ne sont pas rares, où les sources de pétrole jaillissent de partout, connues bien longtemps avant d'avoir fait la fortune de Bakou.

Le Caucase se présente comme une muraille haute surtout au centre, où sont l'Elbourz, le Kazbek, le Kachtantaou, pics de 5000 à 6000 mètres. Vers les extrémités, la chaîne s'abaisse, tout en contenant encore des pics de plus de 2000 mètres. Au centre, elle présente un col important, celui de Darial (à 2400 mètres), qui va de Vladikavkaz à Tiflis. Mais les vrais passages sont aux extrémités, sinon à l'ouest, au moins à l'est, où est le col de Derbent.

Le Caucase est nettement orienté nord-ouest — sud-est. Son extrémité nord-ouest est à peu près à la latitude de l'embouchure de la Volga, et son extrémité sud-est à la latitude du bord méridional de la mer Noire, de sorte qu'au nord comme au sud sont délimités deux triangles. Mais les deux versants sont bien différents.

Le versant sud est montagneux, quoiqu'une dépres-

sion très nette soit tracée au pied du Caucase par les cours opposés du Phase, tributaire de la mer Noire, et de la Koura, tributaire de la Caspienne, que relie le col historique de Sarapana (Charopan). Au sud de ce sillon, par le haut plateau d'Akalkali, on rejoint les monts d'Arménie. Les deux vallées opposées sont nettement dissemblables. Celle du Phase, exposée aux vents d'ouest, bien arrosée et chaude, a toujours produit, outre les lavages aurifères qui tentèrent les Argonautes, une profusion d'arbres fruitiers dont beaucoup ont passé en Europe. La Koura et son affluent, l'Araxe, s'ils ont encore des hautes vallées fertiles, subissent, en descendant en plaine, les influences de l'Asie Centrale, et finissent au milieu de steppes.

Sur le versant nord, le Caucase se prolonge encore quelque temps par une zone de collines boisées, fort goûtée de l'aristocratie russe depuis la conquête. A 100 kilomètres des pics et des glaciers commence la plaine. Le Terek et le Kouban ont encore assez de force pour atteindre, l'un la mer d'Azov, l'autre la Caspienne ; les autres rivières se perdent dans la plaine. Au point le plus bas de la dépression, le chapelet d'étangs salés du Manytch porte témoignage d'une communication géologiquement récente des deux mers. Au delà, le sol se relève peu à peu jusqu'à 200 mètres, et cette hauteur a suffi à séparer les bassins du Don et de la Volga. Plaine ou plateau, nous sommes ici en pleine steppe.

Malgré son air rébarbatif, le Caucase n'a pas découragé tous les passages. Nous sommes à peu près sûrs que des infiltrations ariennes se sont produites par là dès le 2e millénaire. Les Scythes ont franchi les monts vers 700 av. J.-C., les Alains à l'époque romaine, puis Souboutaï au XIIIe siècle, Tamerlan au XIVe, et enfin les Russes, malgré la résistance du héros montagnard

Schamyl, vers 1850. Chacune de ces invasions a laissé là un dépôt, et surtout les victimes des bouleversements de la plaine se sont réfugiées dans ces montagnes. Dès les temps de Mithridate et de Strabon, il fallait, dit-on, 70 interprètes pour se faire entendre des populations montagnardes. Et le Caucase est resté un musée ethnographique. De vieux idiomes, disparus ailleurs depuis des millénaires, y sont encore parlés. Des chrétiens de rites divers y sont juxtaposés à des musulmans sunnites ou chiites. A côté d'hommes qui figurent parmi les plus beaux représentants de la race blanche, et parmi lesquels les princes musulmans ont souvent cherché des mercenaires (Mamelouks), on trouve au bord de la Caspienne de purs Tartares aux yeux bridés.

La Caspienne est encore la plus grande mer intérieure du globe : elle égale les trois quarts de la France. Elle est, avons-nous dit, coupée en deux par le seuil sous-marin qui relie le Caucase au Kopet-Dagh. De part et d'autre se creusent des fosses de 800 mètres. Le bassin du sud est bordé presque partout de montagnes sur lesquelles se dépose une abondante humidité. Les côtes sont là abruptes et ne changent guère. Mais le bassin du nord est cerné de toutes parts par la steppe, qui semble tendre à plonger sous ses eaux. On peut prévoir le jour où le golfe de Kara Boughaz sera isolé. En outre, il vient là des fleuves importants, le Térek, l'Oural, la Volga surtout, dont les sables s'alignent le long de la côte occidentale, avec leurs cortèges de lagunes et de fièvres. Enfin, ouverte largement aux vents du nord, la Caspienne connaît des tempêtes qui n'ont permis la navigation qu'aux plus hardis pêcheurs.

Bref, malgré les atténuations que nous avons indiquées chemin faisant, le Caucase et la Caspienne, au lieu de la région de transition que nous avons trouvée

plus à l'est, forment une séparation tranchée, qui n'a été réellement vaincue qu'au XIXe siècle, par les bateaux à vapeur et les chemins de fer russes. Au sud, l'Asie antérieure s'est développée presque toujours sous la protection de ces obstacles naturels. Au nord commence immédiatement le monde scythique, que nous retrouverons plus tard.

La Région Pontique

Mer Noire

La mer Noire achève la séparation des deux domaines.

Nous avons vu la place importante tenue par la mer Noire dans l'économie de la Méditerranée. Nous avons vu qu'un seuil, reliant le Balkan aux monts de Crimée et ceux-ci au Caucase, la divisait en deux régions. Celle du nord elle-même est divisée en deux par la presqu'île bizarre de Crimée. A l'ouest la mer est basse, mais les fleuves s'y déversent, par des limans étroits et contournés, et les sables ne s'accumulent qu'à l'embouchure du Danube. A l'est, la mer d'Azov apparaissait aux Grecs comme un marais, et serait comblée depuis longtemps si le courant produit par le Don n'avait la force de franchir le détroit de Kertsch. L'apport des fleuves du nord s'étale ensuite sur le bassin profond du sud, y alignant les bancs de thons bien connus des pêcheurs, et il va alimenter la Méditerranée.

Sur la mer Noire, la plaine russe vient s'ouvrir par

une côte de 600 kilomètres à vol d'oiseau, avec ses zones successives, ses grands fleuves, sous des influences que nous analyserons.

La zone des forêts s'arrête obliquement, arrivant jusqu'à 400 kilomètres de la mer à l'ouest, s'en écartant de plus en plus à mesure que prédominent les influences asiatiques et se prolongeant tout au plus le long des cours d'eau. Elle fait place au sud à cette terre noire qui s'appelle ici le *tchernoziom*, et qui, elle aussi, touche presque la mer à l'ouest, alors qu'elle s'en écarte sur l'Oural. C'est la terre à blé, déjà célèbre au temps des Athéniens, et développée encore par la colonisation grand-russienne, héritière des Scythes laboureurs. Elle fait à son tour place à la steppe, qui, au nord du Danube, ne comprend que le sud de la Bessarabie, puis s'élargit, englobant le nord de la Crimée, et s'étale sur les bords du Don et de la Volga. Sur tout ce domaine, les influences méditerranéennes sont très réduites, les vents du sud-ouest sont rares, plus rares encore les pluies, qui d'ailleurs tombent en été. Mais au sud de la chaîne de Crimée, et à la faveur de l'eau qu'elle arrête, se déploie une zone proprement méditerranéenne, appréciée des Grecs de Milet, puis de Mithridate, et que l'aristocratie russe, bien qu'habituée à d'autres cieux, savait goûter encore.

D'autre part, de grands fleuves suivent les dépressions du grand plateau russe: le Don parcourt 2700 kilomètres, le Dniester 1350 (comme le Rhin), le Prouth seul est plus court (820 kilomètres). Ces fleuves sont lents, réguliers dans leurs crues de printemps, navigables de bonne heure. Cependant, ils gèlent pendant un temps assez long, plus longtemps que le Danube, qui n'est pris que 37 jours, mais moins que la basse Volga, qui est prise 150 jours. De plus, le rebord du plateau russe est assez accentué pour les barrer

au-dessus de leur embouchure et produire des *poroghi* (cataractes), que le Dniester et le Dnieper ne submergent qu'au printemps; là les navigateurs venus de l'intérieur brûlaient leurs barques, là commençait le domaine des Cosaques *zaporogues.* Le Don seul échappe à cet inconvénient, mais, au point où il est le plus rapproché de la Volga (à 75 kilomètres), il est de 42 mètres plus haut qu'elle, ce qui a toujours interdit la canalisation. Tout cela diminue la valeur des fleuves russes comme voies de pénétration.

Malgré tout, l'attraction de ces côtes du nord de la mer Noire sur les peuples du Midi s'est fait sentir de bonne heure, et a résisté généralement aux troubles apportés par les nomades de l'intérieur. Au 3e millénaire avant Jésus-Christ, l'ambre de la Baltique, apporté à travers l'isthme sarmate, semble l'avoir fait naître. Depuis, elle a été dûe aux métaux, au blé, aux ressources de la pêche et de la chasse, à l'esclavage. Les Grecs ont fondé là nombre de colonies aux VIIe et VIe siècles avant Jésus-Christ, et ont appelé à leur aide, contre les Scythes, le puissant roi achéménide. Après Hérodote, des invasions ont compromis la situation, qu'a rétablie Mithridate le Grand. Les Romains n'ont pas négligé la protection des établissements du Bosphore cimmérien, et, après l'interruption dûe aux Goths et aux Huns, les Byzantins ont repris la tradition. Puis sont venus les Génois, qui ont devancé les Vénitiens à Kaffa, à Azov, jusqu'au moment où les Mongols de Tamerlan ont porté un coup fatal à ce commerce. Quand les Ottomans de Constantinople eurent lié partie avec les Tartares de Crimée, la mer Noire fut perdue pour les Méditerranéens, jusqu'au moment où les Russes la rouvrirent. Au XVIIIe siècle, le Russe s'établit là; vers 1800, un émigré français, Richelieu, créa Odessa, qui compte aujourd'hui

304.000 âmes; puis le tzar Nicolas y créa Sébastopol, qu'en 1854-55 les Anglo-Français mirent des mois à réduire. Mais le Russe tend plutôt à draîner vers le nord, par les canaux, par les chemins de fer, les produits de ces régions.

C'est que le commerce par la mer Noire a été rendu, malgré tout, assez scabreux par la nature. A l'est, le Caucase s'oppose aux communications par terre, et la côte qu'il domine a toujours été hantée par les pirates. Heureusement, la côte d'Asie-Mineure pointe vers l'Europe et, de Sinope, les bateaux anciens déjà ne mettaient que trois jours pour atteindre la Crimée. D'un autre côté, la route de mer vers le Bosphore, seule pratique, a aussi ses dangers. La mer Noire est largement ouverte aux vents du Nord : ils lui avaient fait la réputation de « mer inhospitalière », qu'elle mérite encore.

Enfin, la mer Noire est une mer presque fermée. Elle ne s'ouvre que par un goulet, ou, plus exactement par une succession de deux goulets. Or, ces passages ont eu de tous temps une existence agitée par les invasions d'Europe en Asie, ou d'Asie en Europe. Quand les deux rives ont été aux mains d'un empire unique, avec les Perses, avec les Macédoniens, avec les Romains, avec les Turcs, cet empire a tenu dans ses mains le sort de la mer Noire. C'est ce qui fait encore la moitié de l'importance de Constantinople, et cette situation n'est pas près de cesser.

Quoi qu'il y ait des points de suture, on voit que le vaste monde scythique (Russie et Sibérie) s'isole nettement de l'Asie antérieure. Nous allons voir qu'il s'isole non moins nettement de l'Europe méditerranéenne comme de l'Europe atlantique. Nous l'aborderons donc en dernier lieu, et il nous conduira tout naturellement dans l'Asie Centrale, avec laquelle sont peut-être ses principales affinités.

Péninsule des Balkans

L'Europe détache vers la Méditerranée trois grandes péninsules. La première en revenant de l'est est la péninsule appelée assez improprement balkanique. En effet, elle se compose en réalité de deux systèmes montagneux accolés. A l'est, c'est le Balkan proprement dit, qui, nous l'avons vu, fait partie du long plissement qui parcourt de l'ouest à l'est la zone méditerranéenne : arc de cercle net, parcourant 600 kilomètres, des Portes de Fer à Varna. Au même redressement de parties anciennes, avec éléments volcaniques, se rattachent quelques massifs à l'ouest. Le tout constitue une première presqu'île, la Thrace (100.000 kilomètres q.). Contre ces montagnes bute, à l'ouest, la longue série de chaînes calcaires qui se poursuit du seuil de Tarvis à la Crète, avec une direction nord-ouest — sud-est d'abord, jusqu'au point où elle heurte les massifs orientaux, puis nord-sud, à travers la péninsule grecque, puis ouest-est, dans les îles. La péninsule grecque, depuis la Macédoine et l'Albanie incluses jusqu'aux dernières îles de l'Archipel, couvre 100.000 kilomètres q. Tout l'ensemble est une zone encore agitée.

Prenons d'abord le Balkan, l'arc de cercle dont nous avons parlé. C'est une chaîne assez haute et assez continue; certains pics y approchent des 3000 mètres. Les deux seuls passages importants sont, à l'ouest celui qui joint la haute plaine de Sofia au Danube, à l'est la passe de Chipka. Le contraste est frappant d'un versant à l'autre. Au nord, c'est encore presque la rudesse de la steppe. Au sud commence immédiate-

ment le climat méditerranéen. Quand on quitte la plaine bulgare pour franchir le col de Chipka, on a, en descendant sur Kazanlik et ses jardins de roses, la sensation immédiate du changement.

La péninsule balkanique proprement dite touche à trois mers : mer Noire, mer de Marmara, Archipel.

Sur la mer Noire, la côte, longée par une courte chaîne, est inhospitalière, sauf au golfe de Bourgas. La mer, nous l'avons vu, ne l'est pas moins.

Sur la mer de Marmara, la côte offre à l'est et à l'ouest, une pointe avancée. Celle de l'est est courte, facile à couper du côté de la terre (lignes de Tchataldja). Elle est séparée de l'Asie par un détroit court (20 kilomètres), et étroit (1 kilomètre). Une rade bien abritée sur la côte d'Europe, et où le courant portait les vaisseaux, a achevé de préparer la fortune de Byzance. La pointe de l'ouest comporte un isthme très étroit qui aboutit à la longue presqu'île de Gallipoli, collée le long de la côte d'Asie sur 75 kilomètres, et séparée d'elle par le goulet étroit des Dardanelles (700 mètres). On sait l'importance des deux passages, d'abord au point de vue de la communication entre « mer blanche » (nom turc de la Méditerranée) et mer Noire, ensuite et surtout au point de vue de la circulation ethnique entre Europe et Asie. Les premières invasions, vers 2000 avant Jésus-Christ, ont porté les Indo-européens en Asie. La dernière a amené les Turcs en Europe. L'importance de Constantinople, si grande depuis si longtemps, décuplerait peut-être le jour où la voie ferrée irait sans interruption de Londres, par Vienne, à Bagdad et Calcutta.

La partie de la Thrace qui s'ouvre sur l'Archipel comprend la vallée de l'Hébros ou Maritza. Les hautes vallées de ce fleuve et de son affluent principal, la Tundja, circulent entre le Balkan et ses contreforts

plus méridionaux, ouvrant là des passages qu'ont empruntées les routes anciennes de Naïssus (Nisch) à Philippopolis et Andrinople, avant le chemin de fer qui va de Vienne et Belgrade, par Sofia, à Constantinople. La Maritza vient ensuite finir dans une plaine côtière où fleurissait Abdère, en face des îles non moins connues de Thasos, de Samothrace, de Lemnos et d'Imbros.

A l'ouest, des massifs assez confus, que les anciens englobaient sous le nom de Rhodope, avec des altitudes de 2000 à 3000 mètres, font apparaître la Thrace aux yeux des purs Méditerranéens comme une contrée encore âpre, d'où souffle le vent du Nord, où les fleuves gèlent facilement. Mais ces montagnes, aux temps anciens, ont eu leur attrait : leurs mines d'argent et surtout d'or, presque uniques dans le domaine méditerranéen. Aussi, la presqu'île de Chalcidique, qui projette ses trois pointes vers la Grèce, a-t-elle de bonne heure attiré les colons helléniques, et est-elle restée toujours une terre essentiellement grecque, par les monastères savants du mont Athos.

A l'ouest de la Chalcidique, l'Axios (Vardar) descend dans le golfe Thermaïque, et, avec l'Haliacmon, constitue la plaine de Macédoine. On sait le souvenir court, mais étincelant, qu'évoque ce nom. Mais, sauf à ce moment, la Macédoine a été avant tout terre de mélange de races, et de passage. Elle est au débouché de la route qui, remontant la vallée de la Morava, passe à 1100 mètres seulement le seuil d'Uskub, et descend le Vardar jusqu'à Salonique, aujourd'hui fameuse.

Les montagnes du premier système continuent au delà de ce passage important. Le Char-Dagh, au-dessus d'Uskub, monte à près de 3000 mètres. Plus au sud, la Neretchka Planina, moins haute, est plus con-

tinue. C'est sur ces éperons que se sont brisés les plissements calcaires, se redressant jusqu'à 2000 ou 3000 mètres dans le Monténégro, et obliquant brusquement vers le sud. Des lacs se sont logés dans cet enchevêtrement : le principal est le lac Lychnitis (Ochrida). Et les passages sont moins rares qu'il ne semblerait. Au sud circule, presque directement est-ouest, la voie de Salonique à Dyrrhachium (Durazzo), sur 300 kilomètres. C'est la *via Egnatia* des Romains. C'est la route qui a conduit les Ottomans en Albanie, et a rattaché si solidement cette province à la monarchie et à la religion musulmanes. Le chemin de fer aujourd'hui ne la suit, de Salonique, que jusqu'à Monastir. Au nord du Char-Dagh circule une autre voie, non moins importante, sur laquelle nous reviendrons.

Les chaînes crétacées se suivent sur un intervalle de plus de 10 degrés de latitude, du 46e au 35e degré, et en gardant le même aspect. Partout des plateaux blancs, dénudés, le *karst* avec ses *polie* et ses *dolines*. Partout des crevasses subites, où se perdent les cours d'eau, et qui parfois s'obstruent, produisant des lacs fiévreux, les *katavothres* de Grèce. Ce sont ces pertes d'eau qui ont donné naissance, chez les Grecs, à tant de légendes sur les communications souterraines ou sous-marines de fleuves.

La partie septentrionale de ces chaînes porte le nom d'Alpes Dinariques. Elle court du seuil de Tarvis au Monténégro, sur une longueur de 500 kilomètres. Bien que peu élevée, elle établit une nette démarcation entre ses deux versants. Sur l'Adriatique, elle tombe à pic, multipliant les anfractuosités, les ilots, aimés de tous temps des pirates. Le climat est méditerranéen, malgré le vent local de la *bora*. Là se trouvent Trieste, Pola, Fiume, les ports d'Istrie,

— Spalato ou Salone, la ville de Dioclétien, — Raguse, la ville de Marmont, les bouches de Cattaro, rendues sinistrement célèbres par les bagnes autrichiens. Sur l'autre versant, on est tout de suite dans l'Europe centrale. Et les passages sont rares. Celui du nord est le fameux seuil de Tarvis. Celui du sud part de Raguse et court en Serbie vers Nich et Constantinople. Nous retrouverons l'un et l'autre.

En arrivant au coude remarquable du Monténégro, où se trouvent les plus hauts sommets du système (2500 mètres), nous rentrons dans la région balkanique propre. A partir de là, la côte et les chaînes courent presque droit au sud sur 300 kilomètres. C'est l'Albanie, où s'est réfugiée au moyen-âge une population spéciale, descendant peut-être, non des antiques habitants illyriens, mais plutôt des Thraces. A côté d'eux et plus au sud, dans le Pinde, d'autres émigrants sont venus à la même époque, les Koutzo-Vlaques de Roumanie. Les uns et les autres ont fusé en Grèce, mais ont altéré moins qu'on ne l'a dit la race hellénique, protégée comme tant d'autres par ses montagnes.

Vers le 40° de latitude, se trouve un nœud important, le Zygos, comparable au Saint-Gothard par sa faible hauteur relative et son importance comme centre de dispersion. De là rayonnent, vers l'ouest, les monts Cérauniens, qui s'avancent jusqu'à 100 kilomètres de l'Italie, — vers l'est, l'Olympe, la montagne des dieux (près de 3000 mètres) — vers le sud, le Pinde, coupant la Thessalie de l'Epire. Celle-ci est couverte de montagnes pittoresques, avec des lacs, le gracieux golfe d'Arta, et les gorges au fond desquelles l'Achéloüs roule vers Missolonghi.

En avant de cette côte s'étend un chapelet d'îles « ioniennes ». La plus septentrionale est Corfou, où le

voyageur venant d'Occident rencontre la Grèce sous un aspect particulièrement aimable. Plus au sud se trouvent, avec l'homérique Ithaque, Leucade, Céphalonie et Zante. Toute cette zone est proche de l'Italie, et a toujours tenté ses maîtres. C'est à Actium que s'est décidée la fondation de l'Empire romain. Plus tard, quand Venise fut puissante, elle a régné sur l'Adriatique, sur les îles Ioniennes, sur la Morée, et c'est à Lépante, à l'entrée du golfe de Corinthe, qu'a été brisée en 1571 l'hégémonie méditerranéenne des Ottomans.

Le Pinde se relève au sud dans les monts d'Étolie, où le Parnasse domine de ses 2500 mètres le ravin de Delphes et le golfe de Corinthe ; de là, des chaînons courent vers l'est : l'Othrys et l'Oeta vont mourir sur le golfe Maliaque, ne laissant qu'un passage resserré et fameux, les Thermopyles. L'Hélicon et le Cithéron (1500 mètres) filent en Béotie et en Attique, et le Pentélique les prolonge. Dans les intervalles sont des plaines assez spacieuses. La Thessalie, ancien bassin lacustre qui se vide par le Pénée, a retenu longtemps les gens, venus du Nord, qui devaient être les Grecs : c'est, toutes proportions gardées, un grenier de la Grèce. La Béotie a vu croître encore ses terres productives par l'assèchement récent du Copaïs. Ces plaines, par les facilités qu'elles offrent au mouvement et au ravitaillement des armées, ont appelé de tous temps les décisions militaires : Pharsale est en Thessalie, Chéronée, Leuctres et Platées en Béotie, Marathon au nord de l'Attique, et le Céphise a vu encore, vers 1300, triompher les Almogavares.

L'Attique ne doit son passé ni à ses montagnes, qui ne furent jamais très boisées, ni à ses plaines peu fertiles, ni même aux mines du Laurion, mais à sa

situation en pointe dans l'Archipel. Dès le 2e millénaire avant Jésus-Christ, la ville d'Athèna a été un centre important. Elle est devenue la reine de la Méditerranée au Ve siècle avant Jésus-Christ, et ces souvenirs en ont fait la capitale du jeune royaume de Grèce. Son port, le Pirée, avec 50000 habitants, tient une place honorable parmi les ports méditerranéens.

C'est qu'un monde insulaire prolonge l'Attique. Au sud, c'est Egine, un instant la rivale d'Athènes. Au nord, l'Eubée n'a qu'une bonne plaine, mais du haut du Delph (1500 mètres) on voit jusqu'au mont Athos, et on domine tout l'Archipel. Là s'étale le chœur des Cyclades, où le sceptre a passé, suivant les directions de la navigation, de l'antique Délos à la moderne Syra. Le nord de l'Archipel est plus pauvre en îles, mais au sud, des dernières Cyclades, on aperçoit l'Ida, le géant de la Crète. A l'est enfin, on passe insensiblement aux Sporades. Plus de cent îles ménagent ainsi la transition entre la Grèce et l'Asie et rattachent la Grèce orientale à la grande voie sud-nord qui a fait la fortune de Troie et de Byzance.

Un isthme montagneux rattache le Péloponnèse à la Grèce. Dans l'antiquité Corinthe assurait par un portage le passage du golfe Saronique au golfe de Corinthe. Aujourd'hui l'isthme est coupé, ce qui abrège de 36 heures (pour les bateaux à vapeur) le passage de l'Archipel à Patras, de l'Asie à l'Italie.

Le Péloponnèse, aujourd'hui la Morée (25000 km. q.) est montagneux comme le reste de la Grèce. Les plus hauts sommets sont au centre, en Arcadie (2500 mètres), et tombent à pic, au nord, sur l'Achaïe et le golfe. Des chaînes se détachent vers le sud : le mur saisissant du Taygète, et le Parnon, plus modeste, sans parler des monts de Triphylie et d'Argolide. Entre ces chaînes se trouvent des plaines assez fertiles, pro-

pices à la vigne et à l'olivier, et d'où vient aujourd'hui, en masse, le raisin de Corinthe : l'Elide avec Olympie, la Messénie que les Grecs appelaient bienheureuse, la Laconie qui nourrit Sparte, la plaine où grandirent Mycènes et Tirynthe, puis Argos. Quant aux côtes, elles n'offrent que peu de bonnes rades : Pylos ou Navarin fut toujours la meilleure. Et les marins anciens redoutaient la circumnavigation du Malée et du Ténare.

Le Péloponnèse est isolé à l'ouest et au sud, où se creusent tout de suite des profondeurs marines de plus de 3000 mètres. Vers l'est, il se rattache au monde insulaire. Dans les temps très anciens de la Grèce, Calaurie, Trézène, Nauplie, ont été sollicitées vers les Cyclades méridionales, avant de redevenir, au début du XIXe siècle, l'asile de glorieux pirates. Et, de Cythère, on atteint sans peine la Crète. Celle-ci, avec ses 8500 km. q., renferme des montagnes jadis boisées, des plaines spacieuses, de bonnes rades, et la pourpre, comme toutes ses voisines. De ses rivages, vers l'été, les vents étésiens, répondant à l'appel du Sahara, soufflent doucement vers l'Egypte. On n'a donc pas été étonné de reconnaître que l'île avait été un des plus anciens points de contact entre les influences de l'Orient et les races bien douées de l'Europe.

Si l'on essaie de rassembler les impressions qui s'amassent en foule devant tant de noms classiques, mais sont créatrices d'illusions optiques, on trouve ceci : la péninsule balkanique est une terre de montagnes sauvages qui laisse fort peu de place aux plaines de culture méditerranéenne. Par compensation, le mariage constant de la montagne et de la mer y crée une variété d'aspect et surtout une pureté de lignes qui a certainement influé sur l'éveil du

sens esthétique. Mais c'est essentiellement sa position qui a fait son rôle. Elle s'avance largement et de toutes parts vers l'Asie. Elle s'est trouvée par là, dès le 3e millénaire avant Jésus-Christ, sur le passage d'une foule de voies commerciales, et les stimulants y ont été multipliés.

Subsidiairement, elle avait un contact facile avec l'Italie, qui s'avance vers elle. Tout cela explique que la Grèce ait été la fille aînée de la civilisation occidentale, et ait joué un rôle unique dans l'histoire du monde méditerranéen.

Italie

La seconde des péninsules que l'Europe projette dans la Méditerranée est la péninsule italienne. Elle s'allonge sur une longueur de 800 kilomètres de Turin à Brindisi, orientée franchement nord-ouest — sud-est, se jetant vers la Grèce et s'écartant de l'Espagne. Elle est étroite pour sa longueur, ne couvrant que 125.000 kilomètres q. pour la péninsule propre, et 275.000 avec la plaine du Pô — donc (sans les îles) ne dépassant guère en surface la moitié de la région hispanique et la moitié aussi de la région gauloise limitée au Rhin.

Le premier trait important de la géographie italienne est la barrière des Alpes, qui limite au Nord la péninsule de son vaste arc de cercle (1200 kilomètres du mont Ventoux à Vienne). Arc de cercle est impropre : il y a deux arcs de cercle. Le premier, très incurvé, va du col de Cadibone au Saint-Gothard. Le

second, dont la convexité, tournée vers le Nord, est à peine accusée, va du Saint-Gothard à Vienne. L'Italie, nettement fermée au nord-ouest, est ouverte au nord-est par le passage que le second arc de cercle laisse entre lui et la chaîne dalmate (« col » de Nauportus ou de Laibach). Mais les Alpes méritent une étude spéciale.

Les Alpes se rattachent sans interruption à la chaîne de l'Apennin, qui forme le squelette de la péninsule. Cette chaîne court d'abord du nord-ouest au sud-est, jusqu'au point où elle atteint l'Adriatique, au sud d'Ancône. Là, elle tourne vers le sud, longeant l'Adriatique, et s'élargissant dans les Abruzzes, jusqu'au moment où elle se brise décidément dans les montagnes confuses du Samnium. C'est le point où elle laisse place à d'importants passages. Ensuite, elle retourne vers l'ouest, avec plus de fermeté, par les montagnes de Calabre. La chaîne du nord de la Sicile (monts Nébrodes) ne fait que prolonger ces montagnes, et suit une direction exactement parallèle à l'Atlas africain. Atlas, Apennin, Alpes, Carpates, Balkans, monts de Crimée et même Caucase forment une ligne sinueuse, résultat d'un immense plissement relativement récent. La partie italo-sicilienne de la ligne est toujours le théâtre de phénomènes volcaniques (Vésuve, Stromboli, Etna), et sismiques (Calabre).

Quoi qu'il en soit, les Alpes et l'Apennin permettent de distinguer en Italie trois régions : 1° plaine du Pô entre les Alpes et l'Apennin ; 2° région tyrrhénienne dans la concavité de l'Apennin, laquelle s'abaisse vers la mer Tyrrhénienne ; 3° région sud-italienne. Quant aux grandes îles qui accompagnent l'Italie vers l'ouest, la Corse (14.000 kilomètres q.) et la Sardaigne (plus de 20.000 kilomètres q.) se rattacheront naturellement à la seconde région, et la Sicile (plus de 25.000 kilomètres q.) à la troisième.

Pour nous qui venons de la Méditerranée, il est indiqué d'attaquer la description régionale par le sud.

La Sicile se présente comme un triangle, dont le côté orienté ouest-est (de Trapani à Messine) est longé par une arête montagneuse (monts Nébrodes). Au sud de cette arête s'élance l'Etna (plus de 3000 mètres), qui domine de ses feux et de ses neiges le côté orienté nord-sud. Plus au sud, un sommet isolé atteint encore près de 1000 mètres, mais, dans l'ensemble, les côtes orientale et méridionale de l'île offrent de vastes plaines, soit à l'élève des bœufs, soit à la culture du blé. Sur la côte orientale, la principale plaine est celle du Symaethos ou de Catane, avec Syracuse au sud. Sur la côte méridionale, les plaines sont plus réduites, mais suffisantes encore pour nourrir les grandes cités que furent un moment Géla, Agrigente (Girgenti), Sélinonte. Sur la côte nord, au contraire, les ports se sont posés au pied même des montagnes, Himère, Solonte, Palerme. L'intérieur montagneux a servi de refuge, suivant les époques, à des races dépossédées (Sicules) ou à des brigands. Là où les hauteurs s'abaissent pour donner passage à la ligne de Palerme aux ruines de Sélinonte, les ruines d'Egeste marquent le passage à la pointe ouest de l'île, que la nature fait déjà africaine, et dont les ports (Lilybée, Trapani), furent si souvent en communion étroite avec ceux de Tunisie (150 kilomètres de mer). De plus, quelques îles, Malte, Cossyre ou Pantellaria, les îles Egates, jalonnent le grand passage entre l'île et l'Afrique. De l'autre côté, un détroit où l'on discerne tout d'abord une coupure récente sépare l'île de l'Italie, Messine de Reggio : les îles Lipari en surveillent les débouchés au nord. Ce sont là les deux portes de la Méditerranée occidentale, celles qui font l'importance de la Sicile: quiconque a eu des ambitions mé-

diterranéennes, qu'il vînt de l'est (Grecs), du sud (Carthaginois ou Arabes), du nord (Romains), ou de l'ouest (Aragonais), a convoité l'île.

L'Italie méridionale est divisée en deux régions par la dépression qu'emprunte la ligne de Tarente-Métaponte, par Potenza, à Battipaglia-Naples. Au sud-ouest, c'est la Calabre ; au nord-ouest, la Pouille.

La Calabre est une péninsule montagneuse de 300 kilomètres de long environ. Sur la côte du golfe de Tarente s'étendent des plaines d'alluvions qui furent assez confortables pour nourrir Locres, Crotone, Sybaris, Métaponte. Entre les rivières qui ont formé ces plaines, des routes de crêtes permettent d'atteindre la rive, bien plus abrupte, de la mer Tyrrhénienne. Les ports de cette rive furent, à l'époque de la splendeur de la Grande-Grèce, dans la dépendance des cités du golfe tarentin, et s'appelèrent Temèse, Hippone, Elée, Paestum : au temps de la domination normande, les hommes du Nord préférèrent la rive tyrrhénienne, et la situation relative des deux côtés changea. Quant aux montagnes de l'intérieur, même entaillées ainsi, elles forment un domaine spécial, propre à abriter de rudes populations, dans le Bruttium, dans les forêts jadis opulentes de la Sila, dans la Lucanie. Un minimum d'organisation politique et militaire affranchissait les montagnards des cités de la plaine : un fléchissement de la discipline sociale dans celles-ci leur donnait la prépondérance. Entre temps, les conquérants se contentaient d'être brigands.

Au delà de la ligne Tarente-Naples s'étend un plateau crayeux et blanchâtre. Au sud, la péninsule de Lecce est encadrée par les ports de Tarente et de Brindisi, qui, selon les époques, ont été les principaux ports de communication avec le Levant. Plus au nord, c'est la riche plaine de l'Aufidus (Ofanto), où

s'élevèrent jadis Lucérie et Arpi, plus tard Bari et Foggia. Plus au nord encore, l'éperon du mont Gargano va au devant des vents de l'Adriatique, et enfin l'Apennin vient toucher la mer.

En remontant l'Aufidus, on arrive au cœur du plateau samnite, en laissant au sud le mont Vultur, au nord le mont Matese, qui dominent le plateau de 1300 et de 2000 mètres. Or, l'Apulie, outre sa fertilité en blé, a toujours été propice à nourrir, au moins l'hiver, les moutons. Les pâtres du Samnium, après avoir passé l'été dans leurs rudes montagnes, ont toujours aimé descendre, l'hiver, dans la plaine, mais cette transhumance, qui était un droit à leurs yeux, apparaissait aux gens de la plaine ou comme une gêne, ou comme une source de profits. De là, des conflits qui, souvent, se sont vidés par les armes, et n'ont pris la forme économique et juridique qu'aux temps où une forte main s'est étendue à la fois sur la montagne et sur la plaine.

Enfin, les sources de l'Aufidus, sur le plateau de Bénévent, touchent à celles du Calore qui descend de l'autre côté, vers le Vulturne et la Campanie. C'est un passage aussi important que celui de Potenza. Et l'on s'explique l'attraction qu'a toujours exercé sur les maîtres du sud de l'Italie le paradis campanien; Naples a été la capitale du royaume des Deux-Siciles.

Mais, pour parcourir la seconde région, celle que la concavité de l'Apennin enveloppe du côté du nord et de l'est, il faut partir du nord pour aboutir au grand carrefour campanien.

L'Apennin ligure, qui fait suite aux Alpes, serre la mer de près. Le chemin de fer qui longe aujourd'hui cette côte ne sort guère d'un tunnel que pour entrer dans un autre. La côte abrite des recoins délicieux.

Tout y est tourné vers la mer. Des anciens Ligures, si peu marins ailleurs, elle a fait ici des pirates, avant de donner l'essor à Gênes la superbe.

L'Apennin toscan domine de 1500 ou 2000 mètres la vallée de l'Arno. Vallée marécageuse en elle-même, où il a fallu lutter toujours contre la pestilence. La récompence a été Florence : peut-on ajouter, sans blasphème, Pise et Livourne?

Au sud de l'Arno, le plateau toscan (20.000 kilomètres q.) se tient souvent au-dessus de 1000 mètres, en un point au-dessus de 1500. Jadis, il abrita les hautes cités étrusques qui avaient le cuivre à leurs pieds, et faisaient venir l'or des Alpes. Plus tard, il n'eut plus que Sienne.

La côte étrusque était plus favorisée. Elle avait, au nord de l'Arno, les marbres de Carrare. Au sud, on trouvait les gisements de fer de l'île d'Elbe, d'où l'on croit, par temps clair, toucher du doigt la Corse. Plus au sud encore, le monte Argentaro indique d'autres richesses. A l'extrême sud se dressait Agylla ou Caeré, la première ville qui rendit fameux en Orient le nom étrusque.

A l'est du plateau, la dépression du Clanis, avec le lac Trasimène, conduit au Tibre, et, malgré ses marais, a vu de bonne heure prospérer des villes qui se sont maintenues : Clusium est déchue, mais Arezzo et Pérouse résistent.

Le Tibre descend de l'Apennin avec rapidité, mais, très vite navigable, il roulait vers la mer, avec des eaux limoneuses, les produits d'outre-Apennin.

Sur sa rive gauche, il y a place, avant l'Apennin, pour des recoins ombreux et fertiles. Ils abritèrent les multiples petites cités de l'Ombrie, dont les habitants débordèrent plus d'une fois, à l'ouest au delà du Tibre, au nord, par delà l'Apennin, jusqu'à Ariminum.

Au sud de l'Ombrie, l'Apennin s'étale dans le massif des Abruzzes, et s'élève avec le Gran Sasso à près de 3000 mètres, juste au bord de l'Adriatique; là, il abrite dans ses replis des nids d'aigles dont l'un fut un instant érigé en rival de Rome : Corfinium. Vers l'ouest, par delà la haute vallée du Vélinus, sous-affluent du Tibre, les monts sabins envoyaient leurs eaux sans pareilles à la ville éternelle.

Au pied de ces montagnes s'étendait la plaine latine, avec, en son milieu, la butte isolée qui porta Albe. Plaine qui jadis fut fertile, et dont la désolation ultérieure s'explique par le voisinage épuisant de Rome.

En effet, au point où quelques collines accidentaient la côte latine du Tibre, s'est élevée la ville qui depuis plus de 2000 ans a fait l'importance mondiale de l'Italie. Elle gardait le passage du fleuve, le passage du plateau toscan à la plaine latine, elle-même reliée à la Campanie. Elle recevait le sel pour l'envoyer, par le Tibre et son affluent l'Anio, aux montagnards (via Salaria). Tels furent les humbles débuts de sa fortune incomparable.

Elle datait d'une époque où les villes évitaient le contact immédiat de la mer. Elle eut ensuite son port, Ostie, plus tard ensablé. Depuis, elle en chercha un autre au nord, à Civita Vecchia; car, au sud, jusqu'au promontoire Circéien, là où s'élevèrent les ports dont le souvenir se rattache aux origines de Rome, les marais pontins ont pris le dessus.

Au sud des Abruzzes, le lac Fucin était le centre du pays des Marses, que de hauts sommets séparaient de leurs cousins samnites. Le sillon creusé par le Sacco et le Liris (Garigliano) séparait leurs montagnes de celles des Volsques, et conduisait à une autre vallée prolongeante, celle du Vulturne moyen. C'est ainsi

que Rome fut reliée à Capoue, la ville opulente et guerrière à la fois, dont l'alliance avec la capitale latine a décidé du sort de l'Italie et du monde. Puis, Rome a été reliée par là à Pouzzoles, son port impérial. Et aujourd'hui elle est, par la même voie, à 5 heures de Naples.

Nous avons vu que les monts du Samnium encadrent à l'est la Campanie, tout en s'ouvrant pour d'importants passages. Ces passages sont faciles à fermer, et propices aux embûches, quand la montagne et la plaine sont en guerre. Au sud, la Campanie s'arrête à l'éperon montagneux de la péninsule de Sorrente.

Dans ce cercle s'épanouit la plus belle plaine d'Italie. Le Vésuve lui donne sa fertilité et quelquefois l'en fait repentir. Aux pieds du volcan se déroulent les ports qui se sont succédés dans l'hégémonie du golfe: Cumes, Pouzzoles, Naples, Sorrente, Salerne et Amalfi. Et les îles d'Ischia et de Caprée complètent la parure de ce coin de terre unique.

La mer qui baigne cette suite de côtes est presque un bassin fermé. Nous avons vu que l'île d'Elbe était proche de la Corse. Celle-ci s'allonge du nord au sud avec de hautes montagnes, des forêts superbes. Séparée d'elle par le sombre détroit des Bouches de Bonifacio, la Sardaigne la prolonge vers le sud sur une étendue plus grande, montagneuse aussi, mais avec des plaines plus développées, et des mines. De la pointe sud de la Sardaigne, on est à 250 km. de la Sicile. La mer Tyrrhénienne est donc encerclée, et la grande route maritime qui va de Marseille à Carthage ou à Tunis passe juste à l'ouest, écornant à peine l'angle sud-ouest de la Sardaigne.

Nous arrivons à la troisième région italienne. Elle est ce que l'a faite le Pô.

Le Pô naît au mont Viso. Il file de là presque directement vers l'est, sur un parcours de 450 kilomètres. Il a vite perdu sa pente, et son débit, déjà irrégulier par lui-même, le devient encore plus quand il reçoit ses affluents. Ceux de droite viennent de l'Apennin, dénudé comme toutes les montagnes qui ont connu de bonne heure la civilisation. Ils roulent torrentiellement en charriant des sables à gauche et à droite, Les affluents de gauche, qui viennent des Alpes, sont parfois régularisés par les lacs qu'ils traversent, restes des glaciers dont on voit encore les moraines : le Tessin par le lac Majeur, l'Adda par le lac de Côme, le Mincio par le lac de Garde. Mais en général ils sont rendus capricieux, eux aussi, par les masses énormes de débris qu'ils ont arrachés aux Alpes. Comme ils sont plus puissants que les affluents de droite, ils ont fait reculer le Pô vers le sud, en lui imposant plus d'un changement. Le Pô finit par un long delta, que l'Adige, son voisin du nord, agrandit encore.

La plaine du Pô a donc été difficile à cultiver, parce que difficile d'abord à habiter. Les plus anciens colons s'étaient résignés à vivre dans l'eau (palafittes, terramares). Quand on en est venu à construire des villes, il a fallu éviter les bords des rivières.

Dans la plaine au sud du Pô (Cispadane pour les Romains), les coteaux du Montferrat sont assez riants, favorables à la vigne. Mais l'Emilie est peu favorisée. Ce qui a fait pousser les villes, ce sont les débouchés des cols de l'Apennin : Bologne a dû son importance précoce à ce qu'elle fut le poste avancé des Ombriens, puis des Etrusques, vers le nord. Ensuite la plaine s'étrangle peu à peu, tout en présentant, au nord comme au sud de la pointe d'Ancône, des terroirs enrore cultivables, sénonais et picentin. L'Apennin, nous l'avons vu, touche la mer.

Au nord du fleuve, le Piémont, en dehors des lavages aurifères qui furent la première richesse des Alpes, ne pouvait connaître l'aisance qu'avec le riz. La Lombardie, traversée par le Tessin, l'Ologna (fleuve de Milan), l'Adda, l'Oglio, le Mincio, réclamait une irrigation soignée. Les Visconti (XIVe et XVe siècles) la lui ont donnée, et ont ainsi créé sa richesse, que la houille blanche a doublé de nos jours. La plaine que traversent l'Adige, le Piave, le Tagliamento, etc., aurait été peu fortunée, si elle n'avait été la seule terre d'Italie, avec l'Apulie, propice à l'élevage du cheval.

Le Pô et ses voisins du nord et du sud finissent par des deltas, sans que de timides marées les empêchent d'ensabler et d'empester la côte. Et pourtant ils n'ont jamais découragé les ports. Ce furent Adria, Spina, Padoue, avant les Grecs. Ce fut Ancône à l'époque grecque, puis Aquilée et Ravenne à l'époque romaine, puis Venise, puis Trieste. — C'est que l'Adriatique était tentante. Sans doute, elle est étroite, et la côte d'en face, côte dalmate, fut toujours une terre rêvée de pirates. Mais au bout s'ouvrait la mer Ionienne, la Grèce, et les perspectives du Levant.

L'Italie padane dépend des passages des Alpes. Ceux-ci ont de bonne heure été fréquentés, non seulement par des envahisseurs, mais par des commerçants qui apportaient le sel et l'ambre, — surtout les passages de l'est. Toutefois, il fallait que les pays situés de l'autre côté fussent ouverts à la civilisation pour que l'Italie du Nord devînt ce qu'elle est devenue peu à peu, la partie la plus riche du pays. Il faut, pour expliquer cela, étudier la grande chaîne elle-même.

Alpes

L'Europe méditerranéenne est une région montagneuse, mais n'est pas toute la zone montagneuse de l'Europe : les montagnes s'étendent vers le nord, compliquant la transition entre la Méditerranée et les contrées septentrionales. De ces montagnes, les plus importantes, par leur position centrale, par leur altitude, la plus considérable de l'Europe (mont Blanc 4810 mètres), par divers autres caractères, sont les Alpes.

Les Alpes se laissent assez nettement définir. Elles continuent le soulèvement récent que nous avons suivi en Espagne, dans l'Atlas, dans l'Apennin, se rattachant sans discontinuer à celui-ci : il y a seulement, à l'ouest de Gênes, une région de dépression (vers 500 mètres), celle par où Bonaparte, en 1796, tourna les Alpes. De là, elles constituent deux arcs de cercle successifs, le premier fortement incurvé, face au nord-ouest, par suite de la butée contre les vieux massifs d'Auvergne et du Rhin. Le second est beaucoup plus faiblement incurvé, face au nord — nord-ouest, et se présente comme une chaîne à peu près droite (Alpes Autrichiennes), où les zones géologiques sont moins bouleversées. Un grand seuil, dont nous verrons l'importance, sépare les Alpes des Carpates, qui continuent le plissement jusqu'au Balkan et au Caucase. Il y a 1200 kilomètres de Lyon à Vienne, mais la largeur moyenne de la chaîne ne dépasse pas 150 kilomètres. L'altitude moyenne est de 1700, c'est-à-dire que toutes ces masses, ramenées à la hauteur uniforme

d'un plateau, s'élèveraient encore à 1700 mètres au dessus de la mer (Vidal-Lablache).

Les Alpes sont coupées par le 46e de latitude Nord, et des vallées pénétrantes les ouvrent, au sud, aux cultures méditerranéennes, au nord, aux cultures de l'Europe Centrale, jusqu'à des altitudes inconnues ailleurs. On y trouve des villages habités à plus de 2000 mètres, ce qui a pour contrepartie des déboisements imprudents. De bonne heure, l'homme en a connu les ressources particulières, métaux à l'extrémité est, sel au nord, lavages aurifères dans le fond du Piémont, en attendant que l'époque contemporaine ait révélé les bienfaits des chutes d'eau (la « houille blanche »), et ceux, plus artificiels, du tourisme.

Si nous passons aux détails, le premier qui frappe est le décrochement du centre de la chaîne, entre les deux arcs de cercle dont nous avons parlé. Il y a là, entre le 7e et le 8e degré de longitude est de Paris, c'est-à-dire un peu à l'est de Milan, à la hauteur d'Ulm et de la Spezzia, un abaissement très remarquable. Sur moins de 100 kilomètres, 7 cols, dont aucun ne monte à 2400 mètres, conduisent du Danube au Pô. Par là, le Tessin a été annexé à la Suisse vers 1500.

Cette zone de passage, comme la zone basque, a été aussi une zone de refuge. Ceci a commencé de bonne heure, s'il est vrai que les Rhètes, qui lui ont donné son nom, soient un résidu des Etrusques. Les Romains, en tous cas, y ont laissé un vestige tenace dans le patois ladin ou romanche. Et la Réforme a jeté là une île noyée en terre catholique, que la politique française a sauvée au temps de Richelieu, et qui subsiste sur le haut Inn (Engadine), dans le canton suisse des Grisons.

Nous examinerons séparément les Alpes occidentales et les Alpes orientales.

Les premières décrivent un arc de cercle très net dont les extrémités, les montagnes au nord de Gênes et le Saint Gothard, sont sous la même longitude. La corde n'a donc que 150 kilomètres, l'arc est deux ou trois fois plus long. Il est violemment incliné sur l'Italie, la zone cristalline centrale y tombe et la zone calcaire interne fait défaut. Les plus hauts sommets dominent directement la plaine, d'où le couvent de la Superga, près de Turin, les voit à la ronde. Le Mont Rose a plus de 4500 mètres, le mont Blanc en a 4810, le mont Viso, aux sources du Pô, en a près de 4000. De là on descend en quelques heures sur la plaine, et les routes qui y conduisent se concentrent immédiatement vers Turin, Verceil et Pavie. De l'autre côté au contraire, la chaîne descend en pupitre avec de hauts massifs encore, la plupart cristallins, mais précédant une zone calcaire, qui donne à l'ensemble sa variété d'aspects.

La première section, qui va du Saint Gothard au Mont Blanc, est séparée par le Rhône de l'Oberland Bernois, où les pics dépassent 4000 mètres, où les cols sont rares. Plus à l'est, les Alpes s'abaissent à 3000, 2000 mètres, abritant dans leurs replis les lacs centraux et les vallées où naquirent les cantons originaires, ceux qui ont fondé la liberté du pays contre les ducs d'Autriche. En avant de ces montagnes s'étale le plateau suisse, dont les eaux se rassemblent dans l'Aar ; elle les conduit au Rhin, et a été l'élément centralisateur. Là, dans l'antiquité, a vécu le peuple des Helvètes. Là, a fleuri la principale ville romaine, Avenches. Là enfin est Berne, capitale moderne de la confédération.

La Suisse finit à la zone jurassienne. On verra que les forts plis de cette zone, à l'ouest, forment une barrière efficace au pied de laquelle les Suisses ont

arrêté l'ennemi de l'ouest, le Bourguignon. Plus à l'est, le vieux massif de la Forêt Noire s'insère dans la zone jurassienne. A l'est, c'est le Rhin et le lac de Constance qui semblent avoir arrêté l'esprit d'indépendance au pied des montagnes orientales : ici, la maison d'Autriche a trouvé au contraire ses plus fidèles sujets.

La section des Alpes qui court du nord au sud, du mont Blanc à la mer, projette en avant des montagnes confuses, Alpes de Savoie, Alpes du Dauphiné, où sont les pics les plus sévères (la Meije a été respectée des alpinistes jusqu'en 1877), Alpes de Provence. Ici, la vie se concentre dans les vallées transversales, celle du Rhône d'abord, avec le lac de Genève (577 km. q.), celle de l'Isère qui s'épanouit dans le Grésivaudan, celle de la Durance : vallées sujettes aux avalanches et aux obstructions subites. Dans celles du nord, on est encore dans l'Europe centrale, et là se sont formés les états féodaux de Savoie et du Dauphiné. Au col du Lautaret on commence à sentir le climat méditerranéen, et les vallées du sud sont orientées vers la Provence.

Les passages des Alpes ont utilisé toutes ces vallées. Les routes que nous avons vu se concentrer en Italie, suivies en sens inverse, divergent vers la Suisse et la France. Le Simplon, tracé par Napoléon, et qui n'a reçu que d'hier une voie ferrée, conduit au plateau suisse; le Grand Saint-Bernard et le Petit Saint-Bernard, sur le lac de Genève; l'Iseran a été la voie préférée des Romains, de Milan à Genève; le Fréjus est depuis 1871 le grand passage d'Italie à Paris, et le Genèvre le double. Plus au sud, on trouve encore le col de l'Argentière, dont Napoléon voulait faire la grand'route d'Espagne en Italie. Quant au col de Tende, il appartient déjà plutôt à la région par où

l'on contourne les Alpes. Non seulement toutes ces routes divergent (Lyon même est à l'écart de la principale d'entre elles), mais encore le pays où elles débouchent est accidenté, sans voie latérale qui rassemble les débouchés. Le passage de Luz — la Croix Haute, par où l'on va de Grenoble à Aix, ne fait guère que doubler la vallée du Rhône dans son parcours nord-sud. Et la haute vallée du fleuve, coupée par le Jura qui colle aux Alpes, ne conduit guère qu'au cul-de-sac du Saint Gothard. Ce massif, peu élevé pourtant, interrompt complètement le sillon qu'on voit sur la carte, et qui continuerait le Rhône par le Rhin antérieur, l'Inn, etc. C'est un centre de dispersion, d'où les eaux rayonnent dans toutes les directions. Et l'on sait quels travaux d'Hercule a dû exécuter la technique moderne pour créer là une voie d'accès de l'Europe Centrale vers l'Italie.

A l'est du méridien qui coupe Constance, Côme et Milan, et de la dépression rhétique, commencent les Alpes Orientales. Ici l'on a, à peu près régulière, la zone axiale cristalline, flanquée au nord et au sud des deux zones calcaires. Dans la zone centrale se trouvent encore à l'ouest, dans le Bernina, dans l'Oezthal, des pics de 4000 mètres ou à peu près, puis au Gross Venediger (sous la latitude de Venise) on tombe à 3673 mètres, pour finir à 2000 mètres, au dessus de Vienne. La zone calcaire du sud, où s'égarent encore quelques massifs cristallins, est plus basse, celle du nord encore plus.

Ici se trouve le passage transversal le plus remarquable de toute la chaîne, plus remarquable encore que les cols rhétiques, car il est à 1362 mètres : le Brenner. Il mène droit d'Innsbruck, sur l'Inn, à la haute vallée de l'Adige, à Trente et à Vérone. Là passait la Via Claudia. Là fut bien des fois, au moyen-âge, la

route des empereurs allemands en marche sur l'Italie, puis la route d'Augsbourg à Venise. Quand la domination autrichienne s'est assise sur l'Italie du Nord, elle a préféré les passages longitudinaux du Sud, et a aménagé vers 1820 le Stelvio (Stilfser Joch), qui entrait du haut Adige dans la Valteline (haute Adda), et conduisait droit à Milan. Au reste, à partir du Brenner vers l'est, les passages transversaux le cèdent en importance aux grandes voies longitudinales du sud et du nord.

Au sud, la voie de l'Adige est coupée, vers Brixen et Botzen, par la voie longitudinale que nous avons vue commencer au Stelvio, et qui se continue par le seuil de Toblach et la haute vallée de la Drave jusqu'au bassin de Klagenfurt ou de Carinthie. D'autant que, sur cette voie, se branche au sud celle qui, par le seuil de Tarvis, descend au Frioul — au nord, celle qui rejoint la haute vallée de la Mur, et de là, par le col du Semmering, la Leitha et Vienne. Voies utilisées par Bonaparte en 1797, et, en sens inverse, par les Allemands en 1917. Au sud de cette grande route se trouvent encore des montagnes, celles qui encadrent le lac de Garde, les pittoresques dolomites qui surplombent le Trentin, les Alpes Juliennes enfin, qui, par leur nature, appartiennent déjà au Karst. Mais elles en sont séparées par un passage dont nous verrons plus tard l'importance (p. 99).

Au nord, on a le pendant de cette voie longitudinale. La voie du nord se dessine déjà dans la dépression de la Limmat, du lac de Zürich et du Walen-See, par où jadis passa le Rhin, et où il semble parfois vouloir revenir. Elle se continue par l'Arlberg, percé depuis 1884 par un tunnel. Puis elle emprunte la haute vallée de l'Inn, celle de la Salza, celle de l'Enns, d'où elle continue sur Vienne ou Buda-Pesth. L'importance moderne

de cette voie résulte d'abord du fait qu'elle évite le territoire allemand, ensuite de ce qu'elle abrège de 167 km. la route du Hâvre à Constantinople, de 371 celle du Hâvre à Salonique (Vidal-Lablache). Les montagnes qu'elle isole au nord descendent vite sur le Danube, et les affluents du fleuve branchent sur la voie longitudinale des routes dont la principale passe à Linz : là, elle franchit le Danube en face d'une trouée du quadrilatère de Bohême. Le sel du Salzkammergut a animé dès la plus haute antiquité ces voies, et joué longtemps un rôle qui n'a été éclipsé qu'à la fin du moyen-âge, par les métaux de Bohême.

Les Alpes finissent nettement à quelques kilomètres de Vienne. Sans doute, le Danube franchit là, entre leurs derniers contreforts et ceux des Carpates, quelque chose qui ressemble à des défilés. Mais, quoique certains plissements des Alpes autrichiennes annoncent déjà les Carpates, attestant l'origine commune des deux chaînes, la coupure actuelle est absolue : nous verrons quelle importance cet accident géologique a eue au point de vue humain.

Regardées de près, ces montagnes altières apparaissent comme exceptionnellement accessibles. Avant l'histoire, des flots d'Indo-européens les avait franchies. Les Celtes se sont répandus sur le Danube comme sur le Pô, et Polybe, à propos du passage d'Hannibal, s'étonnait déjà de la population des Alpes. Les Romains ont multiplié encore les passages. Plus tard, l'établissement d'un peuple comme les Lombards dans la vallée du Pô a été facilitée par le climat continental de cette vallée, que l'Apennin isole des influences méditerranéennes. Les empereurs allemands du moyen-âge ont régné d'un côté comme de l'autre. Des états comme la Suisse, comme la Savoie, ont été à cheval sur la chaîne : pour ne pas oublier le détail,

on a trouvé des Vaudois sur le versant français comme sur le versant italien. Enfin la domination de la Maison d'Autriche a réuni pendant plusieurs siècles les pays du nord et du sud, et des centaines de milliers d'hommes, Français, Autrichiens et Russes, ont circulé, vers 1800, à travers ces neiges et ces glaciers. Les Alpes ont été les premières montagnes qui aient appelé l'alpinisme (XVIIIe siècle), elles ont été étudiées comme pas une autre chaîne, et ont attiré en Suisse des curieux de tous les pays civilisés.

Espagne

La troisième péninsule méditerranéenne est la péninsule ibérique. C'est la plus grande de beaucoup (600.000 km. q.).

Son caractère dominant est la massivité : c'est une petite Afrique. Un grand plateau en occupe le centre et couvre 60 pour 100 de sa surface : la steppe, et presque le désert, y paraissent. Mais tout autour sont disposés des pays extrêmement variés. Non seulement le côté méditerranéen, le côté atlantique, le côté pyrénéen se distinguent fortement l'un de l'autre, mais encore, dans chacune de ces régions, il existe des contrastes beaucoup plus forts que ne le comportent les 8 degrés de latitude qui séparent le Sud du Nord.

Le plateau central lui-même est en réalité divisé en deux parties : Vieille-Castille et Nouvelle-Castille. Le premier occupe l'angle nord-ouest et forme la moitié de l'ensemble. Il est sensiblement plus haut que l'autre (800 mètres), de climat plus frais, mais privé de

pluies par les montagnes de l'ouest et du nord. Toutes ses eaux sont drainées par le Douro, qui est relativement riche en eau, mais navigable seulement vers la fin de son parcours. La population, même aujourd'hui, ne dépasse guère 20 habitants au km. q. Isolée au sud par la sierra de Guadarrama, la Vieille-Castille a été souvent un réduit pour les résistances. Sur le haut Douro est Numance, dernier boulevard des Celtibériens contre Rome. Là aussi s'est reformée la nationalité espagnole contre les Arabes. Salamanque est la plus vieille université du pays.

La Nouvelle-Castille occupe la moitié sud-est du plateau. Elle est plus basse (600 mètres), plus méridionale, et la steppe s'y accuse davantage. Le Tage, le Guadiana, malgré leur longueur, sont de pauvres fleuves, qui de plus en plus ne franchissent qu'avec difficultés les terrasses de l'Estrémadure. C'est uniquement à sa position centrale que cette région doit d'avoir pris par deux fois la direction du pays. Une première fois, les Wisigoths eurent leur capitale à Tolède. Ensuite, la Castille a imposé son hégémonie et sa langue au temps des rois catholiques, et c'est ainsi que Madrid est devenue la plus grande ville d'Espagne (500.000 habitants). Mais, à l'angle sud-est du plateau, la Manche, immortalisée par Don Quichotte, est presque un désert (moins de 10 habitants au km. q.).

Les rebords du plateau ne sont pas réguliers, mais presque partout élevés de plus de 1500 mètres. Les chemins de fer les franchissent au prix d'ouvrages d'art considérables. Et, jusqu'au XVIIIe siècle, les principales routes d'Espagne ont été frayées par les pistes des moutons qui, en été, fuyaient les plateaux pour les vallées plus ombreuses et plus fraîches.

La barrière montagneuse entre le plateau et la pé-

riphérie est extrêmement nette à l'est. En la franchissant, on passe brusquement dans la région des *huertas*, déjà célèbre au temps de Sertorius, mais que les Arabes ont développée par l'irrigation. Dans la plaine de Murcie, au sud de Valence, la végétation devient subtropicale, avec apparition de plantes proprement tropicales, aloès, palmiers, etc. En face, sont les îles Baléares, avec un climat plus privilégié encore, avec des ports excellents où l'on retrouve les vestiges de très vieux centres de civilisation. Toute cette région est orientée vers l'Afrique Mineure, qui n'en est qu'à 150, 200, 300 kilomètres. Au temps des Carthaginois, Sagonte et Carthagène ont été les ports dominants, cette dernière, grâce à la proximité des mines. De nos jours, les Mahonnais affluent dans notre Algérie.

La région des huertas est la transition entre deux autres, l'une au nord, l'autre au sud.

Celle du nord doit son nom et son unité à l'Èbre. Son bassin est limité au sud par des montagnes de 1500 ou 2000 mètres, dans lesquelles se creuse seulement le sillon qui conduit de Madrid à Saragosse. Au nord, les avant-monts des Pyrénées envoient au fleuve des affluents assez abondants qui lui permettent, les canaux aidant, d'être navigable assez longtemps et d'arriver à la mer assez bien fourni. La sierra de Catalogne isole nettement du bassin intérieur de l'Aragon, qui rappelle encore la Castille, la plaine côtière de Catalogne, presque une huerta. Là fut la capitale de l'Espagne romaine, Tarragone. Là s'est élevée depuis Barcelone, la seconde ville de l'Espagne moderne, toujours fameuse par un particularisme que renforce aujourd'hui la grande industrie. Toute la région est tournée vers l'Italie, et a orienté de ce côté les ambitions de l'ancien royaume d'Aragon.

Au sud, la région des huertas s'étrangle là ou commence la Sierra Nevada, la plus haute chaîne d'Espagne, avec des pics aussi hauts que ceux des Pyrénées, et les névés les plus méridionaux d'Europe. Elle ne laisse entre elle et la mer que juste la place des ports, Almeria, Malaga, Gibraltar. Mais au nord s'étale la plaine du Bétis, la Bétique; au temps des Arabes le Bétis est devenu le Guadalquivir (*Oued-el-Kébir*, grand fleuve) et la Bétique l'Andalousie. Elle dut sa première célébrité aux mines des montagnes, surtout aux mines d'argent, qu'exploitaient déjà les Tartessiens. Les Arabes ont surtout développé la richesse de sa végétation subtropicale, dans les végas de Grenade, de Cordoue, de Séville. La plaine est orientée vers l'Atlantique, où Cadix s'est placée à l'abri des alluvions du Guadalquivir.

Un détroit de 13 kilomètres sépare ici l'Espagne et l'Afrique; il a toujours été surveillé par les dominateurs de la mer. Cadix est une des plus vieilles colonies phéniciennes (de 500 ans peut-être antérieure à Marseille). Gibraltar est depuis deux siècles aux mains des Anglais. Mais plus souvent encore le détroit a été franchi. Les Ibères, qui constituent le premier fond de la population espagnole, sont proches parents des Berbères. Les Arabes ont dominé l'Espagne pendant des siècles.

Au nord, cette région s'arrête nettement à la Sierra Morena, aux défilés rares. C'est au débouché de ces défilés, à Las Navas de Tolosa, qu'a été livrée la bataille de 1212, qui arracha définitivement l'Espagne aux Africains.

Du côté de l'Océan, le plateau castillan est moins nettement délimité. Les sierras s'abaissent peu à peu vers la mer, les fleuves se frayent péniblement un passage. La démarcation est pourtant suffisante pour

avoir toujours conservé son individualité à la région lusitanienne ou portugaise, et fait de l'unité ibérique un incident très momentané (1580-1640).

Au sud, la steppe vient presque mourir sur la mer. Pourtant c'est là que le prince Henri s'est installé (à Sagres), c'est de là que Colomb est parti (de Palos). Mais l'embouchure du Tage offre un climat plus abrité et une rade plus belle : Lisbonne est devenue une des premières villes d'Europe au temps de l'empire portugais (XVIe siècle), et a gardé des traces de sa splendeur. A l'embouchure du Douro, Oporto a dû son essor à ses relations avec l'Angleterre, pendant les deux siècles où celle-ci a dominé le Portugal. Enfin le Minho et le Sil isolent la Galice, région montagneuse aussi, mais à climat nettement septentrional cette fois, très analogue à la Bretagne, avec le noyer et la pomme. Elle était déjà célèbre au temps où les premiers marins recherchaient l'étain de Cornouailles. A l'époque moderne, ses ports, le Ferrol, la Corogne, Vigo, sans cesser de se tourner vers le Nord, se sont orientés aussi vers l'Amérique.

Dans la Galice se trouve le sanctuaire de Saint-Jacques de Compostelle, un des plus fameux de l'Espagne des Croisades, fréquenté plus que tout autre par les pèlerins français. Ceci nous amène à l'Espagne du nord.

L'Espagne du nord est constituée en somme par une longue chaîne de 8 ou 900 kilomètres, ou plutôt par deux chaînes que sépare une dépression.

La première est la chaîne Cantabrique, où les plus hauts sommets ne dépassent guère 2500 mètres, mais sont séparés par des plateaux désolés (*parameras*) et creusés de fissures profondes. Là se sont réfugiés les derniers Ibères qui aient résisté aux Romains, les Cantabres chantés par Horace, puis les derniers Goths

qui aient échappé aux Arabes, et qui sont repartis de là pour la conquête de la péninsule. Les communications avec la côte sont rares : celle-ci, favorisée par un climat analogue à celui de la Galice, a des ressources minérales qui ont été récemment mises en valeur. Ses ports, Gijon, Santander, Bilbao, Saint-Sébastien, ont été un moment, au XIVe siècle, en relations avec Bordeaux et La Rochelle, mais leur activité d'aujourd'hui n'est pas ce qu'elle pourrait être.

Suit un net abaissement de hauteur, où les cols sont à 500, à 600, à 800 mètres, ce qui constitue une région de passages importants. Du plateau de Castille on débouche par le défilé de Pancorbo dans la haute vallée de l'Èbre ; et de là, par les cols d'Arlaban, de Belate, de Roncevaux, on gagne la plaine aquitaine. Là existait dès l'époque carthaginoise une route importante. Par là ont passé les Celtes et les Ibères, puis les Germains allant vers le sud, les Arabes allant vers Poitiers, Charlemagne et Roland, les croisés français du XIe et du XIIe siècles. Là se pressent les champs de bataille, Najera, Vittoria. Là passe la voie Paris-Madrid. Mais cette région montagneuse a été aussi le refuge d'hommes qui ont conservé les traits et la langue des plus vieilles populations de ces parages (Ibères ou Ligures), les Basques. Ils ont vu se succéder à leurs pieds tous ces passages, les favorisant ou les contrariant. Ils ont constitué au moyen-âge un royaume indépendant, la Navarre, que se sont partagé, non sans heurts, les grandes monarchies du sud et du nord. Les Basques espagnols, les plus nombreux (1 à 2 millions), se sont fait toujours remarquer par leur attachement à leurs privilèges locaux (*fueros*). Leur hostilité aux progrès de la centralisation démocratique a fait d'eux, dans deux terribles guerres

(vers 1840 et vers 1873), les champions déterminés de l'absolutisme ultramontain.

Au-delà commencent les Pyrénées, qui désormais jettent un mur de 400 kilomètres de long entre l'Espagne et la France. Leurs plus grands sommets (3400 mètres) sont au centre, et dans cette région on ne trouve presque aucun passage. Nous verrons le versant nord tomber brusquement sur le bassin aquitain, au climat océanique. Le versant espagnol, au contraire, s'abaisse par ressauts successifs sur la plaine d'Aragon, et ses flancs, peu arrosés et peu boisés, annoncent déjà l'Afrique. A l'extrémité des Pyrénées, les Corbières se détachent au nord et les monts de la Catalogne au sud, mais décalés les uns par rapport aux autres; aussi la Sègre et la Têt ont-ils tracé là un passage important, le col de la Perche, qui conduit de Perpignan à Lerida, la ville de César et de Condé. Quant au chemin de fer de Paris à Barcelone, il passe au ras de la côte.

Aussi a-t-on jadis évité ce passage par terre, mais le cers et le mistral ont toujours rendu, d'autre part, assez scabreuse la navigation entre Tarragone ou Barcelone et Marseille.

Et ceci achève de donner la note dominante de cette région, qui est la difficulté de communications entre l'Espagne et la France, première terre d'Europe. Aussi, malgré tous les faits qui pourraient provoquer le rapprochement, mélange des Celtes et des Ibères, domination romaine commune, croisade, règne commun des Bourbons, les deux pays ont toujours eu des histoires séparées, des rapports rares, toujours caractérisés, même dans les périodes de paix, par une certaine réserve.

Si maintenant nous résumons, nous voyons que d'abord l'Espagne est à moitié une terre africaine;

que les Ibères d'abord, les Arabes plus tard, se sont trouvés plus facilement chez eux sur ces plateaux arides que les Celtes ou les Goths. Nous constatons ensuite une influence très précoce de la Méditerranée, les Phéniciens apportant les premiers éléments de civilisation, les Romains la langue et la religion, et, au moyen-âge, l'Aragon visant la Sicile. L'influence de l'Océan s'est exercée dès une haute antiquité par le commerce de l'étain, mais a cessé ensuite jusqu'au moment des grandes découvertes (XVIe siècle), qui l'ont, au contraire, rendu fondamental. Le jour où s'est faite l'unité espagnole, l'Espagne s'est trouvée sollicitée en même temps par toutes ces influences contraires. Elle a assumé une tâche disproportionnée à la densité de population que permettait son sol, aux deux tiers défavorisé (10 ou 12 millions d'habitants). Elle s'est épuisée avant l'âge. D'où cette décadence qui jure avec tant de qualités innées, avec la fierté native, avec cet orgueil national qui s'est affirmé encore si âprement dans la lutte contre Napoléon.

Danube

Avec toutes les atténuations que nous avons été amenés à apporter, les montagnes des Balkans, des Alpes, des Pyrénées restent des obstacles très sérieux entre les péninsules de la Méditerranée et l'Europe non méditerranéenne. Elle laissent une grande valeur aux régions de passage de l'est et de l'ouest : celle qui sépare les Alpes de l'arc carpato-balkanique, et celle qui les sépare des Pyrénées. Jusqu'aux

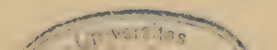
révolutions provoquées par les chemins de fer, la vallée du Danube et la France ont été les grands pays de transition entre le monde méditerranéen et le monde germanique.

La zone de passage de l'est est de structure compliquée. Un fleuve lui donne pourtant une certaine unité : c'est le Danube.

Le Danube est le plus long fleuve d'Europe après la Volga (2900 kil.). Dans son long cours, il réunit, une fois franchi le défilé de Vienne, une succession d'anciens bassins qui jadis ont communiqué avec la mer Noire (alors fermée) et la Caspienne : sa faune en porte encore témoignage. Né dans la Forêt Noire, tout près du Rhin, si près que les Grecs, au début, n'ont pas bien distingué les deux fleuves, il coule ensuite pendant 400 kilomètres au pied du plateau bavarois, reste caillouteux des antiques glaciers alpestres. Après avoir franchi les défilés qui contournent l'extrémité orientale des Alpes, il file pendant 250 kilomètres vers le sud, puis reprend une direction ouest-est. Il reçoit, dans cette partie de son cours, la Drave et la Save à droite, la Tisza à gauche. C'est la plaine hongroise, qui constitue les deux tiers du grand bassin de 800.000 kilomètres q. Il en sort par les Portes de Fer, qui séparent tout juste les Carpates et le Balkan : défilé long de 29 kilomètres, mais très resserré et encombré des rochers illustrés par Trajan. La moindre obstruction, le moindre écart de régime suffit à rendre difficile la sortie du fleuve, et provoque en amont les terribles inondations que connaissent les villes hongroises. Au delà, le Danube coule pendant 600 kilomètres entre Bulgarie et Roumanie, la rive droite dominant la gauche, comme dans les fleuves russes, et il finit dans la mer Noire par un delta pestilentiel, au nord de la Dobroudja.

La ceinture sud du bassin est constituée par les Alpes Dinariques et par les chaînes dont le Balkan est la plus récente, et que nous avons décrites. Il faut revenir maintenant sur les voies qui les traversent.

Celles qui franchissent le Balkan ne conduisent qu'à une région qui annonce déjà la Russie. Il n'en va pas de même de celle qui, au sud de la chaîne, va de Byzance, par le haut plateau de Sofia, à Nisch et à Belgrade. Elle a joué un rôle important dans la diffusion du christianisme au IVe siècle, et est aujourd'hui la grande route de Constantinople. Plus importante encore peut-être est la percée d'Uskub (1100 mètres). Par là, la route qui vient de Salonique et qui remonte le Vardar redescend les pentes du plateau mésien ou serbe et va rejoindre l'autre route. C'est la trouée que, dans l'antiquité, la Macédoine a longtemps défendue, celle que les Turcs ont abordée au XIVe siècle, et où s'est joué trois fois, à Kossovo en 1389 et en 1448, et à Koumanovo en 1911, le sort de la Serbie. Si nous contournons la Grèce, nous voyons s'ouvrir à Raguse une autre route, qui va rejoindre les deux autres, et fut au moyen-âge la route de Venise à Constantinople. La réunion des trois routes a fait l'importance de la Serbie au temps de son éphémère grandeur (XIVe siècle). Les Alpes Dinariques sont peu hospitalières, mais, vers l'extrémité de la chaîne, le seuil de Liubiana, qui ne s'élève pas à plus de 300 mètres, dépasse en importance tous les précédents. Avant l'histoire, les Illyriens se sont répandus par là sur l'Italie occidentale. Puis les Grecs ont connu le peuple marchand des Sigynnes, dont relevait le centre de Hallstatt, dans les Alpes autrichiennes. Les Celtes ensuite ont tenu cette porte, et marqué, à l'extrémité de la route qui descendait la Save, l'emplacement de Singidunum (Belgrade). Les mines d'or du Norique



ont attiré les armes des Romains, que la révolte batonienne n'a pu empêcher de pousser jusqu'au Danube. Au moyen-âge, Venise a commercé par cette porte avec la Hongrie, lui indiquant ainsi ce chemin d'Italie sur lequel elle chercha fortune au XIVe siècle. Puis est venue la domination autrichienne, qui a fait de Trieste, au débouché de la route sur l'Adriatique, le grand port dont le nom a retenti si souvent à nos oreilles.

Toutes ces routes venant de la Méditerranée se rassemblent dans la plaine hongroise. Par son climat continental, cette plaine, la *puszta*, annonce la steppe. Elle se prête pourtant, même en dehors des parties soumises aux débordements des cours d'eau, à la culture des céréales, mais surtout à l'élevage. Et elle a toujours facilement retenu les nomades venus de l'est. Les Iazyges et les Roxolans y ont tenu tête aux Romains, puis les Huns d'Attila y ont campé longtemps, puis les Avars, enfin les Magyars ou Hongrois, qui y sont restés. Leurs villages rappellent encore le *ring* des tentes ancestrales. Ils ont pris pourtant le goût des grandes villes : il y a là plusieurs centres de 50.000 âmes et plus, et Buda-Pesth est une ville d'un demi-million d'habitants.

Au nord et à l'est, la plaine hongroise est limitée par l'arc des Carpates, issues du même soulèvement que les Alpes et les Balkans, mais où les sommets les plus hauts ne dépassent guère 2.600 mètres. La chaîne est compliquée, à son extrémité ouest, par les monts métallifères et le Tatra, et, dans la grande concavité de l'est, par le plateau forestier de Transylvanie. Ce plateau n'a pas toujours été un bastion isolé, et, s'il a joué un rôle de résistance au XVIIe siècle, il le doit à ce que la réforme avait fusé jusque là. A l'ouest comme à l'est les rivières qui s'écoulent vers le Danube, le Maros, le Szamos, l'Aluta, ne laissent pas

d'ouvrir des passages. Par là, les Romains ont investi, au temps où les Daces y régnaient, ce plateau aux bords duquel leur langue s'est montrée si vivace, au moins dans le réduit abrité par les Carpates.

Nous avons signalé l'importance du seuil qui s'étend entre les contreforts des Alpes et les Carpathes, et par où passe le Danube. Cette importance s'accroît du fait qu'il est prolongé par la vallée de la Morava entre les Carpates et le quadrilatère de Bohême. C'est la porte de Moravie. Par là, les routes de la Méditerranée se continuèrent vers le nord, vers le sel de Germanie, vers l'ambre de la Baltique. Les portes du commerce sont souvent aussi celles de la guerre; la région a vu passer la grande invasion mongole de 1241, et c'est là qu'est Austerlitz.

A l'ouest de ce passage se trouvent les montagnes qui délimitent le quadrilatère de Bohême, ce curieux reste des antiques soulèvements hercyniens. Elles ne dépassent nulle part 1500 mètres. Et elles sont percées sur plusieurs points. Malgré tout, la région qu'elles enferment est un asile tout tracé pour une petite nationalité distincte; c'est la région tchèque. Entre les collines de Moravie, au sud-est, et le Boehmer-Wald, au sud-ouest, s'ouvre la porte de Linz. Si l'Erz-Gebirge, au nord-ouest, est plus massif, les Monts des Géants, au nord-est, ouvrent les passages tant de fois parcourus par les armées prussiennes en lutte contre l'Autriche, surtout en 1866. Et l'Elbe, qui draîne les eaux de la région, s'écoule, par les défilés pittoresques de la Suisse saxonne, vers l'Allemagne, mais sans y rattacher la Bohême; car les routes évitent le défilé.

La vallée supérieure du Danube appartient au monde occidental. La pointe qui s'avance entre les Alpes et les Carpates a été la marche orientale de ce

monde, l'Autriche. Vienne, qui en garde la porte, est aujourd'hui une ville de plus d'un million d'âmes.

En voilà assez pour justifier le nom donné au Danube : la grande diagonale de l'Europe. Cette diagonale a été constamment parcourue dans les deux sens. Les Indo-européens sont venus par là vers l'occident, en attendant le reflux des Celtes vers l'est. Les Romains, pour qui le Danube était plutôt une frontière, l'ont connu aussi comme route, et ont dû, pour protéger cette route, dépasser le fleuve, à l'ouest comme à l'est du môle de résistance bohémien. Puis les Germains se sont écoulés par là vers l'Italie, et ont repris ensuite le chemin en sens inverse, contre les Slaves et les Finnois, jusqu'au moment où la conversion au christianisme protégea ceux-ci contre leur retour offensif. Les croisés, eux aussi, descendirent à plusieurs reprises le Danube. A partir du XIVe siècle, les Turcs au contraire le remontèrent. Pendant 200 ans, ils disputèrent la Hongrie même aux Habsbourg. Quand le prince Eugène la leur eut décidément reprise, il établit là, entre Drave et Save, ces confins militaires où l'Autriche a puisé ses meilleurs champions contre la France révolutionnaire. Les Turcs, de leur côté, avaient lancé jusqu'aux bords de la Save, dans les montagnes de la Bosnie, une avant-garde musulmane qu'ils n'ont abandonnée qu'en 1878. Même alors, ils ont gardé, entre le Monténégro et la Serbie libérés, le sandjak de Novi-Bazar, qui n'a été perdu pour l'Islam que dans la dernière guerre balkanique.

Remarquons en terminant que ce rôle de « grande diagonale » ne revient qu'à la partie centrale du bassin danubien. Quant aux deux extrémités, la Bavière et la Roumanie-Bulgarie, nous les retrouverons ailleurs.

France

La deuxième des grandes régions de transition est la région française.

Elle est fortement engagée dans le monde méditerranéen par 450 ou 500 kilomètres de littoral (sans les sinuosités). Mais ce littoral est encadré par de hautes montagnes (Alpes, Pyrénées, Massif Central), entre lesquelles ne s'ouvrent que deux passages : leur rareté fait leur importance. Ils conduiraient droit, l'un vers l'Europe centrale, l'autre vers l'Océan, si leurs débouchés ne subissaient la forte attraction du bassin parisien et de ses multiples issues. C'est dans l'ordre ainsi indiqué que nous étudierons la région.

Le littoral méditerranéen est composé de deux arcs de cercle, de courbe opposée : au milieu, l'embouchure du Rhône, qui appelle une grande ville, à condition qu'elle évite le contact direct des alluvions puissantes du fleuve, 600 ans avant Jésus-Christ, Marseille a été fondée là. A l'est, la côte est serrée entre de vraies montagnes et de notables profondeurs, avec des anfractuosités propices aux rades militaires comme aux villes de plaisance, à l'abri des forts coups de vent qui soufflent plus à l'ouest : l'oranger y fleurit. A l'ouest, le pays s'abaisse plus lentement dans une mer moins profonde, mais les alluvions des fleuves, aidées par un courant qui vient d'est, y étendent peu à peu le continent, transformant en villes d'intérieur les ports comme la romaine Narbonne, comme Aigues-Mortes, la ville de Saint-Louis, au profit de Cette, — qui disparaîtra bien un jour comme port. Malgré ce

dualisme, le Midi méditerranéen est une unité par rapport à tout le reste de la France, le seul domaine méditerranéen de notre pays, avec l'olivier.

A l'est, nous connaissons déjà les Alpes. La partie qui nous intéresse ici est le vaste arc de cercle qui se courbe vers l'ouest, du Saint-Gothard à Gênes. Les vallées descendent du faîte même de la chaîne et conduisent les routes vers des points extrêmement divergents : sur le haut Rhône, on a Martigny, au sortir du grand Saint-Bernard, d'où l'on peut gagner Sion ou Genève ; la vallée de l'Isère, du petit Saint-Bernard ou du mont Cenis, conduit vers Lyon ou Vienne, sur le Rhône ; celle de la Durance, du mont Genèvre ou du col de Tende, conduit vers Avignon, sur le Rhône encore. Les grandes voies ferrées passent aujourd'hui au Saint-Gothard, au Simplon, au mont Cenis.

A l'ouest, le Midi méditerranéen est borné par les Pyrénées, jeunes comme les Alpes mais moins hautes qu'elles (les pics principaux ne vont pas à 3500 mètres). Au lieu d'un arc de cercle, nous avons ici un mur, qui va d'une mer à l'autre. Au centre est la partie haute et inaccessible ; aux extrémités, les passages : ceux de l'est conduisent aux ports de la Catalogne, ceux de l'ouest, les principaux aujourd'hui, de Paris à Madrid. Toujours à l'inverse des Alpes, les Pyrénées descendent lentement sur l'Espagne, et tombent vers la France, vers la Garonne. Entre elles et le fleuve s'étendent les nappes de débris, souvenirs des antiques glaciers, et, sur les côtes, les Landes.

Entre Alpes et Pyrénées, le Massif Central couvre un cinquième de la superficie de la France ; c'est le reste arasé de très vieilles montagnes, jadis pleines de volcans. Il présente au Midi méditerranéen le front sévère des Cévennes, qui jadis faillirent arrêter César,

et que la ligne du Bourbonnais ne franchit aujourd'hui qu'au prix de travaux considérables. Au nord, les Cévennes se prolongent par les monts du Vivarais, du Beaujolais, qui vont en s'abaissant, avec d'importants passages : passage de Lyon à Saint-Etienne, et de Châlon, par Autun, à Nevers. Au nord, les hauteurs finissent avec le rude Morvan. — Derrière les Cévennes, des montagnes revêches encore conduisent au Plomb du Cantal (1800 à 1900 mètres), au Puy de Sancy (1886 m., la plus haute montagne de la France centrale), aux volcans éteints des puys. Vers l'ouest, on est encore à près de 1000 mètres dans le plateau de Millevaches, d'où les eaux ruissellent en foule vers la Loire ou la Garonne, puis il n'y a plus que des hauteurs dans la Marche et le Limousin. Tout cela forme un arc de cercle autour de la Garonne : dans la concavité, les Causses, surfaces dénudées, anfractuosités pittoresques. — Enfin, entre les monts du Vivarais et les puys, les monts du Forez séparent les deux grasses plaines, celle de la Loire et celle de l'Allier. Les deux fleuves se réunissent à Nevers, et la Loire en emporte les eaux vers le nord jusqu'à Orléans, puis vers l'ouest, inégale jusqu'au bout et à peine navigable. De même que les influences méridionales, par l'est et par l'ouest, se sont de tout temps fait sentir en Auvergne, de même le cœur du Massif Central s'ouvre largement vers le nord par le Nivernais, par le Berri : les rois de Paris en ont vite connu le chemin.

Entre les Alpes et le Massif Central, la voie de communication remonte pendant 300 kilomètres la vallée torrentueuse du Rhône : serrée de près sur sa rive droite par le Massif Central, elle voit, à gauche, les Alpes s'écarter peu à peu. Au grand carrefour de Lyon, la voie laisse le Rhône à droite, et remonte la

calme Saône. La plaine s'élargit, surtout à l'est où le Doubs décrit un cours sinueux avant de rejoindre la Saône. C'est un grand lieu de passage. Vers l'est, il est vrai, se dresse encore la barrière du Jura, avec ses crêtes parallèles, aux passages difficiles. Au sud, l'obstacle va presque rejoindre les Alpes, et le Rhône même ne passe qu'en se cachant (perte du Rhône). Mais, au nord, la porte de Belfort permet d'atteindre plus facilement le plateau helvète et ses lacs, qui filtrent les affluents de l'Aar et du Rhin. Vers le nord, un simple dos de pays, le plateau de Langres, fait passer en Lorraine et vers les pays rhénans. C'était la grande route romaine du Rhin, celle que suivirent les légions de Valens. Aujourd'hui, c'est vers l'ouest qu'est le passage le plus fréquenté, le passage vers le bassin de Paris. Sur la rive droite de la Saône s'étalent d'abord les coteaux vinifères de la Bourgogne, puis, vers les lieux où fut Alésia, le tunnel de Blaisy-Bas conduit les trains vers la Seine et vers Paris.

Entre Pyrénées et Massif Central, s'ouvre une autre porte, le seuil de Naurouze, qui joint Toulouse à Cette par canal et par chemin de fer, et qui lui a permis d'être capitale du Languedoc, quoique sise sur la Garonne. Le fleuve, par un jardin continu, va rejoindre la Dordogne et le grand port de Bordeaux. Au nord, les hauteurs extrêmes du Massif Central laissent entre elles et l'Océan un large espace où roule la Charente. Puis viennent les vallonnements du Poitou, où si souvent se vidèrent les querelles entre possesseurs du Midi et du Nord de la France. Et l'on passe par une transition insensible à Tours et au Val de Loire. Jadis, ceux qui contournaient par cette voie le Massif Central visaient les ports de l'embouchure de la Garonne, de la Loire, de la Seine, — l'Océan. A l'heure

actuelle, ils visent surtout Paris : la ligne qui éclipse les autres est celle de Bordeaux-Paris.

L'attraction du bassin parisien s'est exercée sur les hommes bien avant qu'ils n'en reconnussent le fondement géologique. On sait aujourd'hui qu'il y a là un vaste amphithéâtre où la succession régulière des couches de terrain, terrains secondaires et tertiaires, indique bien les retraits successifs de la mer. La pente est très douce. Nulle part, dans cette région, l'altitude n'atteint 400 mètres, elle ne dépasse 200 qu'en quelques points isolés. Jadis, la Loire continuait au nord après Orléans et formait avec la basse Seine un grand fleuve. Aujourd'hui c'est la Seine qui forme l'axe du bassin, d'un cours tranquille et aisément navigable. Ses affluents convergent remarquablement, Yonne, Aube, et surtout Marne et Oise. Ces deux derniers encadrent un point d'autant plus remarquable qu'au sud la plaine fertile de la Beauce s'offre à nourrir la ville qui naîtra là. C'est Paris. Il n'y a pas plus de mille ans que, par la fortune de ses rois, elle a commencé à devenir la tête de toute la région française. Mais aujourd'hui c'est une des villes polymillionnaires du monde. Et nous sommes amenés à envisager par rapport à elle les régions qui s'étendent autour de son bassin, — sauf celle du sud, déjà décrite.

A l'ouest, la Beauce finit, à 150 kilomètres de Paris, devant les collines du Perche, début d'une région relativement accidentée et boisée, le Maine, le premier pays d'ouest. Tout l'Ouest est un pays agricole, terrien, particulariste à fond sous l'uniformité de son climat maritime. Ici chaque région a son cachet bien spécial. Vers le sud, l'Anjou, situé dans ce Val de Loire qui fut le jardin de la France, et que parent tant de châteaux historiques. Au-delà de la Loire, la

Vendée, avec ses haies et ses boqueteaux, boulevard de la résistance de l'ancien régime à la Révolution. Plus loin encore, mais déjà plutôt dans le Midi, La Rochelle, qui fut une république protestante dans la France monarchique. Plus à part encore est la péninsule bretonne, refuge des druides contre les Romains, des Celtes contre les Francs, encore aujourd'hui si distincte. Ses côtes au contraire l'ont toujours lancée dans la grande vie mondiale : au sud, le Morbihan garde le souvenir des Vénètes de César; à l'ouest, Brest reste encore notre premier port militaire; au nord, Saint-Malo envoie toujours ses pêcheurs dans l'Océan septentrional. Si nous nous éloignons du Maine vers le nord, c'est la Normandie, création purement historique, car entre le Cotentin maritime, la plaine de Caen et les herbages de la vallée d'Auge, les grandes villes de la basse Seine et le pays de Caux, les différences surpasseraient les ressemblances, sans les conséquences de la création de 911.

Toute cette région est par excellence la France océanique, avec Bordeaux, Nantes, le Hâvre. Mais elle a été étouffée entre l'Espagne et l'Angleterre. L'Ouest a donc été obligé à une vie plus tranquille, et est devenu avant tout la terre des paysans.

Du côté du nord, la grande route de Paris est la vallée boisée de l'Oise. Les sources de l'Oise avoisinent celles de la Sambre, qui, en sens inverse, va rejoindre la Meuse à sa sortie de l'Ardenne. Il y a là un long sillon extrêmement remarquable, la voie de Paris à Aix-la-Chapelle et à Berlin. Il sépare nettement deux domaines. A l'ouest, c'est la Picardie, avec la tranquille baie de Somme, puis le Boulonnais et les ports qui conduisent à l'Angleterre. Mais surtout c'est la Flandre, avec l'Escaut. Terre basse, aux rivières indécises, qui serait marécage immense sans l'indus-

trie humaine. Mais on y a multiplié les canaux, les écluses, les digues, et le pays est devenu, d'abord un des plus commerçants du globe, puis un des plus industriels, grâce à la houille du bassin de la Sambre. — A l'est de l'Oise, les coteaux du Tardenois accusent la vallée de l'Aisne, et, de l'autre côté de cet affluent de l'Oise, un pays vallonné, aux riches pâturages, amène à l'Ardenne. Là commencent les rochers, les plateaux, les forêts : c'est l'angle nord-ouest du massif schisteux rhénan. Et tout cela forme la Belgique, carrefour plantureux et tragique des régions française, britannique et germanique.

Vers l'est, on quitte Paris par la vallée de la Marne, plusieurs fois historique. Franchis les escarpements qui terminent le domaine tertiaire, on est dans la Champagne, crayeuse, blanchâtre, monotone, dont les plaines favorisent les évolutions militaires réelles (champs catalauniques) ou supposées (camp de Châlons). C'est vers le nord-ouest, dans l'antique capitale de Reims, ou vers le sud-est, dans la haute Seine, vers Troyes, que s'est concentrée la vie commerciale du pays sis entre la Belgique et les pays du Rhône. Les hauteurs boisées de l'Argonne et des côtes de Meuse, avec le cours même de la Meuse jusqu'au point où elle s'engage dans l'Ardenne, annoncent le domaine secondaire ancien, la Lorraine. Le climat est rude, le plateau aussi. Mais la Moselle et ses affluents, Meurthe, Sarre, y creusent des sillons agréables, et, aux abords du massif schisteux, au voisinage de la houille, le fer prépare l'industrie. En franchissant ou en tournant les Vosges, on arrive aux pays proprement rhénans.

Dès à présent, nous en avons dit assez pour caractériser la région française. C'est, depuis une époque extrêmement reculée, un des deux points de contact

du monde méditerranéen avec les terres du Nord. Mais, tandis que la vallée du Danube ne mène que de la Méditerranée à l'Europe centrale, et l'Espagne seulement de la Méditerranée à l'Océan, la France appartient aux trois régions à la fois. Son histoire est intimement liée à celle de l'Angleterre, à celle des pays germains. Par là s'en expliquent les traits dominants, receptivité extrême dans les temps de faiblesse, rayonnement intense dans les temps de force, jamais isolement.

Pays rhénan et Allemagne

Au nord des Alpes, toutes les routes que nous venons de parcourir aboutissent à la grande région à laquelle sont attachés les noms de Germanie, d'Allemagne, de pays teuton (Deutschland).

C'est un processus historique qui a répandu un seul nom sur la région. En effet, l'ouest et le sud appartiennent nettement à l'Europe montagneuse. Si les hautes altitudes y sont rares (aucun sommet ne dépasse 1500 mètres), c'est que la structure date d'époques anciennes, et que les montagnes ont subi de très fortes dégradations. Mais les plaines y sont plus rares encore : généralement bien abritées, elles sont d'ailleurs fertiles. — Par contre, le nord et surtout l'est sont de simples prolongements de la plaine russe, sauf que, dans la partie occidentale, la plaine allemande relève du même climat maritime que les plaines de France ou d'Angleterre. Une démarcation assez nette est tracée par l'Elbe : à l'occident les hauteurs dominent, à l'orient, la plaine.

Nous aborderons la région par l'ouest, où toutes les avenues que nous avons vu se dessiner en France coupent le Rhin.

Le Rhin n'a comme longueur que la moitié du Danube (1.330 kilomètres), mais c'est aussi un fleuve héroïque. Né du Saint-Gothard, il descend d'abord comme le Rhône, avec toutes les allures du fleuve de glaciers, et s'assagit en traversant le lac de Constance. Franchissant la chute de Schaffhouse, il coule ensuite à l'ouest jusqu'à Bâle, où il est encore à 250 m. d'altitude. De là il descend, vers le nord, de 119 mètres jusqu'au confluent de l'Ill, en divaguant largement, de sorte que les plaines riveraines n'ont été protégées contre ses inondations qu'au prix de longs efforts. Il ne descend plus ensuite que de 42 mètres jusqu'au coude de Mayence, où il oblique vers l'ouest, pour percer le massif schisteux en un cours sinueux et pittoresque de 100 kilomètres. Au sortir de cette traversée, il entre en plaine et va confondre ses bouches avec celles de la Meuse.

Le trait saillant de son bassin est le parallélisme des deux versants. Par ce trait le Rhin est un axe plutôt qu'un fossé, et les puissances politiques qui ont prédominé sur une rive ou sur l'autre ont toujours cherché à s'assurer les contrées de l'autre bord.

Au sortir des Alpes, et dans son parcours est-ouest de Constance à Bâle, le Rhin forme d'abord le trait d'union entre la porte de Belfort et la haute vallée du Danube, lequel prend sa source tout près de lui, et lui est même relié par une communication souterraine. Mais c'est une voie très accidentée, et nous avons vu que le chemin de fer de l'Arlberg en a cherché une plus méridionale, au milieu des Alpes.

Puis le Rhin passe entre les Vosges et la Forêt Noire, arches restantes d'un pont dont la voûte s'est écrou-

lée depuis moins longtemps qu'il ne semblerait d'abord (depuis l'oligocène) : la vallée connaît des sources thermales, des mouvements sismiques. Les deux chaînes ont leurs points culminants au sud, toutes deux sont couvertes de forêts et peu praticables, toutes deux tombent à pic sur les plaines du Rhin, Alsace ou Bade (plus de 100 habitants au kilomètre q.), et plongent doucement à l'extérieur sous les terrains secondaires. A leur extrémité se trouvent deux dépressions symétriques, celle de Saverne et celle de Pforzheim, qu'emprunte successivement la voie Paris-Strasbourg-Karlsruhe-Stuttgart-Ulm-Vienne.

La plaine que le Rhin arrose ensuite, entre le Hardt et l'Odenwald, est presque aussi riante que la plaine d'Alsace, et le Rhin y passe à Mannheim et à Mayence, la première au débouché du Neckar et à la tête de la navigation fluviale, la seconde au coude du Rhin, place militaire de premier ordre, « le verrou de l'Allemagne » (Mommsen). Le Main, qui y termine son cours sinueux, n'est cependant pas une voie de pénétration par lui-même.

Vient ensuite la région du massif schisteux. Elle s'étend de part et d'autre du fleuve, jusqu'à 250 kilomètres à l'ouest, et à 200 kilomètres à l'est, et sur une centaine de kilomètres en latitude. Infertile dans les Hautes Fagnes et dans l'Ardenne, elle s'humanise quelque peu sur les rives du Rhin. Des rivières coupent non sans peine le massif, Meuse, Moselle, Rhin, Lahn et Sieg. Sur tout le pourtour s'échelonnent les dépôts de houille, le bassin de la Sambre au nord-ouest, celui de la Sarre au sud, celui de la Ruhr au nord-est.

A Cologne commence la plaine du Nord, et le fleuve y est coupé par la voie naturelle que nous avons vu suivre l'Oise, la Sambre et la Meuse, et que le chemin

de fer continue jusqu'à Hanovre et Berlin. Puis vient la région tout à fait basse des bouches du Rhin et de la Meuse.

Nous avons dit comment cette région a été conquise sur la mer, au sud, en Flandre. Au nord est un pays plus extraordinaire encore, la Hollande. La mer l'a disputé à l'homme en pleine période historique : les inondations qui ont rattaché le Zuyderzee à la mer, et détaché les îles frisonnes, sont du XIIIe siècle. Depuis, le pays a été affermi, mais peut du jour au lendemain être mis sous l'eau. La position aux bouches du Rhin n'en assure pas moins de sérieux avantages aux ports qu'il a vu grandir, Rotterdam et Amsterdam.

Dans l'ensemble, le pays rhénan est très accidenté ; il en est de même de la région qui le flanque à l'est. Elle commence au pied des Alpes par le plateau bavarois, pays ingrat malgré ses houblonnières, mais où le croisement de la route du Brenner et des routes de l'ouest à l'est a fait pousser de grandes villes, Augsbourg au moyen-âge, Munich aujourd'hui. Au nord, le pays souabe est un plateau jurassique que perce le canal du Rhin au Danube. Pays ingrat encore, mais pays de passage aussi, du Rhin au Danube, de Mayence à Ratisbonne. Là fut tracé le *Limes* romain. Là ont passé bien souvent les armées françaises dans la guerre de Trente ans, avec Turenne, avec Napoléon. Le Main, au Nord, se distingue mal au milieu des hauteurs franconiennes, et se laisse franchir en maint endroit : et, quand une puissance notable est née en Bavière, elle s'est étendue naturellement jusque là. Plus au nord viennent deux zones de passage remarquables : la Hesse et la Thuringe.

La dépression hessoise commence à Francfort et s'allonge entre le massif schisteux et les hauteurs du

Thüringer Wald, prolongées jusque très loin vers le nord, au défilé des Portes de Wesphalie. Par ce défilé le Weser s'échappe et gagne Brême.

Une autre route part également de Francfort et, coupant le Thüringer-Wald à Eisenach, gagne la Thuringe. Celle-ci est limitée au Nord par le Harz (1141 mètres), avant-poste des montagnes sur la plaine du nord, célèbre dans les légendes germaniques. A l'est, elle s'ouvre sur la vallée de l'Elster, par où une autre route, venant du sud (celle qu'a suivie Napoléon en 1806), va rejoindre la première à Leipzig. Nous passons en Saxe. La partie sud, accidentée, n'est devenue que d'hier, grâce à la houille, un des foyers industriels de l'Europe (300 habitants au kilomètre q.). Mais la partie historique de la Saxe est plus au nord, sur l'Elbe, avec Dresde, la capitale élégante du XVIIIe siècle. A Magdebourg, l'Elbe entre en plaine.

Le coin nord-ouest du quadrilatère de Bohême heurte très brutalement, au Fichtel-Gebirge, l'Allemagne montagneuse et boisée. Nous avons vu que les passages, ici, sont au nord-est et au sud-est.

L'Elbe est un fleuve de plus de 1000 kilomètres de long, qui, en somme, sépare à peu près l'Allemagne accidentée de l'Allemagne complètement plate. Les Romains ont songé un instant à le prendre pour frontière, et ce sont des raisons très contingentes qui ont décidé Auguste et Tibère à se replier sur le Rhin et le Danube, décision qui, on le sait, fut grosse de conséquences graves.

La plaine allemande n'est pas tout à fait aussi unie qu'il semble d'abord. L'œil exercé des géographes y a discerné deux lignes de hauteurs, l'une orientée nord-ouest — sud-est, de l'embouchure du Weser au plateau de Pologne, l'autre longeant la Baltique (collines de Mazurie). Dans l'intervalle est la grande dé-

pression où jadis la Vistule et l'Oder venaient rejoindre la basse Elbe. Les canaux modernes utilisent encore les anciens lits. Mais actuellement l'Oder et la Vistule vont se jeter dans la Baltique. La Prusse a eu autant de mal à faire de l'Oder une ligne de défense que la Russie en a eu avec la Vistule. Et les deux fleuves, qui naissent près de la porte de Moravie, n'ont que faiblement servi les antiques commerçants qui venaient chercher l'ambre.

Dans la direction nord-sud, les distinctions sont plus nettes. Outre le bassin houiller de Silésie, la terre qui borde l'Allemagne montagneuse est une terre encore fertile. Mais, au nord d'une ligne qui passe à peu près par Magdebourg et Francfort-sur-Oder, la population décroît avec une soudaineté surprenante. On entre dans la plaine maritime, la plaine des landes et des tourbières. Seul, le Slesvig présente quelques campagnes qu'ont rappelées aux soldats allemands, en 1870, nos campagnes de l'Ouest.

Avec ces campagnes contrastent les grands ports que créa jadis la Hanse. Brême et Hambourg sont sur la mer du Nord. Comme les marins anglo-saxons avaient jadis rencontré l'Angleterre, les navires des deux ports, à la fin du moyen-âge, ont fréquenté Londres : aujourd'hui, cette domination de la grande île sur le passage qui ouvre les mers d'occident pèse toujours sur Hambourg.

Lübeck, Stralsund et Dantzig étaient les ports de la Hanse sur la Baltique. Mais, avant que l'Allemagne moderne ouvrît le canal de Kiel, les puissances scandinaves tenaient fermés les débouchés de cette mer. Leur essor à l'époque moderne a pesé de son côté sur la fortune des ports allemands de la Baltique.

C'est par un effort prolongé de la volonté humaine que les plaines à l'est de l'Elbe ont vu naître la puis-

sance qui a fait l'unité de l'Allemagne, la Prusse. Pendant que les Germains inondaient l'Empire romain, les masses slaves s'étaient avancées derrière eux jusqu'à l'Elbe et au-delà. A partir du VIIIe siècle, les Germains se retournèrent contre elles, mais furent arrêtés par leur conversion au christianisme. La colonisation germanique se trouva concentrée au point où restaient des peuplades païennes, Prussiens, Lives, Esthes, Lithuaniens. De cette colonisation naquirent les marches qui formèrent la Prusse. Mais, de même que les deux capitales prussiennes, Königsberg, l'ancienne, et Berlin, la nouvelle, ont vu commencer leur fortune par des éléments disparates où ne manquaient ni les Juifs ni les réfugiés français, de même la fortune du plat pays autour d'elles repose en grande partie sur des éléments polonais.

En somme, la région que nous venons de décrire est partout non délimitée, sauf aux Alpes. On a vu que le Rhin et le Danube se prêtaient mal au rôle de limites, que les Romains n'avaient pu s'y tenir partout : plus tard l'invasion germanique s'est enchevêtrée inextricablement au sud-ouest avec des éléments celtes et latins. A plus forte raison, à l'est, aucune limite naturelle ne séparait les Germains des Slaves et Finnois, et la compénétration des races n'a pas engendré la sympathie. Si l'on joint à tout cela la présence au nord d'éléments très étroitement apparentés aux Germains, les Scandinaves, chez lesquels les sympathies ethniques ont si souvent dominé les antagonismes politiques, on s'expliquera qu'au fond, et sous des formes multiples, le pangermanisme soit un des traits les plus permanents de l'histoire d'Europe depuis deux mille ans.

Angleterre

A l'extrémité nord-ouest de l'Europe, faisant face largement à la France et aux pays germaniques, s'étendent les Iles Britanniques. Elles reposent sur un plateau sous-marin : une élévation de 100 mètres à peine suffirait pour les rattacher à la France, à l'Allemagne et au Danemark. Mais la séparation est antérieure à toute époque historique, et, historiquement, l'on a toujours connu la Grande-Bretagne séparée du continent par une trentaine de kilomètres de mer.

Non seulement les Iles Britanniques comprennent deux grandes îles, sans parler des petites, mais la principale elle-même, la Grande-Bretagne, est loin d'être une. Il y a cent cinquante ans, on l'aurait divisée en deux parties, suivant une ligne tirée de Newcastle à Dorchester : partie sud-est ou plate, partie nord-ouest ou montagneuse. Aujourd'hui, il faut en ajouter une troisième, au centre.

A tout seigneur tout honneur : nous commençons par l'Angleterre du sud-est, celle qui fait face à l'Europe, avec un climat semblable, un peu moins pluvieux, en raison de l'écran constitué par les montagnes de l'ouest. C'est l'Angleterre historique, Old England. Les états organisés du sud s'y sont installés plus d'une fois : Romains d'abord, Normands ensuite. Et surtout, elle s'est trouvée sur le passage forcé de tous les peuples marins de l'est, Celtes aux temps préhistoriques, puis Jutes et Anglo-Saxons, puis Danois. Là s'est constituée la nationalité anglaise ; là est la

capitale, Londres ; là, les vieux sièges archiépiscopaux de Canterbury et d'York ; là, les vieilles universités d'Oxford et de Cambridge, etc.

Cette Angleterre historique est constituée à peu près comme notre bassin parisien, avec une succession semblable de couches géologiques s'inclinant vers la mer. Quatre lignes de hauteurs modestes, rayonnant depuis le Dorset, indiquent les étages résistants. Deux vont finir aux abords du Wash. Deux autres courent parallèlement à la Manche, encadrant le Weald, qui reste la meilleure terre agricole de l'Angleterre. Au centre du bassin coule la Tamise (344 kilomètres), tranquille comme la Seine. Au point extrême où s'y fait sentir la marée, s'est élevé Londres.

Londres a dû sa naissance à ce qu'elle commandait un gué de la Tamise. Mais elle n'a vraiment grandi qu'à la fin du moyen-âge, quand elle fut affiliée à la Hanse. Depuis, elle a pris dans la vie de l'Angleterre une place unique, plus grande que celle de Paris dans la vie de la France. Elle est aujourd'hui, avec New-York, l'agglomération humaine la plus considérable du monde (7 millions d'âmes), et un port dont le mouvement commercial dépasse de beaucoup celui de plusieurs petits états souverains.

Ce port est tourné vers la mer du Nord, et, depuis que le grand mouvement est sur l'Atlantique, il dépend du Pas-de-Calais. Il a donc fallu en faire un port militaire, — qui n'a jamais été menacé que par Ruyter, — et surtout l'encadrer de ports de guerre. Au moyen-âge les principaux étaient sur le détroit même. Aujourd'hui la ceinture guerrière est plus large, et les arsenaux sont à Ipswich et Yarmouth au nord, et surtout sur la Manche, à Portsmouth, en face de la délicieuse île de Wight, et à Plymouth.

Derrière cette Angleterre historique est celle qui

est née depuis quelques générations. Le voyageur qui va de Londres à Edimbourg a encore, sur maint point du parcours, la sensation de ce qu'elle était il n'y a pas deux cents ans. Sans doute le pays de Chester est resté bon pays d'élevage, et les montagnes du Cumberland, par leurs lacs, attirent depuis un siècle les touristes. Mais ailleurs, dans le Northumberland par exemple, et en approchant des pays frontière où se sont heurtés pendant des siècles Anglais et Ecossais, on rencontre de vraies solitudes.

Seulement, au centre de cette région, s'étale une petite chaîne, la chaîne Pennine, sur tout le pourtour de laquelle sont conservés les trésors de houille les plus riches du monde. Au sud, c'est le bassin du Staffordshire, avec Birmingham, et il n'est pas trop éloigné d'un autre, plus isolé, le bassin des bouches de la Severn, avec Mertyr-Tidwill, Cardiff, Bristol. A l'est, il y a deux bassins, celui du Yorkshire, avec Sheffield et Hull, et celui du Northumberland, avec Newcastle. A l'ouest, c'est le bassin du Lancashire, Manchester et Liverpool. Au nord, mais séparé de la chaîne Pennine par les monts Cheviot, il faut ajouter le bassin d'Ecosse avec Glasgow. La puissance de la houille est décuplée ici par la proximité immédiate du fer, et a permis l'éclosion presque subite de nombreuses villes de plus de 100.000 âmes, pompant toute la population des campagnes peu attrayantes du voisinage. En outre, ce bloc de fer et de houille est pénétré partout par la mer.

Non seulement, en effet, aucun point de la Grande-Bretagne n'est à plus de 120 kilomètres de la mer, mais encore les rivières qui descendent de ses montagnes, au régime régulier, au cours égal, finissent par de larges estuaires qui admettent la marée jusqu'à des distances rarement atteintes ailleurs. « Toute la zone

maritime s'accroît ainsi de l'étendue qui est ouverte à la visite périodique du flot » (Vidal-Lablache). D'où la grandeur de Hull, de Bristol, de Liverpool et de Glasgow.

Et derrière cette Angleterre ultra-moderne se trouve le pays le plus archaïque, la zone des vieilles montagnes érodées par les agents atmosphériques et par les eaux depuis les plus anciennes époques géologiques, et où s'est réfugiée aussi, devant les envahisseurs du sud et de l'est, la plus vieille population celtique. En Ecosse et en Irlande, malgré les progrès de l'anglais, des hommes, par centaines de mille, parlent encore des dialectes celtes.

La première des presqu'îles montagneuses, au sud, est la Cornouaille, toute pareille à la Galice et à la Bretagne, où le pommier fournit la boisson comme dans ces pays, et qui a été en rapports avec eux dès les plus vieux temps. Elle fournissait un produit alors rare, l'étain. Plus tard, elle a receltisé l'Armorique (VIe siècle après Jésus-Christ). — Le pays de Galles a des montagnes plus hautes (plus de 1000 mètres) et qui ont été déboisées presque brusquement, au moment de la conquête anglaise, sous Edouard Ier. Elles n'en ont pas moins continué à abriter une population nettement originale. — Enfin, en franchissant le Cumberland, on arrive aux montagnes d'Ecosse. Elles forment deux groupes : Cheviot au sud, Grampians au nord. Entre les deux se trouve la plaine qui a toujours été le centre politique du pays, et qui renferme aujourd'hui les deux tiers de sa population. Là est la capitale, Edimbourg, qu'on a appelée l'Athènes du Nord. Les montagnes du nord, coupées par le Canal Calédonien, renferment le point culminant de l'île, le Ben Nevis (1341 mètres). Ici on ne cultive plus que l'avoine, et les conditions de vie sont semblables à

celles des pays scandinaves : dans les fjords, dans les îles Hébrides, Orcades, Shetland, la pêche est la ressource essentielle.

Quelques îlots qui ont eu leur rôle, l'île de Man à l'époque druidique, l'île d'Iona aux premiers temps chrétiens, conduisent à l'Irlande, la seconde des grandes îles britanniques, mais sensiblement plus petite que l'autre (84000 kilomètres q. contre plus de 200000). Les montagnes, dispersées au nord et au sud, y laissent passer librement les vents d'ouest et leurs pluies. Aussi l'île est-elle la « Verte Erin » : nulle part la verdure n'atteint une pareille continuité dans l'espace et dans le temps. Pourtant le pays n'a jamais été forestier : la tourbe tient trop de place dans la composition de son sol. Mais il pourrait produire autre chose que la pomme de terre : le lin, importé au nord-est au XVII[e] siècle, a réussi. Il y a quelques mines. Enfin, depuis que les grandes routes maritimes vont vers l'Amérique, le pays est bien situé : de Valentia part un câble transatlantique. Il pourrait y avoir sur la côte ouest, à l'embouchure du Shannon, des ports plus importants que Dublin et Belfast.

De fait, l'Irlande a été prospère, sans aucun doute, au temps où elle a joué un rôle important dans la conversion de la Grande-Bretagne et de la Germanie. Depuis, la fatalité géographique qui en faisait la satellite de sa voisine de l'est a pesé sur elle. La crise religieuse qui l'a laissée catholique, quand la Grande-Bretagne devenait protestante, a fait des fils des conquérants de l'Ulster une population à part, campée dans un milieu hostile, et a exagéré les antipathies. L'Irlande est devenue « l'île martyre ».

Les Iles Britanniques apparaissent d'abord comme un humble appendice de l'Europe, de même que l'Europe elle-même apparaît comme un appendice de l'A-

sie. De fait, au cours des âges, la Grande-Bretagne a bien souvent joué le rôle d'annexe, au temps de la puissance des Suessions, sous les Romains, sous les Danois, sous les Normands et les Plantagenets. Mais les rois du XIe et du XIIe siècles lui ont donné une organisation d'état qui alors ne se retrouvait nulle part, et la petite étendue du pays, fortement ramassé autour du bassin londonien, a soutenu cette organisation d'un sentiment national spontané. C'est ainsi que, dès le XIVe siècle, les Anglais ont étonné l'Europe par leurs victoires en France. Mais c'est la révolution moderne, ce sont les grandes découvertes et l'équilibre européen qui ont fait la fortune inouïe de l'Angleterre. Dispensée, par son caractère insulaire, de réserver pour une grande armée de terre les ressources et l'énergie qu'elle avait disponibles pour la marine, elle a pu profiter, plus que nul autre pays, de l'hégémonie européenne. Et l'équilibre européen lui a toujours fourni des alliés contre la puissance continentale dominante, Espagne, France ou Allemagne. Elle est devenue le centre du plus vaste empire maritime qu'ait vu le monde : elle est, au point de vue économique, et à d'autres points de vue, le cœur du monde européanisé. Ceci lui permet de vivre dans l'état d'équilibre instable où elle est. Car sa population, égale à celle de la France, est en désharmonie monstrueuse avec ses ressources propres, et ne vit que grâce à l'abondance des matières importables et interchangeables ; elle n'est préservée du désespoir et des révolutions que par l'impérialisme, mais rien n'annonce, jusqu'à présent, que cette situation ne puisse durer.

Scandinavie

Comme les Iles Britanniques, la péninsule scandinave serait rattachée au continent de toutes parts si la mer s'abaissait seulement de 100 mètres. Elle en est séparée, actuellement, par un ensemble compliqué de détroits au milieu desquels s'avance la péninsule danoise, qui, humainement, a toujours fait partie du monde scandinave.

Le trait principal de la structure est constitué par la chaîne des Kioelen ou massif scandinave, qui s'étend du nord au sud sur 1500 kilomètres. Ce sont de très antiques montagnes, qui ont été travaillées et aplanies par l'érosion, au point que les sommets de 2000 ou 2500 mètres se détachent peu sur l'altitude moyenne. Dans l'ensemble, elles se présentent comme de grands plateaux, aux pentes raides, dont les splendides forêts de sapins ont été décimées pour la navigation. De plus, la péninsule a été, lors des dernières extensions glaciaires, recouverte par l'épaisse calotte de glace qui a poussé les moraines jusqu'au cœur de l'Allemagne et de la Russie. En se retirant, cette calotte a laissé subsister partout des entailles qui forment, du côté de la mer, des fjords profonds parfois de 160 kilomètres (Sogne fjord), — du côté de la terre, des vallées à cascades, et, partout, les levées de gravier qu'on nomme *äsar*.

Le nord de la péninsule est au delà du cercle polaire, et l'on peut admirer, au Cap Nord, le soleil de minuit. Dans ces régions, les Lapons, appartenant au groupe mal défini des races hyperboréennes, ont continué jusqu'à nos jours la vie de l'âge du renne.

Mais les parties plus méridionales de la péninsule doivent au Gulf-Stream le climat privilégié que nous avons dit (p. 8): une vie relativement civilisée y a été possible dès une époque difficile à dater, mais certainement antérieure à l'époque romaine.

Ceci est vrai surtout de la partie occidentale, la Norvège. La côte norvégienne est tourmentée, et les courants océaniques y produisent des remous comme le Maelstroem. Les passages de poissons y sont depuis longtemps d'une fréquence et d'une permanence exceptionnelles, et les riverains ont trouvé là une source de richesses qui les a dispensés d'aller, comme les Danois, se fixer à demeure jusqu'en Islande et à Terre-Neuve. Une fois le courant commercial établi, il s'est formé là des ports notables, Bergen et Trondjem.

Les passages sont rares de la côte à l'intérieur. Un des plus fréquentés est celui du Jämtland, souvent disputé dans les luttes entre Norvégiens et Suédois, et qui a fini par rester à la Suède. Un autre emprunte la vallée du Glommen et rattache à la Norvège la partie située au fond du Skagerrak-Katégat. C'est ce qui explique l'essor de la capitale, Kristiania (260.000 habitants).

Sur le versant est des montagnes, le climat est déjà sensiblement moins favorable que sur l'autre, plus froid et plus sec. Tout le nord de la Suède se prête à peine à la culture, et est très peu peuplé, même relativement (6 habitants au kilomètre q. au lieu de 20 pour l'ensemble des pays scandinaves). Au sud seulement tout s'humanise. Sauf les mines de la Dalécarlie, c'est là qu'est toute la Suède historique, et, aujourd'hui encore, la partie riche du pays. Upsal est la vieille ville ecclésiastique et universitaire, Stockholm est la capitale (250.000 habitants). Une série de lacs, reliés, au XIXe siècle, par un remarquable canal, la rattache

à Göteborg, le grand port sur les détroits. Enfin le plateau situé au sud de cette dépression, le Småland, a déjà le climat et les cultures de l'Europe centrale.

Le couloir qui sépare la Norvège et la Suède de la pointe formée par le Jutland se rétrécit jusqu'à 50 kilomètres à la pointe de Skagen. Puis il circule entre les îles danoises : les deux Belt sont à peine des chenaux navigables ; le Sund seul est constamment accessible aux vaisseaux. Là se trouve Copenhague, position stratégique importante, qui a reçu en cette qualité la visite de Ruyter et celle de Nelson. Capitale du Danemark, elle touche presque la Suède : aussi bien, et quoique l'union scandinave n'ait été réalisée que de 1387 à 1520 (union de Calmar), l'histoire des trois pays est intimement mélangée.

Les îles danoises se distinguent assez mal de la partie continentale. Les assauts furieux de la mer du Nord sur la côte occidentale du Jutland en peuvent d'ailleurs créer d'autres : c'est ainsi qu'en plein XIX[e] siècle la pointe extrême du Jutland est devenue une île. La partie orientale de la presqu'île est un bon pays d'élevage, qui se confond peu à peu avec les riantes campagnes du Slesvig. Ici pas de démarcation nette, et l'histoire du Danemark s'est trouvée plus d'une fois, pour le malheur du pays, mêlée à l'histoire allemande.

Deux mers ont sollicité l'émigration scandinave, qui est un phénomène constant, mais sujet, vu la rudesse du pays et l'accroissement naturel de la population, à des paroxysmes périodiques. Suivant le degré de résistance des pays où il se portait, il a pris, au cours des âges, le caractère de courses de pirates, d'expéditions guerrières ou d'immigration pacifique. Les Danois et les Norvégiens ont été tentés par la mer du Nord, les Danois et les Suédois par la Baltique.

Nous connaissons la mer du Nord, et tout ce qu'elle oppose au navigateur venu du nord-est. Il y a 300 kilomètres de Bergen aux Shetland, 300 des Shetland aux Fär-oer, 500 des Fär-oer à l'Islande, 300 de l'Islande au Groenland, et plus du Groenland au Labrador. Il est remarquable que ces obstacles, jugés redoutables par les Méditerranéens, n'aient pas fait reculer les Scandinaves du IXe siècle. On sait leurs établissements dans le monde carolingien et en Angleterre. Mais ils ont poussé jusqu'en Amérique, sans que ces descentes aient d'ailleurs abouti, sauf (et encore!) au Groenland, à une connexion durable des deux continents. A l'époque moderne, le Danemark a pris part à la pêche de la baleine, à la colonisation, défendu les droits des neutres. De tout cela lui est restée surtout l'Islande. Ile de volcans et de glaciers, il va de soi que ce ne peut être un pays de grand développement. Pourtant, le fait qu'elle a contribué à la floraison de la poésie scandinave ancienne, le fait que l'instruction élémentaire au moins y atteint aujourd'hui un degré curieux d'extension, tout cela prouve que l'île est rattachée solidement à la nationalité scandinave.

La Baltique est une mer presque fermée. Peu profonde, sauf en quelques points, elle est la mer la moins salée du globe. Ceci, joint à la latitude, fait qu'elle se couvre facilement de glaces, et se prête au rôle de pont : je parle littéralement, car les armées de Charles XI de Suède l'ont franchie sans navires. Elle a toujours mêlé la population des deux rives. Les Goths ont habité en Suède et en Prusse, et ont laissé dans le sud de la Suède des souvenirs précis, avant de partir pour leur odyssée extraordinaire. Au IXe siècle, des Scandinaves, les Varègues, ont fondé le premier Etat russe. Plus tard, les entreprises des royaumes scandinaves ont été croisées par celles

de la Ligue hanséatique, qui a régné sur la Baltique au xve siècle, et a laissé à Visby, dans l'île de Gotland, des vestiges appréciables de sa grandeur. Enfin, la monarchie des Vasa a possédé la Poméranie et la Finlande, les a gardées malgré les victoires des Brandebourgeois à Fehrbellin (1675) et des Moscovites à Poltava (1709), et ne les a perdues qu'il y un siècle. De cela, il n'est rien resté en Poméranie, mais il n'en va pas de même en Finlande.

La Finlande est toute semblable à la Suède du nord, non seulement par le climat, mais par la nature du sol. L'époque glaciaire a laissé son empreinte sur ce plateau granitique par une multitude de lacs (les marchands romains ont connu cette « terre de tourbières », *Fenni*), et par ces levées de terre qui, ici, s'appellent *harju*. Le bouleau domine dans les forêts. La contrée est devenue, probablement à la fin de l'antiquité, terre finnoise, terre de gens apparentés aux peuples de l'Oural et aux Magyars. Elle l'est restée. Mais la domination suédoise a laissé, dans les villes du sud-ouest, à Abo, à Helsingfors surtout, sa marque bien nette. Et les institutions libérales tolérées par les tzars en ont permis la persistance.

Placée à l'extrême nord de l'Europe montagneuse et océanique, mais sans séparation ni contrastes violents, la Scandinavie appartient, aussi haut qu'on remonte, au monde germanique, dont elle fut l'élément le plus pur et comme la réserve. Sans parler des Cimbres et des Goths, on sait que les Normands, au ixe siècle, ont relancé les grandes invasions et renforcé dans nombre de pays, Angleterre, France (et même Deux-Siciles), Russie (et jusqu'à Byzance), la marque germanique. On sait, au temps de la Réforme et des guerres religieuses, quel rôle décisif les armées suédoises ont joué en Allemagne. Malgré les traces

laissées par l'influence française des XVIIe et XVIIIe siècles, surtout en Danemark, les sympathies ethniques, au moins en Suède, restent fortes.

Isthme Sarmatique

Avec les pentes orientales des Carpates et des Kioelen finit l'Europe montagneuse et océanique, et commence l'immense plaine que nous avons vu s'avancer en pointe dans l'Allemagne du nord. Mais cette plaine est encore resserrée entre la Baltique et la mer Noire : resserrée relativement, puisque « l'isthme » est large de 1200 kilomètres. C'est à l'est seulement de cet isthme sarmatique que le monde scythique se déploie librement.

Le trait saillant de la région est naturellement l'absence d'accidents. Des deux timides lignes de hauteurs que nous avons suivies à travers l'Allemagne du nord, celle du sud finit au pied des Carpates occidentales par quelques plateaux dont l'un s'élève encore à 600 mètres, et qui renferment des mines ; celle du nord expire sur les bords du Niémen. Plus loin, les hauteurs de Valdaï, qu'on accentue sur les cartes comme centre de dispersion des eaux, s'accusent à peine dans la réalité. Et les plateaux russes qui s'inclinent vers la mer Noire sont tout juste assez marqués pour rendre dominante la berge ouest des grands fleuves russes. Les fleuves qui naissent là semblent hésiter, au début, sur leur direction, et ce qu'on appelle la haute Volga diffère nettement, par sa faune, du fleuve qui lui fait suite après le confluent

de la Cheksna. De tous temps, des portages commodes ont conduit d'une voie d'eau à l'autre, en attendant que le réseau de canaux russes, faisant suite au réseau prussien, les remplaçât. Les chemins de fer ne rencontrent aucun obstacle : on va de Riga à Kharkhov sans traverser un tunnel. Le climat devient plus continental en avançant vers l'est, et les zones de végétation se succèdent doucement du nord au sud. Mais tout s'efface sous le manteau de l'hiver, et les soldats de Charles XII comme ceux de Napoléon ont vu là seulement

Après la plaine blanche, une autre plaine blanche.

Il fallait d'abord ponctuer cette uniformité, avant d'introduire les divisions régionales qu'exige la clarté de l'exposition.

En commençant par l'occident, la première de ces divisions est constituée par le bassin de la Vistule et de ses affluents, région encore occidentale, comme l'atteste la densité de population, très supérieure à celle de la Russie (60 habitants au kilomètre q.). Le cœur de la région appartenait hier encore, depuis 150 ans, aux tzars, avec Varsovie (un demi million d'âmes), Lodz, la grande ville industrielle, et les forteresses dressées contre l'Allemagne. Mais le pays avait vu naître au moyen-âge la nationalité polonaise et une grande monarchie, qui a été unie au Saint-Empire, a donné à l'Europe Kopernik, est restée catholique au XVIe siècle, et a sauvé Vienne des Turcs. C'est le caprice des copartageants du XVIIIe siècle qui en a séparé ses annexes du nord et du sud. Au nord, Dantzig est le débouché naturel sur la Baltique, mais, enserrée entre la Prusse et le Brandebourg, elle s'est germanisée avant même de devenir prussienne. Au sud, la Pologne comprenait les pentes des Carpates, Galicie,

Volhynie, Podolie. Lublin était le centre économique de ces pays : c'est l'attribution à l'Autriche de la Galicie qui lui a substitué Przemysl comme grande ville militaire, et la ville germano-juive de Lemberg comme centre commercial. En descendant le Pruth et le Dniester, on atteint la steppe de Bessarabie, où débordent les Valaques de Roumanie.

A l'est de la Pologne s'étend la région lithuanienne, qui s'en distingue seulement par la plus grande épaisseur des forêts : l'une d'elles, aujourd'hui, couvre encore 2200 kilomètres q., et renferme les derniers bisons d'Europe. Ces forêts ont abrité une nationalité voisine des Slaves, qui semble plus qu'aucune autre se rattacher au type indo-européen primitif ; nulle langue plus que le lithuanien ne ressemble au sanscrit. Ces Lithuaniens sont restés païens jusqu'au xiv[e] siècle, entourés de peuples chrétiens, et sont sortis alors de leurs forêts pour s'étendre un moment de la Baltique à la mer Noire. Quoique convertis au rite grec, ils ont vécu ensuite de la même vie que la Pologne. Les fleuves de Lithuanie, le Niémen qui arrose Grodno et Kovno et laisse Vilna sur sa droite, puis la Dvina, la rivière de Vitebsk, vont à la mer Baltique au milieu de populations plus ou moins apparentées aux Lithuaniens, Lettons, Koures, Lives, Esthes. Mais les bords de la mer ont été, depuis le xiii[e] siècle, accaparés par les Allemands, en attendant la russification. Dans la baie de Riga se trouve le grand port de la région, Riga (300.000 âmes). Libau, en Courlande, est libre de glaces plus longtemps, mais reste cependant en arrière de Revel sur le golfe de Finlande, où vient le coton d'occident. — Vers le sud, les eaux lithuaniennes de la Bérésina, célèbre dans notre histoire militaire, du Pripet, dont les marais redoutables commencent à s'assécher, et de la Duna, se réunissent

dans le Borysthène ou Dnieper, fleuve à peu près aussi long que le Rhin et le Rhône réunis (2000 kilomètres). On quitte le domaine des forêts et du chanvre et on entre chez d'autres gens, Blancs-Russiens d'abord, puis Petits-Russiens ou Ukrainiens. Kief est encore une grande ville, fière des souvenirs du premier passé russe. Pourtant, l'Ukraine, très éprouvée, était retournée à la steppe au temps où la fortune de Charles XII vint s'effondrer à Poltava (1709). Il a fallu la colonisation moscovite pour tirer parti du *tchernoziom*.

A l'est de la Lithuanie finit l'isthme sarmatique, et nos soldats, en arrivant à Smolensk sur le haut Dnieper, remarquèrent que les bazars se tournaient partout vers l'Asie. Les forêts, encore denses, ont été plus éclaircies. Les eaux, par la Volga et son affluent l'Oka, se dirigent vers la Caspienne. Cependant, la région est encore fortement rattachée, par le Volkhov et l'Ilmen, à celle des grands lacs russes. Sur les plus méridionaux ont prospéré Pskof et Novogorod la grande, les puissantes républiques hanséatiques du XIVe siècle. Sur la Néva, exutoire du grand lac Ladoga (18000 kilomètres q.) s'est élevée Saint-Pétersbourg, qui ne date que de 1703 et compte un million d'âmes (et plus avec Kronstadt), malgré un climat malsain. Le lac Onéga se rattache encore à la région par le district minier qui le borde. — Plus au sud, protégée des vents du nord par les forêts que hantèrent les Zirianes, s'est élevée Moscou, la ville sainte de la Russie, aujourd'hui capitale d'une région industrielle dont le premier centre, au XVIIe siècle, fut Toula, sur l'Oka. L'Oka est vraiment une ligne de démarcation, où finissent à peu près les forêts de bouleaux et de mélèzes, et où, jusqu'au XVIe siècle, une sorte de muraille a marqué le début de la steppe. On sait comment la

colonisation des Moscovites ou Grands Russiens a fait reculer celle-ci vers le sud.

Cette plaine immense, si deshéritée en beaucoup de points (surtout en Volynie) a pourtant connu une vie historique à une époque étonnamment précoce. Au 3e millénaire avant Jésus-Christ, des tumuli (kourganes), contenant de l'or, s'élevaient sur les bords du Dnieper, attestant que le commerce traversait l'isthme sarmatique à la recherche de l'ambre baltique. Puis les mouvements indo-européens du 2e millénaire ont coupé les voies, mouvements dont nous ne connaissons que le dernier (VIIe siècle avant Jésus-Christ). La région s'est dérobée aux regards des contemporains d'Hérodote, et les Romains n'ont perçu que les derniers contre-coups des mouvements qui ont amené les Bastarnes sur le Danube, et peut-être les Ases de la Baltique jusque dans l'Asie Centrale. Au IIIe siècle après Jésus-Christ, les Goths sont venus d'un bout de la Baltique à la mer Noire. Puis la route se referme par les invasions des Huns, des Avars, des Bulgares, des Khazars, dérobant aux civilisés les débuts de l'organisation slave. Le type ethnique a été, dans ces plaines sans limites, tellement mélangé d'éléments nordiques, et surtout d'éléments brachycéphales finnois ou tartares, qu'il est malaisé à définir. Mais la langue est là pour attester l'unité slave. Et, une fois averti, on retrouve un fond de croyances, de coutumes, d'institutions communes, une commune tendance à concevoir l'autorité sous une forme extrêmement locale. Pourtant, une grande monarchie, issue de la fusion des Polonais et des Lithuaniens, a dominé du XVe siècle au XVIIIe tout l'isthme sarmatique. Quant aux voisins de l'est, ce sont des maîtres du dehors, Varègues d'abord, Tartares ensuite, qui leur ont donné cette forte consistance politique dont les tzars

de Moscou et de Pétersbourg devaient être les héritiers, et dont la Pologne fut la victime.

Région Scythique
(Russie et Sibérie)

La région scythique ou sibéro-russe se distingue d'abord de celles que nous avons parcourues jusqu'ici (le Sahara excepté) par son immensité. Du sud au nord elle s'étend sur 25 ou 30 degrés de latitude, le tiers de la distance qui sépare l'Equateur du Pôle. De l'est à l'ouest, elle s'allonge sur des milliers de kilomètres, et même aujourd'hui, en chemin de fer, il faut une semaine pour aller de Moscou à Irkoutsk. En la restreignant à la Sibérie propre (sans le domaine de l'Amour) et à la Russie orientale, elle comprendrait encore dix ou douze fois la France.

Ce vaste domaine est remarquable par son uniformité. Les accidents géographiques, que nous sommes forcés de multiplier sur nos cartes, et qui comportent tant de noms divers, en général frappent à peine l'observateur, et n'arrêtent pas le voyageur. L'hiver surtout, quand un manteau de neige recouvre le tout, l'impression d'unité s'accroît. Actuellement, l'unité de gouvernement aidant, c'est presque la même ville, reproduite à des milliers d'exemplaires, qui se dresse sur les bords de la Moskova ou sur ceux du lac Baïkal.

Le climat contribue encore à renforcer cette impression. Il a moins varié que d'autres depuis les der-

niers changements géologiques. Quand les glaciers se sont retirés de l'Europe, les derniers mammouths sont venus mourir en Sibérie, les animaux à fourrures se sont accumulés là et l'homme qui habitait la France à l'âge du renne se retrouve à peu près tel quel parmi les « Hyperboréens » du bord de l'Océan Glacial. Naturellement ce climat devient plus froid du sud au nord, mais très lentement. Il est avant tout continental : en certains points, l'écart entre les maxima et minima des mois de janvier et de juillet va jusqu'à 60 degrés. Les hivers sont longs et froids : sur les bords de la Léna, on a noté des températures sans analogues, 58° au dessous de zéro et plus bas encore. Les étés sont chauds, au moins en Russie, et Moscou connaît un mois de juillet comparable à celui des bords de la Méditerranée. L'air est généralement calme, ce qui atténue la rigueur de l'hiver sibérien. Les vents soufflent du nord en hiver, et, dans la partie occidentale, du sud-ouest en été. Au moment du renversement, se produisent des ouragans, des *bouranes*, qui parcourent librement d'immenses espaces. Les pluies sont rares : Astrakhan ne reçoit que 12 centimètres (au lieu de 0 m. 50 que nous connaissons partout en France). La forme ordinaire de la précipitation atmosphérique est la neige, qui tombe normalement, « remplissant l'air de plumes ».

Pourtant, la variation de latitude est empreinte sur le sol dans la succession des zones de végétation. Au sud, on passe lentement du désert à la steppe saline, puis à la steppe herbeuse, qui s'avance jusqu'à 500 kilomètres et plus, au nord de la dépression caspienne.

A la limite de cette zone, un dépôt de löss mêlé d'humus a formé une terre noire (*tchernoziom*), qui s'étend largement dans la Russie méridionale, et serait aussi propice aux céréales sur les bords de l'Ir-

tych, sans les marais qui se succèdent et qu'on commence seulement à assécher. Au nord de la steppe se déploie la forêt du nord, forêt de bouleaux et de mélèzes, que l'homme a décimée en Russie, mais que le voyageur trouve encore en Sibérie dans leur virginité redoutable. En arrivant au cercle polaire, on entre dans le domaine de la terre perpétuellement gelée, des mousses, des lichens, de la *toundra*. Mais le passage d'une zone à l'autre se fait lentement, presque insensiblement, et les hommes venus des steppes ont été moins déconcertés, en s'avançant vers le nord, par l'apparition progressive des arbres que par la longueur insolite des nuits d'hiver et des jours d'été.

D'autant que ces zones successives, développées dans le sens de la longitude, se déploient sur des milliers de kilomètres sans qu'aucun accident en interrompe le cours. Il n'y en a qu'un, la chaîne de l'Oural. Encore ne commence-t-elle qu'à 500 kilomètres de la Caspienne, au nord de la steppe. De là, elle se prolonge du sud au nord jusqu'à l'Océan Glacial, avec des sommets de plus de 1500 mètres. Et elle est coupée de seuils bas, comme celui d'Ekaterinbourg où passe le Transsibérien. Sauf cet obstacle, qui était renforcé peut-être, aux temps protohistoriques, par quelques marais, on pourrait voyager presque des bords du Pacifique à ceux de la Baltique en ayant sous les yeux le même paysage.

La limite Est du domaine est constituée par les chaînes altaïques. Séparé du T'ien-Chan par la porte de Dzoungarie, l'Altaï a encore des sommets de 3000-4000 mètres, et les monts Saïan ne lui cèdent guère. Ensuite, les chaînes se brisent et s'abaissent. Les monts Iablonovyi et Stanovoï sont juste assez hauts pour isoler le versant pacifique.

Au pied de ces montagnes, vers le 100e degré de longitude, est blotti le lac Baïkal, le plus grand lac d'Asie (35.000 klm. q.). Il oppose des profondeurs considérables, presque océaniques, aux montagnes qui l'entourent partout (sauf au nord), et les phénomènes sismiques de ses rives ont de tout temps puissamment excité l'imagination superstitieuse des Hyperboréens.

Ni les pluies ni les glaciers n'abondent dans les chaînes altaïques, mais les eaux qui en descendent, s'écoulant sur un sol gelé parfois jusqu'à une profondeur inconnue ailleurs, sont forcées de s'écouler en surface, et s'amassent en fleuves énormes. La Léna a plus de 4000 kilomètres de long. L'Iénisséi, en comptant depuis les sources de la Sélenga, a 5800 kilomètres. L'Obi a 4500 kilomètres pour lui seul, et la voie d'eau Irtych-Obi est beaucoup plus longue. Mais ces géants sont gelés une moitié de l'année, donc annulés comme voies navigables. Ils débouchent dans une mer où leurs eaux relativement tièdes entretiennent un étroit chenal le long des côtes, mais un chenal temporaire. Bref, ils n'ont jamais pu solliciter vers le nord les hommes qui se sont fixés dans leurs vallées supérieures.

Il en est de même, de l'autre côté de l'Oural, pour la Petchora et la Dvina : à l'embouchure de cette dernière végète pourtant un des ports les plus septentrionaux du globe, Arkhangel. Seulement, en Russie, la pente générale est inverse.

En effet, si l'on part des hauteurs de Valdaï, voisines de la Baltique, on sait que la plaine russe comporte tout de même deux plateaux, d'altitude générale supérieure à 170 mètres, et où se rencontrent, vers le sud, des hauteurs de 350 mètres. Répandus sur un espace aussi vaste, ces accidents de terrain

sont à peine sensibles, mais la pente suffit à faire descendre le gros des eaux vers le sud, en lui creusant des lits nettement dominés par la rive droite.

L'Emba, l'Oural sont encore des fleuves de steppes. Mais la Volga est, sauf vers l'embouchure, de tous points comparable aux grands fleuves sibériens. Elle parcourt 3500 kilomètres depuis les hauteurs voisines de la Baltique jusqu'à la Caspienne. Avec ses affluents, elle constitue un réseau navigable de 1800 kilomètres, que le déboisement récent a un peu compromis. Son bassin couvre 1 million et demi de klm. q., trois fois la France. C'est un des fleuves les plus poissonneux du globe. Or, ce fleuve est tourné vers l'Asie ; il finit dans la steppe, dans une mer fermée. Son cours inférieur a porté les capitales tartares, Bolgary d'abord, puis Kazan et Astrakhan. Aujourd'hui encore la foire de Nijni-Novgorod réunit des représentants de tout le monde asiatique.

Avec le Don, le voisin de la Volga, nous trouvons un autre fleuve puissant, qui ne le cède en Europe qu'au Danube. Mais ce fleuve arrive dans la mer d'Azov. C'est le dernier fleuve, vers l'est, qui ait été nettement identifié, sous le nom de Tanaïs, par les géographes anciens. Nous sommes déjà dans l'horizon géographique méditerranéen.

La région scythique était prédestinée à la vie nomade. Par les facilités de déplacement qu'elle offrait à l'homme comme aux vents, par ses ressources d'élevage, de chasse et de pêche, elle détournait de la vie sédentaire et agricole. Le cheval a été domestiqué là probablement pour la première fois, et y a commencé sa prodigieuse fortune.

Parmi les nomades, s'est formée, au moins dès le 3e millénaire av. J.-C., cette unité ethnique si importante qu'on appelle « les Indo-européens ». Le nom

du bouleau, d'autres indices linguistiques, reportent ici. On sait quelle extension a pris ce groupement humain. Des masses compactes sont restées dans la région d'origine, sous le nom général de Scythes ou de Sakes. A travers des mouvements incessants, se sont conservés là des traits ethniques qui s'effaçaient ailleurs par le mélange avec les méridionaux : les cheveux blonds ou roux, les yeux bleus ou pers, par lesquels l'Indo-européen pur se distingue encore des masses finnoises ou tartares.

On est naturellement porté à chercher aussi, dès une haute antiquité, la présence des éléments que la langue a révélés comme formant une autre unité, les Ougro-Finnois et les Turco-Tartares (on a peut-être exagéré la cohésion de ces deux groupes). On ne voit pas de preuve nette de la présence des Finnois jusqu'au début de l'ère chrétienne. Ils apparaissent avec les Huns, puis avec les Avars, enfin avec les Hongrois. Quant aux Turco-Tartares, ils ont submergé la Sibérie et la Russie au XIIIe siècle, et y ont renforcé les couches ethniques venues de l'est.

La réaction moscovite, à partir du XVe siècle, a été la revanche de l'élément indo-européen, qui a pris le dessus à l'ouest de l'Oural et a fusé en mince cordon jusqu'à Irkoutsk, important avec lui la vie sédentaire.

Si mobile qu'ait été toujours la vie de la région, elle a connu pourtant des accalmies, au cours desquelles les marchands d'Orient ont fait connaissance avec le pays. Le grand attrait était exercé par les pelleteries, et plus encore par les mines. L'Oural, comme l'Altaï, qu'on a longtemps mal distingués, portaient la trace de révolutions tectoniques, sous forme de gîtes métallifères. L'or et le fer y furent exploités de bonne heure, en attendant le platine. Au temps d'Hérodote (Ve siècle av. J.-C.), les mé-

taux du nord faisaient naître mille légendes dans les ports méditerranéens. Puis les mouvements constants de peuples gênèrent ce commerce, mais les Turcs voisins de l'Altaï célébrèrent toujours les forgerons comme les auteurs de leur race (VIe siècle ap. J.-C.). Plus tard, au XVIe siècle, ce sont les mines qui ont attiré les Moscovites par delà l'Oural, et qui sont restés une des causes les plus efficaces de la colonisation russe. Ce n'est que d'hier qu'elles ont cessé d'être le facteur le plus important du commerce de ces régions.

Malgré tout, la région scythique apparaît, au point de vue humain, comme une zone isolante : la lutte contre le froid y tient trop de place pour ne pas la mettre en état d'infériorité permanente vis-à-vis des régions au climat plus clément. Comme champ de courses de nomades, elle a toujours fait peser une crainte sur le monde méditerranéen. La domination russe, au cours des quatre derniers siècles, a masqué quelque peu ces traits permanents. Mais l'occasion les fait aisément réapparaître. En plein XVIIIe siècle, les Kirghiz, voisins du Don, mécontents de la domination de Catherine II, se sont transportés sans façon jusqu'aux confins de la Chine. Le fond de ce monde mouvant, recouvert depuis Pierre le Grand par un vernis d'européanisme, est le nomadisme. Dans ce milieu, le christianisme humanitaire, la grande industrie, la culture scientifique, importés, semblent avoir agi surtout comme explosifs.

La région qui interpose ses distances colossales entre l'Europe et la Chine peut réserver encore aux peuples sédentaires des surprises analogues à celles du passé.

III

Asie centrale

La ceinture de déserts et de steppes est la limite de la région méditerranéenne ; mais, à l'est, elle a été renforcée par une autre barrière, constituée par les hautes montagnes de l'Asie Centrale.

On sait que le continent asiatique, abstraction faite de sa péninsule européenne, est presque aussi massif que l'Afrique, sauf qu'au lieu d'être occupé au centre par un vaste plateau, il comprend un ensemble de hauts bassins fermés, séparés par des chaînes formidables. Ces chaînes renferment les pics les plus élevés du globe, mais s'élèvent sur un socle qui est déjà d'une hauteur et surtout d'une continuité sans parallèle. Si toutes les terres s'affaissaient lentement, les autres auraient disparu depuis longtemps, sauf quelques îlots, que l'Asie Centrale dominerait encore les flots de plusieurs centaines de mètres (E. Reclus). Et le puissant condensateur, qui renvoie les vents en hiver pour les rappeler en été, alors que ses rebords majestueux arrêtent les pluies, détermine en grande partie le climat,

sinon de l'Asie Antérieure, du moins de l'Inde et de la Chine.

Nous commençons la description par le nœud central du Pamir, d'où l'on peut dire, sans hyperbole, que les chaînes rayonnent à l'ouest, au nord, au sud et à l'est. Le Pamir est apparu de bonne heure comme un vaste plateau, tant aux pèlerins bouddhistes des premiers siècles de l'ère chrétienne (Hiuan-tsang, 648) qu'à Marco Polo (XIII[e] siècle), qui a traversé « le plain du Pamier ». On sait aujourd'hui que l'orographie est un peu plus compliquée. Le Pamir a un fort rebord septentrional et oriental (Tagharma, 7.800 mètres), et s'incline, non sans accidents, vers le sud-ouest.

Il est curieux que les légendes de l'enfance des peuples, qui, parce que les montagnes sont les sièges des dieux, en font descendre les hommes, aient trouvé accès jusque dans des ouvrages scientifiques ou soi-disant tels : en réalité le Pamir n'a jamais été visité que l'été par quelques bergers.

Par son extrémité sud-ouest, le Pamir se rattache fortement à l'Hindoukouch. Nous avons parlé de celui-ci, de ses pics, de ses cols, montré comment il s'abaissait et s'étalait vers le sud-ouest. Les Grecs l'appelaient le Caucase indien, et y voyaient l'extrémité du « diaphragme » qui traversait l'Asie depuis la Lycie. En réalité, il y a une coupure bien marquée dans ce diaphragme, vers Hérat, et le désert assiège l'Hindoukouch au nord, à l'ouest, au sud. Malgré tout, il appartient au monde occidental, et, entre lui et l'Inde, s'étendent encore les monts Soliman.

Au nord, le Pamir ne se soude pas absolument avec le T'ien-chan et les chaînes qui le prolongent entre l'Oxus et l'Iaxarte. Il y a là des passages, passages difficiles, mais qui ont été souvent fréquentés, entre la haute vallée de l'Oxus (le Badakchan) et la Kachgarie

ou Turkestan chinois. Ce dernier pays est une dépression remarquable entre Kouen-louen et T'ien-chan, dépression qui se tient généralement entre 200 et 500 mètres, mais où un point est au-dessous du niveau de la mer. Le Tarym y recueille un certain nombre de fleuves, et, après un cours de 1500 kilomètres, va mourir à l'est dans le Lob-nor. Ainsi la région, qui, barrée de toutes parts aux pluies, serait désertique, offre de larges espaces arrosables, où de grandes villes sont nées de bonne heure. Là passait le T'ien-chan-nan-lou (route au sud du T'ien-chan, par opposition au T'ien-Chan-peh-lou, ou route au nord du T'ien-Chan, Dzoungarie) : c'était la suite de la route qui, du haut Houang-ho, passait au pied du Kouen-louen. Cette route est la plus courte de Chine en Bactriane, et par suite dans l'Inde, la route de la soie et des pèlerins bouddhistes. Un grand mélange de races s'y est fait, et l'on a retrouvé là, sans trop de surprise, les vestiges d'un parler indo-européen, « le tokharien ». Plus tard, les Turcs ont pris le dessus. La Chine qui, à plusieurs reprises, et enfin sous les Mandchous, a étendu son pouvoir jusque là, a eu à lutter, au XIXe siècle, contre plusieurs révoltes de ces musulmans.

Au nord, s'allonge le T'ien-chan. Nous avons déjà parlé au moins des parties occidentales de la chaîne, qui dominent les hautes vallées de l'Amou et du Syr. L'ensemble est énorme, couvrant une superficie plus grande que la France, avec des pics de 8.000 mètres (Khantengri), des glaciers de 25 kilomètres. Les cols ne se rencontrent qu'à l'extrémité orientale, et, même là, ne facilitent guère le passage du Turkestan chinois en Dzoungarie : les rebelles de 1878 s'en sont aperçus. Ces puissantes hauteurs, dominant deux profondes dépressions, annoncent une ligne de dislocation

récente ; en effet, on a constaté partout des traces d'activité volcanique.

La dépression au nord du T'ien-chan, qui pour les Chinois est aussi une mer desséchée (Han-hai), est plus importante encore que l'autre. Là s'étend sur une largeur de 200 kilomètres au moins la porte de Dzoungarie. Elle fait communiquer le désert mongol avec les rives de l'Ili et du lac Balkhach, qui est, semble-t-il, en voie d'assèchement. Le commerce de la soie, au temps du Bas-Empire romain, a passé par là. Mais surtout c'est le grand passage des nomades. Les Huns l'ont pris au IIIe siècle. Au VIe siècle les Turcs le dominaient. Le commerce y passait tout de même sous les Arabes, et ce sont des querelles de caravanes qui, vers 1217, ont amené les Mongols dans la plaine aralienne. Enfin l'empire mandchou a étendu sa main jusque là, et, quand les Russes se sont présentés à leur tour, ils ont dû laisser le marché de Kouldja à leurs rivaux jaunes.

En face du T'ien-chan, et presque parallèle, s'étend l'Altaï, d'altitude plus modeste. Le pic culminant, le Bieloukha, n'atteint pas 5000 mètres. Par ses pentes septentrionales, par leurs forêts, par leurs mines, on a vu que l'Altaï se rattache au monde septentrional. Au nord-est, les monts Saïan se détachent, avec un pic de 3500 mètres encore (le Monkou-Sardyk), dans le système confus de hauteurs bordant au sud le lac Baïkal. Ici les passages se multiplent, nombre de rivières naissent au sud des monts pour aller couler en Sibérie. Sur la haute Sélenga se trouvent les marchés de Khiakhta et de Maïmatchin, où, à l'époque moderne, les Russes apportaient leurs fourrures et les Chinois leur thé. A l'est, entre la Léna et l'Amour, les montagnes prennent la direction du nord-est, en s'abaissant notablement dans les Iablonovyi (1100 mètres).

Le pays au sud de ces montagnes est la Mongolie. C'est au pied des monts que se réfugie ce qu'elle comporte de vie sédentaire. Là sont les oasis de Kobdo, d'Ouliassoutaï, d'Ourga. Là s'est formé le noyau de la puissance de Gengiskhan, qui remporta sa première victoire près du lac Baïkal. Sa capitale, Karakoroum, vit affluer au XIIIe siècle les ambassadeurs de l'Europe, mais elle a ensuite disparu si complètement qu'on a eu peine à en retrouver les vestiges. En s'éloignant des monts, on a devant soi l'immense mer de sable du Gobi ou Chamo, qui sépare les nomades et la Chine plus efficacement que la Grande Muraille.

Si nous retournons au Pamir pour regarder cette fois au sud, il nous est d'abord difficile de distinguer le Kouen-louen, l'Himalaya et les monts indiens. Dans la région d'où partent les différentes chaînes, l'Indus se fraye un passage par des défilés majestueux qui ont fait l'admiration des pèlerins bouddhistes comme des voyageurs européens. Les monts indiens sont la chaîne qui accompagne à droite le grand fleuve. Ils sont bientôt coupés d'une entaille par où le fleuve de Kaboul, qui s'appelle comme la ville, roule vers l'Indus. C'est la grande porte de l'Inde, par où ont passé d'abord les Indo-européens, puis Alexandre, Bâber et bien d'autres. La chaîne continue ensuite vers le sud, puis livre passage à de nouveaux cols, et s'abaisse sur les déserts du Béloutchistan. L'Indus la longe de près, de plus en plus près même depuis le début de l'ère historique, et il est lui-même serré de près sur sa gauche par le désert de Thurr : dans son cours inférieur, c'est à peine s'il trace une étroite bande habitable entre les solitudes de l'ouest et de l'est.

Le désert de Thurr a gagné depuis quelques siècles, et il semble qu'une irrigation bien conçue pourrait lui reprendre du terrain à l'ouest et au nord ; une ville

qui porte le nom singulier de Minchinabab rappelle le nom de l'Anglais Minchin, qui a fait les premiers efforts dans cette voie. Tel quel, le Thurr continue jusqu'au Gange la barrière de désert de la zone des hautes pressions.

C'est à l'est du Pamir que se détachent les deux chaînes principales, le Kouen-louen et l'Himalaya. La première s'étend, parallèlement au T'ien-chan, sur une longueur de 2000 kilomètres. C'est une très vieille chaîne, d'une altitude moyenne de 6000 mètres, presque sans cols. Si, au nord, elle tombe à pic sur le bassin du Tarym, au sud elle domine de haut le plateau du Tibet. Sur ce plateau, on peut franchir des centaines de lieues, du nord au sud, sans trouver d'altitude inférieure à 3500 mètres. La vie se raréfie sur ces hauteurs, et s'est réfugiée presque exclusivement au sud, sur les pentes de l'Himalaya.

Celui-ci décrit un arc de cercle de 3000 kilomètres, avec la convexité tournée vers le sud, vers la plaine du Gange. Là se trouve le point culminant du globe, le mont Everest (8800 mètres) : le Davalagiri, le Kinchinjanga lui cèdent du reste de peu. Quoique la chaîne soit jeune, elle n'est pas entaillée, ses cols sont très élevés ; de plus, les abords, au sud, en sont défendus par une zone malsaine, le téraï, que nous retrouverons. On ne cite que peu d'armées qui aient tenté ce passage, entre autres celles d'un souverain musulman de l'Inde au XIVe siècle. Chose curieuse, l'Himalaya n'est pas la ligne de partage des eaux. Au nord, il est longé par des contreforts parallèles : ceux de l'ouest sont très élevés (le Dapsang y monte à plus de 8000 mètres), ceux de l'est moins. Entre les contreforts et l'Himalaya propre se creuse un long sillon où coulent, en sens inverse, l'Indus et le Dzangpo. Les deux fleuves franchissent l'Himalaya à 2500 kilomè-

tres de distance l'un de l'autre, pour gagner l'Océan Indien. Mais ni l'un ni l'autre n'ouvre de vraie route : même la haute vallée du Dzangpo est si mal connue que c'est hier seulement que l'identité de ce fleuve avec le Brahmapoutre a été constatée.

A leur extrémité est, le Kouen-louen comme l'Himalaya se heurtent à un ensemble confus de chaînes qui rayonnent sur la Chine méridionale (Alpes du Sseu-tch'ouan). De là descendent de puissants fleuves, le Yang-tseu-kiang, le Mékong, le Salouen et l'Iraouaddy, mais les Européens n'en ont pas encore reconnu les sources. Il est probable que ces hautes vallées ouvrent des passages. D'ailleurs, on sait que les Mongols, que les Mandchous, que le bouddhisme, ont trouvé le chemin du Tibet. Mais, dans l'état actuel, il y a là encore un formidable obstacle aux communications et au commerce.

Toute cette région de chaînes énormes, avec des hauts plateaux déserts, des dépressions en voie d'assèchement, constitue — il est à peine besoin de le dire — un isolant sans pareil au point de vue humain. Il y a là bas des massifs plus étendus que les Alpes, des régions grandes comme la moitié de la France, où la vie, même nomade, ne s'est jamais implantée. Les nomades qui ont de tout temps parcouru les régions tant soit peu herbeuses n'ont trouvé que deux passages bien indiqués, la porte de Dzoungarie et la vallée du Kaboul. Et l'on comprend tout de suite que les civilisations qui sont nées à la périphérie, dans l'Asie Antérieure, dans l'Inde, dans la Chine, aient vécu pendant des millénaires sans contact régulier entre elles. C'est, de loin en loin, par l'immense détour de l'Iran, et surtout, finalement, par la mer, que l'obstacle a été tourné.

Quel était l'état de l'Asie Centrale il y a douze mille ans ? Une chose est sûre, c'est que ses chaînes puissantes se dressaient déjà, avec des glaciers plus grands encore qu'aujourd'hui, avec des passages au moins aussi difficiles (cf. *La Géographie*, 1914, p. 167-8). Elle avait donc déjà, et depuis longtemps, le caractère d'un pôle répulsif. Il est probable seulement que les régions basses, au pied des montagnes, étaient moins désolées que nous ne les connaissons. La dessiccation de l'Asie Centrale paraît avérée. Les indices, il est vrai, ne sont pas tous convergents. Alexandre (cf. app. I, p. 267) a déjà connu les déserts et les steppes du Turkestan russe dans l'état où nous les voyons. En revanche, on assure que le lac Balkhach baisse actuellement de un mètre tous les 15 ans. Il y aurait donc, dans cette région, des récurrences plutôt qu'un phénomène continu. Mais il est probable que, plusieurs millénaires avant l'ère chrétienne, elle a connu une humidité plus grande, et, par suite, des conditions plus favorables à l'homme. La diffusion des céréales (dont la patrie n'a pas encore été établie sans doute possible), d'un bout à l'autre du continent, est certaine pour de très hautes époques. Elle fait entrevoir des possibilités de transferts et de communications, de proche en proche, plus faciles qu'aujourd'hui. Il est permis de sourire des excès d'imagination d'esprits amoureux d'unité, qui font venir de cette région centrale : l'espèce humaine, l'agriculture, la métallurgie, l'écriture, etc., etc., etc., et qui voient dans Bactres « la mère de toutes les cités ». Mais il ne faut pas non plus se représenter l'Asie Centrale comme vouée sans interruption, depuis la fin de l'époque glaciaire, au nomadisme presque universel.

IV

Inde

Le système montagneux de l'Asie Centrale est le point de rencontre de trois mondes. Nous avons parcouru celui qui s'étend à l'ouest et au nord. Il reste à parcourir les deux autres, que sépare l'Himalaya : celui du sud et celui de l'est.

Si, de l'Himalaya, nous tournons nos regards vers le sud, nous avons d'abord devant nous le continent indien.

Outre la formidable barrière de l'Himalaya, le pays est limité, au nord-ouest par les monts Soliman, au nord-est par les chaînes de l'Assam-Birmanie ; il se termine par la grande péninsule triangulaire qui finit au cap Comorin (ce que les anciens appelaient l'Inde Cisgangétique, l'Inde Transgangétique étant l'Indo-Chine). Ce pays est énorme. Il commence à la latitude des côtes sud de la Méditerranée (34°) pour finir à 8 degrés de l'Equateur. Il a 3000 kilomètres de large dans son tronc continental, 1800 encore entre Surate et la côte d'Orissa. Il couvre 3 millions et demi de

kilomètres q., sept fois la France, dix ou douze fois l'Angleterre. Mais il n'est guère qu'une expression géographique. Le désert de Thurr, qui couvre 300.000 kilomètres q., nous force à le diviser en deux parties dont la seconde elle-même se subdivise en deux : le bassin de l'Indus au nord-ouest, et le bassin du Gange au nord-est, avec le Dekkan au sud.

Le bassin de l'Indus forme un monde à part, distinct d'abord par sa latitude plus septentrionale, et parce qu'il est, en gros, hors du domaine de la pleine mousson ; il connaît l'éléphant et le tigre, il ne connaît pas la savane, la jungle. Il doit son unité à l'Indus. Ce fleuve naît dans le Tibet, et traverse d'abord une haute vallée toute tibétaine, peuplée de bouddhistes. Puis il tourne dans les hautes montagnes d'où rayonnent le Soliman, le Kouen-louen, le Karakoroum et l'Himalaya, et franchit cette gorge de 300 kilomètres avec une rapidité foudroyante. En sortant, il entre en terre indienne, contournant le Kachmir, qui, de tout temps, a vécu de la même vie que le Pendjab : Alexandre a dû hâter la bataille contre Porus, pour ne pas laisser intervenir le roi Abisarès. A Attok, l'Indus reçoit, à droite, le Kaboul qui lui amène les eaux et les hommes de l'Iran, de l'Occident. Il devient navigable, et, jusqu'à Mittankoh, se grossit des quatre rivières de gauche, Jeloum, Tchinab, Ravi, Sutledj. A Mittankoh il lui reste encore 500 kilomètres à parcourir, mais il est maintenant assez puissant pour se frayer passage entre les hauteurs brûlantes du Béloutchistan et les sables du Thurr. Et il débouche par un delta de 78 kilomètres de front. Les quatre rivières de gauche forment avec lui le Pendjab (300.000 kilomètres q.) On y distingue deux régions, à la jonction desquelles s'élèvent les grandes villes de Lahore et d'Amritsar. Celle de l'ouest est plus sèche et fournit surtout le blé ; celle de l'est,

qui sent déjà les effets pluvieux de la mousson, se prête à la culture du riz. Le Sutledj (Hyphasis) s'est déplacé légèrement vers l'ouest depuis le temps où il arrêta Alexandre. Il naît près de l'Indus et franchit l'Himalaya près de Simla, par un passage qui serait important s'il ne conduisait à la partie la plus déserte du Tibet. Dans son cours inférieur, par suite de son déplacement, il a cédé au désert un terrain qu'on commence seulement à récupérer. Le débouché de toute cette région (qui a aujourd'hui 25 millions d'habitants) est le port de Kuratchi aux bouches de l'Indus, successeur de l'antique Pattala. C'est une ville de 100.000 âmes, en relations avec l'Occident. Elle est nettement séparée des ports du Dekkan par cette curieuse région où le désert de Thurr et la mer d'Oman se mêlent si intimement dans le Rann de Katch.

Le bassin de l'Indus, le Sind, a toujours eu une histoire plus ou moins mêlée à celle de l'Occident. Les Ariens, croit-on, se sont arrêtés là longtemps (2e millénaire avant Jésus-Christ) avant de continuer au sud-est. Les Achéménides et Alexandre ont compté le Pendjab comme leur revenant. Là ont régné des princes gréco-bactriens, puis des « Indoscythes », si importants comme propagateurs du bouddhisme ; puis des Huns Ephtalites sont venus, et enfin les musulmans qui, eux aussi, ont semblé longtemps vouloir se borner à cette possession. L'islam a jeté là des racines plus profondes que dans n'importe quelle autre partie de l'Inde. Les Mongols, puis les Afghans, eux, n'ont guère fait que passer, et ont provoqué la réaction des Sikhs, Hindous teintés d'islam, qui ont éliminé la caste. Enfin les Anglais étaient depuis près d'un siècle installés au Bengale quand ils ont annexé (1843) cette marche de l'Occident vers l'Inde ; par un curieux paradoxe, ce sont les hommes de l'extrême Occident qui, les pre-

miers, en poussant chemins de fer et garnisons jusqu'à Peschaver et à Quettah, ont retourné la « marche » vers l'ouest.

Le désert de Thurr ne s'avance pas tout-à-fait jusqu'à l'Himalaya: il laisse place à un dos de terrain cultivable, qui n'a pas 300 mètres de hauteur, mais qui suffit à séparer, du Sutled, la Djumna, et à la faire tourner à l'est. Sur cette rivière se trouve la ville de Panipat, où ont été livrées cinq batailles meurtrières et décisives : en 1398 par Timour, en 1526 par Baber, en 1556 par Akbar, en 1739 par Nadirschah, en 1761 par les Afghans. C'est assez dire que c'est le couloir obligé pour les envahisseurs de l'Occident, celui qui leur a toujours livré le bassin du Gange, l'Hindoustan propre.

La Djumna et le Gange prennent naissance sur le versant sud de l'Himalaya, le second dans une grotte que la vénération des Hindous a rendu fameuse. Ils coulent parallèlement, encerclant une Mésopotamie, le Doab, que de gigantesques travaux d'irrigation fertilisent. Sur la Djumna s'élèvent Delhi et Agra, les capitales des Grands Mogols, les sièges alternatifs de l'*ordou* (campement) où est née cette langue hybride, locale, mais bariolée de persan et d'arabe, que parlent aujourd'hui 200 millions d'habitants de l'Inde sur 300. Sur le Gange se trouvait le vieux royaume d'Oude, qui ne fut annexé par les Anglais qu'en 1856, et devint presque aussitôt le théâtre des horreurs de la guerre des Cipayes. Après Allahabad, confluent des deux fleuves, le Gange est un puissant fleuve, et, traversant une contrée où la mousson règne en été, il a pour vallée un des pays les plus luxuriants du globe, luxuriant en végétation, luxuriant en population. C'est là que les Ariens ont développé leurs dogmes fondamentaux et leur système social, où la caste tient lieu de patrie :

Bénarès est encore la ville sainte par excellence. Là est né le bouddhisme. Là, à Palibothra (Patna), fut la capitale des grands empereurs mauryas du IIIe siècle avant Jésus-Christ, qui propagèrent le bouddhisme et négocièrent avec les successeurs d'Alexandre. Là encore, au IVe siècle après Jésus-Christ, fut le noyau de la puissance des Guptas. Les musulmans vinrent au XIVe siècle, mais les Grands-Mogols eux-mêmes ne purent faire prévaloir l'islam, pas plus que n'avait prévalu le bouddhisme, sur la vieille religion. Et les Anglais, sans essayer la conquête morale, se sont bornés à développer les sources de la prospérité matérielle : il y a là une région qui peut rivaliser avec l'Europe occidentale et la Chine propre (170 habitants au kilomètre q.).

La basse vallée du Gange comprend un delta énorme, où le fleuve sacré se mêle au Brahmapoutre. Ce pays, le Bengale, a toujours gardé sa physionomie propre, d'autant que de vastes parties du delta sont encore aujourd'hui livrées à la jungle. C'est là que la puissance anglaise a d'abord pris racine. A Plassey est le théâtre de la victoire de Clive (1757). Calcutta, sur le bras occidental du fleuve, est maintenant une des grandes villes de commerce et d'industrie du monde (plus de 1 million d'âmes).

Nous avons dit quelle barrière est, au nord du Gange, l'Himalaya, depuis la région où passe l'Indus et le Sutledj, jusqu'à celle où passe le Dzangpo-Brahmapoutre. Il tombe très à pic sur la grande plaine alluviale, laissant sous lui la région boisée et marécageuse du *téraï*, aux fièvres foudroyantes. Quoique les affluents de gauche du Gange y donnent accès, les Anglais ont laissé indépendants les petits états du Népaul et du Bhoutan, se contentant d'y chercher des mercenaires que la guerre récente a rendus populaires chez nous

(les Gourkhas). Ce sont des jaunes par le type, sinon par la langue. Mais ils semblent s'être infiltrés plutôt par l'est que par le nord. Là, dans la basse vallée du Brahmapoutre ou Assam, le pays le plus pluvieux du globe (10 à 12 mètres à Tcherapundji), commence le domaine des Birmans, qui sont déjà des jaunes.

Au sud, des affluents de la Djumna et du Gange, un seul est vraiment important, la Sone, qui conflue à Patna. Elle arrose le sillon où coule en sens inverse la Nerbuddah : c'est la voie naturelle du Gange à la côte ouest. Au débouché sur l'ouest, le grand empereur Aurengzeb avait jeté Aurengabad. Les Anglais ont annexé directement cette région, et y ont tracé le chemin de fer de Calcutta à Bombay.

A l'est du Thurr et au sud du Gange on fait quelquefois commencer le Dekkan. A partir de là, en effet, jusqu'à la mer, dominent les roches anciennes. Mais elles forment plusieurs régions bien distinctes.

Au sud-est, le Thurr s'arrête devant les monts Aravalli, où le mont Abou, sanctuaire de la secte des Jaïns, s'enlève jusqu'à 1720 mètres. Le pays au sud-est est le plateau de Malva, qui a constamment abrité les vaincus contre les conquérants venus du Nord. Là se sont réfugiés, devant les progrès des musulmans, les Radjpoutes. Les Grands-Mogols, par la vallée du Tchambal, affluent de la Djumma, ont pénétré sur le plateau, mais, sitôt que leur puissance faiblit, la région vit s'installer, venant du sud, les Mahrattes, que les Anglais eurent tant de peine à soumettre. Sur ce plateau déjà pluvieux, mais encore non visité par les torrents d'eau de la mousson, l'Angleterre a constitué un des domaines principaux du coton, qui s'exporte à l'ouest par Surate et Bombay.

Les monts Vindhya, avec des altitudes de 2000 mètres, sont le rebord de ce plateau sur le sillon de la

Sone et de la Narbaddah, dont nous avons parlé. Au sud-est s'étend un autre plateau, le Gondwana, lui aussi refuge tout préparé pour les récalcitrants. Les maîtres de la vallée du Gange ont constamment visité de leurs battues les « Gonds », parmi lesquels se sont conservés les vestiges des plus vieilles religions de l'Inde. Arrosée par les moussons, couverte de puissantes forêts aux essences rares, cette région est à demi respectée des Anglais, quoiqu'on y ait trouvé de la houille tant sur les bords du Gange qu'à l'autre extrémité, en Bérar. Elle est encore aujourd'hui pauvre en chemins de fer. Aussi la côte d'Orissa, qui la termine sur le golfe du Bengale, est-elle la terre classique des famines : celle de 1878 a laissé un souvenir d'horreur encore vivant.

Au sud, le Godavéri coupe la péninsule presque de bout en bout, naissant près de la mer d'Oman, et finissant dans le golfe du Bengale (750 kilomètres, que les sinuosités doublent). Par delà commence le vrai Dekkan. Il comprend deux plateaux séparés par la Krichna : le Nizam au nord s'élève à 400 mètres, le Mysore au sud à 900. Les rebords sur les deux mers s'appellent *Ghats* (terrasses). Les *Ghats* occidentales l'emportent de beaucoup en continuité et en hauteur. Elles reçoivent en plein la mousson d'été et en rejettent sur la côte les pluies torrentielles. Il en passe assez pour alimenter des fleuves comme le Godavéri, la Krichna, le Kaveri, qui descendent vers la mer opposée. Les Ghats orientales, plus humbles, les laissent passer, s'ouvrant aussi plus facilement aux chemins de fer transindiens.

L'intérieur, plus à l'écart encore que les plateaux du Rajpoutana et du Gondwana, se prête encore mieux au rôle de refuge, et les populations mixtes de l'Inde, les Dravidiens, y ont maintenu leur originalité linguistique, et par endroits ont même échappé au

brahmanisme. D'autre part, par ses forêts aux essences rares, par ses trésors (les trésors de Golconde!), il tentait les ambitieux. Les musulmans y ont fondé un état où se trouve une de leurs villes saintes, Haïderabad. Dans le Mysore au contraire, la vieille religion a vécu avec une nuance spéciale, la prédominance du culte de Vichnou sur celui de Siva. Là, sous l'impression des victoires de Suffren, s'est constitué à la fin du XVIII[e] siècle un foyer de résistance dont les Anglais ne sont venus à bout qu'en 1799.

La côte indienne, aussi bien celle de l'ouest (Malabar) que celle de l'est (Coromandel), est donc réduite par les Ghats à une bande étroite. Là ont toujours vécu des états particuliers qui ont masqué l'intérieur aux navigateurs étrangers. Des dialectes spéciaux, pourvus de littératures originales, le canarèse à l'ouest, le tamoul à l'est, s'y sont maintenus. Les Gréco-Romains ont connu le royaume de Pandion, à l'embouchure du Kavéri. Puis les visites des Malais et des Arabes ont fait fleurir de grands ports. Sur le golfe du Bengale ont prosperé Masulipatam, Négapatam, etc. Sur la mer d'Oman, les Arabes du moyen-âge affluaient à Surate et à Calicut, les Parsis (Iraniens restés fidèles au zoroastrisme) à Bombay, les Juifs à Cochin. Les chrétiens, cherchant à retrouver les traces de Saint Thomas, ont paru d'abord à Calicut avec Vasco de Gama (1499), mais ont bientôt cherché surtout l'est. Portugais, Hollandais, Français se sont portés de ce côté. Les Anglais ont eu là leur première capitale, Madras, qui compte aujourd'hui plus du demi million d'habitants. Au XIX[e] siècle, elle a été éclipsée par Bombay, la ville du N. O., qui atteint aujourd'hui un million d'âmes.

A l'Inde se rattache étroitement la grande île de Ceylan : un abaissement de la mer de 5 mètres suffi-

rait à la joindre au continent, et pourtant le caractère de la faune est très spécial. Les pics de 2500 mètres se voient au loin dans la mer et ont attiré la vénération des fidèles de tous les cultes. Le bouddhisme, qui est venu là dès le IIIe siècle av. J.-C., a suivi le brahmanisme. Puis les musulmans et les chrétiens ont vénéré aussi le « pic d'Adam ». Les grands ports sont à l'ouest : Pointe de Galle, longtemps dominant, maintenant éclipsé par Colombo, qui compte 211.000 âmes.

A 300 kilomètres à l'ouest, les archipels, tous coralligènes, des Laquedives et des Maldives, abritent des restes de vieilles populations indiennes. Un coquillage qui y est indigène, le *caurie*, est devenu il y a longtemps la monnaie courante dans l'Afrique orientale : c'est dire l'antique importance de ces îles pour la navigation. Il en est de même des îlots, également coralligènes, de Diégo Garcia. Ils sont bien plus éloignés au sud, mais, par le fait de la mousson, ils étaient, au temps de la navigation à voiles, encore compris dans le circuit qui conduisait de Bombay à Madras. Nous allons revenir sur tout ceci.

Rappelons les plus essentielles des circonstances géographiques qui ont determiné les destinées humaines de l'Inde. Nettement isolée au nord, mais s'avançant de 1500 kilomètres dans l'Océan Indien, l'Inde appartenait naturellement au monde mélanésien qui vivait sur tout le pourtour de cet Océan. Mais une porte importante s'ouvrait au N.-O., sollicitant des invasions : les Ariens d'abord, qui ont donné à l'Inde les langues, la religion, le système social, et en somme son unité relative, — puis les Grecs, les « Indoscythes », qui ont porté le bouddhisme vers le nord, et combien de races ou de hordes ! — puis les musulmans qui sont aujourd'hui 50 millions dans l'Inde (un tiers des

musulmans existants), enfin les Mogols. Le bassin du Gange était la terre privilégiée, celle qui se prêtait, comme l'Egypte, la Mésopotamie et le bassin du Houang-ho, à voir naître la civilisation, celle où s'est élaborée la croyance et la loi, celle enfin où ont eu leur centre les rares puissances qui aient réuni momentanément l'Inde entière, Açoka (250 av. J.-C.) comme Aurengzeb (1658-1707) et les Anglais : là encore est le grand foyer de population.

Le Dekkan, dans ses plateaux et ses chaînes, dans ses forêts et ses jungles, offrait un refuge à tous les vaincus récalcitrants ; par lui, l'Inde est devenue ce fouillis de races, de langues, de religions, de formations politiques, hétérogènes, irréductibles, qui facilitent toutes les conquêtes, mais rendent absolument superficielle toute domination d'ensemble, les cellules élémentaires seules, le village et la caste, bravant les millénaires. Enfin, le caractère massif de la péninsule, qui n'a que 5000 kilomètres de côtes, faisait de ses côtes un domaine à part, particulièrement hospitalier aux peuples navigateurs (nous verrons pourquoi), mais où ils glissaient sans laisser de traces. C'est seulement depuis cent cinquante ans (d'hier !) qu'une de ces thalassocraties a réussi, grâce à un concours de circonstances favorables, à rassembler sous son pavillon ces 300 millions d'âmes, qu'elle gouverne avec 150.000 soldats et 100.000 colons.

Océan Indien

L'Inde est le centre d'un monde maritime particu-

lier, auquel elle donne son nom : l'Océan Indien (75 millions de km. q.).

Il se distingue de l'Atlantique et du Pacifique parce que la moitié nord lui manque : il ne projette sur l'Asie que trois golfes, mer Rouge, mer d'Oman, golfe du Bengale. Mais il s'étend largement au sud de l'Equateur, avec des profondeurs de 4000 ou 5000 mètres, et seulement quelques îlots coralligènes. Il a 8000 kilomètres de large entre les pointes extrêmes de l'Afrique et de l'Australie, à la hauteur du 40e degré de lat. Sud (latitude correspondant à celle de la Méditerranée dans l'autre hémisphère). Là il se confond avec l'Océan Austral.

Ses golfes du nord sont peu profonds, ne dépassant presque nulle part 3000 mètres. Nous connaissons la mer Rouge : un courant d'alimentation, très net au détroit de Bab-el-Mandeb, soutient son niveau. La mer d'Oman projette elle-même un golfe non moins historique : le golfe Persique, trop peu développé, celui-là, pour que le courant soit bien net. Au contraire, le golfe du Bengale s'enfonce en pointe jusqu'aux bouches du Gange et du Brahmapoutre, avec les îlots des Andaman et des Nicobar, où de vieux documents chinois signalent des « hommes velus » qui sont les restes réfugiés de très vieilles races. Et tout cet ensemble de mers est trop étroit pour permettre l'établissement d'un grand courant nord-équatorial. Malgré les marées qui étonnèrent les amiraux d'Alexandre, les fleuves viennent y mourir dans de grands deltas, l'Euphrate et le Tigre, l'Indus et le Gange, plus l'Iraouaddi et la Salouen que nous retrouverons.

A l'ouest, l'Océan Indien se heurte, sur 5 ou 6000 kilomètres, au mur de l'Afrique, presque droit du cap Guardafui au cap de Bonne-Espérance. En avant, la

seule grande île de l'Océan Indien, Madagascar, plus grande que la France. Les Comores au N.-O., les Seychelles au N.-E., la Réunion et Maurice à l'est, lui font escorte : il y a 1500 kilomètres des Seychelles aux Maldives, qui annoncent l'Inde. A l'est, la presqu'île indo-chinoise, Sumatra, Java, et les îles qui suivent jusqu'à Timor, font une ceinture presque continue; entre Timor et l'Australie seulement, sur 500 kilomètres, l'Océan Indien mêle ses eaux au Pacifique. Puis les côtes nord et ouest de l'Australie, sur 3000 kilomètres, opposent une barrière aussi massive que celle de l'Afrique. Il y a donc place là pour un circuit sud-équatorial nettement développé : les eaux froides viennent de l'ouest se briser contre l'Australie, s'y replient en longeant l'Equateur, et le courant retourne chaud sur la côte de Mozambique. Au centre, une région de calmes.

Mais le phénomène qui domine la vie de l'Océan Indien, c'est la mousson. On sait que c'est le phénomène des brises journalières de toutes les côtes, reproduit sur une immense échelle par le contact de la masse continentale de l'Asie et de la masse maritime de l'Océan Indien. En hiver, des couches denses d'air froid se posent sur l'Asie Centrale et la Sibérie (pression moyenne 762 mm.), envoyant les vents au S. O. sur la mer d'Oman, au S. sur le golfe du Bengale, au S. E. sur les mers de Chine. En été au contraire, l'air surchauffé s'élève sur l'Asie (pression moyenne 748 mm.), et les vents reviennent de la mer, chargés des pluies que nous avons vu s'abattre sur l'Inde orientale, et que nous verrons s'abattre sur la Chine. Au moment du renversement, au printemps et à l'automne, se produisent les cyclones redoutés dans tous ces parages : ils font paraître assez légitime l'horreur traditionnelle qu'a inspirée la mer aux Hindous comme aux Chinois.

Cette alternance rigoureuse des saisons (mousson vient de l'arabe *mausim*, saison) a eu, au point de vue humain, une importance de premier ordre. Nous avons indiqué ses conséquences pour les terres cultivées. Elle en a eu de plus graves encore pour la navigation. Elle a dû être vaguement remarquée et exploitée par des populations de marins, bien avant qu'Hippalos (contemporain de J.-C.) la montrât aux Méditerranéens. Nous avons des raisons de croire qu'elle explique les relations de l'Yémen avec l'Inde, avec Ophir, vers 1000 av. J.-C. Plus tard, mais encore avant notre ère, elle a prolongé les relations des Malais avec l'Inde jusqu'à la côte d'Afrique. Car les Malais qui se sont établis à Madagascar et y sont encore, s'ils étaient déjà hindouisés comme le prouve leur calendrier, ne semblent pas avoir encore connu le bouddhisme. Si les témoignages formels manquent jusqu'à l'époque arabe, cela tient à la nature de nos sources. Les Indiens n'avaient pas le sens de l'observation précise, et les courses maritimes si actives qui touchaient leurs côtes, nous avons dit pourquoi, ne se répercutaient pas sur l'intérieur. Quant aux Méditerranéens d'une part, aux Chinois de l'autre, il s'agissait là de faits lointains qui ne les intéressaient pas directement. Mais les Arabes, devenus un peuple impérial à partir du VIIe siècle ap. J.-C., ont trouvé ces relations en vigueur et y ont participé. Leurs historiens, leurs géographes, enregistrent la colonisation d'Aden par des hommes venus des îles de la Sonde, et la présence de ces mêmes hommes à Komr (Madagascar) ne les étonne pas ; ils ont vu des puissances politiques agir d'une extrémité à l'autre de l'Océan, où peut-être des Suffrens inconnus ont, au moyen-âge, livré des batailles navales. Les Portugais ont continué la tradition, et la mousson a réglé les naviga-

tions européennes tant qu'a duré la marine à voile. Au XIXe siècle, les progrès de la linguistique ont permis aux Européens de préciser le degré de parenté des Malais de l'Insulinde avec une partie des Malgaches, parenté que les Arabes avaient déjà indiquée.

Ainsi le monde de l'Océan Indien a formé, presque dès le début des temps historiques, une réelle unité qu'il fallait indiquer, avant d'en étudier les parties extrêmes : nous commencerons par l'Afrique, et nous passerons ensuite aux îles de la Sonde et à l'Australie.

Afrique

Nous n'avons plus à nous occuper ici que de la partie de l'Afrique qui relève du monde indien, c'est-à-dire de la partie centrale et méridionale. Mais il est indispensable de dire d'abord quelques mots de l'aspect général de ce continent nettement délimité (30 millions de kilomètres q.).

Ce qui distingue l'Afrique entre tous les continents, c'est qu'elle est coupée en deux par l'Equateur. A la vérité, la partie septentrionale est très large (7 ou 8000 kilomètres), tandis que la partie méridionale se termine en pointe, — ceci par suite de l'échancrure du golfe de Guinée, correspondant aux échancrures des deux autres continents du sud, Amérique du Sud et Australie. Les extrémités sont à peu près à la même latitude (35° ou 40° latitude Nord et Sud). Il en résulte que l'Afrique présente d'une manière typique la succession des climats et des zones de part et d'autre de

l'Equateur. Cette régularité n'est troublée que dans l'Afrique orientale, nous verrons pourquoi.

La zone équatoriale est caractérisée par des températures élevées et, plus encore, particulièrement égales. L'air, constamment surchauffé, s'élève verticalement, abandonnant l'humidité dont il est surchargé, d'où une saison de pluies extrêmement longue, qui se déplace légèrement vers le nord dans les mois qui avoisinent juillet, vers le sud dans ceux qui avoisinent janvier, suivant le déplacement du soleil entre les tropiques. Le sol est couvert d'une végétation luxuriante, de forêts aux essences multiples, où les arbres surgissent au milieu d'un monde végétal inférieur non moins varié. Dans la région du haut Congo, Stanley a marché cent jours dans cette forêt. On la soupçonnait déjà d'après l'analogie de l'Amérique du Sud et des îles de la Sonde : elle est aujourd'hui connue.

Au nord comme au sud de cette zone commence la savane. Les températures s'abaissent, les saisons s'ébauchent ; il y a deux saisons de pluies correspondant aux deux passages du soleil — deux saisons qui se confondent en une très courte, en arrivant aux tropiques. La végétation est donc moins puissante. La forêt n'apparaît plus que sporadiquement, le long des cours d'eau. Ce qui domine, ce sont les herbes : elles atteignent par endroits 2 à 3 mètres de hauteur. Dans la zone du nord, la région herbacée se termine par une véritable forêt de mimosas, qui trace à peu près la limite du Soudan et du Sahara. Les deux savanes, contournant la forêt équatoriale, se rejoignent dans l'Afrique orientale.

En continuant à s'écarter de l'Equateur, on arrive à la zone des hautes pressions, avec ciel clair, pluies rares et humidité très faible. Très brusquement la savane fait place à la steppe, puis au désert de pierres ou de

sable. L'analogie se poursuivant même dans le détail entre les deux hémisphères, il existe, à la lisière des déserts, des lacs à surface variable, gonflant démesurément à la saison des pluies, le Tchad au Nord, le grand Makarikari au Sud. Quant au désert, la différence de largeur du continent qui, à cette latitude, est énorme, lui fait des dimensions très diverses. Au nord, c'est le Sahara, la plus vaste masse désertique du globe. Au sud, le Kalahari ne couvre que 700.000 kilomètres q., et encore présente-il partout les maigres herbes qu'on appelle le *bush*.

Enfin, aux deux extrémités, l'on trouve une petite zone tempérée, aux étés encore chauds, mais aux hivers assez pluvieux, grâce à la prédominance des vents d'ouest. Au nord, elle comprend l'Afrique Mineure et la Cyrénaïque. Au sud, c'est la colonie du Cap. Là encore, l'analogie se poursuit dans le détail, grâce à des accidents orographiques dont nous verrons la nature. Aux deux chaînes de l'Atlas correspondent les deux chaînes des Nieuwevelde Berge et des Draken-Berge, aux hauts plateaux algériens les *Karroos*. Et la région littorale, le Tell, est de part et d'autre limitée à une bande étroite.

Si nous passons à l'étude de la structure, l'Afrique est caractérisée d'abord par sa massivité. Remarquons pourtant qu'elle partage ce caractère avec la plupart des continents, et qu'il ne nous frappe que par opposition avec notre Europe, si exceptionnellement articulée. Mais au lieu de renfermer un système de hautes montagnes centrales comme l'Asie, l'Afrique est nettement un plateau ; ceci est sûr dans l'ensemble depuis cinquante ans. Ce plateau a des altitudes différentes ; il est moins haut dans le nord (autour de 500 mètres) et va en s'élevant dans le sud (autour de 1000 mètres). Partout le climat présente les traits ca-

ractéristiques du climat de plateau, très continental : sauf dans la zone équatoriale, presque partout l'Afrique connaît les hivers froids.

Les rebords du plateau ne se présentent pas partout avec la même netteté. Au nord, en dehors de l'Atlas dont nous avons vu le caractère particulier, le plateau s'abaisse très graduellement vers la Méditerranée : le Nil franchit sa dernière cataracte à plus de 1000 kilomètres de la mer. A l'ouest, la continuité du rebord est plus marquée. Le massif du Fouta-Djalon dépasse les 1000 mètres. Les monts de Kong ont été reconnus beaucoup moins imposants qu'on ne les supposait, mais un pic y atteint 1000 mètres. Au sud du Congo, la chaîne côtière contient des pics de 2500 mètres. Au sud, nous avons parlé des deux chaînes des Nieuwevelde Berge et des Draken Berge : dans la seconde un pic dépasse 3000 mètres. A l'est seulement, on ne peut plus parler de rebord. Il y a là, du fond de la mer Rouge à l'embouchure du Zambèze, une grande fracture orientée nord-sud, une zone de bouleversements récents, qui isole la région assez étendue située à l'est : le Cap Guardafui s'avance à 1000 kilomètres de cette fracture, — d'où le caractère spécial de l'Afrique orientale.

L'Afrique contient de grands fleuves, qui s'alimentent par les neiges des montagnes élevées des rebords du plateau, ou par les pluies équatoriales. Leur volume d'eau est considérable, exception faite pour les *ouadis* de l'Afrique Mineure, auxquels ressemblent les fleuves du sud, Orange et Limpopo. Ces fleuves se sont frayé passage dans la masse du plateau, tous sont coupés de cataractes. C'est au rebord du plateau que sont les plus imposantes de ces cataractes, généralement près de la côte. Il en est résulté que la valeur de ces grands fleuves a été très limitée comme voie de péné-

tration. L'exemple frappant est le Nil. Bien que sa vallée inférieure ait abrité la plus vieille civilisation du monde, qu'elle ait appartenu ensuite à des peuples civilisés et curieux, Perses, Grecs, Romains, et qu'elle soit entrée à partir du VII[e] siècle dans l'unité musulmane, le mystère des sources du fleuve n'a été éclairci qu'au XIX[e] siècle; fait plus remarquable encore, les Européens ne l'ont dissipé qu'en partant de la côte orientale.

Les côtes d'Afrique sont d'abord remarquablement peu articulées: pour 1145 kilomètres q. de surface, l'Afrique a 1 kilomètre de côte, alors qu'en Europe la proportion est de 280 à 1. Puis, par le fait de la structure orographique, les côtes formaient une zone littorale, fortement isolée de l'intérieur. Ajoutons que, par suite de l'alluvionnement des grands fleuves, que les courants marins dispersent sur de longues étendues, elles sont souvent dangereuses et malsaines. Tout ceci explique qu'elles aient peu sollicité les hommes de l'intérieur. Les premiers navigateurs qui aient laissé des rapports sur ces côtes, les Phéniciens, semblent n'y avoir pas trouvé d'hommes. Encore aujourd'hui, c'est tout juste si l'on signale, sur cette étendue malgré tout immense, quelques populations de marins : en Guinée (les *Krous*), et vers Zanzibar. Les étrangers n'ont pas été sollicités davantage : pendant des siècles ils se sont contentés d'attendre à la côte les caravanes d'esclaves qu'y déversait libéralement l'anarchie intérieure. Ici encore, il faut faire des réserves pour la côte orientale.

En voilà assez pour que nous puissions passer à l'étude du détail. Nous avons déjà parlé de l'Afrique méditerranéenne, et du désert qui explique sa position spéciale au point de vue humain, le Sahara. Nous prendrons maintenant:

1° la savane du nord ou Soudan ;

2° la zone équatoriale ou Congo;

3° la savane, le désert et la région tempérée de l'Afrique australe;

4° l'Afrique orientale, qui, nous l'avons indiqué, a une situation particulière.

Soudan

Vers le 20e degré de latitude nord, à 4° plus au Sud que le tropique du Cancer, le Sahara, de l'Atlantique à la mer Rouge, fait place à la savane, au Soudan. Cette zone se termine à peu près au 5e degré de latitude nord, pour faire place à son tour à la forêt équatoriale. Malgré les incendies que les hommes y allument depuis des millénaires, la région herbacée a conservé, dans les grandes lignes, sa physionomie.

Elle commence, à l'ouest, auprès des montagnes côtières qui forment le rebord de l'Afrique. Le massif de l'Adrar appartient encore au Sahara, mais le Fouta-Djalon et les hauteurs ambitieusement appelées « monts de Kong », épousant la courbure du littoral, séparent la savane soudanaise de la côte de Guinée. Elles sont assez hautes, et reçoivent assez de pluies pour alimenter des fleuves importants. Le plus septentrional d'entre eux, le Sénégal, né sur le versant est, franchit la chaîne par des rapides et vient finir près du Cap Vert. A son embouchure se sont fixés les plus vieux établissements français d'Afrique, Dakar, Saint-Louis, Gorée. On sent encore là l'in-

fluence du désert, mais le bassin du Sénégal connaît pourtant une saison des pluies, et la verdure. Les autres rivières descendent en général directement de la montagne à la côte, sauf la Volta et enfin le Niger, qui, eux aussi, percent les monts. Sur cette côte (Guinée), les pluies des montagnes et la présence d'un courant chaud ont prolongé vers le nord la forêt équatoriale, et les mangliers de la Guinée se rattachent sans interruption aux silves du Cameroun et du Congo. La côte est encombrée d'alluvions que le courant étale, elle est hérissée d'obstacles qu'affrontent seuls les Krous, elle est malsaine ; la Volta et le Niger finissent même par des deltas.

La mer qui baigne cette côte se trouve dans la région des calmes équatoriaux, jadis redoutés de la navigation à voile. Aussi les premiers navigateurs portugais, à partir des îles du Cap Vert, dernier anneau des « Iles fortunées », piquaient-ils droit au sud pour abréger la traversée de la zone : une très légère déviation vers l'ouest devait suffire, dès lors, et a suffi à les mener au Brésil. Cette proximité relative de l'Amérique a eu de fatales conséquences pour les nègres de Guinée; tous les peuples européens fondèrent là des comptoirs où l'on embarquait la marchandise humaine pour les plantations transatlantiques.

Nous avons dit, en parlant des fleuves d'Afrique en général, pourquoi le Sénégal, la Volta, etc., se prêtaient mal au rôle de voie de pénétration. Ce n'est qu'au milieu du XIXe siècle que les Français ont utilisé le Sénégal pour s'avancer, de Kayes, vers le haut Niger. C'est plus tard encore que la Volta a été remontée; l'importance de Ouagadougou date d'hier. Enfin le Niger était connu depuis longtemps sur presque tout son parcours lorsque, en 1879, ses sources ont

été trouvées dans le Fouta-Djalon, prises à revers comme celles de presque tous les grands fleuves africains.

Le Niger est un fleuve de 4000 kilomètres. Il décrit une grande courbe vers le nord avant de venir, aux chutes de Boussa, retraverser les montagnes : c'est plus bas qu'il reçoit à gauche la Bénoué, qui se prête donc à servir de voie pénétration. Son delta est au fond du golfe de Guinée. Vers le milieu de son cours, il s'avance an N. jusqu'au désert.

Au sud, le pays se prête à l'élevage et à l'agriculture. Il offre des produits spéciaux, l'arachide, l'arbre à beurre. Dans la boucle du Niger ont vécu de tous temps des peuples nègres, Mandingues de divers noms, mais leur inaptitude politique semble les avoir livrés, depuis le XVI[e] siècle, à la race guerrière des Peuls ou Fellatahs, qui les ont dominés : au Nord-Ouest se sont maintenus les Toucouleurs. Les caractères somatiques, assez distincts de ceux des nègres, et l'islam, portent à attribuer aux Peuls une origine septentrionale ou orientale. Le caractère de la langue, qui n'a rien de berbère, indiquerait plutôt l'origine orientale. Mais, si l'islam a pénétré à Gao dès 1009, les révolutions du Soudan n'ont guère trouvé d'annalistes après la décadence musulmane.

Le Niger, comme le Sénégal, est presque partout divisé en bras qui enferment des îlots, en *marigots*. Il offre, aux basses eaux, maint passage facile. Il protégeait mal les sédentaires contre les nomades du désert qui les touche au nord. Ceci est devenu gros de conséquences quand le fanatisme musulman d'une part, et le goût des esclaves noirs d'autre part, se sont assis aux bords de la Méditerranée. Les Berbères du Sahara ont régné sur les rives du Niger, et ont occupé (1213?), à l'extrémité nord de sa courbe, Tom-

bouctou. Encore au XVIe siècle, les relations politiques n'étaient pas coupées; et les caravanes d'esclaves ont tracé leurs pistes sinistres à travers le Sahara, variant leurs itinéraires selon l'humeur et le pouvoir des nomades dominants, Touaregs à l'ouest, Tibbous à l'est.

A 800 kilomètres à l'est du Niger, dans une dépression relative (244 mètres d'altitude), s'étend le lac Tchad, nappe d'eau grande comme la Sicile, mais à étendue et à physionomie variables suivant les saisons. Les bords mêmes ne permettent guère que la pêche. Sauf au nord, il est entouré de hauts plateaux plus favorisés : le Sokoto à l'ouest, le Bornou et le Baghirmi au sud, sur les bords de son grand affluent le Chari, enfin le Kanem et le Ouadaï à l'est. Là, la vie sédentaire, agricole, était possible; l'industrie même a fleuri dans le Baghirmi. Cette région est à la limite du Soudan occidental et du Soudan oriental. Elle a vu, avant Hérodote, s'égarer des hommes venus des oasis égyptiennes, qui ont atteint le Niger. Par la suite, les traitants musulmans ont retrouvé ce chemin, et l'ont largement employé.

A l'est, dans le Darfour, dans le Kordofan, nous atteignons des régions dont les eaux vont au Nil. Elles se rassemblent, par une pente très lente, dans le Bahr-el-Gazal, qui les conduit au grand fleuve vers Fachoda. De fortes roselières, secouées par les vents et par les crues, ont formé de tout temps, sur le Bahr-el-Gazal et sur le Nil même, une véritable barrière, le *Sedd*, qui n'a pas été un des moindres obstacles propres à décourager les gens venus du nord.

Aux temps lointains où l'Egypte était unie à l'Ethiopie (2e millénaire av. J.-C.), ses sujets se sont égarés parfois dans la savane, et ont rapporté aux bords de

la Méditerranée la renommée des peuples nains, les pygmées, en lutte perpétuelle avec les grands échassiers du pays chillouk. Puis le royaume d'Ethiopie s'est interposé entre le monde méditerranéen et le monde proprement noir, et les influences qui se sont avancées au sud, par exemple le christianisme, ont appuyé vers l'Atbara, vers le Nil Bleu, vers l'Abyssinie, plutôt que dans la steppe herbeuse. L'islam même a longtemps trouvé là une barrière. C'est Méhémet-Ali qui le premier a songé à réunir tous ces pays en une domination politique : il a jeté au confluent du Nil Bleu le poste de Khartoum (1823). Lentement, la domination égyptienne s'est avancée vers le Nil équatorial, qu'elle atteignit seulement vers 1870. Elle amenait avec elle la traite, et, quand l'Angleterre s'installa en Egypte (1881), le fanatisme musulman, s'alliant aux intérêts matériels lésés, arracha aux gens du nord tout le Soudan égyptien. La victoire de Kitchener à Omdurman (1898) a rétabli le lien brisé.

Si les intrusions venues du nord ont été tardives, il n'en est pas de même de celles qui sont venues de l'est. Au point où le Nil décrit une grande courbe de ce côté, vers Berber, à la limite du désert nubien et de la savane soudanaise, le fleuve n'est qu'à 400 kilomètres de la mer Rouge; et un passage tout tracé conduit vers Souakim, passage que les pèlerins de la Mecque ont connu bien avant que les Européens y construisissent un chemin de fer. C'est là une voie d'accès très importante, qui a été employée depuis un temps immémorial, en tout cas bien avant l'ère chrétienne. Elle explique l'infiltration continue d'éléments sémitiques dans la vallée moyenne du Nil. Les Arabes n'ont été que les derniers venus, les plus agissants il est vrai, en raison du prosélytisme religieux

qui les animait. L'état du Ouadaï, leur poste avancé vers l'ouest, est apparu au XIXe siècle comme le boulevard du fanatisme musulman.

Au sud, un dos de terrain sépare le Chari et le Bahr-el-Gazal de l'Ouellé-Oubanghi, qui roule au Congo. Ici finit la savane et apparaît la forêt. Ici cesse la région prodigieusement hybride qui n'a été le Soudan (terre des noirs) que par rapport aux septentrionaux; ici commence le vrai domaine nègre. Il semble même qu'il y ait là une zone permanente de moindre densité de la population. Les premiers Européens qui ont paru là y ont trouvé des éléphants, des antilopes, de grands oiseaux qui semblaient n'avoir pas encore appris à se défier de l'homme. Au reste, la région a été explorée pour la première fois quand la mission Marchand est allée de Brazzaville à Fachoda (1898); depuis lors, elle est mieux connue.

Géographiquement, aucun obstacle décisif n'empêchait que les influences qui se sont fait sentir sur l'Afrique orientale ne pénétrassent dans le Soudan (la forêt équatoriale est restée à l'écart). Même l'islam semble bien y avoir fait son entrée par le nord plusieurs siècles avant de s'avancer par l'est. Après la conversion, le pélerinage de la Mecque a établi vers l'orient un courant qui a été assez actif au XIVe siècle. Mais, même alors, et plus tard encore, les attaches ont été plutôt avec l'Afrique mineure. Dans l'ouest du Soudan seulement, on peut parler vaguement, bien vaguement, de vie historique.

Congo

A partir du 5° latitude Nord environ, on arrive à la région équatoriale. Réduite à l'ouest par l'échancrure du golfe de Guinée, cette région forestière s'arrête à l'est au pied des hautes altitudes qui jalonnent la fracture dont nous avons parlé. Elle comprend, jusqu'au 10° latitude Sud environ, 4 millions et demi de km. q.

Il se trouve qu'en dehors de son unité climatique et végétale, cette région présente une remarquable unité hydrographique. C'est la région du Zaïre ou Congo, le plus grand fleuve d'Afrique après le Nil (4700 kilomètres), et l'un des plus grands fleuves du globe. Il naît à la hauteur du 12e degré de latitude Sud dans les montagnes qui joignent la grande fracture aux hauts plateaux du sud de l'Afrique, traverse les lacs Bangouéolo et Moéro, et file vers le nord jusqu'au moment où il passe d'un étage à l'autre du plateau africain, par les chutes Stanley. Il décrit une courbe au nord de l'Equateur, qu'il traverse deux fois à 1.000 kilomètres de distance, et il franchit le rebord occidental du plateau par les chutes de Yellala. Peu après, il se jette dans l'Atlantique sans delta.

Il reçoit à droite le puissant affluent de l'Oubanghi et la Sangha, qui ont leur cours au nord de l'Equateur et leur maximum vers juillet. A gauche, le Congo, outre quelques rivières, reçoit le Kassaï, qui draine toutes les eaux du sud du plateau : ces rivières ont leur cours dans l'hémisphère austral, donc leur maximum en janvier. C'est cette alternance qui as-

sure à la masse d'eau du Congo une remarquable régularité de débit.

Le haut Congo longe d'assez près la région tourmentée des grands lacs, mais ceux-ci se creusent dans les cavités des montagnes. La région du Congo ne connaît que les *éponges* : ce sont des flaques d'eau de dimensions infiniment diverses, qui sont des étangs ou même des lacs au moment des pluies, puis deviennent de simples marais dissimulés dans la savane. C'est par un chapelet d'éponges semblables que le Tanganika communique avec le Congo. Le Bangouéolo et le Moéro ne sont que de gigantesques éponges. Eponge aussi le lac Dilolo, qui communique temporairement à la fois avec le Kassaï et un affluent du Zambèze.

Le moyen Congo, avec le bas Oubanghi et le bas Kassaï, est par excellence la région de la forêt, avec des clairières augmentées peu à peu par les incendies allumés de main d'homme. Dans ces clairières trouvent place des cultures caractéristiques, l'igname, le manioc, et les produits recherchés au dehors, comme le caoutchouc, etc. La culture s'appauvrit vers le sud par l'apparition de la pierre rouge, ferrugineuse, qu'on appelle la *latérite*.

Le bas Congo est en somme réduit au court intervalle compris entre les chutes de Yellala et la mer. D'où le peu d'importance de ce grand fleuve comme voie de pénétration. L'embouchure était reconnue dès 1485, et le reste du fleuve n'a été connu qu'en 1874, grâce à l'énergie de Stanley, qui a pris les sources du Congo à revers. De même se trouve diminuée l'importance de la voie d'eau formée par le bas Congo en amont des chutes, le Kassaï, et le Sankourou, — voie qui sans cela conduirait presque droit vers le haut Congo, raccourcissant des deux tiers le chemin tracé par la courbe du fleuve principal.

Il en est de même au nord et au sud de l'embouchure. Au nord, dans la colonie française du Gabon, l'Ogooué aussi conduirait vite au Congo moyen s'il ne lui fallait franchir la chaîne côtière. Et il en est de même des fleuves moins connus du pays de Kameroun. Ces difficultés se joignent à la traversée de la forêt, encore dense en ces régions, pour rendre très méritoires les voyages vers le Chari et le Bahr-el-Ghazal. Au sud, dans la vieille colonie portugaise de l'Angola, même spectacle. Le Kouanza est si peu une voie de pénétration que le chemin de fer qui maintenant part de Saint-Paul de Loanda a évité sa vallée! Pourtant, ici, l'arrière-pays, le plateau de Bihé, n'appartient plus à la forêt équatoriale, mais à la savane. Les pluies s'abattent surtout sur la bande littorale, et le courant de Benguéla rafraîchit la température de cette bande privilégiée.

La région du Congo a toujours appartenu au monde noir. Les forêts ont été le théâtre de lents changements ethnographiques dont nous relevons encore les derniers vestiges. Comme dans tout le domaine noir, comme en Inde et dans l'Océanie, on y retrouve des peuplades naines, au teint relativement clair. Nous avons signalé les Pygmées des Grecs ; on a retrouvé leurs semblables aussi bien dans les Akkas de l'Oubanghi que dans certains coins du Kassaï, et les Hottentots de l'Afrique Australe appartiennent au même groupe. Ils occupent les clairières, presque exclusivement chasseurs, et employés par les autres populations comme guides et comme espions. Ils ont été noyés dans une population beaucoup plus grande et plus noire, les nègres proprement dits. Parmi ceux-ci, un groupe a pris le dessus au cours des âges, les Bantous, définis par leur étroite parenté linguistique, qui explique la similitude

de l'onomastique géographique dans toute la région.

Les Bantous dominent sur 4.800 kilomètres, du Cameroun au Natal, et de même du haut Nil au Kalahari. C'est donc ici que la race noire se trouve en masse compacte et pure de mélange : c'est ici seulement qu'on peut étudier ses aptitudes. L'examen n'est pas des plus favorables.

L'élevage n'est guère pratiqué ; il est vrai que la mouche tsétsé empêche tout développement de l'espèce bovine. Les cultures locales ne sont pratiquées que dans la stricte limite des besoins. Le cannibalisme a été relevé en nombre d'endroits, chez les Monbouttous du haut Oubanghi comme sur le Kassaï. Les formes de la religion sont rudimentaires, la zoolâtrie universelle, et l'on a vu de nos jours diviniser le chanvre dont les fumées ont fait tant de ravages dans la région. Il ne semble pas qu'il y ait jamais eu d'organisation politique un peu étendue, et « le roi du Congo » n'a jamais existé que dans l'imagination des Portugais. Il n'y a même pas de dynastie ; le roi donne son nom à sa capitale, et elle tombe avec lui. Les guerres de tribus à tribus ont été perpétuelles, avec les armes les plus variées, auxquelles le contact des Européens a, de proche en proche, ajouté le mousquet. Ces guerres avaient pour objet l'approvisionnement en chair humaine sur certains points, et, partout, l'acquisition des « captifs de case », connus aussi des nègres du Niger. Si, avec cet état social resté probablement tel quel depuis des millénaires, la race est restée vigoureuse et nombreuse (car, dans tous les endroits du Congo où l'on a pu faire des statistiques, on a trouvé des densités de population non inférieures à 10 habitants au km. q.), cela tient à ce qu'elle n'a connu que très tardivement la *traite*, l'asservissement en masse *pour l'exportation*.

En effet, la région du Congo est très à l'écart des grands courants humains. Les Egyptiens se sont arrêtés à la savane soudanaise, et n'ont même pas soupçonné les grandes forêts de l'Afrique centrale. Encore au temps de Ptolémée (IIe siècle après Jésus-Christ) les Méditerranéens n'en avaient pas l'idée. Quant aux Arabes, nous avons vu leur peu de progrès sur le Nil supérieur. Ils ont déployé la plus grande activité dans l'Afrique orientale, mais tout le mouvement de l'Océan Indien, si ancien, si vivace, n'a pas dépassé les grands lacs, et le fleuve du Congo n'a jamais été touché. La région était plutôt tournée vers l'Atlantique, avec les restrictions que nous avons dites en parlant de ses cours d'eau. Les Phéniciens de Néchao semblent n'avoir pas trouvé d'hommes sur cette côte, et après eux, elle n'a vu d'étrangers qu'avec les Portugais du XVe et du XVIe siècles. Ceux-ci ont possédé trois cents ans l'Angola, et c'est seulement quand, à la fin des grandes guerres napoléoniennes, l'énergie européenne s'est détournée vers la découverte de l'Afrique, que les *pombeiros* (métis de Portugais et d'Africains) ont songé à s'avancer dans l'intérieur. C'était juste le moment où le mouvement anti-esclavagiste naissait en Europe et en Amérique, et où la traite européenne avait en somme vécu. En outre, pour les raisons que nous avons dites, les navigateurs européens, aidés par le point de relâche de Sainte-Hélène, préféraient piquer droit du Cap Vert au cap de Bonne Espérance ; c'est pour cela que les esclaves d'Amérique sont venus de Guinée et non du Congo. Au XIXe siècle, par contre, la traite musulmane s'approcha peu à peu, par le nord et par l'est, de notre région, et les explorateurs européens, Livingstone et Stanley, en ont pu suivre les progrès très nets dans ce sens. Mais elle a été coupée par la conquête

européenne, par la fondation de l'Etat belge du Congo (1885). Cet ensemble de circonstances a protégé une race qui probablement eût été incapable de se défendre par elle-même.

Afrique australe

La forêt équatoriale, la région du Congo, ne dépasse guère le 10e degré de latitude Sud. De là au Cap, il y a encore 2500 kilomètres; il est donc tout à fait normal qu'on traverse en latitude des régions très diverses. Mais ici le continent est beaucoup plus étroit qu'au nord (de Saint-Paul de Loanda, par l'extrémité sud du Tanganika, à la côte entre Zanzibar et la Rovouma, il n'y a déjà plus que 2500 kilomètres, la distance de Paris à Constantinople); par suite, les perturbations dûes aux accidents locaux sont beaucoup plus sensibles. Nous verrons l'influence des courants marins.

La première région qu'on rencontre en venant du nord, ou qu'on retrouve, est la prairie. Elle s'arrête, à l'ouest, devant la chaîne côtière de l'Angola. A l'est elle recouvre tout le grand plateau dans lequel le Zambèze s'est frayé un chemin, et où il franchit les chutes Victoria; elle va jusqu'à la chaîne côtière. Au sud, elle se prolonge jusqu'aux abords du tropique du Capricorne, faisant peu à peu place au désert ou à la steppe. C'est la région des *éponges*, qui s'enflent aux deux saisons de pluies, et prennent parfois la dimension de grands lacs : les termites y mul-

tiplient leurs énormes fourmilières, si pernicieuses aux bois. C'est la région des eaux indécises. Beaucoup, au nord, vont au Congo, mais le lac Dilolo, par exemple, se déverse dans le Congo et dans le Zambèze. A l'ouest, sur le plateau de Bihé, naissent deux rivières qui percent la chaîne côtière, le Kouanza et le Kounéné, mais chacune envoie son tribut aux lacs du plateau. Un grand fleuve, le Koubango, naît aussi sur le Bihé pour aller se perdre dans le Ngami et le Makarikari, mais le cours d'eau qui fait communiquer ces deux lacs coule alternativement dans un sens et dans l'autre ; et le Koubango communique avec le Zambèze. Celui-ci a réuni tant d'eaux et des eaux qui viennent de si loin, quand il arrive, déjà large, aux chutes Victoria, que son régime ne correspond pas du tout au climat de cette latitude : la crue a lieu à la saison sèche, les basses eaux coïncident avec les pluies.

Le désert de Kalahari s'étend, sous le tropique, sur 300.000 km. q. C'est un Sahara en miniature, et les espaces vraiment désertiques y sont rares ; presque partout les autruches, les antilopes et les lions y peuvent vivre. A l'ouest, il s'arrête nettement devant la chaîne côtière qui protège le Namaqualand et le Damaraland. A l'est et au sud, il se confond insensiblement avec la steppe herbeuse, le bush, où vivent les Boschimen, Betchouanas ou Hottentots. C'est un pays d'élevage ; le buffle lui-même y a été domestiqué. Aux approches des montagnes, Chochong, avec des milliers de huttes, est un grand marché indigène.

La steppe s'arrête devant les montagnes côtières, orientées vers l'E., puis vers le N. Nous avons distingué là deux chaînes : Nieuwevelde et Zwarteberge ; cette dernière, la plus proche de la mer, a, dit-on, contenu des glaciers, et présente encore un pic de plus

de 3000 mètres. Entre les deux chaînes, les hauts plateaux, les Karroos, jouissent d'un climat remarquablement salubre, et l'altitude leur fait des conditions de culture bien meilleures qu'à la steppe. Il a pu s'élever là, sur les hauts plateaux, des villes européennes pourvues du dernier confort moderne, comme Johannesburg. De plus, des fleuves naissent sur le rebord des Drakenberge, et y puisent le minimun de forces nécessaires pour aller : l'Orange, grossi du Vaal, vers l'Atlantique, le Limpopo vers l'Océan Indien. Chaque fleuve trace une bande verdoyante. Les ressources ne manquaient donc pas à ces régions, même avant qu'on ne découvrît les diamants du Griqualand et l'or du Transvaal : bien des siècles avant celui-ci on avait trouvé d'autres mines d'or dans le Manica, qui prolonge les chaînes que nous venons de décrire vers le nord.

Ces montagnes isolent la bande côtière, où apparaît franchement le climat tempéré, avec pluies d'hiver et vents d'ouest. Ces vents se traduisent souvent par des bourrasques qui valurent au Cap son premier nom, cap des Tempêtes, et firent si longtemps redouter par les Portugais le dieu marin Adamastor. C'est pourtant une région hospitalière à l'Européen : au Cap, il retrouve le climat d'Alger; ce climat est prolongé, sur la côte de l'Atlantique, par l'influence du courant venu du sud-ouest, le courant de Benguéla. Il noie de brumes la côte du Damaraland ; il rafraîchit même celle de l'Angola, et Mossamédès, Saint-Paul de Loanda, quoique bien plus près de l'Equateur que le Cap, ont presque le même climat. Inversement, la côte de l'Océan Indien est balayée par un courant venu du nord, le courant de Mozambique, qui la réchauffe. Très près du Cap, dans le Natal, on voit apparaître la végétation tropicale, bananiers, cocotiers. Elle s'ac-

centue au nord, sur la côte portugaise, au delà du Limpopo, au delà du Zambèze : au nord de ce dernier fleuve apparaît même une bande littorale forestière qui rappelle le Congo.

Le Zambèze, nous l'avons dit, vient déjà de loin quand il quitte son premier bief, à l'endroit où l'altitude du plateau descend de plus de 1000 mètres à moins de 800. Sa chute a été de tout temps redoutée des indigènes sous le nom de « Fumée tonnante ». Large déjà de 1 kilomètre, le fleuve s'écroule ici d'une hauteur de 120 mètres. Ce qui fait le spectacle unique au monde, c'est qu'à 35 mètres de la cataracte se présente un autre obstacle, un défilé qui réduit brusquement le fleuve à une largeur de 300 mètres : le Zambèze semble littéralement disparaître sous terre ; le bruit s'entend parfois à 120 kilomètres, et les colonnes de vapeur s'élèvent à 80 mètres au-dessus des hauteurs boisées. En sortant, le fleuve reprend peu à peu sa largeur et il a encore plus de 1000 kilomètres à franchir jusqu'à la mer. Il rencontre un dernier obstacle entre le Manica et les monts du Nyassa, très modestes. C'est plus bas qu'il reçoit à gauche le Chiré, venu du lac Nyassa, qui ouvre ainsi une voie de pénétration dans la région des grandes fractures. Car le beau fleuve finit à Quilimané sans delta malsain.

Dans le milieu naturel si varié, en égard à son étendue, que nous venons de parcourir, ont vécu des hommes semblables à ceux que nous avons trouvés au Congo. Nous ne savons à quelle distance dans le passé remonte la distribution ethnique constatée par les Arabes, puis par les Européens. Les races naines sont représentées par les Hottentots, mais la masse des populations appartient à un rameau des Bantous, les Cafres. Beaucoup de tribus sont relativement pacifiques, mais il y a eu là des peuples guerriers, an-

cêtres des Herreros de l'ouest, des Matabélés de l'est, et surtout des Zoulous, qui ont opposé aux Anglais une organisation militaire redoutable. Si les établissements des Indiens et Malais sur la côte orientale d'Afrique remontent à une haute antiquité, il n'est pas nécessaire de leur attribuer la découverte des mines d'or du Manica, où l'on a cherché l'Ophir de la Bible, car les Arabes, au moyen-âge, se sont avancés sur toute la côte orientale, jusqu'à Zanzibar, jusqu'à Mélinde, jusqu'à Sofala. On n'est pas forcé de faire remonter plus loin que les Arabes les vestiges de vie civilisée qu'on retrouve au Manica, ni ce royaume du Monomotapa qu'ont connu encore les Portugais. Les Arabes ont fréquenté les Cafres, qui leur doivent leur nom (*Kafir*, infidèle), mais leurs traitants n'ont pas mieux connu le Zambèze que le Congo. De l'autre côté, les premiers navigateurs qui aient paru sont les Portugais, pour qui le cap des Tempêtes devint le cap « de Bonne Espérance », quand il leur eut ouvert la route de l'Inde. S'ils sont restés dans l'Angola comme dans le Mozambique, ils n'ont pas songé à relier ces deux colonies, et ce n'est qu'au XIXe siècle qu'ils ont manifesté quelque curiosité pour ces routes transafricaines par où les guerres de l'intérieur leur déversaient des esclaves. Ils n'ont même pas colonisé le Cap ; ils ont laissé ce soin aux Hollandais du XVIIe siècle, mêlés de réfugiés protestants français. Quand ils ont voulu regagner le temps perdu en 1891, il était trop tard. La France et l'Angleterre avaient cherché des points d'appui autour des côtes de l'Afrique australe. Quand les guerres du XVIIIe siècle eurent donné l'avantage à l'Angleterre, elle guetta le Cap, station capitale vers son domaine indien, et l'occupa en 1815. Elle émettait dès lors la prétention de faire cesser l'esclavage des Cafres, et les colons hollandais, résistant, allèrent fonder vers 1840 les

Républiques de l'Orange et du Transvaal. En même temps, Livingstone, dont le nom domine celui de tous les explorateurs européens en Afrique, parcourait l'Afrique australe, reconnaissait le Zambèze, allait mourir sur les bords des grands lacs (1873). Aujourd'hui l'Afrique australe est dominée en entier par l'Angleterre, et, si sa valeur de position a baissé par suite du percement de l'isthme de Suez, elle en a acquis entre temps une bien autre par les ressources naturelles que nous avons indiquées.

Afrique orientale.

En étudiant l'Afrique dans le sens de la latitude, qui est ici exclusivement indiqué, nous nous sommes plus d'une fois arrêtés, du côté de l'est, à une région montagneuse et bouleversée, gigantesque ligne de dislocation. Elle s'étend presque droit du nord au sud, de Souakim à l'embouchure du Zambèze, sur près de 4000 kilomètres, coupée en deux par l'Equateur. D'une largeur variable, mais toujours supérieure à 300 kilomètres, elle fait de l'Afrique orientale une région bien distincte.

Cette fracture commence d'ailleurs plus au nord : le Ghor de Palestine lui appartient. Il se prolonge par la mer Rouge, qui serait un grand Tanganika, sans l'accident qui a ouvert le détroit de Bab-el-Mandeb. Nous avons vu que, bordée de part et d'autre par le désert, cette mer en a le climat : sur ses côtes ouest, à Souakim, à Massaouah, on a relevé en été,

vu l'absence d'humidité, des températures plus élevées que sous l'Equateur. Immédiatement au sud de la mer Rouge se dresse le massif d'Abyssinie, qui se prolonge jusqu'à 1000 kilomètres vers le sud. Le rebord oriental en est très net; vers l'ouest, il s'abaisse par terrasses. Il contient des sommets égaux en hauteur au Mont Blanc, et un lac, le lac Tana, grand plusieurs fois comme le Léman. L'altitude y modifie singulièrement le climat soudanais. C'est un pays clément à l'homme. A l'est, il est durement isolé, comme les Anglais l'ont constaté dans leur guerre contre le négus Théodoros (1868). Cela n'a pas empêché le flot sémitique que nous avons vu se répandre dans le Soudan d'escalader ces pentes, où une langue de cette famille est encore langue liturgique. Vers l'occident, les eaux descendent, par l'Atbara et le Nil Bleu, au Nil, qu'elles joignent en aval du *Sedd*. Par là, par l'Ethiopie, est venu le christianisme qui s'est maintenu en Abyssinie sous une forme particulière (rit copte). Puis, comme tous les pays de montagne, l'Abyssinie est devenue un refuge et une acropole; battu de toutes parts par le flot musulman, le « royaume du prêtre Jean » a été retrouvé presque intact par les navigateurs du XVI[e] siècle. Il s'est défendu tout aussi bien contre les Italiens. Autour de lui ont continué à vivre et à se mélanger des populations linguistiquement apparentées aux anciens Egyptiens, Bicharis au nord, Gallas à l'est, dont le métissage arabe ou nègre a altéré diversement le type ethnique.

La zone de dislocation se poursuit au sud, marquée, comme plus au nord, comme dans l'Abyssinie, par des phénomènes volcaniques. On a relevé des traces d'éruptions très récentes. On a trouvé en maint endroit des sources thermales. Et toute une série de dénivellations profondes abritent de grands lacs.

Le premier au nord est le lac Rodolphe, grand 140 fois comme le Léman, sans écoulement vers la mer. Puis, au sud-ouest, le Victoria-Nyanza, qui couvre 83000 klm. q., soit quinze de nos départements, tout le bassin parisien. Il a, à l'ouest, deux voisins modestes, l'Albert-Nyanza et l'Albert-Edouard, situés plus bas (à 742 et 950 mètres au lieu de 1190); ces lacs sont fameux comme sources du Nil. Les anciens et les Arabes se représentaient dans l'Afrique une mer intérieure, au milieu des « Monts de la Lune », d'où venaient tous les fleuves du continent. C'est au XIX[e] siècle que s'est précisée cette vue trop simpliste. En 1857, des voyageurs partis de la côte orientale, Burton, Speke, Grant, arrivaient sur les bords du Victoria. Les sources du Nil, prises à revers, étaient trouvées juste au moment où un autre voyageur, Baker, remontait le fleuve, dont la haute vallée n'était pas encore bouleversée par la question de la traite. Le 14 février 1863, les deux groupes se rencontrèrent vers Gondokoro; depuis, les connaissances furent précisées par Stanley. Le Victoria-Nyanza envoie vers le nord-ouest un cours d'eau qui se jette dans l'Albert-Nyanza, rachetant la différence de niveau par les chutes Murchison. Un autre cours d'eau relie l'Albert-Edouard à l'Albert-Nyanza. De l'Albert-Nyanza sort enfin un cours d'eau qu'on peut regarder comme la résultante des deux précédents, et qui ne s'arrêtera plus qu'à 6500 kilomètres de cette région équatoriale, à Alexandrie.

Au sud de ces lacs se développe le Tanganyka, à 850 mètres d'altitude. Allongé du nord au sud, mais étroit, il couvre 30.000 klm. q. On a vu sa communication avec le Congo. Au sud-est enfin du Tanganyka, se trouve le lac Rikoua, puis le Nyassa, égal au Tanganyka en surface (30.000 klm. q.), et qui se

déverse dans le Zambèze. Mais, tandis que le Tanganyka présente certains éléments rappelant la faune marine, le Nyassa se distingue par sa faune d'eau douce.

Ce qui rend plus majestueux encore ces grands lacs, c'est leur ceinture de hautes montagnes. Toute cette région est au-dessus de 1000 mètres, et l'altitude y permet, par exemple dans l'Ouganda, entre le lac Albert et le lac Victoria, les cultures les plus variées. Mais il y a nombre de pics bien plus hauts. Le Rouvenzori, qui domine l'Ouganda, monte à 5500 mètres. Plus à l'est sont les géants de l'Afrique, les pics volcaniques du Kénia (5600 mètres) et du Kilimandjaro (6000 mètres), qui montrent sous l'Equateur des neiges éternelles. Plus au sud, il y a encore, entre le Tanganyka et le Nyassa, des pics de 2000 mètres. Après, les grandes montagnes se dissolvent dans les hauteurs que traverse successivement le Zambèze, mais qui n'appartiennent plus au même système.

A l'est de ces montagnes, la savane reparaît dès l'Ounyamouézi, avec ses halliers impénétrables. Elle s'étend jusqu'à l'Océan Indien, mais avec des aspects variés. Au nord de l'Equateur, dans la large péninsule des Somalis (le Cap Guardafui se projette à 1000 kilomètres des montagnes), on cultive des céréales sur les hauts plateaux, et Harrar y est aujourd'hui un grand marché agricole. Sous l'Equateur, la latérite constitue le sol, et l'on a, tantôt la steppe herbeuse que fréquente le rhinocéros, par endroits les cultures du Congo, patate, igname, manioc, etc. Plus au sud, c'est un paysage zambézien, avec des éponges comme le lac Chiroua, qui envoie à la mer la Rovouma. Sur la côte enfin, une bande forestière, composée en grande partie de cocotiers, est dûe au courant de Mozambique.

Dans l'Océan Indien, à 400 kilomètres de la côte de Mozambique, en face des bouches du Zambèze et de la Rovouma, la grande île de Madagascar s'allonge du sud-ouest au nord-est (590.000 klm. q.). De fortes chaînes y délimitent une région de hauts plateaux (1200 à 1500 mètres d'altitude). Quoique la latérite domine, d'anciens bassins lacustres, sur ces plateaux, favorisent la culture du riz. L'île est dans la zone des vents alizés du sud-est, et les pluies, arrêtées par ses montagnes, font de la côte est une belle région forestière : la côte ouest a une végétation moins luxuriante. Madagascar est accompagnée, au nord-ouest par les Comores, au nord-est par les Seychelles, à l'est par les Mascareignes (la Réunion et Maurice). Dans toutes ces petites îles, comme dans la grande, la nature de la flore et de la faune attestent l'antiquité de la séparation avec l'Afrique, mais les espèces cultivées ont été naturellement importées du continent voisin.

L'Afrique orientale est, malgré tout, fortement rattachée au continent noir. On n'y remarque aucune particularité ethnographique. Au nord, on retrouve le mélange de races qui caractérise le Soudan. Au sud, à partir de l'Ouganda, les Bantous dominent, et il s'est élevé parmi eux des peuples guerriers, comme les Massaïs du lac Victoria. Mais la mer fait aux côtes une destinée spéciale. La mousson règne sur les côtes situées au nord de l'Equateur, et, si son action directe ne dépasse pas la ligne, les conséquences, au point de vue humain, ont été marquées bien plus au sud. De très bonne heure, nous l'avons dit, des Orientaux, Hindous ou Malais hindouisés, sont venus jusque-là. Il y a encore des marchands hindous à Zanzibar, et les Hovas, le peuple dominant de Madagascar, est un peuple malais. C'est par le com-

merce avec l'Inde que les Méditerranéens, dès le temps de Ptolémée (IIe siècle après Jésus-Christ), ont connu la grande île africaine. Les Arabes ont poussé plus avant. Au moyen-âge, les Somalis ont été islamisés, et des sultanats se sont fondés à Mombaza et à Mélinde, à Zanzibar, plus bas encore, qui ont parfois envoyé des esclaves cafres en cadeau aux princes de l'Extrême-Orient. Les Portugais, qui sont venus au XVIe siècle s'installer à Mozambique, n'étaient pas assez forts pour détruire ce commerce arabe. Les Français n'ont cherché là que des postes sur la route de l'Inde, à Madagascar, à la Réunion, à Maurice : les Anglais leur ont pris cette dernière île au XVIIIe siècle, sans y faire disparaître leur marque. Cependant les Arabes continuaient à dominer la côte continentale, et c'est même au XIXe siècle qu'ils ont étendu leurs opérations de traite vers l'intérieur ; un grand marché d'esclaves s'est établi sur le Tanganyka, à Oujiji, fameux par la rencontre de Livingstone et de Stanley en 1871. Dans la seconde moitié du siècle, les ambitions européennes ont commencé à rivaliser dans la région.

Tous ces pays présentent des ressources naturelles que nous avons signalées. Depuis le percement de Suez (1869), ils sont, pour les Européens, un peu à l'écart du grand courant commercial. Mais Suez est neutralisé, et, pour la marine de guerre, les points d'appui de la région n'ont pas perdu leur valeur. La flotte russe a passé par là avant d'aller s'abîmer à Tsoushima (1905). Et la France, qui tient déjà la position superbe de Diégo-Suarez, à l'extrémité nord de Madagascar, n'a pas dédaigné de s'assurer, dans l'Océan Indien du sud, l'îlot volcanique de Saint-Paul, situé à mi-chemin du Cap et de l'Australie.

Archipel Malais

Si maintenant nous nous reportons à l'autre bord de l'Océan Indien, nous y trouvons, en latitude, la même succession de zones qu'en Afrique : l'archipel malais répond à l'Afrique équatoriale, l'Australie à l'Afrique australe. Mais ici, au lieu d'un continent massif, nous avons un monde insulaire : il en résulte que la correspondance générale est sensiblement troublée dans le détail. Nous partons du nord, en insistant surtout ici sur l'archipel malais.

Le pays d'Assam, sur le Brahmapoutre, appartient encore nettement à l'Inde. Plus à l'est, les basses vallées de l'Iraouaddi, de la Salouen lui sont aujourd'hui rattachées politiquement : c'est la Birmanie anglaise. La côte reçoit, comme l'Assam, la mousson d'été du sud-ouest, qui arrose les forêts de bois de tek, les plantations de riz, de thé, de café, et se fait sentir, au sud de la Salouen, jusque dans le Ténassérim. Près de l'endroit où les deux fleuves viennent finir par des deltas dans le golfe du Bengale, la place est marquée par un grand port : Rangoon. L'arrière-pays manque. Les chaînes que nous avons vu succéder à l'Himalaya dans la Chine méridionale se prolongent vers le sud, couvrant la Birmanie de leurs ramifications. Elles rendent difficiles les communications de la vallée du Brahmapoutre à celle de l'Iraouaddi, de celle-ci à celle de la Salouen. Elles encombrent les fleuves de rapides qui en réduisent la navigabilité. Au nord, bien que l'infiltration d'éléments jaunes jusqu'au pied mé-

ridional de l'Himalaya prouve qu'elles ne furent pas un obstacle infranchissable, elles ont toujours rendu précaire le commerce avec la Chine : Bhamo, sur l'Iraouaddi, se développe encore lentement. Nous reviendrons sur cette question en parlant de l'Indo-Chine.

Un isthme étroit et bas, l'isthme de Kra, rattache à l'Indo-Chine la presqu'île de Malacca. La contrée a des ressources propres : l'étain, et ces produits précieux qui valaient au pays, au temps de Ptolémée (150 après Jésus-Christ), le nom de Chersonèse d'Or. Mais le mouvement qui l'a toujours animée vient de la grande voie maritime qui la contourne, voie qui, de par la difficulté des communications continentales, a été la grande route d'Inde en Chine, ou de Chine en Inde. Aujourd'hui, sous la thalassocratie anglaise, Singapour, sous l'Equateur, à 8 jours de Ceylan, à 7 jours de Hongkong, est un grand port mondial. La presqu'île de Malacca est fortement engagée dans le monde insulaire malais. A l'ouest est Sumatra, au sud Java, à l'est Bornéo.

Les îles Andaman et Nicobar, dont nous avons parlé, conduisent de Birmanie à Sumatra. Sumatra est une île presque grande comme la France (455.000 kilomètres q.). Les montagnes longent la côte occidentale, de sorte que la partie Est présente de grands fleuves, qu'on remonte jusqu'à six jours de leur embouchure. Là ont fleuri des royaumes importants, par exemple celui de Palambang, célèbre dans les souvenirs des pèlerins bouddhistes des premiers siècles après notre ère. Aux ressources naturelles, au camphre, au poivre, à l'aloès que les contemporains de Ptolémée, puis les Arabes, venaient chercher dans les ports de l'ouest, les Européens ont joint les grandes plantations de tabac de Déli.

Le détroit de la Sonde, avec l'îlot volcanique de Krakataua, sépare Sumatra de Java, située un peu au sud de l'Equateur. Java n'a que 132.000 kilomètres q. De plus, c'est une des terres les plus volcaniques qui soient : on y compte 131 volcans. L'éruption du Krakataua, en 1883, avec le raz de marée consécutif, a fait périr plus de 20.000 personnes, lancé des paquebots jusqu'à 3 kilomètres dans les terres, et agité presque tous les océans. Néanmoins, l'abondance des plantes utiles, des « épices », y a permis de bonne heure l'existence d'états civilisés. Aujourd'hui que les Hollandais ont joint le riz, le thé, le café, cette île abrite, malgré ses forêts, 167 habitants au kilomètre q.

Au nord de Java s'étend Bornéo, la plus grande de ces îles : 750.000 kilomètres q., plus que toute la région française jusqu'au Rhin. L'île est montagneuse, présentant même au nord un pic de plus de 4000 mètres; elle n'est pas volcanique. Les forêts de palmiers qui, par la variété des essences, en font la parure et la richesse, ont été éclaircies par les plantations des Hollandais au sud, des Anglais au nord.

A l'est, par delà le détroit de Makassar, le cercle de feu de Java se continue dans les îles de Bali, Lombok, passe entre Timor et Célèbes, pour rejoindre, par les Moluques, les volcans des Philippines, de Formose et du Japon.

Les trois grandes îles malaises sont liées au continent asiatique, et un léger abaissement de la mer suffirait à les rattacher à l'Indochine ; aussi la flore et la faune sont-elles singulièrement pareilles à celles du continent ; sur 154 espèces, 144 se retrouvent en Asie. A peine signalera-t-on, comme espèce spéciale, l'orang-outang, que les indigènes distinguent mal de l'homme, et (si les documents chinois du moyen-âge méritent croyance) le rhinocéros. La grande séparation est

marquée par la mer de Banda (au sud de Célèbes et des Moluques), où la sonde descend brusquement à des milliers de mètres : elle est marquée aussi par le grand cercle des volcans.

Dans ces pays situés juste sous l'Equateur, le climat normal est chaud et égal, avec pluies abondantes toute l'année. D'où la végétation luxuriante, comparable à celle du Congo et des Amazones. Mais dans tout le nord se fait sentir l'influence de la mousson, qui souffle en été vers le continent asiatique, aussi bien dans le golfe du Bengale que dans la Méditerranée chinoise, comprise entre l'Indo-Chine, Bornéo et les Philippines. Tout à fait au sud commence à dominer l'influence desséchante des alizés et du voisinage australien.

Ce monde insulaire était fait pour la navigation. La pêche d'abord y était fructueuse, pêche des poissons, des holothuries (*trépang*), des éponges, des perles. Puis de grandes routes se dessinaient, indiquées, jusqu'à l'apparition de la vapeur, par les moussons. Au nord de Singapour, elles portaient d'un côté vers l'Inde et l'Occident, de l'autre vers la Chine. Le détroit de la Sonde doublait cette grande route, plus fréquenté que le détroit de Makassar. Vers l'est, on circulait sans perdre la terre de vue jusqu'à la Nouvelle-Guinée et aux îles qui ouvrent le monde polynésien. Au sud seulement, après Timor, un espace de 500 kilomètres isolait l'Australie.

Aussi l'activité humaine a-t-elle été très ancienne dans ce domaine, bien antérieure aux témoignages de l'histoire. Les premières lueurs, projetées par l'Inde et par la Chine, ne sont pas très antérieures à notre ère. Mais, depuis longtemps alors, parmi les populations négrilles ou nègres de la région, s'était constitué cet ensemble de langues particulières (malayo-polynésiennes) qui ont rayonné depuis l'extrémité est de

l'Océanie jusqu'à Madagascar. Depuis longtemps même, par l'afflux d'éléments jaunes venus du Nord, s'était formé dans les grandes îles un type humain spécial, le Malais, divisé en sous-races locales, Javanais, Dayales, etc. La race était réceptive, et a subi toutes les influences qui venaient se croiser à ce carrefour maritime. Influence hindoue d'abord, qui y a propagé le bouddhisme dans les premiers siècles après notre ère. Le bouddhisme a été le principal lien avec la Chine, mais l'immigration chinoise ne devait prendre qu'au XIXe siècle le développement formidable qui a inquiété les Européens. Les Arabes, au moyen-âge, ont islamisé en partie les îles malaises, formé à Java des états qui ont bravé les Mongols de Chine au XIIIe siècle, et à Sumatra le royaume d'Atchin, qui a résisté aux Européens jusqu'à la fin du XIXe.

Géographiquement, un rôle immense semblait être dévolu à ce carrefour de la Malaisie. En fait, ce rôle n'a été qu'ébauché. Sans doute, la propagation des Malais, depuis Madagascar jusqu'aux îles plus reculées de la Polynésie, a été un fait intéressant au point de vue ethnique et surtout au point de vue linguistique. Mais les éléments de civilisation qui ont voyagé avec eux ont été des plus rares. Tous ont été empruntés au Nord, à l'Inde presque exclusivement (les influences arabes et chinoises sont très secondaires). Et la force de pénétration de ces éléments n'a été ni très étendue ni très tenace.

Les Portugais sont arrivés au XVIe siècle à la fois par l'ouest et par l'est, mais ont rencontré là des états assez organisés pour leur tenir tête (massacre d'Amboine, 1567). Il était réservé aux Hollandais de conquérir l'Archipel (XVIIe siècle). Leur capitale Batavia, l'Amsterdam des Indes, a compté au XVIIIe siècle, dit-on, jusqu'à 500.000 habitants. Leurs établissements

n'ont été occupés par les Anglais, au cours des luttes avec la France, que de 1811 à 1815. Depuis, bien que la colonisation hollandaise ne se soit pas développée et ne puisse se développer au point de vue de la population, en raison du climat, l'esprit d'entreprise hollandais a transformé ces îles. Il y défie encore la concurrence anglaise, qui s'exerce par le détroit de Singapour et par l'Australie.

Australie

Si les îles de la Sonde correspondent à l'Afrique équatoriale, l'Australie correspond à l'Afrique australe. Mais le contraste est bien plus net ici qu'en Afrique. A 500 kilomètres d'îles où règne encore le climat équatorial et sa vie exubérante, nous trouvons le désert, et, sur la côte sud-est, une région tempérée qui rappelle l'Europe. La flore, la faune sont profondément différentes de celles de la Malaisie, attestant l'antiquité de la séparation. Pour l'Européen, à côté de la pure colonie d'exploitation où 50.000 Hollandais gouvernent des millions d'indigènes, nous trouvons en Australie le type de la colonie de peuplement.

L'Australie ne peut être appelée une île. Elle s'étend du 10e au 40e degré de latitude sud, et sur 40 degrés en longitude. Elle couvre 7 millions et demi de kilomètres q., les trois quarts de l'Europe, un quart de l'Afrique. Mais, à mesure que ses côtes ont été reconnues, s'est évanouie l'image d'un immense continent austral que les premiers navigateurs européens, peut-être

d'après les idées de Ptolémée, étendaient démesurément jusqu'aux terres polaires du sud. L'Australie reproduit en petit les formes de l'Afrique et de l'Amérique du Sud, avec l'incurvation caractéristique de la côte ouest vers l'orient : seulement la pointe sud est ici mutilée, remplacée par une île séparée, la Tasmanie, dont l'extrémité est plus méridionale que le Cap de Bonne-Espérance, moins que le cap Horn.

Le trait saillant de la structure de l'Australie est la présence d'une longue chaîne qui longe la côte orientale sur 1700 kilomètres, et qu'on a décorée du nom d'Alpes australiennes. Elle ne contient pas de sommets atteignant 2500 mètres, et il y a longtemps qu'elle n'a plus de glaciers. Telle quelle, elle suffit pour différencier profondément deux régions. Coupée en deux par le tropique du Capricorne, l'Australie est en plein dans la zone des vents alizés. Arrêtés par les montagnes, ces vents apportent assez d'eau pour valoir à la côte est une humidité suffisante, comparable à celle de l'Europe. A l'ouest, au contraire, il ne souffle qu'un air desséchant, et les quatre cinquièmes de l'Australie sont un désert.

Il n'y a pas de doute sur ce point depuis les voyages d'exploration qui se sont succédé au milieu du XIXe siècle, et qui constituent un martyrologe sans analogue. D'immenses espaces ne connaissent que la végétation rudimentaire du *scrub*, des petites herbes épineuses qui rendent la marche intolérable. La pose du télégraphe qui, du sud au nord, traverse l'Australie, d'Adélaïde à Port-Darwin, a été un tour de force, et des stations comme Alice-Springs sont les bagnes des postiers du globe. En profitant des circonstances locales, on a pu arracher un minimum d'humidité et de culture au sol, et ce, par des prodiges d'irrigation : un puits artésien fournit plus de 13.000 hectolitres d'eau par jour.

Ces conditions sévères ne s'atténuent que sur certains points des côtes.

Sur la côte ouest, la ville de Perth a dépassé le chiffre de 10.000 habitants. Là circule un courant analogue aux courants du Benguéla et du Chili, mais, vu la moindre étendue des côtes, il est beaucoup moins développé, et son influence rafraîchissante est bien moindre.

Sur la côte nord, on trouve, aux abords du golfe de Carpentarie, une apparition de la végétation tropicale. Près de Port-Darwin, dans la presqu'île d'York et plus à l'est, il y a des forêts. Il y a surtout des savanes où s'ébattaient les animaux particuliers à l'Australie, ornithorhynques, échidnés; là régnaient les kangourous, jusqu'à la guerre impitoyable que fit à ces ennemis, non moins voraces que les lapins, l'éleveur européen.

Sur la côte sud, après un désert qui répond au nom pittoresque de Nullarbor Plaine, la situation s'améliore en approchant des montagnes. Il s'en échappe un fleuve, le Murray, qui, bien plus long que le Rhin (1600 kilomètres), a un pauvre débit. De ses affluents, beaucoup s'arrêtent, épuisés, avant de l'atteindre. Ce sont des *creeks*, pareils aux ouadis d'Afrique. Malgré tout, cela suffit pour entretenir des pâturages, et, dans certains endroits, faire apparaître ces forêts d'eucalyptus qui, s'enlevant parfois jusqu'à 50 mètres, sont la parure de l'Australie. A l'embouchure du Murray, le port d'Adélaïde concentre les deux tiers de la population de l'Australie méridionale.

Avec les montagnes, la scène change. Elles-mêmes renferment un produit qui, découvert en 1851, a fait la moitié de la fortune du pays: l'or. Il se rencontre aussi bien au nord, où le mont Morgan renferme les plus riches filons, qu'au centre et au sud. Mais déjà, des filons s'épuisent. Heureusement, la zone côtière,

mouillée comme nous l'avons dit, offre des ressources plus durables à l'élevage et à l'agriculture. Les laines d'Australie sont célèbres. Le maïs, le blé, nombre de cultures importées prospèrent. Le climat correspond à celui des latitudes égales en Europe, quoiqu'en plus froid, — comme dans tout l'hémisphère austral, bien plus largement ouvert aux influences polaires. Sydney et Melbourne ont des températures méditerranéennes. Plus au nord, les plateaux du Queensland sont un sanatorium pour les phtisiques. Au sud, la Tasmanie, avec son doux climat qui rappelle Wight, sa verdure qui rappelle l'Irlande, est la villégiature indiquée des colons du continent voisin.

L'Australie n'est pas moins massive que les deux autres continents austraux. De plus, on a vu pourquoi ses côtes occidentales sont peu engageantes. Le point le moins à l'écart était au nord-est, vers la Nouvelle-Guinée, dont un bras de mer de 200 kilomètres (détroit de Torrès) sépare l'Australie. Mais de ce côté, et sur tout le front nord-est, les formations coralligènes, plus actives là que partout ailleurs dans l'Océan Indien et le Pacifique, ont dressé une barrière de 2000 kilomètres, la Grande Barrière. Des obstacles se trouvent également au sud-est, en particulier à l'embouchure du Murray. La navigation à vapeur, seule, a bravé ces obstacles : les lignes venant de Suez passent par le détroit de Torrès, celles qui viennent du cap de Bonne-Espérance passent par Adélaïde, et toutes convergent vers Sydney, d'où elles repartent vers le nord-est. Mais ce n'est pas sans risques.

L'Australie, séparée des autres terres depuis une antiquité qu'attestent sa flore et sa faune si spéciales, était très à l'écart du mouvement humain. Les indigènes appartenaient à la même race noire que les

Papous de la Nouvelle-Guinée, mais étaient restés à un degré de développement bien inférieur, le plus bas de l'échelle humaine. Ils ont été exterminés par toutes sortes de moyens, dont quelques-uns (l'arsenic) ne font pas honneur à la conquête européenne. Les Portugais, qui reconnurent ces côtes au XVI[e] siècle, les dédaignèrent pour les îles à épices. Les Hollandais, après quelques essais, les laissèrent libres à l'Angleterre. Aussi la colonisation anglo-saxonne s'est-elle développée là avec une pureté qu'elle n'a pas atteinte, à beaucoup près, dans l'Afrique australe et dans l'Amérique du Nord. Les origines de cette colonisation furent troubles. En 1788, sur un point de la côte sud-est, qu'avaient touché Cook et La Pérouse, à Botany-Bay, arrivèrent les premiers *convicts*. A mesure que la colonisation libre se développa, les colons réclamèrent contre ce voisinage malsain. Mais, jusqu'en 1868, l'Australie a connu ces convicts, et, parmi eux, des évadés qui ont prolongé l'ère de la piraterie sur le Pacifique. Dans l'intervalle, la découverte de l'or avait donné l'impulsion décisive et multiplié les villes monstrueuses. La Nouvelle Galles du Sud, la colonie mère, a aujourd'hui dans Sydney une capitale de 400.000 habitants. Au nord le Queensland est plus grand et moins peuplé (capitale Brisbane). Au sud, Victoria, que les gens de Sydney appellent avec un dédain mêlé d'envie la « colonie champignon », a dans Melbourne une ville d'un demi million d'âmes. La Tasmanie se développe. Autonomes depuis 1848, très indépendants et entreprenants, ces colons ont fait bloc avec ceux de la Nouvelle-Zélande pour former l'Australasie. Ils surveillent d'un œil jaloux toutes les entreprises européennes dans l'Océanie. Leur attention se porte surtout vers le nord-est, en raison des relations avec les terres anglo-saxonnes

d'Amérique : nombre d'îlots du centre de la Polynésie ont été annexés à l'empire britannique pour jalonner cette route.

Polynésie

De même que nous avons été amenés à joindre au monde, si bien défini, de l'Océan Indien, la région africaine qui l'avoisine à l'ouest, de même il est difficile de parler des îles malaises et de l'Australie sans dire quelques mots du monde insulaire qui les prolonge vers l'est. Nous commencerons par la Nouvelle-Guinée.

Celle-ci s'étend, immédiatement au sud de l'Equateur, du nord-ouest au sud-est, avoisinant d'un côté les Moluques, de l'autre l'Australie. C'est la plus grande île du globe (800.000 kilomètres carrés, une fois et demie la France!). Elle renferme des chaînes de montagnes avec pics de plus de 4000 mètres, des fleuves qu'on a remontés sur 600 kilomètres. Elle paraît renfermer des mines abondantes. Mais, si voisine des Moluques, elle a été fermée aux influences de l'Asie par la sauvagerie des Papous. Et les Européens ont trouvé dans l'Australie des régions mieux accommodées à leurs aptitudes physiques.

Au sud-est de la Nouvelle-Guinée, quelques petits archipels servent de transition vers la Nouvelle-Calédonie, qui lui ressemble avec des dimensions plus modestes. De là, on rencontre encore des escales, à l'est, jusqu'aux îles Fidji, voisines des îles Samoa et

Tonga. Puis, vers le sud, il y a 1500 kilomètres encore jusqu'à la Nouvelle Zélande.

Celle-ci se compose de deux îles à peu près égales. Elles sont montagneuses l'une et l'autre, avec des pics de 3000 m. et plus, des glaciers qui descendent presque jusqu'à la mer au milieu des arbres et des fougères, des volcans et des geysers, et des cascades sur des roches curieusement découpées. Ici nous sommes franchement en zone tempérée (40° lat. S.), avec un climat semblable à celui de l'Italie pour la température, et des vents d'est dominants. Une plante spéciale, le phormium, y a longtemps tenu lieu de pomme de terre aux indigènes. Les Européens y ont trouvé l'or et la houille.

La Nouvelle-Zélande était la plus écartée des terres océaniennes. Cependant la population indigène, les Maoris, semble avoir conservé le souvenir de la migration qui l'amena jadis du N.-O., et même de l'époque approximative de l'événement (20 générations). Mais cette migration n'a créé aucune attache intéressante, sauf la langue. Et la vie historique, là comme dans le reste de l'Océanie, a été absente.

La Nouvelle-Zélande est la plus méridionale des îles océaniennes : il y a des milliers de kilomètres entre elle et les premières îles polaires. Au nord-est au contraire se développe une « poussière d'îles » qui couvre un espace immense, tout en ne formant qu'une partie presque négligeable des terres émergées. De la Nouvelle-Zélande aux îles Hawaï ou Sandwich, qui sont à l'extrémité nord de ce monde insulaire, sous le tropique du Cancer, il y a la même distance que de Paris au cap de Bonne-Espérance. De la Nouvelle-Guinée à l'île de Pâques, qui est à l'extrémité est de l'Océanie, la distance est celle de Paris à la Chine. Les îles Hawaï sont de belles îles, avec de puissants volcans, des suo-

venirs historiques, qui se rattachent au « roi de mer » Tamehameha, sorte de Minos océanien (fin du XVIII[e] siècle) : grâce à leur position intermédiaire entre le Japon et San-Francisco, elles renferment un port important, Honolulu. A peu près symétriquement par rapport à l'Equateur, sous le tropique du Capricorne, la France possède les îles Marquises et Tahiti. L'île de Pâques est déjà fort isolée vers l'est. Et, entre Hawaï ou l'île de Pâques et les côtes d'Amérique, il y a des solitudes marines « où l'Europe entière tiendrait place » (Vidal-Lablache).

Tout ce monde insulaire présente des traits communs. Les hauts sommets avoisinant des fosses marines de plus de 5000 mètres indiquent une région tourmentée. Presque partout, il y a des volcans éteints ou actifs. A l'est, le Pacifique offre des profondeurs moindres et plus égales. Le climat est tropical avec prédominance des vents alizés, sauf en Nouvelle-Zélande : le domaine de la mousson commence plus à l'ouest. La faune est pauvre, et c'est peut-être par là que les habitants ont été réduits au cannibalisme.

Ces îles ont peut-être connu des habitants antérieurs à la race qui les peuple actuellement : on retrouve un peu partout des monuments, d'ailleurs assez rudimentaires, que les indigènes ne comprennent plus. Les rares vestiges de cadavres qu'on a retrouvés dans certaines tombes indiquent des populations voisines des Papous ; rien ne reporte vers l'Amérique. En tous cas, les Polynésiens actuels ont de nettes attaches avec les Malais : la langue est sur ce point un témoin irréfutable. Les dialectes polynésiens qui règnent depuis la Nouvelle-Guinée jusqu'à l'île de Pâques, et que parlent les Maoris de la Nouvelle-Zélande comme les Hawaïens, représentent un stade de développement du langage plus ancien et plus pur

à certains égards que les parlers malais qui ont subi nombre d'influences étrangères. Mais quand et comment s'est faite cette immense migration maritime ? Sur ce point, nous sommes mal renseignés.

Nous parlerons plus tard des Philippines.

V

Le monde jaune intérieur

Nous avons dit quelle puissante barrière constituait l'Himalaya et comment il se rattachait au système montagneux de l'Asie Centrale. Dans l'angle compris entre Himalaya et Altaï commence un monde particulier, dont l'unité naturelle s'est fait sentir bien avant d'être sanctionnée par l'unité politique. Il affecte une forme assez régulière, celle d'un segment de cercle dont le centre serait au plateau de Pamir, la circonférence sur la mer de Chine. Dans le sens de la latitude, il a 3500 kilomètres de développement. Dans le sens de la longitude, il s'ouvre sur le Pacifique par un arc de cercle de 2000 kilomètres. Malgré son étendue (11 ou 12 millions de kilomètres q.), il est, encore une fois, assez un. Quand, au temps de l'Empire romain, le commerce de la soie se faisait par la Dzoungarie, les commerçants méditerranéens qui venaient de la mer Noire avaient parcouru, en arrivant à cette province, exactement la même distance que leurs correspondants de la mer de Chine, mais ils avaient tra-

versé un monde très varié, tandis que les autres s'étaient sentis partout en terre mongolique.

La partie intérieure de ce monde, celle qui se trouve vers le sommet du segment de cercle, se divise en trois régions : Tibet, bassin du Tarym, Mongolie. Nous avons déjà signalé le Tibet comme région isolante, et les passages au sud et au nord du T'ien-chan. La Mongolie seule doit nous arrêter encore un instant.

Des bords du Tarym, au sud du T'ien-Chan, comme de la Dzoungarie, au nord de ces montagnes, on passe insensiblement au Gobi (pierres) et au Chamo (sables) qui constituent le désert mongol. C'est un énorme bouclier bombé, qui couvre 3 millions de kilomètres q. Au nord, on a vu que des oasis sont disséminées au pied de l'Altaï et des montagnes du Baïkal, où les passages ne manquent pas. Dans la direction du sud, aucune chaîne n'entrave, pendant longtemps, le souffle des vents du nord. Ils soulèvent les sables en tempêtes, les accumulent en dunes, tandis que les poussières les plus fines vont se déposer dans les régions périphériques plus humides. Telle est, selon toute vraisemblance, l'origine du « lœss » qui a constitué la terre jaune, et coloré le grand fleuve du Houang-ho et la mer où il débouche.

Au nord-est se détachent peu à peu sur le bombement mongol des chaînes toutes orientées du sud-ouest au nord-est, les monts Yablonovyi, le Grand Khingan, etc. L'influence du désert se prolonge, et certains cours d'eau qui descendent de ces montagnes, d'élévation moyenne, se perdent encore dans les sables. Mais d'autres, la Chilka, l'Argoun, ont plus d'élan et forment l'Amour. Des affluents venus du nord (Keia) ou du sud (Soungari, Oussouri) donnent à celui-ci la force de circuler entre les chaînes et d'atteindre le Pacifique. Mais, quoique les portages soient faciles de

la Selenga à la Chilka, puis de l'Amour et de ses affluents de droite au Pacifique, cette belle voie d'eau (5000 kilomètres q.) est presque annihilée par les rapides, et par les glaces qui l'encombrent 5 mois sur 12. Les Mongols, au temps de leur puissance (XIII[e] siècle) se sont barricadés contre leurs frères de race des bords de l'Amour, car ceux-ci ont toujours été orientés vers le sud. Ce n'est qu'à l'arrivée des Russes que la région de l'Amour a été considérée comme un débouché sur le Pacifique, et ce, grâce aux chemins de fer.

Pauvres pays que tout cela. Sans doute, c'est une des régions où un certain desséchement, depuis l'époque glaciaire, a été le plus nettement constaté. Les Chinois anciens appelaient la Mongolie le Han-hai (mer desséchée), et le mot traduit tout au moins une impression juste. Mais voilà des millénaires que la vie humaine n'a pu être que précaire dans ces pays. Ils doivent leur importance, sauf le Tibet, aux routes qui les traversent. Des passages ont dû les emprunter de temps immémorial. Mais ces passages ont toujours été à la merci des nomades, dont nous avons ici une des terres d'élection. Les fluctuations de populations ont été incessantes, de l'est à l'ouest ou de l'ouest à l'est. Nous avons déjà parlé des passages qui mènent vers l'Occident. Ici il faut nous occuper des communications avec l'Orient, avec la Chine.

L'Himalaya et le Kouen-louen viennent, à l'Est, l'un se heurter, l'autre se joindre à une série de chaînes rayonnant du nord-ouest au sud et à l'est. C'est au nord-ouest que sont les plus hauts sommets, des sommets qui dépassent de beaucoup notre mont Blanc. C'est là qu'étaient jadis d'énormes glaciers, dont les vestiges se voient partout. Les montagnes s'abaissent déjà dans les Alpes du Sseu-tch'ouan, encore comparables aux nôtres, et plus encore dans le Yunnan et

l'Indochine. La mousson, celle du sud-ouest comme celle du sud-est, se fait sentir, grâce à cette inclinaison générale des montagnes, jusqu'au Kouen-louen et même par delà, puisque les derniers effets en ont été constatés dans la Vallée des Vents. Aussi, des pluies qui s'abattent dans les replis des monts, naissent de puissants fleuves, le Yang-tseu-Kiang qui va en Chine, le fleuve Rouge et le Mékong qui vont en Indochine, la Salouen et l'Iraouaddi birmans. Nulle part on ne voit naître et circuler si longtemps tout près l'un de l'autre des cours d'eau qui ensuite divergent tellement : de l'embouchure du Yangtseu à celle du Brahmapoutre il y a 10.000 kilomètres. Mais les chaînes qui séparent les vallées forment une série d'obstacles qui rendent la région impénétrable, et le rôle historique de cette barrière a été immense. Par elle s'explique ce fait que des civilisations aussi anciennes que les civilisations hindoue et chinoise aient vécu des siècles et des siècles en s'ignorant totalement, et ne soient entrées en contact tardif que par les immenses détours de l'ouest ou de la mer. Malgré la proximité de la Chine, et la parenté probable des Chinois avec certaines populations de la Birmanie, toutes ces populations sont acquises à la civilisation hindoue : l'archéologie birmane n'a découvert que des vestiges hindous dans les anciennes capitales (Mandalay est une ville moderne). Dans l'ensemble, les montagnards du Sseu-tch'ouan et du Yunnan ont bravé les autorités chinoises même au temps de leur puissance maxima. Depuis que les mines du Yunnan font sentir leur attraction sur les capitalistes européens, le problème de la route de Maulmein, en Birmanie, à Ta-li-fou dans le Yunnan, n'a pas encore été résolu.

Le Kouen-louen se prolonge assez nettement vers l'est dans le Ts'ing-ling, séparant les bassins du

Houangho et du Yangtseu, et constituant une barrière notable entre la Chine du nord et celle du centre et du sud. Cependant les Chinois l'ont franchi de bonne heure, car la prolongation orientale est sensiblement moins haute que le Kouen-louen propre: aux environs de l'ère chrétienne, des routes ont été construites du Houangho à Hang-tchong et Tch'engtou. C'est encore la grande route de Pékin à Lhassa. A Tatsienlou commence la section difficile, celle qui jusqu'à Batang ne descend nulle part au-dessous de 3500 mètres, celle où abondent les gorges pittoresques, qu'on franchit par des câbles tendus au-dessus d'abîmes vertigineux. Par là le thé chinois pénètre chez les Tibétains, pour lesquels il est un stimulant de première nécessité. C'est le thé, plus que les armes, qui a fini par faire du Tibet une dépendance de la Chine.

Au nord du Kouen-louen s'alignent encore quelques chaînes assez élevées : à l'ouest elles lui sont vaguement parallèles, dans l'Altyn-Tagh et le Nan-Chan, avant d'adopter cette direction du sud-ouest au nord-est que nous avons vu dominer au nord de la Mongolie. Entre le Kouen-louen et ces chaînes s'allongent des couloirs naturels, où se rencontrent le Koukounor, la vallée des Vents, le Tsaïdam, et où tombent les dernières pluies venues du sud. Il y a là une très antique route, qui allait du moyen Houangho au bassin du Tarym. Pourtant, les pèlerins bouddhistes ont en général préféré, pour faire ces 2000 kilomètres, longer le pied nord de l'Altyn-Tagh. Cet autre parcours du T'ien-chan-nanlou (route au sud du T'ien-chan), comme le parcours du T'ien-chan peh-lou, conduisant en Dzoungarie, longe déjà le désert mongol.

A partir de l'Altyn, plus aucune grande chaîne ne sépare le désert de la terre jaune, et la transition se fait insensiblement sur 2000 kilomètres, jusqu'au petit

Khingan. C'est là que peu à peu, aux temps féodaux, les souverains des principautés chinoises voisines du désert ont élevé tronçon par tronçon ces longues murailles flanquées de tours qui furent, à la fin du IIIe siècle av. J.-C., réunies en un immense mur appelé par les Chinois la Muraille longue de dix milles, et par les Européens la Grande Muraille. Elle n'a jamais empêché les Barbares de pénétrer en Chine, de même qu'inversement elle n'a pas empêché la civilisation chinoise de descendre le Soungari jusqu'aux rives de l'Amour, à Aïgoun.

Comme la terre jaune avait roulé du désert vers les rives du Houangho, ainsi l'homme jaune a suivi la même pente : entre Mongols et Chinois, il n'a existé que l'antagonisme du nomade fidèle au désert et du sédentaire fixé par le sol et la civilisation.

Les chaînes de la Sibérie orientale, comme celles de la Chine septentrionale, adoptent toutes cette direction sud-ouest-nord-est que nous avons vu se reproduire dans la Chine du sud. Les monts Yablonovyi, peu élevés, se poursuivent par les monts Stanovoï, encore plus bas, jusqu'au Kamtchaka. Le grand Khingan (2500 mètres) se continue au nord de l'Amour jusqu'à la mer d'Okhotsk avec le Chang-Paï-chan (2500 mètres). Enfin le Sikhota-Aline range la côte de la mer du Japon. Les cours d'eau épousent la même direction, la Chilka et l'Argoun qui forment l'Amour, le Soungari et l'Oussouri qui le grossissent à droite, et en sens inverse la Kéia qui lui vient du nord. L'Amour, qui réunit toutes ces eaux, circule au contraire à travers les chaînes, à grands renforts de rapides, et finit dans le Pacifique après un cours de 4.700 kilomètres. Au sud du fleuve le bassin du Soungari a à peu près le climat continental de Pékin, mais se ressent encore des influences des mers de

Chine, et même de celles du grand courant chaud, le Kuro-Shivo : le tigre vit encore dans ces parages. Au nord de l'Amour, les influences polaires règnent seules. Et le fleuve, glacé pendant 5 mois, n'ouvre à la mer qu'un accès limité. Les côtes où il aboutit ne connaissent guère de navigation que grâce à la pêche.

Dans cette région, les antiques annales chinoises nous montrent des barbares jaunes confondus sous le nom de Toungouses. Dans le bassin de l'Amour, la steppe herbeuse entretenait les Toungouses du cheval : plus au nord commençait le domaine des Toungouses du renne. C'est sur le tard seulement que se sont formées parmi ces hordes les agglomérations temporaines qui ont à plusieurs reprises pesé sur l'histoire de Chine. Au XVIIe siècle, des Mandchoux ont conquis la Chine, et la Mandchourie, devenue le pays de la nation conquérante, a été organisée en « Confins militaires ». Mais, si ces tribus, encore armées d'arcs et de flèches, suffisaient à tenir en respect les Toungouses, elles risquaient de se trouver inférieures aux cosaques de l'Occident, déjà pourvus du fusil : en 1689 toutefois, le traité de Nertchinsk imposa un arrêt aux avant-gardes hardies de la colonisation slave, qui ne reparut sur l'Amour que vers 1850. Dans l'intervalle l'agriculteur chinois avait profité de l'unité de domination pour avancer sur les rives du Soungari, mettant à profit les moindres parcelles : une grande ville chinoise, Aïgoun, s'était élevée sur l'Amour même. La Mandchourie est aujourd'hui une province toute chinoise, déjà riche, et qui peut le devenir plus encore.

Chine

La région que nous venons d'étudier se continnue sans démarcation, par ses montagnes, par ses vallées, jusqu'au Pacifique. Mais l'approche de l'Océan en change peu à peu la physionomie. D'autant plus qu'elle se projette dans cet Océan par une vaste protubérance : s'il y a 2000 kilomètres à vol d'oiseau de Pékin au Tonkin, il y en a plus de 3000 en suivant la côte, pourtant peu découpée. Toute cette région, qui est la Chine propre, n'occupe guère plus de 4 millions de kilomètres carrés : mais sur ces 4 millions de kilomètres q. vivent plus de 300 millions d'habitants.

Il est impossible d'étudier cette région sans y marquer d'abord une division fondamentale. Les prolongements orientaux du Kouen-louen vont en s'abaissant assez vite : le Ts'ing-ling a encore des pics de 3500 mètres, mais les monts Houai ne dépassent pas 1500 mètrès. Telle quelle la ligne sépare nettement la Chine du Nord et la Chine du Sud. Au nord c'est le bassin de Houangho, au sud celui du Yang-tseu-kiang. Au nord le loess, au sud la latérite. Au nord un climat continental qui règne à Pékin et se prolonge jusqu'à Chang-hai, au sud un climat subtropical avec la mousson. Nous verrons les conséquences pour l'homme.

La Chine du Nord, c'est le bassin du Houangho (4700 kilomètres). Le « Fleuve Jaune » naît près du lac Koukou-nor, et la branche maîtresse semble bien venir des pentes sud du Kouen-louen. Le fleuve descend rapidement ensuite entre cette chaîne et le Nanchan,

puis s'échappe entre le Nanchan et les chaînons qui le prolongent à l'est, et entre en plaine à Lan-tcheou. De là, il décrit au nord une immense boucle de 2000 kilomètres, traversant le désert (Ordos) où il trace de nombreux bras marécageux. Il redescend au sud pour percer les petits chaînons orientés du sud-ouest au nord-est qui constituent les terrasses du Chensi : c'est la célèbre porte du Houang-ho, la Porte du Dragon, Long-Men, si illustre aux yeux des Chinois. A la sortie de cette gorge, le Fleuve Jaune reçoit à gauche la rivière Fen, qui draine toutes les eaux du Chan-si central et irrigue le riche bassin du T'aï-yuan ; puis à droite la rivière Wei qui vient exactement de l'Ouest, en arrosant la belle plaine où s'élève une des plus anciennes capitales de l'empire, Si-Ngan-fou. De là il va se heurter au massif du Houa-chan qui le rejette vers l'Est. Depuis Long-Men, le Houang-ho est entré dans la terre jaune, si favorable aux céréales, que le climat rude mais régulier rend plus favorable encore : et il se trouve là un bassin presque fermé, très fertile et très riche, qui est un des antiques centres de la civilisation chinoise. Mais le Fleuve Jaune se voit bientôt resserré de nouveau entre des falaises étroites jusqu'à ce qu'il arrive enfin dans la grande plaine basse de la Chine orientale. C'est là que le brusque ralentissement de son courant, dû à la faible pente de la plaine, en fait le plus dangereux fleuve du monde. Les masses de terre jaune qu'il a arrachées à ses bords s'accumulent au fond de son lit qu'elles exhaussent peu à peu, et les digues énormes que de toute antiquité les riverains ont élevées pour le contenir sont souvent emportées par les crues d'été, laissant le fleuve vagabonder à son aise dans la plaine sans limites. Il a changé de cours une dizaine de fois depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, se déversant tan-

tôt au nord, tantôt au sud de l'éperon rocheux du Chan-tong, par des bouches distantes l'une de l'autre d'environ 900 klm. Depuis 1851, époque de la dernière catastrophe, il s'est reporté au nord, mais rien ne dit qu'une catastrophe nouvelle ne le ramènera pas au sud. Le Peiho, le fleuve de Pékin, au nord, et le Honaï au sud, ont, suivant les époques, confondu leurs bouches avec les siennes, ou repris leur indépendance : en réalité, toute cette côte est un enchevêtrement d'anciens bras, de lacs, d'étangs dont on a tiré parti pour le Canal Impérial. Enfin le golfe du Petchili, où débouche provisoirement le fleuve, est un golfe vaseux souvent couvert de brouillards, et dont l'entrée est resserrée entre le Liao-toung et la presqu'île de Chan-tong.

Cette dernière est une des parties les plus favorisées de la Chine du Nord, et cela de tout temps : c'est la patrie de Confucius. Depuis que les Européens y ont augmenté l'importance de la houille, elle contient 129 habitants au kilomètre carré.

La Chine du Nord n'est pas complètement barrée au sud. Même dans le Ts'ing-ling, des routes ont été percées depuis vingt siècles. Avant qu'elles n'existassent, la coupure entre Ts'ing-ling et les monts du Honaï débouchait sur la vallée du Han, qui conduisait au Yang-tseu-Kiang. Enfin les montagnes du Houaï laissent entre elles et la mer un large espace, où le canal impérial, restauré au XVIII[e] siècle, rattache le Peïho, le Houangho et le Honaï au réseau fluvial du Yang-tseu-kiang.

La Chine du Sud comprend deux bassins fluviaux très inégaux : ceux du Yang-tseu-kiang et du Sikiang. Le Yang-tseu-kiang est un des plus grands fleuves du globe (5500 kilomètres). Il naît dans le Tibet du nord-est par 5000 mètres d'altitude, et tout près du

Houangho dont il ne se rapprochera plus qu'à la fin de sa course. Il descend au sud comme un torrent, à côté de la Salouen, et pourtant séparé d'elle par de hautes chaînes. Un autre fleuve, le Yukoung, vient le rejoindre à gauche, puis le Min, que les Chinois considèrent depuis l'antiquité comme la branche maîtresse. C'est que le Min, au lieu des montages que parcourent les deux autres cours d'eau, traverse la partie basse et féconde du Sseu-tch'ouan, le pays du riz, du thé, des muriers et des vers à soie. Ayant maintenant tourné à l'est, le Yang-tseu-Kiang vient heurter les chaînons orientés du sud-ouest au nord-est, qui reproduisent, de ce côté de la chaîne dorsale, la direction des chaînons du nord. Il se resserre aux gorges de Yi-tch'ang jusqu'à 300 mètres, mais il est si profond qu'il n'en résulte pas de désastres, même au moment des crues d'été. Il reprend bientôt une largeur kilométrique. Les affluents qui lui viennent de droite, tamisés par les beaux lacs Tong-ting et Poyang, augmentent son volume sans troubler son régime, et il reçoit en même temps à gauche la rivière Han, belle voie navigable. Vers le point où se réunissent ces eaux, la ville de Han-k'eou est aujourd'hui peut-être la plus grande de Chine, avec plus d'un million d'âmes. Une navigation intense animait tout ce réseau dès le XIIIe siècle, un mouvement « supérieur à celui de toute la chrétienté » : c'est à peine si maintenant quelques bateaux à vapeur se mêlent à ces milliers de jonques. Le Yang-tseu-Kiang est encore à 1000 kilomètres de la mer, et sa basse vallée est la plus aimable partie de la Chine, au climat tempéré, aux pluies de moussons favorables au thé et au riz. Malheureusement le fleuve bleu finit près de Nankin et de Chang-hai devant une barre qui rend scabreux l'accès des navires.

Le Sikiang est un fleuve bien plus modeste (1760 kilomètres) ; né sur le plateau du Yunnan, près du Fleuve Rouge du Tonkin et du Mékong, il va droit, par un cours encombré de rapides, se jeter dans la mer près de Canton, de Hongkong, et de Macao. La côte où il arrive, ainsi que les îles de Formose et de Hainan, est sous le tropique du Cancer, et présente le climat tropical avec moussons : on voit paraître le palmier, mais non encore les fruits savoureux des tropiques.

Tout l'arrière-pays est en somme très montagneux. Cependant l'agriculteur chinois a tiré parti de toutes les vallées fluviales, exploitant les terres jusqu'à l'altitude de 2500 mètres. Il ne s'est arrêté que devant les montagnes par trop rébarbatives de l'ouest du Sseutch'ouan, et du Yunnan. Dans cette dernière province, il y a d'autres sources de richesse : c'est la Chine ouvrière par excellence, avec l'étain, l'antimoine, le cuivre. Seulement, cette province est barrée de tous les côtés ; les fleuves qui la sillonnent, Sikiang, Fleuve Rouge, Mékong, Salouen, ne deviennent navigables qu'en sortant. Elle serait déjà une pomme de discorde entre les maîtres européens de l'Indochine, si l'accès n'en était pas si scabreux.

La grande civilisation qui, née dans la Chine du Nord, a conquis la Chine du Sud, et donné à cette immense région une unité qui prime de beaucoup, aux yeux des Européens, les nuances locales, n'a pas vu se borner là sa force d'expansion. Nous avons dit combien l'histoire de la Chine est mêlée à celle de l'Asie intérieure. Il nous faut voir comment elle l'a été aux pays du Nord et du Sud, au Japon et à l'Indochine. Quant aux relations de la Chine avec la mer, elles forment un chapitre spécial, qui, nous aurons à le montrer, ne fait que s'ouvrir.

Au nord de la Chine

La Mongolie et la Chine du Nord sont, on l'a vu, reliées naturellement à la région de l'Amour et aux pays plus septentrionaux qui bordent la mer d'Okhotsk. A cette région sont accolés des appendices péninsulaires et insulaires qui s'en distinguent néanmoins. Le lien qui a réuni ces divers pays dans une histoire commune date d'hier.

La région de l'Amour projette vers le sud deux péninsules qui barrent presque, en face du Chan-tong, l'entrée du Petchili. La première, Liao-toung, est rudimentaire. Mais l'autre, la Corée, est grande comme l'Italie. C'est un pays montagneux qui ne laisse pas une très grande place aux cultures, mais contient de l'or et d'autres métaux. Sur sa face occidentale sont de belles rades, comme celle de Chemoulpo : la côte orientale est plus âpre, mais ses ports sont les premiers, en venant du nord, qui soient libres de glace. Le pays, d'ailleurs rattaché par la communauté de race aux régions avoisinantes, se prêtait donc à la vie civilisée, et s'ouvrit de bonne heure aux influences chinoises. Mais il sut garder son originalité. Les T'ang furent les premiers empereurs de Chine à en soumettre une partie, puis les Mongols au XIIIe siècle, enfin les Mandchoux, au XVIIIe, l'assujettirent à un vague tribut. Mais dans le costume, dans la langue, dans la religion, la Corée garda ses caractères propres, et se ferma, comme la Chine et le Japon, aux étrangers. Pendant ce temps, la population s'y accumula, et à l'ouverture du pays, au XIXe siècle, elle montait à près de 20 millions d'âmes : Séoul, la capi-

tale, en compte plus de 200.000. Aussitôt l'émigration permise, les Coréens commencèrent à essaimer vers l'Amour.

Un détroit de 200 kilomètres, au milieu duquel se trouve l'île maintenant fameuse de Tsoushima, sépare la Corée du monde insulaire du Japon. Le centre en est la grande île de Hondō ou Nippon (225000 kilomètres q.). Les chaînes orientés du sud-ouest au nord-est, comme celles du continent, s'y continuent par d'autres orientées sud-nord : au coude est le Fuji-yama (3700 mètres). Ce volcan éteint est entouré de volcans encore actifs, qui, avec les tremblements de terre, attestent que nous sommes là dans une région de dislocation : si la mer occidentale est sans profondeur, immédiatement à l'est de l'île se creusent des abîmes de 8000 mètres. Le Japon, à la latitude de la Méditerranée, est dans l'ensemble plus froid, mais le Kuro-shivo le réchauffe, et les influences marines lui donnent un climat de moussons, bienfaisant pour ses forêts, pour ses rivières, pour l'arbre à thé et pour le mûrier. La proximité de la montagne et de la mer, jointe à une douce lumière, ont créé là un centre artistique comparable à celui qui est né dans l'Hellade. Ajoutons enfin les baies magnifiques dans lesquelles s'étalent aujourd'hui les grands ports d'Osaka et de Yokohama.

L'île Shikoku, au sud, est collée à Hondō, mais Kyūshū, plus au sud encore, présente à la mer la rade de Nagasaki. Et les îlots des Ryûkyû conduisent de là à Formose, au climat déjà tropical, et au sol fertile.

Au nord de Hondō, Ezō est déjà bien moins favorisé : les forêts de hêtres, de bouleaux, qui dans Hondō ne descendent guère au-dessous de 1500 mètres d'altitude, descendent ici bien plus bas. Plus au nord, la grande

île de Sakhalin, en face de l'embouchure de l'Amour, et les îles Kouriles, qui rejoignent le Kamtchaka, sont presque des îles polaires, dans lesquelles le cercle de feu du Pacifique se continue pour aboutir au Kliout-chev du Kamtchaka. Dans ces parages, aucune ressource que la pêche, mais la pêche sous toutes ses formes, pêche du hareng et pêche de la baleine.

Au sud de la Chine

Pas plus que le domaine du nord de la Chine, celui où nous entrons n'est séparé par la nature de la Chine propre. Il la prolonge par la terre et par la mer, par la structure et par le climat, et les géographes chinois, avant que la Chine du Sud fût vraiment sinisée, avaient pris l'habitude d'étendre le nom du Kouenlouen à toutes ces montagnes du sud-ouest qui leur dérobaient le reste du monde.

Les puissantes chaînes du Tibet nord-est, du Ssteu-tch'ouan et du Yunnan se continuent régulièrement en Indochine, en conservant leur allure générale du nord-ouest au sud-est, mais en s'écartant peu à peu et en s'abaissant. Celles qui séparent le Brahmapoutre de l'Iraouaddi, l'Iraouaddi de la Salouen, sont les plus rébarbatives. Entre la Salouen et le haut Mékong, autant qu'on peut juger (car le Mékong n'est encore reconnu par les savants européens que sur les 3000 derniers kilomètres de son cours), elles sont âpres aussi. Puis elles s'abaissent sur l'isthme de Kra, qui n'est qu'une langue de terre rattachant à ce tronc la péninsule malaise, et qu'on percerait facile-

ment. Dans ce dernier parcours, des passages faciles font communiquer les vallées de la Salouen et du Méping, affluent du Ménam : Xien-Maï sur le Méping est rattaché étroitement au trafic qui se fait sur la Salouen. De même, la haute vallée du Ménam communique sans trop de difficulté avec la vallée moyenne du Mékong, la région de Louang-Prabang. De cette région, le Mékong descend peu à peu à travers les plateaux du Siam et du Laos, jusqu'aux chutes de Kong, et de là gagne un large bassin (Cochinchine). La chaîne entre le Mékong et le Fleuve Rouge est assez vague, jusqu'au moment où elle se relève pour former la chaîne côtière de l'Annam (2500 mètres). De même, au nord du Fleuve Rouge, il y a un abaissement des montagnes, avant qu'elles se redressent dans le Kouang-si. En conséquence, la vallée du Fleuve Rouge, qui est formée des alluvions rouges enlevées au Yunnan, est encore la voie de pénétration la plus facile vers les mines de cette province.

Dans l'intervalle de toutes ces chaînes s'étalent les alluvions des grands fleuves. Celles de l'Iraouaddi et de la Salouen sont resserrées jusqu'aux deltas. Mais il n'en est pas de même de celles du Ménam et du Mékong. Les plaines du Siam et du Cambodge, les plateaux du Laos couvrent 7 à 800.000 km. q., la moitié de la péninsule indochinoise. La vallée du Fleuve Rouge, en revanche, est resserrée, elle aussi, jusqu'au delta du Tonkin.

Le climat de ces plaines d'alluvions est un climat semblable à celui de l'Inde, placée sous la même latitude, climat tropical corrigé un peu, ici par l'altitude, là par la mer. L'influence de la mousson du sud-ouest, exclusive en Birmanie, se fait sentir jusqu'au Tonkin, qui a un hiver frais, mais une saison des pluies en été. La mousson du sud-est ne se fait sen-

tir que dans la Chine méridionale. La forêt est partout (santal, tek, etc), la jungle s'étend sur de vastes espaces, mais s'éclaircit dans les vallées, et surtout dans les deltas, pour faire place aux rizières. Les mines ne manquent pas dans les montagnes: l'or du pays a été vaguement connu de l'antiquité méditerranéenne, la houille est maintenant une des richesses du Tonkin. Malgré ces ressources, et malgré 2000 ans de civilisation, l'Indochine est presque un désert en comparaison des formidables agglomérations du Gange et du Yangtseu. La densité moyenne ne paraît pas dépasser 30 habitants au kilomètre carré, et il y a une concentration énorme dans les grandes capitales politiques et dans les deltas. Mandalay a 200000 âmes, Bangkok en compte 600000. Dans les deltas du Mékong (Cochinchine) et du Fleuve Rouge (Tonkin), malgré une forte mortalité, vivent, là 65, ici 300 (?) habitants au kilomètre carré.

L'Indochine n'a sur l'Océan Indien, par le peu d'étendue de l'arrière-pays, qu'un jour de souffrance. Mais, par une protubérance marquée, et 2000 kilomètres de côte, elle s'ouvre largement sur la mer de Chine méridionale. Il y a par là une sorte de Méditerranée, qui a uni dans une vie commune la Chine du sud, l'Indochine et les îles Malaises. Les îles ferment presque complètement cette mer à l'est et au sud. Entre le Fo-kien et Formose, entre Formose et les Philippines, sont les détroits que les Arabes du moyen-âge appelaient « les Portes de Chine ». Puis l'archipel des Philippines se relie étroitement à Bornéo et aux Célèbes. Bornéo est séparée par un détroit où se trouve l'îlot, jadis fameux, de Blitong, et que barre au sud Java. Puis vient Sumatra. Entre Sumatra et la presqu'île de Malaca, entre Sumatra et Java, étaient pour les Chinois les « portes de l'Occident ». La mer ainsi

délimitée, peu profonde même au nord, est balayée par la mousson qui, en été, porte vers Canton, en hiver vers Java : elle est fameuse par ses « typhons ». Même sans la pêche, elle aurait invité à la navigation : celle-ci y est très ancienne et a joué un rôle historique que nous savons considérable. Par compensation, la piraterie a été là de tous temps un mal endémique.

Des îles, nous connaissons Formose, nous connaissons les îles de la Sonde : il faut dire un mot des Philippines. Cet archipel se compose de plusieurs îles étrangement tourmentées, dont les principales sont Luçon et Mindanao. Elles appartiennent au « cercle de feu » que nous avons trouvé à Java, et qui se continue à Formose et au Japon. A côté d'éruptions nombreuses, il y a là des tremblements de terre fréquents et terribles. Et, pour achever de montrer l'importance de cette zone de dislocation, immédiatement au sud et à l'est se creusent des abîmes marins de plus de 8000 mètres. Néanmoins, comme les produits tropicaux y abondent, et que le climat, adouci par la mer, y est agréable, les îles ont été toujours bien peuplées, même avant que les Espagnols y créassent Manille, et y importassent le tabac. Ethniquement, elles se rattachent au monde malais.

La Chine et la mer

La Chine s'ouvre largement sur le Pacifique par 3500 kilomètres de côtes. Certains archipels, le Japon, les Philippines, y sont étroitement rattachés. Il serait donc naturel, du point de vue de la géographie physique, d'aborder par là l'étude de l'Océanie. Nous allons voir s'il en est de même au point de vue de la géographie humaine.

On a souvent remarqué la structure de la façade orientale de l'Asie : une série d'arcs de cercle s'emboîtant l'un dans l'autre, ou plutôt plusieurs séries concentriques. La première série est constituée par la côte de l'Amour avec Sakhalin, la côte de Chine, la côte d'Indochine. Elle est enveloppée par la série que constituent : les Kouriles, puis le Japon avec les Ryūkyū, puis les Philippines avec l'île Célèbes et Java. Cette seconde série est marquée par le cercle de volcans et de grandes profondeurs marines qui indique une ligne de dislocation de l'écorce terrestre. Chose curieuse, c'est en même temps, au point de vue humain, la limite des influences asiatiques : seules, les Moluques, avec les sultanats de Ternate et de Tidor, qui y ont vécu au moyen-âge, dépassent la limite marquée par la géographie physique.

On pourrait regarder comme une troisième série l'arc de cercle constitué par la ligne des Iles Mariannes, à 2000 kilomètres à l'est des Philippines. Mais ces îles offrent déjà toutes les caractéristiques des îles polynésiennes : montagneuses et volcaniques (avec accompagnement d'îlots coralligènes), humides

sur le versant exposé aux vents dominants, qui sont ici les alizés du nord-est, plus sèches sur le versant opposé, avec une végétation tropicale tempérée par l'influence maritime.

Au sud des Mariannes s'étend de l'ouest à l'est, sur 2000 kilomètres, l'archipel des Carolines, analogue à l'autre, mais que la proximité de l'Equateur fait plus chaud. Il y a 1500 kilomètres de là à la Nouvelle-Guinée (voir p. 198).

Seulement toutes ces connexions curieuses, constatées par les géologues, ont été sans portée au point de vue humain. Les typhons des mers de Chine ont-ils terrorisé les jaunes ? Le fait est que, s'ils n'ont pu ignorer les Malais, leur curiosité et leur esprit d'entreprise n'ont jamais dépassé cet horizon. Il n'est pas inutile d'insister un instant sur ce point, parce qu'un phénomène historique tout récent est de nature à créer des illusions rétrospectives.

La Polynésie est sortie de son isolement par les Européens.

Ceux-ci sont arrivés vers 1500 par l'ouest. En 1521 Magellan est apparu par l'est, et est venu tomber dans les Philippines. Les droits de l'Espagne étaient fondés : elle a dédaigné les îles (les Mariannes n'ont été occupées qu'en 1688), et elle a même dissimulé ses découvertes en ces parages. Le motif était la crainte de la piraterie, piraterie indigène, et surtout piraterie européenne, qui s'est prolongée sur le Pacifique jusqu'en plein XIXe siècle. Cook et La Pérouse, à la fin du XVIIIe siècle, ont commencé à attirer l'attention de l'Europe sur les îles de l'Océanie, et peu à peu, au cours du XIXe siècle, les diverses puissances d'Europe se sont partagé ce domaine insulaire, faisant disparaître devant elles la race, à certains égards bien douée, des Polynésiens.

Or, la thalassocratie européenne a eu dans ces parages un contre-coup singulier.

La Chine avait toujours dédaigné le domaine maritime qui s'ouvrait devant elle à l'est. Mais, ouverte aux Européens au XIXe siècle, elle commença aussitôt à y déborder. Les Chinois apparurent non seulement en Indochine et dans les îles de la Sonde, d'où ils gagnèrent le Cap, mais à Manille dans les Philippines, en Nouvelle-Guinée, en Australie et en Nouvelle-Zélande, enfin à Hawaï, d'où ils gagnèrent l'Amérique. Cette émigration chinoise transmarine n'a exporté, en fin de compte, que quelques millions d'individus. Le Chinois s'expatrie sans femmes. Il tient à revenir dormir dans la terre natale, et les sociétés qui se forment dans les colonies de Chinois ont pour but avoué de rapatrier le corps de ceux qui meurent au loin. Malgré tout, les Européens, constatant la facilité avec laquelle le Chinois, travailleur et sobre, remplaçait le nègre et supplantait l'Européen, ont parlé beaucoup, à la fin du XIXe siècle, du « péril jaune ».

C'est ainsi que le domaine océanien, resté jusqu'à nos jours l'asile incontesté, sinon paisible, de populations noires ou brunes, menace, par un singulier concours de circonstances, d'être dans l'avenir le champ de bataille des jaunes et des blancs.

VI

La mer des Antilles, l'Amérique

Nous retournons à l'Atlantique pour aborder le Nouveau Monde. On verra pourquoi.

A l'ouest, l'Atlantique baigne, sur 18000 kilomètres de long, les côtes du Nouveau Monde. Dans cet énorme espace, il ne dessine qu'une échancrure importante, la mer des Antilles ou Méditerranée américaine.

Ce dernier nom a été inspiré par une analogie purement structurale. La Méditerranée américaine est sensiblement plus méridionale que l'autre : elle est comprise presque en entier entre le tropique du Cancer et l'Equateur. Elle est séparée de l'Atlantique par une rangée d'îles très rapprochées, et reliées par un plateau sous-marin : près de la Martinique seulement on trouve des profondeurs de 1000 mètres. Bien que de même étendue à peu près que la Méditerrannée de l'Ancien Monde (3 millions de kilomètres q.), celle d'Amérique est bien plus massive, séparée en deux seulement par la presqu'île du Yucatan. Elle s'enfonce, non dans la profondeur des terres, mais vers un

isthme allongé. Malgré tout, elle joue un rôle d'intermédiaire entre les deux parties du continent américain. De structure ancienne, comme l'atteste la faune spéciale des îles, elle a joué ce rôle d'intermédiaire uniquement au point de vue humain.

Les Antilles, qui ont valu à la Méditerranée américaine un autre nom, se divisent en trois groupes : Lucayes ou Bahama (terrains récents) ; Grandes Antilles (terrains anciens) ; Iles du Vent, de formation volcanique. Avec les Iles sous le Vent, elles constituent presque tout le monde insulaire américain.

Les Lucayes, comme les îles Bermudes qui sont isolées à 1200 kilomètres des côtes de la Caroline du nord, appartiennent à l'Angleterre, et ne sont guère propres qu'à servir de pénitencier : encore l'eau douce manque-t-elle à certains de ces îlots.

Il en est autrement des Grandes Antilles, et surtout de la « perle » de l'archipel, Cuba. Cette île s'avance entre le Yucatan, dont 200 kilomètres la séparent, et la Floride, dont elle est encore moins éloignée. Elle est allongée du nord-ouest au sud-est, ne dépassant guère 150 kilomètres en largeur. Elle couvre 120.000 kilomètres q. (quatre ou cinq fois la Sicile). Le climat tropical avec ses productions s'épanouit surtout au nord-ouest, où La Havane est devenue la métropole du tabac. Au sud-est sont les montagnes et la belle rade de Santiago.

Au sud de Cuba, la Jamaïque, plus petite, lui ressemble : ici, au lieu du tabac, c'est la canne à sucre, avec le rhum, qui a pris le dessus. Les Anglais, qui possèdent l'île depuis Cromwell, y ont choisi pour capitale Kingstown.

A l'est de Cuba, s'étend Haïti ou Saint-Domingue, la seconde des Antilles en grandeur. La côte nord-ouest, qui s'offrit la première aux regards de Colomb, lui ap-

parut comme un « jardin royal ». Ailleurs aussi, l'île ne manque pas de ressources. L'indépendance rendue aux nègres et aux mulâtres, qui avaient été substitués, sous la domination française, aux anciens habitants, a fait péricliter ces éléments de richesse.

Porto-Rico ferme la série des Grandes Antilles vers l'est. C'est la plus fertile en ressources, et la plus peuplée (100 habitants au kilomètre q.).

Les Iles du Vent s'allongent de Porto-Rico à la Trinité, devant les bouches de l'Orénoque, en arc de cercle dont la concavité s'oppose aux alizés ; d'où le nom. Les phénomènes volcaniques qui leur sont communs s'accusent surtout dans nos deux îles françaises de la Martinique et de la Guadeloupe. La mieux partagée de ces petites îles est la Barbade, où vivent 425 habitants au kilomètre q. Quant aux Iles sous le Vent (alignées de l'est à l'ouest, dans le sens des alizés), elles ne sont que les débris d'une chaîne côtière du Vénézuéla : la principale est Curaçao.

Les Antilles présentent nombre de traits communs qui en font un milieu homogène : climat tropical très tempéré par l'influence de la mer. Avec leurs replis, leurs hâvres magnifiques, elles devaient susciter des populations de navigateurs et de pirates : au xve siècle, les Caraïbes, qui dominaient dans ces îles comme sur la côte nord de l'Amérique du Sud, s'acquittaient de l'une et de l'autre fonction, surtout de la dernière. Quand la domination espagnole, au xviie siècle, commença d'être contestée de toutes parts, les Antilles furent de nouveau, avec les flibustiers, boucaniers, etc, une terre d'élection de la piraterie. Partagées et repartagées entre les puissances européennes, elles sont restées plus longtemps que le reste de l'Amérique dans la situation de colonies : certaines y sont encore. L'élément nègre importé domine dans la population : il a

constitué à Haïti et à Saint-Domingue deux républiques.

La mer délimitée par les Antilles à l'est comprend deux bassins : golfe du Mexique et mer des Antilles. Le golfe du Mexique est moins profond que la mer des Caraïbes : dans cette dernière se trouvent deux fosses de plus de 5000 mètres. Entre les deux mers s'avance la presqu'île du Yucatan, presqu'île basse nettement isolée de l'isthme montagneux qui relie les deux Amériques. Malgré son sol marécageux, malgré la fièvre jaune, elle a abrité, il y a mille ans, une civilisation qui semble avoir eu pour origine sa situation de sanctuaire commun et de lien de plusieurs races : Palenqué et Uxmal auraient été des Delphes ou des Olympies, dont les Mayas étaient les gardiens. Aujourd'hui, sauf le bois de campêche, ses produits sont dédaignés par les capitalistes d'Europe et d'Amérique.

L'isthme américain atteint son étroitesse maxima à la hauteur de Colon et de Panama (75 kilomètres). Mais, là encore, il présente des altitudes de plus de 100 mètres. On s'explique donc que sa percée ait été une entreprise infiniment plus difficile que celle de l'isthme de Suez. Entreprise par les Français, elle aboutit à l'échec que l'on sait. Les Américains des Etats-Unis ont repris l'idée vers 1903, et sont venus à bout de ce travail, qui rapproche singulièrement leurs ports de ceux du Pérou et du Chili, et donne accès à leur flotte de guerre d'un océan dans l'autre. Mais le canal de Panama reste dans un état précaire : tout récemment, la navigation y a été interrompue pendant sept mois. Il est encore trop tôt pour mesurer les conséquences de la percée pour les ports des Antilles, rattachés depuis quatre siècles aux ports de l'Europe.

Au point de vue de la séparation des deux continents, la percée n'est qu'un détail. L'isthme américain, très long (2000 kilomètres), hérissé de montagnes et de

volcans, avec des côtes marécageuses et malsaines, a été un isolant efficace entre les deux Amériques. Des différences sensibles existent d'ailleurs entre elles. L'Amérique du Sud est presque entière dans les zones équatoriale et tropicale. L'Amérique du Nord est presque entière dans les zones tempérée et polaire.

Malgré tout, ce n'est pas seulement par opposition à l'Ancien Continent que les deux continents américains forment une unité. Ils ont des traits communs, dont un capital, et qu'il faut signaler tout de suite : d'un bout à l'autre de l'Amérique, les hautes montagnes sont alignées sur la côte occidentale, qu'elles serrent de près. Dans le territoire d'Alaska se dresse un pic de plus de 6000 mètres. Puis les montagnes s'abaissent un peu et s'élargissent dans les Montagnes Rocheuses, mais en conservant leur allure générale. Elles se relèvent au sud du plateau mexicain et se poursuivent encore dans l'isthme de Panama. Au sud du canal seulement existe une courte dépression, celle que suit l'Atrato. Et presque aussitôt commencent les chaînes des Andes. Encore multiples au nord de l'Equateur, celles-ci se réduisent ensuite à deux chaînes parallèles qui s'élargissent en Bolivie. Puis une chaîne unique, avec des sommets de 7000 mètres, borde le Pacifique sur 3000 kilomètres jusqu'au cap Horn. A côté de ces montagnes, les Appalaches dans l'Amérique du Nord, les chaînes brésiliennes dans l'autre Amérique, n'entrent pas en considération. En sorte que l'Amérique ne présente, dans le sens de la latitude, aucun obstacle de premier ordre aux communications, car, moins large que le Vieux Monde, plus ouverte aux influences marines, elle ne permet pas aux déserts de s'étendre très largement. Cette structure n'a pas eu de conséquences très importantes pour la flore et la faune, car les espèces néarctiques ont été, malgré tout, arrêtées

par le climat tropical. Mais l'homme est plus souple.

La propagation de l'espèce s'est faite librement d'un bout à l'autre du Nouveau-Monde, à travers les Antilles.

Amérique du Sud

Plateau brésilien

L'Amérique du Sud est fortement rejetée à l'est par rapport à l'Amérique du Nord (le 80e méridien longitude ouest de Paris coupe à peu près la côte orientale du Nord et la côte occidentale du Sud). Le cap San-Roque, point extrême à l'est, n'est qu'à 2800 kilomètres du cap Vert, point extrême occidental de l'Afrique, situé plus au nord. Nous avons vu quelles chances il y avait, une fois les Portugais familiers avec la côte d'Afrique, pour qu'une très légère déviation les conduisît au Brésil : c'est vraiment un curieux hasard que Colomb ait touché aux Antilles (1492) peu avant que Cabral touchât au Brésil (1500). L'Amérique du Sud présente à l'occident le creusement caractéristique des continents austraux, mais son extrémité méridionale s'effile et se prolonge plus que celle de l'Afrique et de l'Australie, atteignant le 55° latitude Sud. Ce continent est fortement engagé au nord dans la zone équatoriale, où il présente sa plus grande largeur (5000 kilomètres). Plus au sud il offre à peu près la

succession de zones de végétation de l'Afrique, sauf que, pour diverses raisons, il n'y a pas là de vastes déserts. Les conditions d'altitude croisent ces influences de latitude de telle manière qu'il est plus indiqué de diviser d'après elles le continent, en quatre parties : plateau brésilien, dépressions de la Plata et de l'Amazone, Andes.

Le plateau brésilien constitue la protubérance par laquelle l'Amérique va au devant de l'ancien continent. Il couvre les deux tiers de l'état brésilien, soit 5 millions de kilomètres q. environ. Il est très vieux. n'ayant pas été remanié, sauf au sud-ouest, depuis les temps primaires, et par conséquent fort érodé : l'altitude moyenne varie entre 200 et 1000 mètres.

Malgré son usure, le plateau brésilien présente encore, à l'est, des chaînes assez nettes, en tête, derrière Rio-de-Janeiro, la sierra de Mantiqueira, avec les points culminants du Brésil (Itatiaya, 2700 mètres.) Toute la région occidentale appartient à la steppe herbeuse : le long des fleuves qui descendent au nord, la forêt-galerie apparaît.

Le rebord du plateau n'est ni assez continu, ni assez abrupt, pour empêcher les communications avec la côte. Si la navigation fluviale y est arrêtée, les chemins de fer, aujourd'hui, montent facilement de Pernambouc, de Bahia, de Rio-de-Janeiro, enfin de Santos vers l'intérieur. La côte elle-même présente une série de régions. De l'embouchure de l'Amazone au cap San-Roque, c'est la zone équatoriale, la zone des mangliers. Au Sud du cap San-Roque, le climat se fait moins brûlant. Les cultures tropicales, café, canne à sucre, enfin coton, sont faciles. Il y a de belles baies qui ont vu grandir les ports de Pernambouc (200.000 âmes), de Bahia (300.000), enfin Rio-de-Janeiro, sur une baie à entrée étroite, aux nombreux

replis, s'enfonçant profondément dans des montagnes majestueuses ; la ville dépasse aujourd'hui le million d'habitants. Plus au sud commence une zone où le courant chaud de l'Equateur fait place aux influences polaires, et qui présente un climat subtropical, mais avec pluies d'été. Aux cultures tropicales encore possibles, au palmier, se mêlent les cultures importées d'Europe, et surtout l'élevage : les Paulistes furent des Gauchos plus civilisés, parmi lesquels naquit le mouvement qui sépara le Brésil du Portugal (1822). Aujourd'hui, il ont été fortement noyés dans l'immigration européenne, italienne surtout, et un peu allemande. Sao Paulo atteint le demi million d'habitants ; Porto Alegre dépasse les 150.000.

Amérique du Sud

La Plata, Patagonie

Le plateau brésilien est encadré au sud et au nord par deux plaines où se sont développés de puissants systèmes fluviaux. Nous commencerons par celle du sud, qui comprend le bassin de la Plata : avec les petits bassins situés au sud, il couvre 3 millions et demi de kilomètres q.

La partie essentielle est le bassin du Rio de la Plata : il est formé de la réunion de plusieurs fleuves, dont le principal est certainement le Paraguay. Ce fleuve naît dans le Matto-Grosso, sort très vite du plateau, et, dès

la ville brésilienne de Cuyaba, devient navigable. Il forme dès lors une voie navigable qui se prolonge sans interruption, sur 3000 kilomètres, jusqu'à l'Atlantique. Au contraire, les cours d'eau qui viennent le rejoindre de droite ou de gauche, des Andes ou du plateau brésilien, présentent tous des rapides au débouché des plaines. C'est donc un caprice des géographes qui inflige au Paraguay, à partir de Corrientes, le nom du Parana, qui vient de gauche.

Le Paraguay, dans son cours supérieur, traverse encore des forêts. Il en est de même de ses affluents de droite, le Pilcomayo et le Vermejo ; leurs bords sont boisés, touffus, hantés par des bêtes dangereuses, et par les Indiens Tobas, fameux par le meurtre de l'explorateur français Crevaux (1882). Mais la steppe, qui a fait son apparition dans les Campos de Parécis, se développe aux endroits que ne touchent pas ces rivières, et prend un aspect désertique au sud du Vermejo : c'est le Grand Chaco, succédané du Kalahari africain. Au sud du Rio Salado, autre affluent de droite du Paraguay-Parana, le désert prend un aspect salin, et le vent du sud-ouest (le *pampero*) y crée la sécheresse. Mais comme la terre est un *loess* fertile, et que le climat est devenu tempéré, l'homme a lutté énergiquement contre ce mal, et des oasis se sont créées au pied des Andes : les villes de Tucuman, de Cordoba ont un aspect nettement européen. Les chemins de fer ont poussé jusque là et même plus loin : ils s'arrêtent à Jujuy avant d'entrer sur les hauts plateaux boliviens ; de Mendoza ils franchissent les Andes du Chili. Au sud de la région sèche s'ouvre d'ailleurs la pampa, le paradis des éleveurs, le royaume des *gauchos* (métis d'Indiens et d'Espagnols). La pampa est en outre favorable à l'agriculture, et l'immigration européenne, qui n'a pas cessé en Argentine depuis

un siècle, a acclimaté en maints endroits les cultures de nos pays.

Sur la rive gauche du Paraguay, on rencontre d'abord un pays de cultures tropicales, où le despotisme patriarcal des Jésuites a maintenu et utilisé la main-d'œuvre indigène, sans emploi de noirs: il y a même là un produit spécial, le *maté* ou thé du Paraguay. De l'autre côté du Parana, qui vient du Brésil donner son nom au Paraguay, la province d'Entre-Rios (jusqu'à l'Uruguay), plus méridionale et plus proche de la mer, mêle au palmier et aux cultures tropicales les cultures européennes. Enfin, par delà l'Uruguay, qui unit son embouchure à celle du Paraguay-Parana, nous avons un pays qui est la continuation des provinces brésiliennes du sud, avec prédominance de cultures européennes, et surtout de l'élevage: c'est le hasard de la politique qui a détaché cette marche de l'Est (Banda oriental) de l'Amérique lusitanienne, pour y faire dominer l'espagnol.

Le Parana et l'Uruguay se mêlent dans un vaste estuaire, large de 175 kilomètres, et font sentir l'influence de l'eau douce jusqu'à 150 kilomètres dans l'Atlantique. Les Espagnols y ont cru trouver l'argent, d'où le nom de La Plata. Depuis, le fleuve a servi de débouché à d'autres richesses : c'est par là que les produits de l'élevage argentin, la viande de conserve, le cuir, partent pour l'Europe. Deux grandes villes se font face sur les deux rives : au sud, Buenos-Ayres, qui dépasse aujourd'hui le million d'habitants; — au nord, Montevideo, qui n'en compte que 200.000. Mais le souffle du pampero et une forte barre rendent scabreux l'accès de ces ports : aussi la Plata, mieux située, dépasse-t-elle déjà 100.000 habitants.

Avec le Rio Negro, qui se jette dans l'Atlantique au sud de la Plata, par 40° lat. Sud, le climat tempéré

s'efface peu à peu, de bonne heure, comme partout dans l'hémisphère austral. Les influences polaires apparaissent : un courant froid baigne la côte. Pourtant l'herbe domine encore sur les bords du Chubut, et le jaguar de la zone tropicale se rencontre jusque là. Les Européens sont aujourd'hui en Patagonie. Le pays a appartenu jadis à ces Patagons qui apparurent comme des géants aux yeux de Magellan, et, près des Andes, aux bords du lac Nahuel-Huapi, les Araucans, plus belliqueux et plus féroces encore, ont résisté longtemps à la guerre d'extermination que leur firent les Espagnols. Enfin, au sud du détroit de Magellan, les Fuégiens représentent, avec les Australiens, le dernier degré de la vie sauvage.

En face du détroit, de petites îles, que les Français appellèrent Malouines quand ils les occupèrent (1764), sont devenues anglaises en 1833, sous le nom d'îles Falkland. Elles n'avaient d'intérêt pour les Européens que comme stations de grande pêche : c'est le point le plus méridional où l'on vienne guetter les baleines antarctiques.

Amérique du Sud

Amazone et Orénoque

Au nord du plateau brésilien, la région basse est divisée par des reliefs secondaires en deux vallées

très inégales : celle de l'Amazone et celle de l'Orénoque.

L'Amazone est le plus grand fleuve du monde après le Nil, et le Missouri-Mississipi : il est long de près de 6000 kilomètres ; son bassin couvre une surface de 5 millions et demi de kilomètres q. (dix fois la France). Les cours d'eau qui le forment, le Marañon propre et l'Ucayali, parcourent deux des vallées longitudinales qui caractérisent les Andes. Une fois le fleuve constitué, il a encore quelques rapides à franchir avant de sortir de la région andine : à Tabatinga, il il n'est déjà plus qu'à 80 mètres d'altitude, et depuis longtemps déjà navigable. Il reçoit à gauche des affluents des Andes du Nord, comme le Yapura, et à droite des affluents des Andes du Pérou, comme le Purus : tous ont des chutes à franchir, mais sont néanmoins navigables de bonne heure ; dans son ensemble le réseau navigable amazonien est de 50.000 kilomètres. Dans la région de Manaos, l'Amazone reçoit, à très peu de distance, à gauche le Rio Negro qui se relie par une curieuse bifurcation au Cassiquiare, affluent de l'Orénoque, — à droite la Madeira, qui sort du plateau brésilien par la chute appelée « Chaudière de l'Enfer ». L'Orénoque, le Rio Negro et la Madeira constituent une voie perpendiculaire à l'Amazone, qui a joué un grand rôle pour la pénétration indienne, avant d'être utilisée pour la navigation européenne. L'Amazone reçoit encore, à gauche les rivières descendues des montagnes de Guyane, à droite le Tapajoz et le Xingu. Les affluents de gauche étant au nord de l'Equateur, les affluents de droite au sud, il en résulte que leurs crues alternent, et que l'Amazone a un régime aussi égal que le Congo. La marée se fait sentir à 800 kilomètres de l'estuaire immense par lequel le fleuve, devant l'île de Marajo, débouche

dans l'Atlantique. Il reçoit au dernier moment le Tocantins, venu du plateau brésilien, et la puissante masse d'eau douce, refoulant l'Océan par un mascaret sans égal, en adoucit les eaux jusqu'à 400 kilomètres.

Le cours de l'Amazone appartient presque en entier à la région des forêts équatoriales. Une grande partie de ces forêts, par suite des crues des rivières, constitue *l'iguapo*, la forêt inondée, le pays des bois pourris, des lianes et des caïmans. A l'abri des crues seulement se déploie la belle forêt vierge, comme au Congo et aux îles de la Sonde. Les bois flottants encombrent les cours d'eau, les forcent à se diviser en bras, font refluer l'Amazone dans le Rio Negro à Manaos (qui dut à ce phénomène son premier nom de La Barre), enfin ralentissent les crues, qui n'atteignent l'embouchure qu'avec un fort retard sur le haut cours. Sur le cours supérieur des affluents de droite apparaît la savane, qui s'appelle déjà *llanos* en Bolivie. Les vrais *llanos* sont de l'autre côté de la vallée, interrompus par les montagnes des Guyanes et les forêts de l'Orénoque : là est la patrie du *llanero*, frère du gaucho du sud, et qui fut, comme lui, un défenseur désespéré de l'ancien régime, il y a cent ans.

Entre les vallées inférieures de l'Amazone et de l'Orénoque, le massif de Guyane présente des pics de 2500 mètres, et les monts Tumuc-Humac, plus à l'est, forment une barrière assez nette aussi. De là coulent à l'Atlantique les petits fleuves des Guyanes, Essequibo, Oyapok, prolongeant la zone des forêts. Les clairières permettaient les cultures tropicales au temps de la traite. Mais les côtes marécageuses des Guyanes ont fait la triste réputation de Cayenne et des autres pénitenciers européens.

L'Orénoque ne saurait se comparer à l'Amazone,

puisqu'il n'a que 1800 kilomètres, et que son bassin ne dépasse guère le million de kilomètres q. C'est pourtant un beau fleuve, qui, né dans le massif de Guyane, décrit une énorme boucle avant de prendre sa direction à l'est vers l'Atlantique. Dans la première partie de son cours, il reçoit à gauche, outre le Cassiquiare qui le relie à l'Amazone, des affluents andins aux chutes majestueuses, enfin l'Apura, qui emprunte la dépression séparant les Andes de la sierra vénézuélienne. Dans la seconde partie, l'Orénoque reçoit surtout, à droite, le Caroni. Tous ces cours d'eau sont des fleuves tropicaux, aux crues d'été, et l'Orénoque vient finir par un delta, en face de l'île de la Trinité: ce qui n'empêche pas son influence de se faire sentir, surtout à l'époque des crues, au loin dans l'Océan. Les bords des cours d'eau sont encore couverts de forêts; mais au sud et au nord se déploient les *llanos*.

Au nord de la dépression de l'Orénoque, la chaîne côtière du Vénézuéla (nettement séparée de la sierra de Santa Marta) est une vieille chaîne très usée, où pourtant les tremblements de terre ne sont pas rares: celui de Caracas en 1812 fut fâcheusement célèbre. Les bords de la montagne sont la zone civilisée du Vénézuéla, avec la capitale, Caracas (85000 habitants), et surtout, dans la coupure qui fait communiquer la dépression de l'Apura avec la mer, Valencia. La côte même est basse, encombrée de lagunes comme le golfe de Maracaybo, dont les habitations sur pilotis valurent au pays le nom de « Petite Venise »; elles sont bordées par les Iles sous le Vent. Au temps de la domination espagnole, les maîtres du pays allaient chercher plus à l'ouest, à Carthagène, des débouchés pour leurs richesses.

Amérique du Sud

Andes

La partie occidentale du continent sud-américain, qui en constitue le tiers (7 millions de kilomètres q.), appartient d'un bout à l'autre, depuis le 12e degré de latitude au nord de l'Equateur jusqu'à 11 degrés seulement du cercle polaire, à la chaîne formidable, longue mais étroite, de la Cordillère des Andes.

Les Andes commencent immédiatement au sud de la dépression de l'Atrato, et se composent d'abord de trois chaînes. La chaîne médiane renferme des sommets volcaniques de plus de 5000 mètres. La chaîne de l'est et la sierra de Mérida qui la prolonge sont moins hautes, mais opposent encore aux communications des difficultés sérieuses, qui furent vaincues par le Vénézuélien Bolivar dans la campagne décisive de 1819, terminée à Boyaca. Entre les chaînes coulent le Rio Cauca et la Magdalena, coupés dans le haut de leur parcours, comme leurs affluents, de chutes pittoresques, mais qui finissent par se réunir pour déboucher dans la mer. Ce sont, malgré tout, de beaux fleuves, qui du temps des Espagnols portaient à Carthagène, aujourd'hui déchue, les produits de leurs forêts, le précieux quinquina, et surtout les produits du district minier d'Antioquia.

Un peu au nord de l'Equateur, les trois chaînes se réunissent en un nœud, et ensuite, sur une longueur de 2000 kilomètres, les Andes offrent le spectacle de

deux chaînes parallèles, se rejoignant de loin en loin dans des nœuds (*cerros*), et enserrant de hauts plateaux (*puñas*). Les chaînes présentent, sous l'Equateur même, à hauteur de Quito, des sommets de 6000 mètres, les volcans du Pichincha, du Cotopaxi, du Chimborazo, qui ont servi aux savants du XVIIIe siècle à mesurer l'arc du méridien. Plus au sud, les sommets sont moins hauts, mais les défilés restent à des altitudes comparables à celles des sommets alpins, et les chemins de fer qui, de Lima et des ports péruviens, escaladent la chaîne de l'ouest, montant à 4750 mètres sur un parcours de 140 kilomètres, sont parmi les merveilles du monde contemporain. Les hauts plateaux sont à des altitudes de 2000 ou 3000 mètres, ce qui, dans cette zone équatoriale, comporte un climat tempéré et rend le travail possible : il n'y faut que l'irrigation, qu'avaient su leur donner les Incas. Quant aux pentes extérieures, elles comportent toutes les successions de climats, depuis les neiges éternelles, en passant par la « tierra templada » qui finit en bas à 2500 mètres, jusqu'à la « tierra caliente ». Sur la côte du Pacifique, la descente est trop brusque pour que ces zones aient un développement notable. Mais, vers l'est, outre les vallées longitudinales, qui sillonnent la Cordillère et s'ouvrent vers l'Orénoque ou l'Amazone, il y a descente plus graduelle : le vent qui souffle des Andes est un vent pluvieux, et, quoique les régions subandines au sud de l'Amazone appartiennent encore aux forêts, le défrichement permettrait certainement, en Colombie et en Bolivie, d'en tirer meilleur parti.

En Bolivie, les deux chaînes s'écartent, et encadrent un plateau qui fut jadis occupé par des lacs immenses, mais qui, par le desséchement progressif du climat, ne comprend plus que les nappes du Titicaca (8300 kilom. q.) et de l'Aullagas, reliés par le Desaguadero. Le

même desséchement a séparé les lacs du Rio Beni, qui jadis leur servait d'exutoire sur l'Amazone. La Cordillère se relève au sud-est dans l'Illampu et l'Illimani, qui dépassent les 6000 mètres, et encadrent le district aurifère célèbre entre tous au temps des Espagnols, le Potosi. Nous avons ici, correspondant au creusement de la côte pacifique, une zone de dislocation où la chaîne prend une structure compliquée. C'est en même temps la zone des alizés, et, de part et d'autre, la chaîne est entourée de déserts ou de steppes, le désert d'Atacama et le Grand Chaco. Les passages sont difficiles, et ont assuré l'indépendance de la Bolivie vis-à-vis de l'Argentine. On les franchit pourtant, pour porter les aliments fournis par la pampa argentine aux mineurs qui arrachent son salpêtre au désert d'Atacama.

Depuis là jusqu'au Cap Horn, sur une longueur qui équivaut à peu près à celle de Marseille au Congo, les Andes chiliennes présentent un mur droit. Là est le géant de la chaîne, l'Aconcagua, qui ne le cède qu'à l'Himalaya (7000 mètres). A ses pieds, le col de la Cumbre passe à 3800 mètres ; il a conduit jadis l'Argentin San Martin aux champs de Maypu, où fut assurée l'indépendance du Chili ; aujourd'hui il fait communiquer Mendoza et l'Argentine avec Santiago et Valparaiso, les deux villes principales du Chili (450.000 et 200.000 habitants). Nous sommes maintenant au sud du tropique, et, si les zones se succèdent toujours sur les flancs de la chaîne, les limites inférieures en sont singulièrement abaissées dans le territoire arraché aux Araucans : l'immigration européenne est parfaitement possible au pied même des montagnes. Les influences polaires qui, sur la côte, se prolongent jusqu'au Pérou par le courant froid de Humboldt, dominent, sur le continent, dans le Chili méridional : mais les montagnes

(3500 ou 4000 mètres) n'ont plus que les restes des glaciers qui ont creusé les fjords de la côte. Elles restent majestueuses jusqu'au bout, et sèment de leurs débris rocheux, aux aspects pittoresques, les abords du détroit de Magellan, de la Terre de Feu et du cap Horn.

Le redressement des Andes, avec ses volcans et ses tremblements de terre, indique naturellement une ligne de dislocation, et à son pied même se creusent de grandes profondeurs marines. Bien rares sont les îles qui pointent çà et là : devant l'Equateur, les îles Galapagos, avec leurs tortues; devant le Pérou les îles Chincha, où fut découvert et exploité le guano ; devant le Chili les îles Juan Fernandez.

La région présentait des ressources particulières : dans la flore, outre des excitants et des stupéfiants, des plantes curatives comme le quinquina et la coca; dans la faune, à côté du puma (le modeste lion d'Amérique) le lama qui servait de bête de somme, et des animaux à fourrure comme le chinchilla. Mais surtout l'altitude, dans la zone tropicale, corrigeait le climat et permettait le travail, à condition qu'il fût dirigé par une solide autorité sociale. Ainsi s'explique que les hauts plateaux du nord des Andes aient vu fleurir la seule civilisation digne de ce nom qu'aient produite les indigènes du Sud-Amérique.

Amérique du Nord

La région montagneuse de l'ouest

L'Amérique du Nord est fortement déviée vers l'ouest par rapport à l'Amérique du Sud ; il y a un siècle, quand on ne connaissait par encore les Montagnes Rocheuses, un géographe pouvait considérer les Appalaches comme le prolongement des Andes. L'Amérique du Nord est donc plus écartée de l'ancien continent. En revanche, elle appartient, par les cinq sixièmes de sa superficie de 20 millions de kilm q., à la zone comprise entre le tropique du Cancer et le cercle polaire arctique: c'est à peu près la zone de l'Europe avec un décalement vers le sud, sur lequel nous reviendrons. Elle va s'élargissant vers le nord, et touche à l'Océan Arctique par 5000 klm q. de côtes (sans compter la profonde entaille de la baie d'Hudson). De plus, elle s'ouvre largement aux influences polaires par le fait de son relief, qui est, nous l'avons vu, orienté dans le sens de la longitude. Nous étudierons successivement : la région montagneuse de l'ouest, la plaine et le réseau fluvial du centre, la région atlantique.

La région montagneuse de l'ouest est aussi continue que celle de l'Amérique du Sud, puisqu'elle commence sous le cercle polaire pour finir à 10° au nord de l'Equateur, se prolongeant sur 10000 kilomètres. Elle s'élargit davantage, surtout au centre, à hauteur du 40e degré, où, de la côte pacifique aux grandes

plaines du Missouri, elle couvre 1500 kilomètres. En revanche, elle est moins élevée que la région andine, restant presque toujours inférieure à 2000 mètres, et ne comprenant guère que des pics qui restent fort au-dessous de 5000 mètres. De plus, sa structure est plus compliquée.

Les montagnes ont déjà toute leur hauteur dans l'extrême Nord, où sont quelques-uns des sommets dominants : elles s'étalent longuement vers le N. E., où le poissonneux Yukon circule entre leurs chaînons. Puis elles tournent au S. E., suivant la côte, jusqu'aux points où les sources du Fraser et de la Columbia avoisinent celles des cours d'eau arctiques. On peut même faire aller cette région jusqu'au col d'où le Yellowstone et le Snake coulent vers les versants opposés. A l'ouest de cette section, sur le bas cours de la Columbia, le courant du Pacifique crée un climat analogue à celui de l'Europe occidentale, et qui parut débilitant aux hommes venus des contrées plus toniques de l'Est. Puis le système se dédouble, les chaînes côtières et les Montagnes Rocheuses encadrant un vaste plateau longtemps connu sous le nom de Grand Désert américain. A l'ouest, la chaîne des Cascades fait place à deux autres, Chaîne Côtière et Sierra Nevada, entre lesquelles le Sacramento et le San Joaquin arrosent une large et fertile vallée. C'est la Californie, qui repose de son climat méditerranéen le voyageur descendu des rudes plateaux. A l'ouest, les Montagnes Rocheuses se sont montrées, à l'épreuve, moins rébarbatives qu'elles n'avaient paru d'abord. Quoique doublé vers l'ouest par la chaîne des monts Wahsatch, l'obstacle n'a pas empêché le flot des Mormons de gagner les bords du Grand Lac Salé. Enfin, entre les monts Wahsatch et l'extrémité de la chaîne des Rocheuses, le plateau du Colorado, célèbre par ses entailles profondes et pitto-

resques, et déjà chaud, a présenté aux premiers explorateurs européens des rudiments de civilisation, image affaiblie de ce qu'ils avaient vu au Mexique.

Les deux fleuves qui s'échappent du plateau de Colorado pour venir se jeter, l'un, le Colorado, dans le golfe de Californie, l'autre, le Rio Grande d. Norte, dans le golfe du Mexique, traversent les régions désertiques du Colorado et du Texas. Au sud, deux chaînes font suite aux montagnes Rocheuses et à la Sierra Nevada, encadrant un plateau qui, n'était son altitude de plus de 1000 mètres, ressemblerait à ces déserts, le Bolson de Mapimi ou plateau de Chihuahua : c'est une steppe herbacée (*chaparral*) qui, dans la région argentifère de Zacatecas, se hausse peu à peu et devient le plateau privilégié d'Anahuac. Là seulement s'est développée une civilisation indigène dont l'attraction s'est fait sentir sur les barbares du nord. Là, la capitale des Aztèques a été remplacée par la plus belle ville de l'Amérique espagnole, Mexico. Au sud, les deux chaînes se rejoignent et se dressent au-dessus de 5000 mètres dans le Popocatepetl et le pic d'Orizaba. C'est une région de volcans : il y a un siècle, des indigènes se rappelaient encore avoir vu surgir (1759) le cratère du Jorullo, de plusieurs centaines d'hectares. Nous retrouvons là, sous le tropique, les étages andins de la terre froide, de la terre tempérée, de la terre chaude. Du côté du Pacifique, la descente est très brusque, et, de Mexico au port d'Acapulco, on traverse les trois zones en moins de temps qu'il n'en faut pour aller de Paris au Hâvre. Vers le golfe du Mexique, la transition est plus graduelle, mais la côte, arrosée par les vents d'est, est marécageuse et malsaine : la Vera Cruz est la patrie de la fièvre jaune.

Les montagnes, laissant à l'écart la péninsule du

Yucatan, se poursuivent dans l'Amérique centrale. Elles englobent encore, au sud de Mexico, un plateau qui ressemble en petit à celui d'Anahuac, le plateau d'Oajaca, puis les chaînes se confondent à peu près, présentant encore des pics de plus de 3000 mètres, et des dizaines de volcans. Les étages se présentent toujours les mêmes, mais, en avançant vers le sud, les cultures tropicales (cacao, vanille, cochenille, etc.) sont possibles à de plus grandes altitudes. Et le contraste des deux côtés est toujours le même, appelant les villes vers l'ouest. La région a encore une largeur de 500 kilomètres dans le Guatémala et le Honduras, puis se réduit à 200 dans le Nicaragua, où de plus un lac semblerait faciliter la percée de l'isthme. Et nous arrivons au rétrécissement de Panama (60 kilomètres), où l'altitude est encore à plus de 100 mètres.

Amérique du Nord

Le réseau fluvial du centre

La région centrale de l'Amérique du Nord a à peu près la forme d'un triangle, dont le sommet serait à l'embouchure du Rio Grande del Norte, et la base sur l'Océan Arctique. Des Montagnes Rocheuses aux Appalaches, elle couvre la plus grande partie du continent. Elle a pour caractère principal d'être une région basse : les parties au-dessous de 200 mètres sont

étendues, au nord et au sud, et les régions plus élevées de l'ouest et de l'est ne s'élèvent nulle part à 1500 mètres.

Néanmoins, la région est coupée par un seuil à peine sensible qui sépare les versants du nord et du sud. Il se marque au sud des Grands Lacs, et se continue dans le Coteau du Missouri. Il ne coïncide nullement avec la ligne atteinte par les glaciers à l'époque quaternaire. Celle-ci remontait fortement vers le nord-ouest, au pied des Montagnes Rocheuses. Au contraire, elle descendait à l'est jusque sur les rives de l'Ohio. Elle a laissé sur le sol nombre de traces, mais surtout une rangée sans égale de nappes lacustres, moins étendues sans doute qu'à l'époque quaternaire, mais dont les restes sont encore parmi les plus grands lacs du monde. La forme de cette rangée frontale des anciens glaciers atteste que le climat obéissait déjà aux mêmes lois générales que maintenant : car les isothermes, par exemple la ligne de 0°, plongent fort au sud dans la vallée du Missisipi, remontant vite du côté de l'ouest, sous l'influence du courant chaud du Pacifique, et beaucoup plus lentement du côté de l'est, où le courant polaire vient à la rencontre du Gulf Stream.

La ligne de partage, peut-on dire, n'existe pas au point de vue du climat. Tout comme en Russie, les influences polaires pénètrent librement, les vents du nord balayent les plaines du Mississipi. Ce sont eux qui font fléchir les isothermes. C'est seulement avec la ligne de 10° que ces lignes reprennent une direction vaguement parallèle à l'Equateur sur le bas cours du Mississipi. Il s'ensuit que la zone tempérée proprement dite n'est pas très large dans le centre de l'Amérique du Nord. — Et, de même, la ligne de partage n'existe pas pour les communications

fluviales. Non seulement les fleuves du Canada communiquent souvent à travers le dédale des lacs qu'ils traversent, mais même la séparation avec les rivières mississipiennes est à peine sensible dans la région des « Mille lacs », vers les sources du Mississipi. L'exutoire du lac Michigan dans le Mississipi a été supprimé d'hier, géologiquement parlant. Ce sont plutôt les rapides, par lesquels les fleuves dévalent d'un lac à l'autre, qui gênent la navigation. Les indigènes, qui se servaient abondamment des fleuves dans leur vie nomade, les tournaient par des portages dont la plupart sont encore pratiqués. Les Européens ont naturellement préféré les canaux, pour compléter ou rectifier l'immense système fluvial.

Il est pourtant nécessaire, pour la clarté, de séparer le versant nord et le versant sud.

Le versant nord se partage entre un certain nombre de grands fleuves qui vont déboucher en éventail dans les mers polaires. Aux montagnes appartient le fleuve poissonneux du Yukon. Plus important est le Mackenzie; on le regarde généralement comme formé par la rivière de la Paix et de l'Athabaska, venues des Rocheuses : mais il draine aussi les eaux de plusieurs lacs importants, dont le lac des Ours. La vallée, par son orientation du sud-est au nord-ouest, reproduit l'orientation des isothermés de ce côté, et par conséquent celle des zones de végétation. Au nord, autour du delta du fleuve et jusqu'à la baie d'Hudson, c'est la toundra; dans la vallée même, des forêts de conifères, que des chasses plusieurs fois séculaires n'ont pas encore dépeuplées. Le long des Rocheuses commencent les grandes plaines que nous verrons s'étaler sur le Missouri. Le Saskatchewan, comme le Mackenzie, draine toute une série de grands lacs, dont il emporte les eaux à la baie

d'Hudson : en sortant du lac Winnipeg, il prend le nom de Nelson.

Dans les hautes vallées du Mackenzie et du Saskatchéwan apparaît la terre à blé du Manitoba ; elle est tournée économiquement vers le St-Laurent. Celui-ci, à le bien prendre, commence avec la petite rivière qui se jette dans le Lac Supérieur, le plus grand lac du monde (84000 klm q.). Il est à 184 mètres, un peu au-dessus des lacs Michigan et Huron. Ceux-ci à leur tour dominent de peu le lac Erié, mais, du lac Erié au lac Ontario, la différence, plus grande est rachetée par les chutes fameuses du Niagara. Au sortir de cette énorme nappe d'eau douce, le Saint-Laurent n'a plus à franchir que 350 kilomètres, et son régime, régularisé par les lacs, est des plus stables. Dans cette dernière partie de son cours, si pleine de souvenirs français, les hauteurs des Laurentides, à gauche, et les prolongements des Appalaches, à droite, lui envoient quelques affluents : un des affluents de droite ouvre une voie latérale sur laquelle nous reviendrons. Malheureusement, cette importante voie fluviale a son estuaire encombré par la glace, sinon aussi longtemps que les fleuves précédents, au moins durant sept mois. Le plateau du Labrador, qui offre encore quelques forêts, et les hauteurs de l'Acadie encadrent ce débouché, que garde Terre-Neuve. En avant de cette île, le heurt des courants polaires et du Gulf-Stream a créé le « Grand Banc », domaine de pêche unique au monde.

Le versant du sud se concentre presque entièrement dans un seul bassin, de 3 millions de kilomètres q., six fois la France. Entre les pentes qui prolongent les Rocheuses vers l'est, et celles qui prolongent les Appalaches vers l'ouest, s'étale la vallée du Mississipi. La rive droite est couverte souvent par les déborde-

ments du fleuve, tandis que la rive gauche le domine de ses *bluffs*.

Le Mississipi naît au lac Itaska, et devient navigable de bonne heure. A Saint-Louis, où il reçoit le Missouri, il apporte plus d'eau et imprime la direction, de sorte qu'il n'y a pas de raison impérieuse de réunir les deux fleuves en une seule voie : elle constituerait le plus long fleuve du monde, près de 8000 kilomètres. Le Missouri naît au Parc National, tout près de la rivière des Serpents qui va au Pacifique par la Columbia; c'est un fleuve de steppe, aux eaux maigres (relativement) et bourbeuses, et il en est de même de son affluent, la Platte, et de même encore de l'Arkansas et de la Rivière Rouge, qui se jettent plus au sud dans le Mississipi. Les hautes vallées, au pied des Rocheuses, constituent les « mauvaises terres », puis c'est la prairie où les bisons ont disparu, et les Indiens avec eux, pour faire place aux éleveurs américains et à leurs cow-boys.

Sur la gauche, le Mississipi reçoit des rivières qui arrosent de plus riches régions. L'Illinois draine le pays du blé, du maïs et du porc : le canal qui l'unit au lac Michigan y débouche à Chicago (plus d'un million d'habitants). L'Ohio descend des montagnes paléozoïques des Appalaches, et, avec son affluent le Tennessee, traverse le pays de la houille. Le pétrole qui se rencontre dans sa haute vallée, en Pennsylvanie, et le fer, qui se trouve surtout sur le Tennessee, ne sont pas sans rivaux, mais la houille américaine n'est qu'au commencement de sa fortune. Le Mississipi, grossi de ces rivières, arrive à son delta avec un volume d'eau moins fort qu'on ne l'attendrait, même au moment des crues d'hiver et de printemps : 27.000 mètres cubes d'eau par seconde. Le delta, qui gagne un mètre par an sur le golfe du Mexique, est déjà dans la zone tro-

picale, dans la zone des palétuviers, et malheureusement aussi de la fièvre jaune, qui a nui à l'essor de la Nouvelle-Orléans.

Il en est de même des autres tributaires, bien plus modestes, du golfe du Mexique. Le Rio Grande, à l'ouest, traverse les régions arides du Texas. L'Alabama, à l'est, arrose l'argile diluée qui s'étend au pied des Appalaches, la terre noire, centre de la production du coton : on sait que l'Amérique du Nord en approvisionne le monde.

Amérique du Nord

La région atlantique

La région atlantique de l'Amérique septentrionale est beaucoup moins développée que les deux précédentes. Les Appalaches ne s'allongent que sur 2000 kilomètres, même en y comprenant les hauteurs du nord. La largeur de la zone côtière ne dépasse pas 400 kilomètres, même au sud. L'ensemble de la surface est de 1 million et demi de kilomètres q. (sur 20 millions que couvre tout le continent). Nous avons donc à voir ce qui a fait l'importance exceptionnelle de cette région.

Les Appalaches commencent à 400 klm. au nord du golfe du Mexique : il y a là, de la vallée du Missis-

sipi à la côte atlantique, une zone de passage que la rareté des routes rend précieuse, et que Sherman a utilisée dans sa campagne de 1864 sur Atlanta et Savannah. Les Appalaches s'allongent ensuite, du sud-ouest au nord-est, sur 1500 kilomètres, jusqu'aux bords du Potomac. Ils se composent de deux chaînes parallèles, entre lesquelles la « dépression appalachienne » est empruntée par nombre de rivières : l'Alabama qui va au sud, les affluents de l'Ohio qui vont à l'ouest, les petits fleuves côtiers qui vont à l'est, enfin la Shenandoah, affluent du Potomac, dont la vallée, si importante pour les communications du sud au nord, a joué un rôle capital dans la guerre de Sécession. Les altitudes maxima ne dépassent guère 2000 mètres, et les montagnes sont couvertes de forêts qui n'ont pas encore été trop ravagées. Au nord des Appalaches propres, une série de vallées transversales ouvrent des communications importantes de l'ouest laurentin à l'est atlantique, mais il y a encore, dans les montagnes Blanches, un sommet qui atteint près de 2000 mètres. Toutes ces montagnes sont suffisantes pour isoler la zone côtière, la protéger un peu contre les influences continentales, lui procurer des pluies qui, surtout au sud, sont abondantes, et faire dominer, dans son climat, les influences océaniques.

L'extrême nord de la zone côtière, l'état du Maine, est encore tout canadien d'aspect et de population. Au sud-est se dessine la Nouvelle-Angleterre, déjà plus tempérée. Là sont les états de Vermont, de New-Hampshire, de Massachusetts, de Connecticut et de Rhode-Island. Le grand débouché de la région est, sur la côte du Massachusetts, le port de Boston (750.000 habitants), la doyenne des grandes villes des Etats-Unis, et encore aujourd'hui foyer actif au point de vue économique et intellectuel.

Plus importante que la vallée du Connecticut est la vallée de l'Hudson. Elle ouvre une large voie de communication entre le Canada et la côte américaine : elle permet aux bois, aux blés, aux viandes du Manitoba, de Chicago et de Buffalo d'éviter les embâcles terribles de Québec et de Montréal, en dérivant sur New-York. La vallée comprend les états de New-York et de New-Jersey, essais de colonies de la Hollande et de la Suède, anglicisés depuis 250 ans, mais où les « Knickerbockers » sont encore nombreux. Le port de la région est New-York (6 à 7 millions d'âmes) : c'est depuis peu le plus grand port du monde.

Plus au sud, les vallées du Delaware, de la Susquehanna, du Potomac, ouvrent d'autres voies transversales, et aboutissent dans cette côte entaillée profondément, où une vallée ennoyée a tracé la baie de la Chesapeake. C'est la Pennsylvanie, avec les petits états côtiers du Delaware et du Maryland. Le centre de gravité économique de la Pennsylvanie est sur l'Ohio, à Pittsburg, capitale de la houille, du pétrole, du gaz, du fer : tout cela vient déboucher à Philadelphie (plus d'un million d'habitants) et à Baltimore. Militairement aussi cette région est celle où viennent se rencontrer les armées et se vider les querelles : à Yorktown fut assurée l'indépendance des Etats-Unis (1781), à Gettysburg se décida la fortune de l'Union (1863).

Toute cette région est celle du nord. Elle a ses côtes baignées par le courant polaire du Labrador, qui donne au pays un climat moins clément que celui des pays plus septentrionaux de l'Europe occidentale. Mais, grâce à l'écran des montagnes, et à la moindre largeur de l'Amérique, elle est moins soumise aussi aux influences continentales que la côte orientale

d'Asie. C'est un pays qui, à côté de belles forêts, comporte les cultures de l'Europe tempérée, et où l'industrie est venue, depuis trois quarts de siècle, renforcer le commerce. C'est le pays de l'activité libre. Là seulement existent des agglomérations comparables à celles de l'Europe occidentale, du Gange et de la Chine : elles portent la population, pour l'ensemble de la région, à un chiffre comparable à celui de la France, et par conséquent très supérieur à la moyenne générale de l'Amérique.

Le district fédéral, sur le Potomac, ne comprend guère que la banlieue de Washington, à qui son rang de capitale des Etats-Unis vaut une population de 300.000 âmes. Elle a été placée intentionnellement à la limite du nord et du sud ; car la transition est brusque : en Amérique, un écart de 9 degrés en latitude produit le même changement qu'un écart de 20 degrés en Europe.

La Virginie est le premier état du Sud. C'est surtout par son rapprochement immédiat avec le Yankee, l'homme du Nord, que le Virginian apparaît comme homme du Sud, soit dans sa patrie même, soit dans ses colonies de l'ouest comme Saint-Louis. Son pays est celui d'où le tabac, dès 1606, s'est répandu en Europe ; mais il ne connaît pas encore les cultures tropicales, bien qu'il ait été esclavagiste. La partie transalléghanienne, qui en a été séparée en 1862 sous le nom de Virginie occidentale, appartient au pays de la houille, au monde de l'Ohio.

Les Carolines, celle du nord comme celle du sud, sont tout-à-fait « pays du Sud ». Le Gulf-Stream y fait sentir son action, les pluies régulières apparaissent, et aussi le palmier. C'est le pays du coton et du riz, pays qui, il y a un demi-siècle, était encore une terre de planteurs et d'esclaves, et où la population

nègre, aujourd'hui, balance presque la population blanche. Les caractères du sud s'accentuent naturellement dans la Géorgie.

Quant à la Floride, c'est une péninsule accolée à l'Amérique du Nord, où la terre et l'eau sont intimement confondues. Elle n'a été vendue par l'Espagne aux Etats-Unis que vers 1820 ; et elle plonge encore profondément dans le monde des Antilles.

La région atlantique de l'Amérique du Nord n'avait aucune attraction spéciale pour l'humanité autochthone : elle a dû sa fortune extraordinaire à sa proximité relative de l'Europe. Encore aujourd'hui, elle reste la partie vitale de l'Amérique, celle par laquelle cette fille de l'Europe tient à sa mère.

Détroit de Behring

Il reste à dire un mot du point où l'Amérique touche l'Asie, et à rappeler les causes qui ont rendu cette connexion si inopérante au point de vue historique.

L'Océan Arctique ne communique avec le Pacifique que par le détroit de Behring, large de 56 kilomètres et très peu profond. Au sud de ce détroit, la mer de Behring repose, au moins dans sa partie est, sur un plateau sous-marin qui n'est pas recouvert de 200 mètres d'eau. Il se termine aux îles Aléoutiennes, qui courent du Kamtchatka à l'Alaska. Ajoutons que ce plateau se prolonge, par delà le Kamtchatka, sous la mer d'Okhostsk, que limite la ligne des Kouriles. Immédiatement au sud des Aléoutiennes et des Kouriles commencent les grandes profondeurs.

Mais la liaison entre l'Amérique et l'Asie est établie uniquement au point de vue naturel. Au point de vue humain :

1° C'est une région qui a été recouverte plusieurs fois par les invasions glaciaires, et qui n'a cessé, pour la dernière fois, d'être inhabitable, qu'il y a dix ou douze mille ans. Encore à l'époque actuelle, c'est à peine si on la peut dire accessible. Et, à quelques degrés plus au sud, des milliers de kilomètres de mer séparent déjà les deux continents.

2° Si l'on regarde l'ancien, il semble d'abord que l'Inde, que la Chine, si isolées du côté continental, soient tournées vers la mer. Mais, en dehors de leur caractère massif, en dehors des ressources que les habitants de l'une comme de l'autre ont trouvées dans leur sol, et qui leur a fait dédaigner, puis abhorrer les lointains voyages, la mer qu'ils avaient devant eux était rendue inclémente par la mousson : c'est la mer des typhons. Et ce qui est curieux, en somme, c'est plutôt que les Malais au moins aient bravé ces dangers.

3° Si l'on se tourne vers l'Amérique, on comprend que l'homme y ait été attiré avant tout par les régions intertropicales et leurs richesses, dans la mesure au moins où l'altitude y corrigeait l'exubérance de la vie végétale. Les régions extrêmes n'ont pu être mises en valeur que quand une race habituée à d'autres cieux et à de plus rudes efforts y a trouvé un habitat approprié à sa nature ; encore est-elle restée singulièrement confinée dans ses villes, et l'avenir ne sera pleinement assuré que le jour où l'appropriation du sol aura pris plus de profondeur.

4° Voilà pourquoi, de part et d'autre, on s'est écarté des régions maritimes du nord, où des contacts féconds eussent été possibles. Quant aux contacts à tra-

vers les immensités de la « Mer du Sud », on ne s'étonnera pas que nul n'y ait songé, puisque, même après l'ouverture de cette mer par les Européens, et une fois son caractère « pacifique » dûment reconnu, le charme a mis encore du temps à se rompre.

Parmi les possibilités que la géographie physique ouvrait pour le continent américain, l'une, la proximité de l'Asie, n'a rien donné, je ne dis pas au point de vue ethnographique (il est certain, au contraire, que le peuplement de l'Amérique s'est fait par là), mais au point de vue historique. Les civilisations indigènes ont pu se développer dans des conditions d'indépendance qui fait leur singulier intérêt pour quiconque s'intéresse aux lois générales de la psychologie humaine. Dans quelle direction se seraient-elles étendues ? Il est impossible de le dire, puisque leur évolution a été coupée par la conquête européenne. Du jour où l'Atlantique a été franchi à une latitude permettant les rapprochements durables, le sort de l'Amérique a été fixé. Et c'est pourquoi il nous a été impossible d'envisager la géographie humaine de l'Amérique autrement que du point de vue de la colonisation européenne.

VII

Le Pacifique et le Pôle Sud

L'océan Pacifique s'étend, depuis le détroit de Behring jusqu'à la ligne qui va de la Tasmanie au cap Horn, sur 60 degrés de latitude au nord de l'Equateur et presque autant au sud. Il a 19000 kilomètres de large un peu au sud de l'Equateur. Il couvre 170 millions de klm. q. A côté de cette masse d'eau, l'Atlantique et l'Océan Indien ne sont que des « Méditerranées ». Elle représente la moitié de toutes les mers, qui, elles-mêmes, font les trois quarts de la superficie du globe.

La communication avec le pôle Nord est limitée et, si un courant polaire vient se faire sentir jusque dans la mer d'Okhostk, le Nord-Pacifique ne présente aucune dérivation comme le Gulf-Stream. Son circuit est le plus nettement fermé du monde. Le courant équatorial vient réchauffer le Japon sous le nom de Kouro-Chivo, puis se recourbe, et va procurer à la Colombie britannique le climat heureux que nous avons vu.

Le Pacifique va toujours s'élargissant vers le sud, et sa partie ouest se distingue absolument de la partie est. A l'ouest, la côte orientale d'Asie se prolonge jusque par delà l'Equateur, gardée par une bordure d'archipels, puis la communication du Pacifique à l'Océan Indien n'est pas complètement fermée par les îles énormes dont la plus méridionale, l'Australie, mérite le nom de continent. Ces îles se prolongent vers l'est par le monde polynésien. Les îles Havaï, au nord de l'Equateur, et l'île de Pâques, au sud, très isolées, nous amènent déjà dans la partie est du Pacifique. Là, au contraire, il y a une absence absolue d'îles, volcaniques ou coralligènes, sur des espaces où tiendraient plusieurs Europes. Le calme est complet dans le « golfe des Dames » qui a valu à l'Océan son nom. La profondeur y est plus égale, et moindre (5000 mètres au lieu de 8 à 9000). Et l'Amérique barre l'Océan d'un mur continu. Il n'y a de commun aux deux parties du Grand Océan que la ceinture de feu qui se prolonge de la Nouvelle-Zélande au détroit de Behring, et du détroit au cap Horn : on a compté sur ce parcours 350 (?) volcans actifs, et les tremblements de terre, les raz de marée, y sont fréquents.

Le circuit sud du Pacifique est dévié vers le nord : le courant de compensation équatorial passe à plusieurs degrés au nord de l'Equateur. Le circuit est du reste moins net que celui du nord, les îles nombreuses de l'ouest y jettent la perturbation. Et les courants polaires, ici, pénètrent par une ouverture de 11000 ou 12000 kilomètres entre la Tasmanie et le cap Horn : on a vu que le courant froid de Humboldt s'avance jusqu'aux côtes du Pérou et plus au nord encore.

L'immense fosse semble très ancienne. La flore et surtout la faune l'attestent. Si la vie organique a produit des formes homologues sur les deux bords du Pa-

cifique, il y a tout de même assez de différence entre l'alligator et le caïman, entre l'autruche et le nandou, entre le chameau et le lama, entre le lion et le puma, le tigre et le jaguar, pour que les naturalistes reportent très loin l'ancêtre commun. Et entre les uns et les autres s'interpose la faune si spéciale des îles. On connaît des marsupiaux australiens, le dinornis de la Nouvelle-Zélande. Il n'est pas jusqu'aux îles Galapagos qui n'aient leurs espèces spéciales, qu'on ne retrouve pas dans la république de l'Equateur.

Pour l'espèce humaine, on ne s'étonnera pas que le Pacifique ait été un formidable isolant. L'expansion des Polynésiens jusqu'à l'île de Pâques est certaine, et leurs aptitudes nautiques ont étonné les navigateurs européens : il n'y a pourtant aucun indice qu'ils aient poussé, contre les alizés, jusqu'aux côtes américaines. Le grand Océan a fait reculer ses riverains, d'un côté comme de l'autre, jusqu'à l'arrivée des hommes d'Europe. Encore ceux-ci ne se sont-ils vraiment intéressés à ces régions qu'à partir de la fin du XVIII[e] siècle.

L'océan Pacifique s'ouvre sur 11000 kilomètres vers l'Océan Antarctique, l'Océan Indien sur 8000 kilomètres, l'Atlantique sur 7000 ; au delà, il y a encore une nappe d'eau de 15 ou 20 millions de klm. q. au moins. On sait que, en prenant pour pôle un point situé aux Antipodes des bouches de la Loire, on tracerait un hémisphère ne contenant, comme terres, que l'Australie et le sud de l'Amérique, et contenant, en revanche, les quatre cinquièmes des mers du monde. Cette mer antarctique pousse ses glaces jusqu'aux extrémités des continents austraux, et l'on a vu l'action de ses courants sur les côtes. Cache-t-elle un continent autour du Pôle Sud ? Ptolémée avait supposé un vaste continent austral reliant l'Afrique à l'Inde transgangétique, et

tel est le besoin de parallélisme de l'esprit humain, que non seulement les Arabes, mais les Européens jusqu'à Cook, ont cherché avec obstination cette Antarctide. Mais les entreprises des baleiniers d'abord, puis des explorateurs du XIXe siècle, l'ont fait de plus en plus reculer vers le sud. On a reconnu des terres glacées, avec des montagnes, et même des volcans comme l'Erebus et le Terror. En 1903, on s'est avancé jusqu'au delà du 82e degré, à 600 kilomètres du Pôle Sud. Aujourd'hui, l'existence du continent polaire est démontrée. Au reste, pour intéressante qu'elle soit du point de vue scientifique, la question est certainement sans importance pour les connexions humaines, que nous avons toujours envisagées au cours de cette revue sommaire de la planète.

Que si nous cherchons maintenant à rassembler les traits les plus importants de la géographie physique du globe, les plus essentiels au point de vue humain, on verra qu'ils peuvent être considérés comme constants depuis dix ou douze mille ans.

Le dernier grand phénomène qui ait affecté l'habitat humain est, selon toute apparence, le dernier retrait des glaces vers le Pôle Nord. Il a été accompagné ou suivi d'un reflux de l'espèce humaine vers les régions hyperboréennes dans les deux continents : si l'on veut retrouver des analogues des habitants de la France à l'âge du renne, il faut les chercher parmi les Lapons, les Samoyèdes ou les Esquimaux. Mais tout cela remonte bien loin. Plusieurs millénaires avant Jésus-Christ, des hommes qui sont nos ancêtres ont connu des forêts de bouleaux dans la Russie actuelle.

L'adoucissement du climat en Europe est un fait constaté historiquement. Dans les derniers siècles avant l'ère chrétienne, la moisson était un peu plus tardive en Grèce et en Italie qu'elle ne l'est aujour-

d'hui. Mais, vers l'an 450 avant Jésus-Christ, Hérodote et Hippocrate ont déjà connu dans la Russie méridionale le climat actuel.

L'Atlantique était formé avant même l'époque pléistocène. Le régime de ses courants, avec ses conséquences capitales pour l'Europe occidentale, était assis bien avant l'histoire. Les premiers navigateurs dont les rapports sur ces régions nous soient parvenus (vers 500 avant Jésus-Christ) ont connu l'Océan tel que nous le voyons, — avec infiniment plus de baleines, mais le recul des cétacés est un effet de la guerre acharnée que leur a faite l'homme.

La séparation des Iles Britanniques et du continent, qui n'est, géologiquement, qu'un infime détail, se place à une distance dans le passé qu'il ne nous est même pas possible d'évaluer : les modifications du Pas-de-Calais, depuis César, en deux mille ans, sont imperceptibles. Et les anciens, qui ont connu vaguement les Canaries ou Madère sous le nom d'Iles Fortunées, en donnent des descriptions un peu idylliques, mais qui, dans l'ensemble, conviendraient encore aujourd'hui.

La Méditerranée est le domaine géographique sur lequel nous avons les données écrites les plus anciennes. Elles attestent que, quoique la région soit précisément une de celles qui ont vu les transformations géologiques les plus récentes, et qu'elle soit encore en mouvement, elle n'a pour ainsi dire pas varié depuis cinq mille ans. Le niveau général n'a pas bougé. Le régime même des vents locaux n'a presque pas changé depuis le temps des plus anciens Egyptiens.

Le Sahara est considéré comme ayant gagné en sécheresse et en désolation. Mais l'époque où il eut un caractère plus humain est bien antérieure, en tous cas, à toutes celles que nous atteignons historiquement.

Les premiers Egyptiens ont déjà connu le désert à l'ouest de leur vallée, et les Phéniciens et les Grecs ont connu son prolongement, à peu près exactement dans le même état que les modernes.

Les grandes montagnes de l'Asie Centrale datent de l'époque tertiaire. On assure que les déserts qui s'étendent à leur pied ont continué à s'assécher dans la période historique. Seulement, dans la mesure où, à partir du premier millénaire avant Jésus-Christ, nous avons des renseignements, nous constatons plutôt des récurrences qu'une évolution continue. Il y a eu va-et-vient dans l'étendue des mers intérieures, dans le cours de fleuves comme le Tarym, le Syr ou l'Amou, et surtout dans l'aménagement de l'irrigation. Il est peu probable qu'aucun homme des races actuelles ait jamais connu bien arrosée ou boisée la région des deux Turkestans (voir app. I).

L'Inde apparaît, dès les premières productions de sa littérature ancienne, avec les traits caractéristiques de son climat, la mousson, les grands orages. Dès que les hauts plateaux asiatiques et l'Océan Indien ont été affrontés, le régime des vents périodiques, qui domine la vie de toute cette zone, s'est installé. La formation du détroit de Bab-el-Mandeb, qui déjà n'est qu'un détail, remonte à l'époque tertiaire.

La Chine a connu, dès le second millénaire avant Jésus-Christ, les plaines fertiles du löss. Le cours du Houang-ho s'est déplacé plus d'une fois, mais ici encore nous sommes en présence de phénomènes de va-et-vient : si la physionomie de la Chine du nord s'est modifiée à plusieurs reprises, ce n'est pas toujours dans le même sens. Les mers de Chine ont toujours connu les typhons.

Voilà pour l'ancien continent. Sur le nouveau, nous sommes beaucoup moins bien renseignés, mais l'a-

nalogie nons permet de risquer les mêmes conclusions. Et le retrait des glaces dans l'hémisphère austral doit être, en gros, synchronique du phénomène correspondant de l'hémisphère boréal.

Prenons enfin un des phénomènes dont le caractère continu est le plus net, parce qu'il tient à l'activité progressive de l'homme : le déboisement. Naturellement il a modifié fortement l'aspect extérieur des pays. On sait que, sans grandes conséquences dans les plaines, il agit au contraire, dans les montagnes, sur le régime des cours d'eau. Sur le climat?... les contrées où il a commencé le plus tôt sont aussi les mieux connues, puisque la vie civilisée s'est assez généralement étendue aux dépens des forêts. Et nous avons vu quelle minime ampleur avaient eue les changements constatés du climat.

Tout cela suffit, j'espère, à justifier notre assertion : la Terre, il y a dix ou douze mille ans, ne doit pas être imaginée sensiblement différente de ce qu'elle est encore aujourd'hui.

L'homme a certainement vu la planète dans un état tout autre, et non seulement l'homme, mais l'homme civilisé, car nous verrons que les habitants des grottes du Périgord, qui ont vécu sous un climat presque polaire, méritent ce nom. Mais les grandes civilisations à partir desquelles nous suivons, d'une manière continue, l'évolution humaine, sont incomparablement plus jeunes. L'Egypte, qui semble bien être celle qui nous fait remonter le plus haut, date du cinquième millénaire avant notre ère. Les autres foyers méditerranéens ne lui disputent pas la priorité, l'Inde et la Chine encore moins : l'Amérique n'entre même pas en parallèle. L'histoire humaine ne compte donc que quelques millénaires. Sa durée n'est même pas du même ordre de grandeur que les époques que recou-

vrent les faits géolagiques. C'est ce qui nous a autorisé à considérer la géographie physique comme un facteur constant de cette histoire, et à la prendre comme base et comme point de départ de notre exposition.

APPENDICE I

Bactriane et Sogdiane

La Bactriane antique, le Turkestan russe actuel, a eu le privilège, en ces dernières années, de surexciter les imaginations. On y a placé des changements climatériques énormes et répétés, et, en connexion avec eux, des alternatives grandioses de civilisation et de barbarie. Des splendeurs antéhistoriques s'y seraient ensevelies, plusieurs millénaires avant Cyrus, Alexandre et les Romains. Il n'est pas sans intérêt, par conséquent, de rassembler les plus vieux renseignements *datés* que nous ayons sur le pays.

Plus modestement, je me bornerai à étudier les premiers de ces renseignements qui nous rendent possible une vision quelque peu précise de l'état du pays : ils sont relatifs à Alexandre. — Un mot d'abord sur l'utilisation des sources de l'histoire des deux campagnes de Bactriane et de Sogdiane (329, 328 av. J.-C.). On sait que la vulgate historique relative à Alexandre nous a été conservée surtout par deux historiens très postérieurs, Quinte-Curce (Ier siècle après Jésus-Christ)

et Arrien (IIe siècle). L'usage s'est établi, au XIXe siècle, de suivre presque uniquement Arrien. C'est là une de ces exagérations où l'hypercritique est compensée par un excès de confiance. Nous en avons la preuve dans le cas qui nous occupe. — Quinte-Curce et Arrien racontent de manière assez semblable la campagne de 329. Mais, arrivé à l'hivernage de 329-8, Arrien s'embarque, à propos du supplice de Bessus, dans des réflexions morales qui l'amènent à parler de Clitus, puis de Callisthène. Encore, pour ces deux épisodes, prévient-il qu'il anticipe. Mais ensuite il nous présente une campagne de 328 singulièrement vide en ce qui concerne personnellement Alexandre. Par contre, il réunit, après l'hivernage de 328-7, le siège de deux forteresses sogdiennes fort éloignées l'une de l'autre, avant de mettre Alexandre en route pour l'Inde. Tout cela sent d'une lieue l'arrangement rhétorique. Quinte-Curce fait partir Alexandre au printemps de 328 pour le siège de la forteresse sogdienne, raconte ensuite (à sa place) le meurtre de Clitus, passe de là au siège du second « roc sogdien », puis à l'hivernage 328-7, et enfin (encore une fois à la vraie place) au procès de Callisthène. Je ne doute pas qu'il n'ait ici bien mieux observé l'ordre chronologique réel. Malheureusement, dans le détail, il est confus et romanesque. Là, et surtout en matière militaire, Arrien reprend toute sa supériorité. Je n'hésiterai pas à suivre l'exposé de Quinte-Curce dans l'ensemble, en le corrigeant constamment, dans le détail, par Arrien [1]. Mais venons au récit.

Quand Darius tomba (juillet 330), Alexandre se

1. M'étant interdit, dans ce volume, toute discussion d'érudition, je me borne à renvoyer en gros aux textes importants ; Arrien, III, 28-IV, 22; Quinte-Curce VII, 3-VIII, 9.

trouvait à l'angle sud-est de la Caspienne. Il semblait qu'il dût d'abord suivre Bessus, qui, retiré dans sa satrapie de Bactriane, prétendait y maintenir une monarchie nationale iranienne. Mais une agitation plus proche et plus menaçante l'appela vers le sud, en Ariane (Khoraçan et Séistan). De là, il longea le rebord sud de l'Hindoukoush, et arriva à Kaboul au coucher des Pléiades, nous dit-on, soit en novembre 330. Il était trop tard pour s'enfoncer dans les montagnes neigeuses : il jeta là les fondements d'une Alexandrie, et attendit le printemps de l'an 329. Alors il passa, non sans peine encore. En débouchant sur le versant nord, il apprit que les derniers troubles de l'Ariane avaient été réprimés par Erigyios. Il était donc rassuré sur ses communications, et pouvait se consacrer à Bessus.

Celui-ci avait été démoralisé par l'approche du conquérant. Il avait transformé en désert la rive sud de l'Oxus (Amou-Daria), et s'était retiré de l'autre côté du fleuve, à Nautaka, où l'on a reconnu Schahrissar, une des résidences de Tamerlan. Là, il se trouvait plus près des déserts et de leurs besoigneux et belliqueux habitants, chez qui il comptait trouver un soutien.

Alexandre passa à Drapsaka (Koundouz), à Aornos, et arriva à Bactres (Balch). Les ravages de Bessus rendirent très pénible la marche des Macédoniens de là à l'Oxus. Ils atteignirent le fleuve près de Kélif. Il n'y avait pas de pont, et l'on dut recourir au moyen qu'emploient encore les Turcomans : les outres bourrées d'herbes. Le passage dura 6 jours. Sur l'autre rive, on trouva une ville habitée par des descendants de Grecs : c'étaient des Milésiens, dont les pères avaient jadis, disait-on, livré aux Perses le temple des Branchides. Alexandre fit massacrer ces malheureux,

et l'on trouva généralement qu'il était inutile, après le sac de Persepolis, d'illustrer par ce nouvel et sanglant autodafé la grande idée de la revanche. On voudrait même croire à une invention de l'historien que suit Quinte-Curce, probablement Clitarque : mais d'autre part le silence d'Arrien peut s'expliquer par le caractère, très alexandrophile, de ses sources.

Bessus avait miné son prestige par son attitude. Comme il avait fait à Darius, ses lieutenants Dataphernе et Spitamène lui firent : ils prévinrent Alexandre qu'ils étaient prêts à lui livrer le prétendu roi. Alexandre détacha en avant Ptolémée, qui fit en quatre jours le chemin de dix : en arrivant à un endroit qu'on peut identifier avec Karshi, il y trouva en effet Bessus enchaîné, et prit possession de sa personne. C'est dans les propres mémoires du Macédonien qu'Arrien a puisé ces détails. — Alexandre suivait. Il rasa le pied des montagnes qui, continuant vers l'ouest les hautes cimes du T'ien-chan, viennent mourir entre les deux fleuves. Dans un combat contre les montagnards, il reçut une blessure à la jambe, et dut continuer en char. Il arriva à l'endroit où on lui présenta Bessus, qu'il expédia sur Bactres. De là, en quatre jours, il gagna Maracanda (Samarcande).

Il arrivait aux confins du monde immense et vague que les Perses appelaient le monde sake, et les Grecs le monde scythique. Il reçut d'abord des Scythes Abiens, qu'on nous présente comme des modèles de douceur et de justice. Ceci indique une peuplade d'oasis, que le passage des caravanes habituait à observer les règles de l'hospitalité. L'oasis doit-elle être cherchée vers le nord-est, vers la porte de Dzoungarie? Ce serait alors un souffle de Chine qui serait parvenu jusqu'à Alexandre. Mais il s'intéressait davantage aux Scythes de l'ouest, à ceux qu'il avait rencontrés sur le Danube

et qu'il retrouvait à des milliers de kilomètres vers l'orient. Il envoya vers eux un ambassadeur, Péridas. Il avait hâte d'atteindre le grand fleuve que les habitants appelaient Orxantès (Iaxarte), mais que les Macédoniens désignaient alors du nom de Tanaïs : manifestement, le Syr-Daria, l'Oural, la Volga et le Don leur apparaissaient confondus en un seul cours d'eau, limite de l'Europe et de l'Asie. Alexandre toucha le Syr-Diria en un point où la rive droite était encore, sinon montagneuse, au moins accidentée, dans les environs de Khodjend. Sur cette rive accidentée rôdaient les cavaliers scythes.

Le conquérant avait été un peu vite : derrière lui, les Sogdiens n'étaient rien moins que sûrs. Sur la rive sud de l'Iaxarte s'alignaient quelques-unes de ces villes construites en terre séchée, que le Turkestan connaît encore : la principale portait le grand nom de Cyrus. Ces villes se soulevèrent. Plus loin, Spitamène, en livrant Bessus, n'avait pas entendu faire acte de soumission, ou tout au moins s'en repentait-il : il alla chercher du secours parmi les nomades des déserts araliens, Dahes on Massagètes, et revint assiéger la garnison macédonienne de Maracanda. Alexandre se chargea de l'ennemi le plus proche : il prit Cyropolis, il prit six autres villes, recut encore une blessure à la tête, et sévit rudement. Contre Spitamène, il envoya Ménédèmos avec un fort détachenmet. Maracanda fut débloquée, mais, sur les bords du Polytimétos (Zérafchan), Spitamène tendit au corps macédonien une embuscade où Ménédèmos tomba avec presque tous ses hommes.

Alexandre était revenu sur le Tanaïs, dont les Scythes prétendaient lui interdire le passage. Couvert par ses machines de guerre, il réussit à le forcer. Les Barbares cédèrent à la cavalerie macédonienne, et

furent poursuivis sur plusieurs kilomètres. Mais, autour du roi, on se souciait peu de s'enfoncer dans la steppe. On allégua la faiblesse persistante d'Alexandre à la suite de ses deux blessures, les prédictions inquiétantes du devin Aristandre : n'avait-on pas d'ailleurs reconnu les bornes que Dionysos lui-même n'avait pas franchies? Quelques chefs scythes, par un hommage plus ou moins sincère, tirèrent Alexandre d'embarras : l'honneur était sauf. Avant de se retirer, il jeta sur les bords du fleuve une dernière Alexandrie, qui s'éleva en trois semaines, et où une petite garnison macédonienne resta pour surveiller les nomades.

Au retour, il s'occupa de venger le désastre de Ménédèmos. Il retrouva Maracanda, reconnut le lieu de la catastrophe, fit ensevelir ses hommes, et remonta le Polytimétos jusque vers l'endroit où le fleuve, alors comme aujourd'hui, se perdait dans les sables. Toute la vallée fut saccagée, mais Spitamène lui-même se déroba dans le désert. On ne pouvait laisser le monde nomade dans un état d'agitation si menaçant : Alexandre se convainquit de la nécessité de passer encore quelque temps dans ces parages.

En attendant, il redescendit sur les bords de l'Oxus pour y séjourner durant l'hiver de 329 à 328. On nous dit qu'il le passa à Zariaspa, et les géographes postérieurs identifient cette ville à Bactres : de fait, il est certain au moins qu'Alexandre a vécu dans cette capitale au cours de l'hiver. C'est là par exemple qu'il livra Bessus au jugement des Perses, et aux vengeances des parents de Darius. Le régicide fut envoyé à Ecbatane pour y subir le supplice de la croix. Alexandre rassembla ensuite les renforts qu'on lui envoyait des pays méditerranéens, et il s'occupa d'assurer son immense ligne de communications. Quinte-Curce nous le montre ici fondant plusieurs colonies à Margi-

nia, et, comme à ce nom est accouplé celui de l'Ochus, il n'est pas douteux qu'il ne s'agisse de la Margiane (oasis de Merv). D'autre part, une expédition du Roi, de l'Oxus à Merv, aurait laissé de tout autres traces dans la tradition, et Arrien n'eût guère pu la passer sous silence. Il ne s'agit donc que d'ordres donnés par Alexandre. Mais il n'a pas pu négliger une position d'importance aussi primordiale que Merv. Et nous savons qu'une Alexandrie au moins s'y est élevée, dont la gloire a été éclipsée plus tard par celle de la fondation d'Antiochus Soter (281-262).

Au printemps de 328, Alexandre repassa l'Oxus, encouragé par la découverte d'une source qu'on considéra comme miraculeuse : le présage agit si heureusement sur le moral de l'armée, qu'Alexandre n'a pas dédaigné de le signaler dans une lettre à Antipater comme une des faveurs les plus marquées de la Fortune. Il se dirigeait sur Maracanda, mais cette fois en entamant plus franchement le massif montagneux qui l'en séparait. Il y avait là des nids d'aigles où les nobles sogdiens prétendaient continuer leur existence indépendante. L'un de ces repaires, qu'on a localisé aux environs du défilé de Derbent, a laissé des souvenirs précis, qui attestent le haut diapason où Alexandre avait su porter l'enthousiasme de ses hommes. Le Barbare qui l'occupait se fiait en l'assiette de sa forteresse, et surtout en la montagne imposante à laquelle elle était adossée : « As-tu des ailes ? » répondit-il à la sommation d'Alexandre. 300 Macédoniens s'offrirent aussitôt pour l'escalade. Une trentaine y restèrent, mais le reste, avec des cordes et des pics, parvint jusqu'au sommet de la montagne. Un nouveau parlementaire se présenta alors au Sogdien, et lui montra les Macédoniens au-dessus de sa tête. Démoralisé, il se rendit.

D'autres corps battaient cependant les régions environnantes. Tout le monde se retrouva à Maracanda. Alexandre y était au moment d'une fête de Dionysos qui ne peut guère être que les Theudaisies, ce qui nous mettrait au mois de Daisios (mai ou juin 328). C'est cette fête qui fut fatale à Clitus le Noir. Au cours du même séjour, le Roi aurait reçu l'ambassade de Phratapherne et vu revenir Péridas du fond de la Scythie. Arrien semble vaguement placer ces faits durant l'hivernage, mais Quinte-Curce nomme formellement Maracanda, et il faut reconnaître que le temps et le lieu semblent beaucoup plus pertinents. Phratapherne était le satrape de Chorazmie (Khiva) : il envoyait sa soumission tardive, qui privait Spitamène d'un appui sérieux. Quant à Péridas, il rapporta sans doute des nouvelles rassurantes de la steppe ouralienne : des chefs scythes offraient leurs filles pour le harem du grand roi d'Occident, et évoquaient ainsi devant l'imagination mythologique des Grecs le tableau d'Alexandre épousant la reine des Amazones.

Alexandre partit de Samarcande dix jours après le festin qui avait coûté la vie à Clitus. Deux tâches s'offraient à lui. D'une part, Spitamène, avec ses nomades, harcelait la marche occidentale, passant du nord au sud de l'Oxus, et s'avançant jusqu'aux portes de Bactres. D'autre part, on signalait dans les montagnes de l'est d'autres centres de résistance. C'est la seconde besogne que le roi prit pour lui. L'action militaire qui a laissé le souvenir le plus net eut pour objectif une forteresse que l'on a placée assez loin dans l'est, à Pouli-Tégin. Elle était défendue par un ravin profond, une de ces entailles où des torrents, tombant de 5 et 6000 mètres, roulent vers l'Oxus. Les Macédoniens ne reculèrent pas plus devant le précipice vertigineux que devant la montagne inac-

cessible : ils jetèrent un pont sur l'abîme. Quand le chef sogdien vit que l'ouvrage avançait, il se rendit, et livra les approvisionnements qu'il avait constitués. Alexandre se prépara à retourner à l'ouest contre Spitamène.

Mais la fortune avait travaillé pour lui. Ses lieutenants avaient infligé aux Dahes et aux Massagètes de rudes corrections. Quand les Barbares apprirent qu'Alexandre approchait en personne, ils lui envoyèrent la tête de Spitamène. Cet homme avait résisté des mois, et les récits romanesques dont on orna sa fin attestent l'impression qu'il avait faite sur l'adversaire. Après une pareille preuve de soumission, les nomades araliens pouvaient être regardés comme pacifiés.

Alexandre s'arrêta à Nautaka (Schahrissar), dont le site, abrité par les montagnes, promettait un hivernage moins exposé aux vents du nord que Samarcande (328-7). Il se fiança à Roxane, la fille d'un des chef sogdiens qui lui avaient ouvert la porte de leurs châteaux-forts. Il tint à célébrer ces fiançailles, les premières où il s'engageât, avec accomplissement de tous les rites locaux.

Après trois mois de séjour, au début de 327, il retourna à Bactres. Deux campagnes bien employées avaient prouvé aux nomades que la défense des populations sédentaires serait aussi bien assurée sous les Macédoniens que sous les Achéménides. En fait, la marche constituée par Alexandre allait être respectée pendant cent cinquante ans. — A Bactres se produisirent les incidents qui prouvèrent que la politique iranophile du Roi ne soulevait pas moins d'opposition parmi les sophistes grecs que parmi les officiers macédoniens. C'est en vain qu'Alexandre essaya d'imposer aux Européens la coutume du prosternement. Il

en conçut un vif dépit contre Callisthène, le neveu de son maître Aristote, et qui avait été jusque là son historiographe plus que bienveillant. Lorsque fut découvert, parmi les pages royaux, un complot contre la personne même du Roi, Callisthène fut accusé, à tort ou à raison, de non-révélation. Il fut mis en prison et y mourut, et la mauvaise humeur d'Alexandre s'étendit un moment jusqu'à Aristote.

Le roi attendit encore le résultat des dernières opérations locales confiées à ses lieutenants, particulièrement en Parétacène (haute vallée de l'Oxus). Quand il fut sûr que Cratère et Polyperchon avaient mené à bonne fin la tâche à eux confiée, il laissa quelques milliers d'hommes, comme corps d'occupation volant, pour appuyer les colonies fondées dans ces parages, et, au milieu du printemps (mai 327), il repassa l'Hindoukouch.

Voilà ce qu'on peut, je crois, tirer des récits des historiens d'Alexandre pour ces deux campagnes en Turkestan. Ces récits sont de beaucoup ce que l'antiquité nous a laissé de plus circonstancié sur les régions en question. Il en ressort d'abord un tableau physique fort ressemblant à celui que présentent encore ces pays. F. von Schwartz, qui connaissait à fond la contrée, a pu identifier nombre de sites, et j'insiste d'autant plus sur le fait que cet auteur est fortement sous l'influence de la théorie du changement de climat (*Alexanders Feldzüge i. Turkestan*, 1893). On hésitera, par exemple, à croire à un changement notable du bas cours de l'Amou en constatant qu'Alexandre a passé le fleuve au même endroit, exactement, que Tamerlan ou Nadir-schah. Le Zérafchan paraît s'être perdu dans les sables à peu près au même endroit où il finit encore aujourd'hui. Le désert aralien s'étendait déjà jusque bien près des portes de Balch. — Nous nous

trouvons dans un pays dont les parties cultivables, vallées des principaux fleuves, pentes des montagnes, sont depuis longtemps mises en valeur. Des villes notables s'y élèvent. Samarcande a un périmètre de 12 ou 13 kilomètres, comme une ville grecque moyenne. Balch a des foires moins importantes que celles d'Ecbatane, mais animées. Cependant, les Grecs ne signalent aucune trace de civilisation très ancienne: ils n'ont rien trouvé là qui renouvelât leurs impressions de Memphis ou de Babylone (ou même de Ninive : cf. Xénophon, *Anabase*, III, IV, 8). — Les habitants sont évidemment des Ariens, apparentés aux Perses et aux Indiens. Les dialectes ressemblent à ceux de l'Iran occidental : un Lycien qui savait le mède ou le perse a pu s'offrir comme guide aux Macédoniens dans la Sogdiane. La religion est le mazdéisme : des mages vivent autour de Bessus, et le possesseur du second roc sogdien a dans son harem sa propre mère. — On signale chez les grands les mêmes goûts ruraux et féodaux que chez les Perses. Des châteaux-forts hérissent le pays, où peuvent trouver abri des milliers de personnes et des approvisionnements pour plusieurs mois. Des parcs de réserve sont constitués dans la plaine, dont le gibier a été respecté depuis des années. D'autre part, certaines villes font preuve d'un esprit d'indépendance notable. Dans l'ensemble les Bactriens, et *a fortiori* les Sogdiens, sont donnés comme des Perses sensiblement plus frustes, moins accoutumés au luxe. Il est visible que la pénétration des nomades, Sakes ou Scythes, se poursuit avec continuité, sans altérer la race (qui dans l'ensemble est la même), mais en agissant sur les mœurs. — Voilà ce qu'il paraît possible d'affirmer sur la Mésopotamie turkomane au IVe siècle av. J.-C.

Parmi tous les renseignements que nous avons sur

la région des deux fleuves antérieurement aux Arabes, le point de repère le plus solide, de beaucoup, est le récit des deux campagnes d'Alexandre. C'est là qu'il faut se reporter d'abord, sans s'interdire de compléter par les documents antérieurs ou postérieurs. Et on aboutit aux trois impressions suivantes :

1° Les 2300 ans qui nous séparent d'Alexandre sont d'un ordre de grandeur très faible par rapport au temps qui a été nécessaire pour modifier notablement l'aspect du pays. Il faut se reporter à plusieurs millénaires avant notre ère pour pouvoir imaginer une Bactriane toute différente.

2° Aucun indice positif (l'origine des céréales, même, restant très douteuse) d'une civilisation avancée dans la région avant l'époque médo-perse. Même au temps des Achéménides, le pays est encore plutôt arriéré.

3° Le pays ayant reçu les Ariens avant la Perse et l'Inde, il est très normal qu'on y relève les germes des dialectes et des religions des Ariens. Mais aucune précision chronologique n'est possible avant le IVe siècle av. J.-C.

DEUXIÈME PARTIE

L'HOMME

L'homme a vu sur la terre se succéder des révolutions géologiques importantes. Sur ce point, aucun doute n'est possible aujourd'hui. « L'homme tertiaire » paraît acquis à la science. Et l'homme a assisté aux phénomènes glaciaires, — même l'homme civilisé.

En revanche, et sans parler des races disparues, qui sont probablement de beaucoup les plus nombreuses, la répartition générale des diverses races qui constituent *aujourd'hui* l'espèce humaine est en corrélation évidente avec la géographie actuelle. Il y a un lien visible entre l'existence des grandes régions que nous avons déterminées et celle des grandes races, quelqu'importantes que soient d'ailleurs les désharmonies de détail et les modifications survenues.

I

La première zone que nous ayons étudiée est la zone méditerranéenne. Elle n'a pas toujours été habitée exclusivement par des hommes de race blanche. Mais, aussi haut que remontent les souvenirs proprement historiques, c'est à cette race qu'elle appartient.

La race blanche ne se distingue pas seulement par la couleur de la peau, qui d'ailleurs tire souvent sur le rouge pâle ou sur le brun. Le blanc est de stature moyenne, en principe plus grand que le jaune, plus petit que le nègre ou le rouge. Il a le nez développé et droit, le système pileux de la face abondant, cheveux et barbe lisses, parfois bouclés, jamais laineux. Seule, la race blanche présente des groupes nombreux ayant les cheveux blonds ou roux et les yeux bleus ou pers. Il est même possible que ce soit le vrai type de la race, et que les cheveux et les yeux noirs ne prennent le dessus que par le mélange avec des éléments plus méridionaux. Les Grecs, blonds au temps d'Homère, ont bruni à l'époque historique. Sur tout le pourtour sud de la Méditerranée, le type blond n'est pas complètement absent, et le type brun a prévalu, peut-être, par mélange avec des éléments nègres ou négroïdes.

Les blancs ont certainement reflué vers le nord à la suite du retrait des glaces. Mais, depuis de longs siècles, les populations hyperboréennes blanches ont été noyées dans les masses finnoises. Les blonds qu'on trouve çà et là parmi les Lapons ou les Samoyèdes

peuvent fort bien provenir de l'afflux ultérieur d'éléments nordiques. Les Aïnos des Kouriles et du nord du Japon pourraient cependant être un vestige de ces hyperboréens blancs, perdu au milieu des hyperboréens jaunes ou rouges.

Quand on s'écarte des grandes divisions fondamentales, la distinction des races devient plus scabreuse; les ethnologues semblent pourtant s'être mis d'accord sur certains points, au moins en ce qui concerne les sous-races encore aujourd'hui fortement représentées. Par exemple, ils ont distingué dans la race blanche trois sous-races dont l'habitat, malgré tous les déplacements de détail, présente une certaine fixité depuis les temps préhistoriques. La première est la race méditerranéenne (il serait plus exact de dire sud-méditerranéenne), dolichocéphale, s'étendant depuis l'Hindoustan jusqu'à l'Atlantique. La seconde est la race alpine, brachycéphale, s'étendant dans la région de plissements montagneux récents que nous avons suivie du Pamir aux Pyrénées. La troisième est la race nordique, dolichocéphale, dont l'habitat primitif fut situé vers la Baltique et la Russie, avec (peut-être) transgression très ancienne vers l'est, dont les Aïnos seraient un vestige. Or, malgré le soin qu'apportent les anthropologues (avec raison) à distinguer la race et la langue, il existe tout de même une certaine correspondance entre ces groupes ethniques et les groupements linguistiques que nous retrouverons : langues sémito-berbères au sud ; au centre, langues qui ne sont ni sémitiques ni indoeuropéennes (tels l'élamite, les langues du Caucase, l'étrusque, le basque), enfin au nord les langues indo-européennes.

L'anomalie la plus remarquable serait le retour offensif, après l'ère chrétienne, des groupes alpins rayonnant des Carpathes, d'une part vers le sud,

d'autre part et principalement vers le nord-est, où ils auraient porté les langues slaves. Il est permis pourtant de se demander si, dans ce cas, les ethnologues n'ont pas été trompés par la brachycéphalie des Alpins. D'une part, la prédominance des Nordiques en Russie et en Sibérie occidentale, avant l'ère chrétienne, est bien constatée, et cette sous-race est encore fortement représentée en Russie. D'autre part, rien n'est plus certain, pendant la période que les historiens européens appellent moyen-âge, que l'afflux constant d'éléments ougro-finnois ou turco-tartares de l'est vers l'ouest, jusqu'à la Baltique et au Danube. Or, ces éléments mongoloïdes, s'ils ont subi l'action de mélanges intenses avec les blancs, ont au moins conservé la brachycéphalie ancestrale. On ne peut s'empêcher de se demander si les ethnologues se sont suffisamment tenus en garde contre la confusion des types alpins avec les types finnois ou tartares. C'est un point sur lequel l'historien est obligé de demander et d'attendre un supplément d'information.

Quant à l'expansion des blancs en dehors de la zone méditerranéenne, en Amérique, dans l'Afrique du Sud, et en Australasie, c'est un fait tout récent. Il atteste que le blanc peut vivre partout où il retrouve des conditions climatiques analogues à celles de sa zone originelle, et que la localisation du type dans cette zone est un fait, non pas naturel, mais historique.

II

La seconde zone, celle du pourtour de l'Océan Indien, n'a d'autre unité géographique que celle que lui fait cet océan. Elle est cependant l'habitat d'une race bien définie, la race noire.

Le noir, lui aussi, ne se distingue pas seulement par la couleur de la peau. Il présente d'autres traits qu'il faut se risquer à indiquer : ce que la généralisation, comme toutes les généralisations, contient d'inexact, apparaîtra suffisamment quand nous dirons un mot, tout-à-l'heure, des sous-races principales. Le noir est généralement grand, fortement charpenté. Il a la chevelure laineuse, moustache et barbe presque absentes. Il a le nez épaté, de grosses lèvres. Certaines immunités et certaines maladies semblent lui être spéciales.

Il n'est pas impossible que la race noire ait atteint un moment des limites plus septentrionales que nous ne supposons. On a retrouvé des vestiges de négroïdes sur les côtes de Provence. Il est certain que des éléments noirs, « éthiopiens » comme disaient les Grecs, ont traîné à l'angle nord-ouest de l'Océan Indien, en Béloutchistan par exemple, à l'aube des temps historiques. La race noire a dû reculer là devant les blancs, comme elle a reculé certainement devant eux dans l'Inde, et devant les jaunes dans l'Indo-Chine et l'Insulinde.

En outre, dans tout le domaine de la race noire, on trouve, curieusement dispersées, des populations de noirs nains. Ce sont d'abord les Négritos des Philip-

pines, qui ont des semblables dans l'Océan Indien. Ce sont les populations naines du haut Nil, les Pygmées des Grecs. Ce sont les Bushmans de l'Afrique australe. A côté de ceux-ci, les Hottentots, qui leur ressemblent, se distinguent par une peau plus claire, franchement jaunâtre. Tenons-nous là des vestiges d'une humanité plus ancienne ? C'est un problème ethnographique encore mal éclairci.

Ces détails mis à part, le domaine propre des noirs apparaît divisé en trois parties : Afrique centrale et méridionale, Inde, Mélanésie océanienne.

Dans l'Afrique centrale et méridionale vit le noir type, le nègre. Si divers que soient les noirs du Soudan, les Bantous du Congo, les Cafres de l'Afrique australe, les traits communs qui les réunissent dominent de beaucoup les phénomènes d'aberrance.

Dans l'Inde au contraire, le type noir, en dehors de la couleur de la peau, est beaucoup moins net, probablement par le mélange plusieurs fois millénaire avec les blancs venus du nord. Les anciens remarquaient déjà que les hommes noirs de l'Inde n'avaient pas les cheveux pareils à ceux des nègres d'Afrique. Même les Cinghalais ne présentent qu'avec de fortes atténuations certains traits des plus caractéristiques, lèvres épaisses par exemple. Il faut aller dans de petites îles isolées, comme les Andoman ou les Nicobar, pour trouver des noirs purs.

En revanche, on en retrouve dans la Nouvelle-Guinée et les îles voisines : les Papous sont des nègres authentiques. Au nord, dans les Philippines par exemple, il n'y a plus que des vestiges de noirs. Mais les sauvages d'Australie se rattachent aux Papous. Enfin les Polynésiens, avec un teint beaucoup plus clair, se distinguent des noirs presque autant que de n'importe quel groupe ethnique autre : d'ailleurs, les

conditions climatiques sont spéciales. Mais, jusque dans l'île de Pâques, on a signalé des crânes de tous points semblables à ceux des Papous de la Mélanésie.

Les noirs ont, depuis quelques siècles, été répandus, bien malgré eux, hors de leur habitat primitif, par la traite musulmane ou chrétienne. On sait combien ils ont pullulé en Amérique. Pour eux comme pour les blancs on a la preuve qu'ils peuvent vivre au moins dans tout climat intertropical. La localisation de la race, là aussi, apparaît comme une conséquence, non du milieu physique, mais de l'hérédité.

III

La troisième zone est, de temps immémorial aussi, la terre jaune. En Chine, où nos connaissances remontent relativement haut, on n'a relevé aucune trace de la présence d'un autre élément.

Le jaune, lui non plus, ne se distingue pas uniquement par la couleur de la peau. Il est, dans l'ensemble, et avec de notables exceptions, plus petit que les hommes des autres races. Il a le système pileux rare, noir et lisse. Les yeux sont bridés, le nez court, les pommettes saillantes.

Le point où on suit depuis l'époque la plus reculée l'existence de la race jaune est le bassin du Houang-ho, où des découvertes récentes nous permettent de remonter jusque vers le 3e millénaire avant notre ère. Mais ce n'est là qu'un point insignifiant de son vaste domaine.

Dans l'Ouest, les Grecs du ve siècle av. J.-C ne voyaient de jaunes que dans l'Altaï. Les Chinois, aux

environs de l'ère chrétienne, ont connu deux sortes de populations : des jaunes mongols et turcs, généralement nomades, vers le N.-O., et plus au sud des blancs généralement sédentaires, Koutchéens, Tochariens, Iraniens de la vallée du Tarym. Depuis, l'intrusion répétée des gens du nord et de l'est dans ces régions y a fait disparaître, sinon le type blanc, du moins les langues indo-européennes anciennes que le turc a remplacées. Du reste, la période qui commença avec la ruine de l'empire chinois au IVe siècle, et continua par celle de l'empire romain au Ve, marqua le triomphe de l'expansion des populations nomades de l'Asie Centrale : les deux mondes civilisés s'offraient également à leurs coups, et ils se hâtèrent d'en profiter. Les hordes toungouses et des tribus turques envahirent la Chine du nord et y fondèrent des principautés. Les Huns, les Avares, les Bulgares, et même encore plus tard les Magyars, envahirent l'Europe et s'installèrent définitivement sur le Danube. Les Turcs, s'infiltrant bande par bande avec lenteur, remplirent tout le monde musulman oriental depuis l'Inde jusqu'à l'Asie-Mineure où ils finirent par constituer un noyau compact de gens de leur langue.

Au nord, les jaunes ne comprennent pas seulement les Mandchoux et les Japonais. Ils ont pénétré dans l'Amérique boréale en pleine période historique : vers l'an 1000, les Esquimaux avançaient encore de ce côté.

Au sud, l'Indochine appartient également à des populations de race jaune : les négritos qui y furent peut-être autrefois plus répandus n'y sont représentés aujourd'hui qu'à l'extrême sud par les petits groupes de Sakai et de Semang de la péninsule malaise. Thăi, Birmans, Mon-khmers, y sont également jaunes, bien qu'appartenant à des types somatiques différents. Les Indonésiens de l'Insulinde et des Philippines apparais-

sent avec des caractéristiques spéciales qui se retrouvent de Madagascar jusqu'en Polynésie.

A l'est, la pénétration d'éléments jaunes en Polynésie est plus problématique.

Les jaunes ne sont sortis du domaine, déjà énorme, qui rayonne ainsi autour de la Chine, qu'à l'époque la plus récente. Leur apparition en Amérique, en Océanie, en Afrique australe, semble attester une grande faculté d'adaptation, mais le phénomène est trop nouveau pour prêter encore à des déductions solides.

IV

L'Amérique enfin forme un domaine à part, où la présence de l'homme semble être sensiblement plus récente qu'ailleurs. Mais ses plus antiques habitants constituaient-ils déjà la race rouge? Il semble que les ethnologues admettent unanimement le peuplement de l'Amérique par le nord-ouest, par où nous voyons se produire encore vers 1000 des infiltrations mongoliques. Il y a entre jaunes et rouges des similitudes importantes, par exemple celle de la section capillaire. Mais la séparation pourrait bien être antérieure à l'époque géologique actuelle, car les populations américaines, telles qu'on les connaît, forment une unité ethnique bien distincte. Le pouls est plus lent que chez n'importe quelle race de l'ancien monde.

Le rouge n'a pas la peau aussi nettement colorée que le blanc, le noir ou le jaune : elle varie du rouge pâle, cuivré, à des teintes brunâtres ou jaunâtres. Il

est généralement très grand. Sa chevelure est raide. Il n'a ni moustache ni barbe. D'où les légendes sur les géants de la Patagonie et les Amazones du Brésil. Un autre trait général est le fort nez busqué. Quant à des traits comme l'aplatissement du crâne chez les Incas, ils tiennent à des coutumes locales.

Il y a parenté certaine entre toutes les populations qu'ont reconnues les Européens, Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, Aztèques, Incas, etc. Il y a même parenté linguistique, quoiqu'avec différenciation en nombreuses familles de langues.

La race américaine ne s'est pas montrée capable, en général, de résister aux blancs. Elle n'a essaimé nulle part.

Ces quelques mots suffisent pour montrer que la distribution actuelle des terres et des mers a influé fortement sur la répartition des races humaines.

Même ainsi, cette répartition, dans ses traits généraux, est antérieure à tout souvenir historique. Il y a eu avant l'histoire, et pendant l'histoire, d'importantes modifications, dans les régions de contact où le brassage s'est fait par endroits inextricable, et même ailleurs. Il y a eu parfois formation de véritables sous-races. Les Ougro-Finnois et Turco-Tartares méritent ce nom, les Malais aussi. Mais, dans l'ensemble, nous pouvons considérer la présence et l'habitat des quatre grandes races comme une constante que l'histoire enregistre, sans avoir la prétention d'examiner dans quelle mesure elle présente les caractères d'un fait permanent.

V

Nous pénétrons plus avant dans le détail, dans un détail plus facile à saisir, avec l'étude des langues. En même temps, nous sommes dans un domaine plus mobile. Si les variations de types ethniques semblent être un phénomène très lent, réparti sur des périodes qui dépassent nos mesures historiques, nous voyons, en matière linguistique, des groupements se dissoudre, et surtout d'autres se constituer, dont l'unité est parfaitement analysée par les linguistes.

Le plus important de ces groupements est le groupement indo-européen, dont nous suivons la marche, du nord au sud, au moins à partir du deuxième millénaire. Les représentants occidentaux ont occupé la Grèce, l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et la Scandinavie, sans parler des groupes dispersés jusqu'en Asie Centrale. Les représentants orientaux ont occupé, avec le monde scythique, l'Asie-Mineure, l'Inde et l'Iran : dépossédés de la Scythie pendant des siècles, ils réagissent aujourd'hui sous l'espèce des Slaves. Enfin l'expansion européenne a porté ce groupe sur toutes les mers.

Le groupe sémito-berbère est celui qui nous apparaît le plus tôt, dès le cinquième millénaire avant Jésus-Christ : l'égyptien est le reste de la langue d'où sont sorties les langues sémites d'une part, berbères de l'autre. Les Sémites ont dominé l'Asie Antérieure dans l'antiquité, et l'arabe s'est répandu depuis partout où a pénétré l'islam. Les langues berbères sont restées confinées dans l'Afrique nord-occidentale,

avec projections en Espagne et en Sicile : le féminin en *t* est l'indice le plus sûr de leur parenté avec les langues sémitiques.

Les deux groupes que nous venons de définir se distinguent de tous les autres par la différence qu'ils établissent entre les genres masculin et féminin.

En Afrique, nous trouvons le groupe bantou, dont l'expansion remonte à une époque inconnue, mais n'est pas encore close. Les langues qui se parlent depuis l'Oubanghi jusqu'au cap de Bonne-Espérance relèvent de ce groupe.

Les langues malaises ont un passé certainement lointain, antérieur à l'ère chrétienne, mais leur expansion ne se laisse pas suivre beaucoup mieux que celle des langues bantoues. Elle est énorme : les Hovas de Madagascar parlent un malais qui, au moyen-âge, était intelligible pour les Malais de Java, et tous les Polynésiens se rattachent à ce groupe.

Les éléments venus de l'Asie Centrale, que nous avons vu s'enfoncer si loin à l'ouest du Pamir, s'ils ont perdu en partie leur individualité ethnique, ont absolument gardé leur individualité linguistique. Les Finlandais et les Hongrois parlent des langues très voisines, et voisines aussi de celles des Finnois de Sibérie. Les Turcs parlent des idiomes très voisins de ceux des Tartares de l'Asie Centrale et des Mongols : ce domaine linguistique s'étend même jusqu'au Japon, mais laisse de côté la Chine. Ougro-Finnois et Turco-Tartares ont d'ailleurs une parenté linguistique lointaine, mais encore reconnaissable.

En Amérique, la famille de langues la plus certainement une est celle des langues tupi-guarani, parlées depuis les Antilles jusqu'au fond du Brésil.

Les diffusions de langues sont des phénomènes qui se poursuivent au plein jour de l'histoire, et sont

même, en certains cas, mesurables chronologiquement. L'expansion des langues indo-européennes du Gange à l'Atlantique remplit les deux millénaires qui ont précédé notre ère. L'expansion des Sémito-Berbères remonte plus haut, et était faite en somme avant l'an 1000 avant Jésus-Christ. L'expansion des Finnois et Tartares remplit à peu près le premier millénaire après le Christ. Dans certains cas où le groupe vainqueur était particulièrement fort, l'expansion a été plus rapide : la conquête de l'Amérique par les langues européennes compte, non par millénaires, mais par siècles.

VI

La diffusion des races et surtout celle des langues intéresse l'historien comme indice d'un phénomène capital dans l'histoire humaine : la migration. Les migrations ont été en décroissant, comme il est naturel, puisque la vie nomade a perdu peu à peu ce qu'a gagné la vie sédentaire et agricole. Mais elle a tenu toujours, malgré tout, une place énorme dans l'histoire. Or, si les variations de type ethnique, quand on ne se borne pas aux distinctions fondamentales, sont des documents difficiles à manier, les changements linguistiques sont beaucoup plus saisissables. Là où ils manquent, il ne faut pas tirer de conclusions de leur absence : l'exemple des Bulgares, peuple finnois qui a adopté une langue slave, est classique. Mais, là où il y a parenté linguistique entre peuples éloignés, on peut conclure avec fermeté à des migrations qui ont dispersé peu à peu tous les peuples à

partir d'une souche commune. Rien qu'à trouver des peuples de langue romane sur les Carpathes, nous conclurions à une expansion des Romains jusque-là, même si les détails de la guerre dacique ne nous étaient pas connus. Et, si jamais les documents précis sur la conquête de l'Amérique viennent à se perdre, la présence d'hommes parlant l'espagnol ou l'anglais attestera la migration.

Dans le phénomène général des migrations, il faut distinguer entre migrations terrestres et migrations maritimes.

Quoique l'homme sache vivre sur l'eau, la terre est son vrai élément, et les migrations terrestres ont tenu la première place dans son histoire. Le nomadisme a reculé peu à peu, mais il est toujours resté endémique dans certaines régions. Les steppes russo-sibériennes ont vu commencer la migration indo-européenne, puis ont été le théâtre des invasions finoises et tartares ; aujourd'hui la colonisation slave semble y avoir introduit la vie sédentaire, mais rien ne dit que le nomadisme n'y reprendra pas le dessus. La zone désertique du sud de la Méditerrannée est également marquée pour les grands mouvements de peuples ; l'Arabie a été la source des flots successifs de l'invasion sémite ; le Sahara, plus inhospitalier encore, a vu pourtant des mouvements de peuples importants ; les nomades des déserts de Lout et de Thurr ont joué leur rôle dans l'histoire de l'Iran et de l'Inde. Les steppes et déserts de l'Asie Centrale ont été le point de départ de mouvements incessants vers la Chine, et la porte de Dzoungarie les a mis en contact direct avec les zones de nomades plus occidentales. Les grandes forêts équatoriales de l'Afrique et de l'Amérique du sud, avec leurs sentiers et leurs clairières, sont également un domaine de mobilité.

Les migrations maritimes sont restées plus étroitement localisées par l'imperfection de la navigation. Pourtant la Méditerranée a été sillonnée de bonne heure par les Phéniciens, puis par les Grecs, et n'a pas cessé d'être le théâtre d'une activité intense. Les mers du nord, après maintes courses des Germains, ont été le théâtre des exploits à longue portée des Scandinaves ou Normands, puis ont connu les flottes de la Hanse. L'Océan Indien, avec ses moussons, a été parcouru, avant notre ère, par les bâtiments des Malais, qui n'en ont plus perdu les routes. Et la zone polynésienne, on l'a vu, forme une région de migrations qui, par les îles de la Sonde, se rattache à la précédente. Dans la mer des Antilles, les Caraïbes se faisaient redouter au moment de l'arrivée des Européens. Avec la boussole et les grandes découvertes européennes, la mer a été vraiment vaincue pour la première fois, et c'est par des migrations maritimes que le monde a finalement acquis son unité.

Les peuples migrateurs, par leur mobilité même, ont toujours donné facilement l'illusion du nombre (Vidal-Lablache). Il est remarquable pourtant que les sédentaires civilisés, même dans les écarts de leur imagination terrorisée, ne donnent que des chiffres bien plus modestes qu'ils ne le supposent. Les Egyptiens ont attribué la conquête de l'Egypte, vers 1800 avant Jésus-Christ, à 240.000 Hyksos. Les Romains ont compté par centaines de mille les Cimbres et les Huns. Au moyen-âge, on nous donne des chiffres de 300.000 hommes (fort exagérés) pour les armées mongoles. Or, tout cela n'est pas énorme au regard des populations mises en danger, qui comptaient par millions ou par dizaines de millions. Et le fait est encore plus frappant, naturellement, pour les migrations par mer : des poignées d'Européens ont soumis l'Amérique et l'Inde.

Bref, l'importance de premier ordre qu'ont les grandes incursions de nomades dans l'histoire humaine est hors de tout rapport avec les éléments statistiques mis en jeu (cf. appendice II).

Or, les migrations, pour importantes qu'elles soient, n'intéressent l'historien qu'en tant qu'elles affectent les parties civilisées de l'humanité. Souvent, elles ont eu lieu entre barbares. Souvent, elles ont eu un caractère négatif, amené la destruction des civilisations. Dans d'autres cas, au contraire, elles en ont secoué la torpeur et renouvelé l'aspect. Mais l'apparition et la persistance de la vie civilisée est un phénomène à part, qui, s'il peut être affecté dans le sens négatif ou positif par les bouleversements ethniques et linguistiques, dans nombre de cas évolue en dehors de ces changements. C'est ce phénomène, sujet propre de l'histoire, qu'il faut tâcher de définir maintenant.

APPENDICE II

La population du globe

L'imagination est forcément sollicitée par cette question statistique si importante. Naturellement, il ne saurait être question d'évaluer directement quelle pouvait être la population du globe il y a plusieurs millénaires. Mais, à mesure que le temps avance, nos renseignements se font plus précis, au moins pour les pays les plus avancés en civilisation, et d'autre part le nombre de ces pays augmente peu à peu. A partir d'une certaine époque, les points de repère se multiplient suffisamment pour qu'on puisse risquer des évaluations. Il m'a paru intéressant de voir quelles indications on peut tirer de ces évaluations, prolongées dans le passé.

Nous devons nous borner ici à résumer les constatations.

1° La première époque pour laquelle on puisse risquer une appréciation générale est l'époque d'Au-

guste et de J.-C. Pour cette époque, le monde méditerranéen reste sensiblement en dessous des 100 millions. Le monde chinois ne dépasse pas beaucoup les 50 millions. Dans la zone indienne, l'analogie ne permet pas d'aller jusqu'aux 100 millions, ni en Amérique jusqu'aux 50 millions. 300 millions d'âmes pour le globe nous paraissent un maximum.

2° Par la suite, les renseignements se multiplient, mais nous descendrons d'un bond jusqu'au xviiie siècle : il y a intérêt, pour éliminer les erreurs de détail, à prendre des points de repère éloignés. A la fin du xviiie siècle, l'Europe et le monde musulman n'atteignent pas les 300 millions. Le monde chinois dépasse les 200 millions, mais non les 300. L'Inde n'a pas 150 millions d'âmes, et toute la zone indienne, même en donnant aux pays sauvages la population estimée actuellement, n'en a pas 300. Enfin l'Amérique ne dépasse guère les 50 millions. On voit que Malthus, en évaluant à 1 milliard le total des habitants du globe, a plutôt coté haut.

On se demandera pourquoi nous ne prenons pas les chiffres actuels, bien plus certains (sauf ceux qui sont relatifs à l'Asie centrale et à l'Afrique centrale et méridionale). Voici la raison. Le xixe siècle a été marqué par un bond formidable de population dans certaines régions. L'Europe occidentale et centrale a gagné 250 millions d'âmes. L'Amérique du Nord en a gagné 100 millions. Ce sont là les effets du développement des grandes villes. Mais l'Inde, milieu tout rural, a gagné aussi, grâce à la « pax britannica », au moins 150 millions d'âmes. En Chine seulement, le mouvement, si fort au xviiie siècle, semble, par suite de la dislocation de l'Empire mandchou, s'être notablement ralenti : sinon, le progrès aurait été sans doute proportionné à celui du Japon. — Il y a là un phéno-

mène très gros et tout récent, dont par conséquent on ne peut encore apprécier nettement les chances de durée, les répercussions, etc... Il nous a paru que, pour se rendre mieux compte de l'allure générale des faits démographiques pendant la période historique, il valait mieux s'arrêter à la dernière période que nous regardions encore avec un certain recul.

Pour une évaluation de la population totale du globe, nous nous appuierons donc finalement sur deux chiffres :

Vers l'époque de Jésus-Christ, moins de 300 millions d'âmes;

Vers la deuxième moitié du XVIIIe siècle, moins de 1 milliard;

en ne perdant pas de vue le troisième :

Vers 1900, environ 1500 millions d'âmes.

Il faut voir si ces éléments permettent de risquer une représentation graphique de l'augmentation progressive de la population du globe.

Un mot d'abord sur la légitimité du procédé. On objectera que la courbe continue que nous tracerons ne sera qu'une image bien déformée de la courbe réelle, qu'il y a des périodes de régression et de progression très rapides, qui se traduiraient dans le dessin par des oscillations considérables, etc... Cela va de soi, mais il faut remarquer que, plus la surface considérée est large, moins les phénomènes de détail influent sur les phénomènes d'ensemble, régression et progression se compensant souvent. Pour l'ensemble du globe, il est peu vraisemblabe qu'il y ait jamais coïncidence générale de ces phénomènes, et en fait cela ne semble pas s'être produit. L'époque des guerres assyriennes a été une période régressive pour l'Asie antérieure, mais en même temps, la colonisation grecque

marquait une progression pour le monde méditerranéen. Au moyen-âge, les invasions mongoles ont marqué un recul pour l'Asie, alors que le XIIIe siècle était une période favorable pour l'Europe chrétienne. Actuellement l'élan de l'Europe occidentale, de l'Amérique du Nord et de l'Inde coïncide avec un arrêt de développement en Chine, et va peut-être coïncider avec un phénomène semblable dans le monde russe. Bref les probabilités indiquent que, si nous traçons la courbe continue nécessaire pour que la représentation graphique soit de quelque utilité, elle différera moins qu'il ne semblerait d'abord de la courbe réelle, que nous ne serons jamais en mesure de tracer. On peut donc essayer — à condition qu'il soit bien entendu qu'il n'est pas question d'exprimer une loi, et qu'il n'y a là qu'un procédé d'exposition.

Nous prendrons comme abscisses les temps comptés en années, à partir d'un temps 0 qui sera l'ère chrétienne ; comme ordonnées, les populations P comptées en centaines de millions d'âmes. Nous marquons le point correspondant au temps 0 (moins de 300 millions) et le point correspondant au temps 1800 environ (1 milliard). Etudions l'allure de la courbe (fig. 1).

Une droite donnerait une représentation trop fausse pour l'époque antérieure au Christ. Il faut donc prendre au moins une courbe du 2e degré. Une ellipse donnerait deux valeurs de P pour chaque valeur de t, ce qui annulerait l'utilité de la représentation graphique. Avec une parabole, pour éviter l'inconvénient signalé pour l'ellipse, il faudrait prendre l'axe vertical. En essayant, on verra qu'alors la courbe coupe forcément l'axe des t entre les point 0 et 1800 ou à peu de distance à gauche du point 0 : autrement dit, qu'il faut supposer la population du globe tombant à 0, soit après J.-C., soit peu de temps avant no-

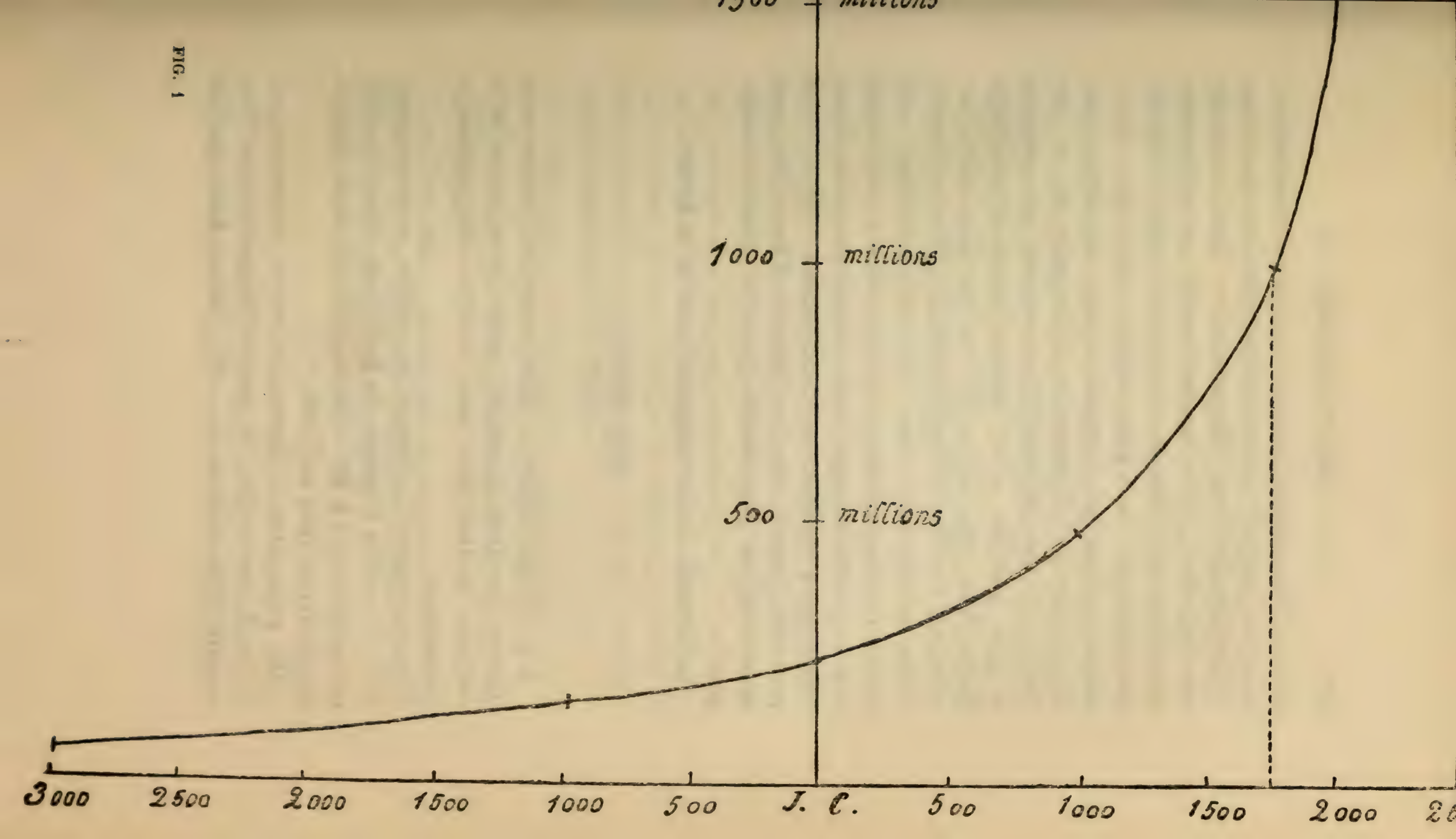

1000 millions
500 millions
3000
2500
2000
1500
1000
500
J. C.
500
1000
1500
2000

FIG. 1

tre ère. Il faut donc renoncer à cette représentation : à regret, car elle éviterait l'inconvénient que nous allons signaler pour l'hyperbole. — Reste à essayer une hyperbole, ayant naturellement ses asymptotes parallèles aux axes de coodonnées, afin de n'avoir qu'une valeur de P pour chaque valeur de t. L'inconvénient est que l'hyperbole aura une asymptote, c'est-à-dire que P deviendra infini pour une valeur finie de t. On atténuera l'inconvénient en reculant le plus possible dans l'avenir (après t = 1922) l'asymptote, mais on ne le fera pas disparaître. Cependant, comme nous ne cherchons qu'une représentation satisfaisante pour le passé historique, une fausse représentation des phénomènes à venir n'est pas un obstacle impérieux: encore une fois, il ne s'agit pas d'exprimer une loi. Reste à voir si nous pouvons obtenir, avec une branche d'hyperbole, une représentation convenable pour la période historique.

La formule de notre hyperbole est de la forme :

$$P = \frac{A + Bt.}{1 + Ct.}$$

Il y a 3 paramètres a déterminer, et, comme nous n'avons que deux points de repère, nous avons une certaine latitude pour tenir compte des possibilités historiques.

Du paramètre A dépend le chiffre correspondant à t = 0, soit à l'époque de J.-C. Nous avons vu qu'il est au plus égal à 300 millions, probablement quelque peu inférieur (250 millions).

Du paramètre B dépend le temps correspondant à P = 0, c'est-à-dire l'époque de l'apparition de l'humanité (250 millions = — Bt). On se doute que les

limites sont assez espacées ! Un minimum est donné par le temps $t = 5000$ av. J.-C. : l'Égypte au moins était un pays, non seulement peuplé, mais civilisé, vers 4000. A ce temps correspondrait, pour B, la valeur 50000 environ [250 m. = 50000 × (— 5000)].

Le maximum se perd dans la nuit des temps, encore que les géologues estiment que, pour la dernière époque géologique, rien ne nous force à compter par plus que des dizaines de milliers d'années. En prenant $t = -250000$, nous aurions :

$$250 \text{ millions} = (250.000) \times 1000$$
$$B = 1000$$

Disons que B sera pratiquement compris entre 1000 environ et 50000 environ : pour qui serait effrayé d'une pareille latitude, on fera remarquer que ce coefficient est celui qui influe le moins sur l'allure de la courbe à l'époque historique. Le numérateur de la fraction sera toujours compris entre 250 millions environ (pour $B = 0$), et une valeur assez rapprochée, même quand B atteint le maximum 50000. Si nous considérons l'an 2000 après J.-C., par exemple, nous avons (avec $B = 50000$)

$$P = 250 \text{ m.} + 100 \text{ m.} = 350 \text{ millions environ.}$$

On va voir que le dénominateur a une tout autre importance.

Reste en effet à déterminer le paramètre C, le plus délicat. De ce paramètre dépend le temps où l'on aura $P = \infty$, ce qui arrive pour

$$1 + Ct = 0$$
$$C = -\frac{1}{t}$$

Nous avons dit qu'il importait de prendre ce

temps t aussi loin que possible dans l'avenir. Nous allons voir qu'on est pourtant renfermé dans d'assez étroites limites. Prenons en effet

$$C = -\frac{1}{3000}$$

autrement dit, supposons que $P = \infty$ en 3000 ap. J.-C., époque qui nous paraît encore assez prochaine. C'est ici qu'il faut se rappeler *que P doit avoir la valeur 1 milliard environ vers 1800*, fait dont nous n'avons pas encore fait état. Comme

$$A = 300 \text{ millions à peine}$$
$$1000 < B < 50.000$$

le numérateur, pour $t = 1800$, sera compris en gros entre 250 millions et 400 millions. Si nous faisons $C = -\frac{1}{3000}$ on a, pour $t = 1800$,

$$1 + Ct = 1 - \frac{1800}{3000} = \frac{1200}{3000} = \frac{1}{15}$$

Autrement dit, il faut multiplier le numérateur par 15 et diviser par 6. Si on le prend égal à 250 millions, cela donne le chiffre 625 millions, trop bas. Avec 400 millions, on obtient le chiffre voulu : 1 milliard.

Mais, pour faire le numérateur = 400 millions, il a fallu

1° prendre A = 300 millions (maximum)

2° prendre B = 50000 (maximum),

ce qui fausse l'allure de la courbe pour les époques antérieures au Christ.

Il y a plus. Nous n'avons pas voulu prendre comme point de repère l'époque contemporaine, mais il ne faut pas la perdre de vue. Or, si nous prenons

$$C = -\frac{1}{3000}$$

nous avons, pour t = 2000 (2000 ap. J.-C.),

$$P = 1200 \text{ millions.}$$

(et ce, en donnant à *A* et *B* les valeurs maxima). Or, en 1900, P est déjà égal à 1500 millions.

Bref, on fausse ainsi complètement l'allure de la courbe aux environs de l'an 1800. Graphiquement, plus on prend C faible en valeur absolue, plus on rapproche la courbe de la droite passant par les points de repère.

Comme l'important pour nous est d'obtenir une représentation satisfaisante pour l'époque historique, nous n'hésiterons donc pas à prendre un chiffre plus bas pour C. Le chiffre devra être compris entre 1921 et 3000.

En résumé, nous avons trouvé :

pour A, une valeur un peu inférieure à 300 millions ;

pour B, une valeur comprise entre 1000 et 50.000, (ce coefficient ayant d'ailleurs une faible importance) ;

pour C, une valeur comprise entre 2000 et 3000.

Pour des raisons mnémotechniques sur lesquelles il est inutile d'insister, nous choisirons la formule.

$$P = \frac{250.000.000 + 25.000\ t}{1 - \frac{t.}{2500}}$$

Il suffira de calculer quelques valeurs remarquables de P pour pouvoir tracer la courbe :

$t = -3000$	(3000 av. J.-C.)	$P = 79.500.000$
$t = -500$	(500 av. J.-C.)	$P = 197.900.000$
$t = 0$		$P = 250.000.000$
$t = +1767$	(1767 ap. J.-C.)	$P = 1.000.000.000$
$t = +2000$	(2000 ap. J.-C.)	$P = 1.500.000.000$

On voit ici que nous atténuons légèrement la courbe aux environs de l'an 1800, puisqu'avec la formule adoptée P n'atteint qu'aux environs de l'an 2000 la valeur qu'en fait il a atteint dès l'an 1900. Mais nous avons dit que nous préférions obtenir pour la période historique une valeur satisfaisante en général, plutôt que de tenir compte rigoureusement de phénomènes contemporains dont la portée est encore malaisée à définir (voir la figure).

Encore une fois, la courbe réelle aurait certainement une allure moins ferme. Il valait pourtant la peine de tracer celle-ci. Les aberrances seraient, nous avons dit pourquoi, moins énormes qu'on ne le croirait d'abord. Et il serait toujours intéressant, si elles étaient bien constatées pour une époque nettement déterminée, de les rapprocher de la courbe moyenne. Les phénomènes particuliers n'ont d'intérêt et même de sens que rapportés à une vue d'ensemble.

Si l'on veut se faire quelque idée des oscillations possibles de la courbe, qui nous échappent, il est utile de se rapporter à la dérivée de la fonction que nous venons d'établir.

Que représente la dérivée de la fonction ? c'est, comme on sait, l'accroissement élémentaire de population dans l'élément de temps. Pratiquement, étant donné que nous envisageons un espace de plusieurs millénaires, nous pouvons le confondre avec le gain annuel, G.

En voici la formule :

$$G = \frac{b - ac}{(1 + ct)^2}$$

En portant dans la formule les valeurs de A, B, C, on a

$$G = \frac{25.000 - 250.000.000\left(\frac{-1}{2500}\right)}{\left(1 - \frac{t}{2500}\right)^2} = \frac{125000}{\left(1 - \frac{t}{2500}\right)^2}$$

On voit de suite que le numérateur étant une constante, et le dénominateur étant du second degré, l'accroissement de G sera beaucoup plus rapide que celui de P. Au surplus, voici quelques valeurs :

t	G	P	$\frac{G}{P}$
— 2000 (2000 av. J.-C.)	$\frac{125000}{\left(1 + \frac{2000}{2500}\right)^2} = \frac{3.125.000}{81}$	100 m. + ε	circa $\frac{1}{2500}$
— 500 (500 av. J.-C.)	$\frac{125000}{\left(1 + \frac{500}{2500}\right)^2} = \frac{3.125.000}{36}$	200 m. — ε	c. $\frac{1}{2000 + \varepsilon}$
0 (J.-C.)	125000	250 m.	c. $\frac{1}{2000}$
+ 1000 (1000 ap. J.-C.)	$\frac{125000}{\left(1 - \frac{1000}{2500}\right)^2} = \frac{3.125.000}{9}$	460 m.	c. $\frac{1}{1300}$
2000 (2000 ap. J.-C.)	$\frac{125000}{\left(1 - \frac{2000}{2500}\right)^2} = 3.125.000$	1500 m.	c. $\frac{1}{500 - \varepsilon}$

Pour les époques antérieures au Christ, on voit combien G est faible : 10.000, 25.000, 35.000 âmes de plus par an. L'accroissement de population est facilement à la merci des épidémies, des guerres, etc... La courbe réelle marquerait certainement, pour ces époques, de fortes oscillations autour de la normale. Pour les époques suivantes, l'accroissement s'accentue assez vite et atteint déjà près d'un million à l'époque contemporaine. Non seulement donc, pour les époques récentes, la courbe idéale se redresse plus rapidement, mais son allure est plus ferme, et la courbe réelle s'en écarterait certainement moins. En l'absence de données suffisantes sur celle-ci, l'indication a son utilité.

G représente d'ailleurs la différence entre la natalité et la mortalité. Il y aurait à savoir lequel des deux facteurs a le plus influé sur le mode de variation de P. Il est probable que c'est le second, et tout particulièrement la diminution de la mortalité infantile. Mais ceci nous entraînerait bien au delà du cadre de cette étude.

Pour revenir à la question d'où nous sommes partis, on voit ce que donnerait la formule pour des époques très anciennes :

$t = -\ 2.000$ (2.000 av. J.-C.) $P = 100$ millions $+ \varepsilon$
$t = -\ 4.000$ (4.000 av. J.-C.) $P = 60$ millions $- \varepsilon$
$t = -\ 10.000$ (10.000 av. J.-C.) $P = 0$

On se rappellera ce que nous avons dit des oscillations de la courbe réelle, qui, pour des époques aussi lointaines, seraient certainement très importantes par rapport aux chiffres absolus. Le dernier chiffre, par exemple, est certainement faux : l'existence de l'homme sur la terre est bien antérieure à 10.000 ans av. J.-C. Mais on aura tout de même, par ce procédé, quelque idée de l'ordre de grandeur des chiffres cherchés.

TROISIÈME PARTIE

LES CIVILISATIONS

Il semble bien que l'homme, à quelque race qu'il appartienne, et par cela seul qu'il est homme, possède l'aptitude à la civilisation. Mais, pour l'immense majorité des hommes qui ont vécu, et pour la majorité des hommes qui vivent encore, cette aptitude est restée à l'état virtuel. Même dans les sociétés dites civilisées, une masse d'hommes ne participent à la civilisation que de très loin, et presque uniquement par la communauté de la langue. Or, l'historien ne s'occupe, en principe, que de l'homme civilisé.

Nous dirons d'abord, et pour éviter tout malentendu, que l'état de civilisation ne saurait se définir ou se mesurer par de simples progrès matériels. Le passage

de la pierre taillée à la pierre polie, de celle-ci aux métaux, cuivre, puis fer, marque des étapes précieuses pour l'archéologue préhistorien, qui n'a pas encore de documents écrits à sa disposition. De plus, tout progrès qui améliore la condition matérielle de l'homme ne peut que réagir favorablement, dans l'ensemble, sur la civilisation. Mais il n'en est nullement le critérium. Il est inutile de multiplier les exemples, qui s'offrent d'eux-mêmes. Faisons simplement remarquer que les inventions matérielles se propagent avec une grande rapidité, atteignant dans leur marche des milieux qui ne sont nullement en progrès, qui parfois peuvent être en régression, et cela est vrai depuis l'invention du feu, en passant par celle de la poudre ou de la boussole, jusqu'à celle des chemins de fer.

Il n'en est pas moins vrai que la richesse est la première condition de la civilisation. Il faut que l'homme ne soit plus hanté par la lutte contre la faim et le froid, pour qu'il puisse la créer. Il ne suffit même pas de parler de richesse. De la richesse, il en existe partout où il y a travail, et du travail, il y en a, peu ou prou, partout où il y a des hommes. Ce qu'il faut, c'est la richesse épargnée, accumulée, stabilisée par l'hérédité. La richesse acquise, le capital, voilà la première base indispensable à toute vie civilisée. En second lieu, pour que ce capital ne soit pas à la merci du premier accident venu, naturel ou humain, il faut qu'il soit garanti contre les brutes et les filous par une organisation au moins élémentaire de la force, par une force disciplinée. La richesse acquise, et l'ordre, sont les éléments nécessaires de la civilisation. Nécessaires, mais non suffisants. Ils peuvent être là, et elle absente.

La civilisation consiste proprement dans le développement des facultés psychiques de l'homme, facultés innées, mais qui peuvent sommeiller indéfiniment.

Il est d'ailleurs très délicat de déterminer exactement à partir de quel degré de développement de ces facultés il y a civilisation. Il serait même puéril de l'essayer. Mais, en gros, les différences qui se présentent en histoire sont assez notables et portent sur un assez grand nombre de criteria pour qu'il y ait à peu près accord. Enumérons ces criteria.

L'homme, mis en présence du monde matériel, a d'abord à constater et à comprendre. Il réfléchit sur les phénomènes, cherche à se les expliquer. Au début, il va de soi que ses explications sont enfantines. Mais, peu à peu, elles viennent à serrer de plus près la réalité, et la *science* naît.

Mais l'homme n'est pas seulement un être intellectuel, il est encore un être affectif, on peut même dire qu'il est surtout un être affectif, et le restera longtemps encore. Devant les phénomènes qu'il observe et explique, son attitude naturelle n'est pas l'objectivité, mais la sympathie et l'antipathie, d'où naissent certains éléments essentiels de la vie civilisée.

La sympathie peut aller jusqu'à l'admiration, et éveille alors les facultés esthétiques. Que l'admiration s'adresse à la nature ou à l'homme, à de beaux spectacles ou à de grandes actions, c'est toujours à traduire les émotions qu'elle suscite que sont consacrées les œuvres d'*art*; et cela est aussi vrai des arts de la vue que des arts de l'oreille. Traduire est insuffisant : il s'agit généralement de fixer ces émotions, de les prolonger, de les reproduire, de les amplifier : il faut qu'il y ait un résultat obtenu dans ce sens pour qu'on puisse vraiment parler d'œuvre d'art.

L'antipathie, comme la sympathie, peut atteindre un degré d'intensité qui met en mouvement toute l'âme humaine. Elle est provoquée par la nature comme par l'homme, mais c'est en présence des actions

humaines que l'homme creuse surtout le problème du mal, puisqu'alors la réflexion est accompagnée d'une certaine croyance à l'efficacité de son effort. La *morale* ne fait complètement défaut chez aucun homme. Là où elle se traduit par de hautes œuvres de droit, de philosophie ou de littérature, elle forme un élément important de la vie civilisée.

Enfin, l'homme est très vite amené, par le sentiment de son impuissance, à éprouver la notion du surhumain : on a pu dire (Renan) qu'il est avant tout un animal *religieux*. Il peut arriver à la religion par bien des voies, adoration des forces de la nature, culte des morts, instinct moral, etc., mais toujours l'appel au surhumain se manifeste en lui. Les formes élémentaires sont innombrables, et offrent une ample matière à l'étude des historiens de la religion. En revanche, le tour est vite fait des cas où le sentiment religieux a abouti à un grand système régentant toute la vie sentimentale et active de l'individu. Il y a : le judaïsme avec ses dérivés, christianisme et islam, — et le bouddhisme, modifiant le brahmanisme et le confucianisme. Encore, sous le vernis imprimé aux masses que l'on englobe sous ces diverses dénominations, les superstitions ancestrales, les rites locaux, se font-ils facilement jour. Mais ce n'est pas par hasard que les grandes religions comprennent dans leur domaine précisément les éléments les plus civilisés de l'humanité.

Science, art, morale, religion, voilà à peu près les facteurs essentiels de la civilisation. Encore une fois, il n'est pas possible de dire quel est le minimum de développement qu'ils doivent atteindre pour qu'il y ait vie civilisée. On fera mieux de se montrer exigeant, et de ne pas prodiguer l'épithète. En revanche, il va sans dire qu'il suffit que la présence de ces éléments

soit constatée dans une élite, pour que la société toute entière qui a produit cette élite relève de l'étude historique. C'est même le cas universel, car il est de règle ou à peu près qu'une civilisation perde en profondeur et en finesse ce qu'elle gagne en expansion superficielle.

On rencontre de très bonne heure des cas certains, mais sporadiques, de vie vraiment civilisée. Le plus connu est celui des hommes de la Madeleine (Périgord) et d'Altamira (Asturies). Il a vécu là de véritables artistes, et, si l'absence de documents écrits nous empêche de dire dans quelle mesure ces facultés artistiques étaient accompagnées d'autres, il est impossible que cet élément de supériorité psychique ait été complètement isolé. On évalue à 15.000 ans l'éloignement de ces sociétés, et c'est assez dire qu'il y a eu dans ces parages d'énormes régressions. On peut supposer aussi que, si nous étions mieux informés, nous trouverions ailleurs des cas semblables. Mais, du moment où il y a eu rupture complète de la tradition, l'historien peut passer. Il faut aller droit aux civilisations à partir desquelles il y a eu influence constante et évolution continue.

Elles sont peu nombreuses, et nous aurons même à examiner s'il n'y a pas des raisons à cette rareté. Pour le moment, il faut commencer par constater les faits. Dans la zone méditerranéenne, nous rencontrons d'abord l'Egypte.

Égypte

Dès l'an 3500 avant J.-C., les Egyptiens formaient un Etat centralisé ; ils élevaient des pyramides. Vers 2000 avant J.-C., au jugement des plus fins connaisseurs de l'antiquité égyptienne, se place l'apogée de la langue, de la littérature et de l'art. De sorte que l'époque des grands conquérants (1500-1200 avant J.-C.), apogée de l'expansion extérieure de l'Egypte, serait déjà, au point de vue interne, le commencement de son déclin. Or, de l'an 5000 avant J.-C., date minima où l'on puisse placer le premier début de l'essor égyptien, jusqu'à l'époque de Thoutmès III (1500-1450 avant J.-C.), il y a 3500 ans exactement, autant de temps que de Thoutmès III jusqu'à nous. On pense bien qu'au cours de cette immense période des modifications profondes ont dû se produire. Il n'en reste pas moins qu'à la distance où nous sommes l'impression d'immobilité domine, et que ce sont surtout les traits permanents qui se détachent, de même que « l'air de famille », souvent invisible aux proches parents, saute aux yeux des étrangers. Ces traits permanents de l'Egyptien pharaonique, il faudrait tâcher, quelque délicate que soit l'entreprise, de les rassembler ici.

La première tâche qui s'était imposée aux hommes, quels qu'ils fussent, établis dans la basse vallée du Nil, avait été de discipliner le fleuve : livré à lui-même, il faisait du pays un marécage malsain ; bien aménagé, il devait devenir une source inépuisable de fécondité et de richesse. L'Egyptien a été d'abord agriculteur, et l'est resté. Sous l'Ancien Empire, sous le Moyen-Em-

pire, sous le Nouvel-Empire, l'immense majorité de la population vit aux champs, et vit du travail des champs. Les céréales, d'où qu'elles soient venues (Syrie? Mésopotamie?), ont été révélées de proche en proche aux riverains du Nil dès une époque que nos informations n'atteignent pas. Leur culture est restée la base de son travail, ne laissant qu'une place secondaire à l'élevage, à l'arboriculture, aux cultures maraîchères. — L'Egyptien est peu commerçant. Encore au temps du Moyen-Empire, nous voyons, dans les villes de l'Egypte, le troc fonctionner sous sa forme la plus simple. Il a toujours existé sur le Nil une batellerie assez active, le fleuve étant la grande voie de communication du pays, la seule, peut-on dire, en temps d'inondation. Mais l'Egyptien craint la mer. Byblos, qu'il connaît bien, est pour lui une ville lointaine. L'emphase avec laquelle ses rois parlent des flottes qu'ils ont envoyées sur les côtes de la mer Rouge montre que ces exploits étaient rares. Même au temps où le Pharaon dominait jusqu'à l'Euphrate, on n'a pas éprouvé le besoin d'assimiler le système métrologique de l'Egypte à celui de la Chaldée, si universellement répandu dans l'Asie antérieure.

L'Egyptien, naturellement, a pratiqué de bonne heure certaines industries, et il y est même arrivé à une grande maëstria. L'or, grâce à la proximité des mines de l'Etbaye, a été travaillé avec soin. Au temps des grands conquérants, Ramsès II, par exemple, se montre jaloux de réserver pour ses domaines l'habileté technique de certains de ses sujets. Dans l'ensemble, pourtant, le travail industriel attire peu l'homme d'Egypte et, sous le Moyen-Empire, les misères de l'homme de métier sont un thème courant de dissertation pour le scribe. Sans doute, il ne faut pas prendre au tragique ces manifestations littéraires, mais il est

visible que l'Egyptien, qui a la chance d'habiter un pays sain, est particulièrement sensible aux inconvénients que présentent, du point de vue de l'hygiène, les grosses agglomérations.

Le Nil, avec sa crue annuelle, après avoir indiqué aux premiers colons de l'Egypte le travail à exécuter pour arracher à son limon les germes inépuisables qu'il contenait, leur a imposé les formes de leur organisation sociale et politique. Il est possible que ces colons aient connu, à un moment donné, l'organisation par clans : on a même relevé les traces de cette organisation dans la survivance des *totems*, ou animaux-dieux protecteurs des clans. Sur le sol de l'Egypte, la base de l'organisation a été, non génétique, mais locale : ç'a été le village, si nettement isolé par l'inondation sur la digue qui le porte. Mais le village est une unité bien petite pour se suffire à elle-même : en fait, nous ne remontons qu'à une époque où la société complète était le *nome*. — Le nome a une surface moyenne de 1000 kmq. environ (il y en a 30 ou 40 dans la vallée). Il a son chef-lieu, son chef héréditaire, son administration, et surtout son dieu, sa religion, si vivace qu'encore à l'époque grecque on vit des guerres de religion véritables de nome à nome.

Seulement, à partir du point où le Nil a franchi la dernière cataracte (la première du point de vue des Egyptiens, qui est aussi le nôtre), sa crue a un caractère si uniforme, si régulier, que le besoin d'une coordination des efforts locaux, le besoin d'une direction unique pour donner au phénomène son plein rendement, devait naître de bonne heure. Il a fallu pourtant quelques siècles de luttes pour aboutir au résultat. Nous percevons encore nettement une époque où il exista au moins deux royaumes, sud et nord, le Delta ayant toujours eu son régime un peu à part.

La double couronne des Pharaons, le *pschent*, a toujours rappelé cette période transitoire. Enfin, probablement après une ou deux unions éphémères, la monarchie unique a été faite définitivement par Menès, vers l'an 4000 avant Jésus-Christ. Depuis, l'Egypte a vu des changements de dynasties fréquents et mystérieux. Elle a connu d'assez longues périodes où le pouvoir royal s'est éclipsé en fait. Mais l'institution monarchique a toujours été conçue comme la seule existante en droit, la seule normale.

Le Roi unique, le Pharaon, a absorbé en sa personne tous les pouvoirs locaux, il est devenu le seul intermédiaire entre les Egyptiens et la divinité. Le sujet ordinaire, le fellah, n'apercevait guère ce lointain personnage qu'une ou deux fois dans sa vie, à l'occasion d'une grande solennité religieuse où le temple de son chef-lieu était intéressé. Mais même ceux que leur position appelait à approcher parfois le Pharaon, les grands, les prêtres, ne le faisaient qu'en tremblant.

C'est que nulle part plus spontanément qu'en Egypte, la royauté n'est apparue comme la Providence incarnée. Aussitôt le bienfait de la direction unique éprouvé, la population l'a identifiée sans peine avec l'ordre divin même. Ailleurs, les inconvénients de l'anarchie apparaissent peu à peu, indirectement, à l'occasion de grands malheurs. Ici, il se traduisaient aussitôt par des troubles naturels, physiologiques, peut-on dire : la vie même du pays était menacée. Le Pharaon connaissait, d'instinct, sur quelle base reposait son pouvoir immuable, immense. Dès le temps du roi Zofer (IIIe dyn., avant 3000), on le voit attentif à la marche de la crue. Si elle est anormale par des causes naturelles, il se préoccupe d'apaiser les dieux. Si elle est mal réglée par des causes humaines, il prononce des sanctions. Toujours, même

au temps des Ptolémées, il vient au secours. Et, pour les sujets, tout, les abus de l'administration, les duretés de la corvée qui exploite les repos forcés de la main-d'œuvre agricole, — tout disparaît devant l'immense bienfait du pain quotidien assuré.

La vénération confuse et terrifiée de l'Egyptien pour son Roi est même indépendante de ses sentiments pour les deux grands services qui, ailleurs, font l'autorité royale : l'application du droit, et le prestige militaire.

L'Egyptien a de bonne heure connu des tribunaux, et, au temps du Nouvel Empire au moins, ces tribunaux appliquent des règles écrites. Il y a des juges locaux, des juges du nome, et enfin ceux qui siègent à côté du Roi. Le Pharaon ne se désintéresse pas toujours de la justice, il prend soin de nous l'affirmer. Mais la contrepartie des éloges que se décerne le souverain est rare du côté des sujets. L'Egyptien n'a pas grande confiance dans la juridiction humaine, l'ayant éprouvée partiale et vénale. Il n'a guère confiance que dans l'au-delà pour satisfaire ses instincts de justice.

Et d'autre part ce n'est pas la force militaire qui le prosterne devant le Pharaon. Sans doute, celui-ci n'a fondé l'unité qu'au prix de luttes héroïques. Sans doute, dès les premières dynasties (3500), il aime se vanter de ses exploits, se comparer à un taureau, à un lion, qui fracasse le Barbare. Il a toujours eu autour de lui une armée régulière. Sinon au temps de l'Ancien Empire, du moins vers 2000, et très nettement sous les grands conquérants (1500-1200), nous entrevoyons les linéaments d'une milice nationale. Une catégorie de propriétaires est privilégiée au point de vue de la possession héréditaire du sol, moyennant l'accomplissement d'obligations militaires. En outre,

de tous temps, le Pharaon, se méfiant des qualités militaires de ses sujets, s'est entouré de mercenaires nubiens, libyens, plus tard syriens et même européens. Tout cela n'en impose guère à l'Egyptien, et les scribes se chargent de nous donner l'opinion moyenne sur la grandeur et la servitude militaires. Leurs diatribes, écrites au temps des grands conquérants, des Ramsès, vers 1200, montrent que la gloire des souverains n'a pas inspiré aux sujets un impérialisme affolé. Les Egyptiens n'ont pendant très longtemps connu que des ennemis peu dangereux, tribus berbères ou nègres du Haut-Nil, nomades du désert, jusqu'au moment où les Hyksos leur ont révélé le monde asiatique : toujours ils se sont ressentis de cet état de choses primitif.

Aussitôt mis en possession des bases indispensables de la vie matérielle, et des éléments premiers de l'ordre social, les Egyptiens ont commencé à développer une activité intellectuelle qui les a mis en avance, autant qu'on peut le voir, sur tout le reste de l'espèce humaine. Il semble même que les premiers progrès aient été réalisés avant l'acquisition complète de ce qui nous apparaît comme la condition même d'une vie intellectuelle continue : l'écriture. Nous avons aujourd'hui des monuments où l'écriture hiéroglyphique nous semble encore bien engagée dans ses origines pictographiques. Cependant, avant l'époque des Pyramides (avant l'an 3500), le système hiéroglyphique était pleinement développé, avec des caractères représentant, non plus seulement des objets, mais des sons, des syllabes et quelques-uns même des articulations isolées. Ceci sur les grands monuments. Déjà, en outre, on se servait du papyrus, et l'on y traçait ces caractères plus cursifs que nous appelons hiératiques.

Or, la connaissance de 600 caractères, et surtout la capacité de les employer couramment, suffisait pour exiger de longues études, et définir une classe d'hommes restreinte : celle des scribes. Dès l'Ancien Empire (vers 3000), le scribe apparaît auprès du Pharaon, auprès des grands, auprès des prêtres, intermédiaire obligé et influent entre eux et le commun peuple. C'est un personnage infatué de sa supériorité, ayant ses règles professionnelles, son « self respect » que les anciens se chargeaient de rappeler aux jeunes gens. Le scribe, d'ailleurs, ne se borne pas à rédiger les pièces d'usage courant. Il est déjà là pour consigner par écrit les acquisitions que les ancêtres se sont depuis longtemps transmises oralement, connaissances astronomiques et médicales, recettes de métier et d'art, morceaux sentimentaux ou moraux, hymnes religieux surtout. Le Pharaon (vers 3000) a son gouverneur de la maison des livres. Grâce au scribe, ces acquisitions sont préservées des risques de perte ou de déformation trop rapide, et la continuité de la vie intellectuelle est assurée. Parcourons en les diverses provinces.

L'Egyptien a de bonne heure été amené à réfléchir sur certains faits naturels, et surtout à les mesurer, par les nécessités de l'arpentage. Un papyrus (Eisenlohr) nous montre assez clairement où il en était en mathématiques entre 2000 et 1500 av. J.-C. En arithmétique, la multiplication et *a fortiori* la division lui causent encore de sérieux embarras. Il aborde déjà par un détour des équations simples du 1er degré. En géométrie, il résout certains problèmes relatifs aux surfaces planes, et même aux polyèdres, par des procédés tout empiriques. Tout cela a le caractère de recettes de métiers (non de secrets).

En astronomie, l'existence très ancienne d'un ordre

social très régulier, et de l'écriture, a permis d'enregistrer certaines notions précises. Avant l'an 4000, le calendrier égyptien repose sur une année de 365 jours. Si les Egyptiens n'ont pas amassé en plus grand nombre les notions de ce genre, c'est qu'ils ont été très vite absorbés, en ce domaine, par les spéculations astrologiques.

En biologie, il semble que la pratique de l'embaumement eût dû conduire les Egyptiens au moins à une connaissance suffisante du corps humain. Mais l'horreur pour la profanation, qui se traduisait par la déconsidération de l'embaumeur, a empêché ce progrès. Le papyrus Ebers (vers 2000) nous montre que, sauf pour les yeux, tout se réduisait à des notions très rudimentaires : un tiers du papyrus est consacré aux ophtalmies. Il reste qu'on voit paraître dans le pays une vraie classe de médecins, nettement distincte des exorcistes.

En art, l'Egyptien était certainement un des mieux doués parmi les peuples du monde. Les Pyramides (vers 1500) ne sont encore remarquables que par la difficulté de la tâche architectonique qui a été accomplie. Mais les grands temples thébains (vers 1500) supportent la comparaison avec n'importe quels édifices religieux, par le sens du mystère qui s'y révèle. Dans la statuaire, l'Egyptien a atteint la perfection dans le rendu des têtes royales (Thoutmés III, Khuenaton). Et si, dans la représentation du corps, il a été gêné pour le Pharaon par la majesté hiératique, il a montré, dans les statues de gens plus humbles (Scribe accroupi, Sheik-el-beled, dame Toui), que ce n'était pas par incapacité.

L'Egyptien avait les qualités et les défauts d'un peuple de cultivateurs sédentaires. Dans les textes où s'est exprimé son aversion pour le désordre moral, ce

qu'il faut relever d'abord, parce que c'est un trait rare ailleurs, c'est une note particulière de bienveillance. Dans le petit recueil de sentences connu sous le nom d'*Instructions du nomarque Phtahotpou* (vers 3000), les qualités recommandées avant tout sont des qualités de douceur, de patience, presque de charité.

L'Egyptien n'a jamais été matérialiste, il n'a jamais douté de la survivance, après la mort, de ce quelque chose qu'il appelait le *Double* (*qa*) du corps; il s'est toujours montré préoccupé d'assurer à son double le maximum du bonheur tel qu'il le concevait. L'embaumement a été pratiqué, non seulement pour les grands, mais, sous des formes plus rudimentaires, pour de très petites gens. Et l'on ne manquait pas « d'instruire » la momie avant l'ensevelissement, autrement dit de lui réciter les formules magiques destinées, avec les amulettes, à la prémunir contre les pièges dont était semé l'au-delà. C'est pour cela qu'a été compilé ce *Livre des Morts* dont un passage, la « Confession négative », est déjà classique. Ce qu'il faut relever au milieu des recettes magiques, c'est la préoccupation morale : l'âme doit réellement comparaître devant un tribunal, où le mal fait pendant la vie se dressera contre elle. La confession dit comment le grand se prépare à subir l'épreuve. Quant aux humbles, la *Plainte du fonctionnaire révoqué* (vers 1200) nous montre comment, de génération en génération, il a attendu du tribunal d'Osiris le redressement des torts qui lui étaient faits.

Nous arrivons ainsi à l'élément le plus ancien et le plus permanent de la vie psychique de l'Egyptien : sa religion. A ses débuts dans la vallée du Nil, il était déjà fortement hanté par les forces naturelles qui l'entouraient. Il avait une tendance à la zoolâtrie,

qu'on retrouve partout en Afrique, et qui prouve, que, sous la couche protosémitique dominante, des éléments africains étaient représentés en nombre. Bienfaisant ou malfaisant, ibis ou chat, taureau, lion ou crocodile, l'animal apparaissait comme l'incarnation la plus naturelle d'un pouvoir mystérieux. Le pli était si fort que même les puissances cosmiques, que l'Egyptien adora aussi, furent conçues sous forme animale, le ciel comme une vache allaitant les étoiles, le soleil comme un épervier. L'âme humaine, séparée du corps, fut représentée comme un oiseau. Ce sont là les dieux locaux, les plus vivants, les plus tenaces.

Certains des dieux locaux sont arrivés ensuite à une brillante fortune. A Héliopolis, Râ était un dieu solaire; partout où l'on adorait le soleil, Râ s'introduisit. A Hermopolis, Thot, en même temps que dieu lunaire, était un dieu intellectuel, inventeur de l'écriture et de la magie : partout, son nom s'associe à ces différents concepts. A Busiris, Osiris était un dieu des morts : lui, son frère Set qui l'avait tué, sa femme Isis qui l'avait sauvé de l'anéantissement et momifié, son fils Horus qui l'avait vengé, s'immiscèrent partout, et pénétrèrent même de bonne heure hors d'Egypte, à Byblos. Phtah de Memphis et Amon de Thèbes durent leur fortune à des causes politiques, à la prééminence que prirent les souverains terrestres de leurs nomes.

Mais il ne faut pas croire que les divinités panégyptiennes aient diminué, par leur expansion, le prestige de collègues plus modestes. L'Egyptien associa les uns aux autres dans sa vénération, et laissa aux prêtres le soin d'expliquer la puissance simultanée de ces dieux par des théories compliquées et des généalogies subtiles.

Les attributs des prêtres égyptiens à l'époque his-

torique, peau de panthère etc., portent encore témoignage de l'âge reculé où ils ont paru. Le prêtre sait les moyens d'apaiser ou de remercier la divinité, les paroles qu'il faut lui dire, et sur quel ton. Certains sacerdoces locaux ont su, par une organisation particulièrement forte, faire à leurs dieux une position privilégiée; d'autres ont bénéficié au contraire de la réputation que leur divinité avait acquise pour des causes intrinsèques. Ces sacerdoces ont exercé une influence particulière, ils ont été plus nombreux, plus riches que les autres. Mais ils ne les ont nullement fait disparaître, ni même n'ont altéré leurs règles spéciales de vie. souvent héréditaires. L'Egypte n'a pas plus connu l'unité sacerdotale que l'unité divine : sous le Moyen Empire seulement (vers 2000), on constate une certaine uniformisation, la distinction de diverses classes de prêtres devient générale.

Dès l'époque des nomes indépendants, nous avons dit que le chef du nome a un rôle religieux, il incarne le *totem* du nome, et l'incarne héréditairement. Mais, s'il domine ainsi le sacerdoce local, il n'a rien à démêler avec les prêtres des dieux qui ne sont reçus dans le nome qu'à titre d'hôtes. Quand s'est formée la monarchie unique, le Pharaon, incarnation de tous les totems, fils de Râ, résurrection d'Horus, a dominé tous les clergés égyptiens. Quand il a été puissant, il les a en outre peuplés de ses parents, de ses serviteurs éprouvés. Mais la foule sacerdotale a continué à entourer le trône. Son action, pour être occulte, a été maintes fois plus pénétrante que ne le laissent voir les documents officiels. Dans les changements fréquents de dynasties, c'est elle qui fournissait la fiction pieuse masquant le changement parfois brutal, et rétablissant, par les femmes, la continuité.

En somme, même dans ce domaine de la religion

qui est, en Egypte comme ailleurs, la forteresse de l'esprit traditionaliste, les changements n'ont pas manqué. Ils ont plus d'une fois modifié l'importance relative de tel ou tel élément. Mais, et c'est sur ce point qu'il faut encore insister en terminant, ils n'en ont éliminé aucun. Dans la société de la fin du 2e millénaire av. J.-C., on retrouvait toutes les couches successives, depuis les *totems* des nomes jusqu'à des concepts presque monothéistes, — le tout cohabitant pacifiquement dans le cœur des fidèles et n'épuisant pas encore leur capacité de vénération.

L'Egyptien a eu de très bonne heure (de notre point de vue) le sentiment de l'antiquité de sa civilisation. Vers l'an 3000 av. J.-C. déjà, les « jours du dieu Râ », ceux des serviteurs d'Horus (qui furent pourtant des rois en chair et en os), se perdaient pour lui dans la nuit des temps. Aux temps thébains (à partir de 2000), le peuple restait rêveur en présence de monuments comme les Pyramides ou le Sphinx. Et les lettrés, les scribes, les prêtres, compilaient des listes de rois en vue de dater certaines pièces, plus ou moins authentiques, conservées dans les archives des temples. Leur sens historique n'allait pas d'ailleurs heaucoup plus loin. Au temps des grands conquérants (1500-1200), un événement récent et important comme la domination des Hyksos est déjà un thème de dissertations littéraires stéréotypées, où l'on félicite toujours le Pharaon régnant d'avoir expulsé les Asiatiques, alors que son bras puissant s'étend jusqu'à l'Euphrate. L'immobilité de la civilisation égyptienne, immobilité relative, mais réelle, s'est encore exagérée dans la conscience des Egyptiens.

Cette civilisation, l'Egyptien en a senti très vite la supériorité sur celles de tous les peuples auxquels était étendu son horizon, longtemps si restreint. Il

n'a reçu d'eux que les produits matériels, aucun enseignement d'ordre intellectuel. C'est seulement quand il est entré en contact plus constant avec les Asiatiques, au déclin de la 12e dynastie (vers 1800), qu'il a subi peu à peu l'influence superficielle de leurs coutumes.

Chaldée

Parmi les civilisations locales qui étaient destinées à durer, à s'étendre et à élaborer l'avenir, la civilisation chaldéenne est une des plus précoces. Les premiers monuments qu'elle nous ait légués remontent certainement au 4e millénaire avant J.-C. — Sa précocité est dûe en partie aux conditions favorables que les alluvions des grands fleuves, Euphrate et Tigre dans l'espèce, offrent au travail sédentaire. Mais elle est dûe aussi à des qualités ethniques particulières chez les hommes qui ont eu à mettre ce sol en valeur. Ces hommes sont le peuple mystérieux des Sumériens. Leur existence se révèle à nous principalement par ce fait qu'ils ont inventé l'écriture cunéiforme.

Partis d'une écriture pictographique, mais n'ayant comme matière à écrire que l'argile de la Chaldée, ils ont été amenés à donner à leurs caractères la forme de coups de griffe isolés, de paquets de clous, qui nous déconcerte d'autant plus que, faits pour être alignés verticalement, ces clous ont été bientôt inclinés de 45°, de sorte que l'origine pictographique en devient

méconnaissable. — Cette écriture était usitée depuis longtemps, mais se présentait encore comme un mélange de signes idéographiques et de signes syllabiques, quand elle fut adaptée à la langue des voisins occidentaux des Sumériens, les Sémites. Elle a servi longtemps en commun aux deux races, ce qui explique les nombreux bilingues. Puis, quand le sumérien fut devenu une langue morte, le fait que de nombreux textes sacrés avaient été conçus dans cet idiome a forcé les scribes sémites à conserver le contact, à se faire des lexiques. On a donc pu lire couramment le sumérien. Aujourd'hui, il n'y a plus moyen de douter de l'existence d'un peuple et d'une langue sumériens.

Si les Sumériens apparaissent ainsi à l'aube de la civilisation chaldéenne, il est non moins certain que les nomades du désert arabique situé à l'ouest et au nord, les Sémites, ont cohabité de temps immémorial avec eux. Les Sémites en effet étaient renforcés, à intervalles périodiques, par des flots venus d'Arabie. Le premier flot nettement saisissable est le flot accadien (vers 3000). Puis est venu le flot amorrhéen, prépondérant aux environs de l'an 2000. Avec les Sémites, la Chaldée du nord a pris peu à peu le dessus : Babylone est devenue, et est restée, la métropole de la civilisation chaldéenne.

Sumériens et Sémites sont les éléments constitutifs de la nationalité et de la civilisation babyloniennes. Mais la Chaldée a subi aussi l'action d'éléments allogènes, dont quelques-uns ont été passagers, mais dont d'autres se sont implantés longtemps sur son sol. Enfin, un peuple sémitique de fond, et de très bonne heure chaldaïsé, mais mêlé d'éléments mitanniens ou zagriens, les Assyriens, ont passé au premier plan dans le monde des deux fleuves peu avant 1000, et ont gardé la prééminence, avec des éclipses, jusqu'au VIIe siècle.

On voit qu'il est délicat de définir la civilisation chaldéenne. La cellule originaire est la Chaldée sumérienne du 4[e] millénaire. Les caractéristiques définitives apparaissent dans la Chaldée suméro-sémite du 3[e]. Mais on ne saurait définir complètement le type, sans tenir compte d'éléments allogènes assimilés, comme la Babylone cosséenne du 2[e] millénaire, ou de colonies parvenues à un développement aussi brillant que l'Assyrie de 1250 à 650 environ. Et enfin, cette civilisation, bien plus vite diffusée que la civilisation égyptienne, s'est annexée à demi des provinces comme l'Elam ou la Cappadoce, où nous trouvons sur elle des éléments d'information précieux. Avec ces réserves, nous penserons d'abord, dans notre essai de définition, à la Chaldée suméro-sémite du 2[e] millénaire, subsidiairement à l'Assyrie.

Le Chaldéen s'est mis tout de suite à canaliser ses fleuves, et le travail s'est poursuivi durant les 4[e] et 3[e] millénaires : vers 2000, les rois creusent encore des canaux, et surtout se font gloire d'entretenir ceux qu'ils ont trouvés existants. L'agriculture a de bonne heure pris le pas sur l'élevage ; avant tout, la culture des céréales. Hérodote déborde d'enthousiasme sur la production du pays : « Le froment et l'orge dit-il, rendent 200 pour 1, 300 dans les meilleures années. Leurs feuilles atteignent 4 doigts de largeur. Quant à celles du millet et du sésame, je n'en dirai rien, convaincu que je ne serais pas cru ». Faisons la part de l'optimisme, il reste que le sol chaldéen rendait certainement jusqu'à 25 hectolitres à l'hectare.

Malgré tout, l'agriculture ne tient pas dans cette civilisation la place dominante qu'elle tient en Egypte. Ce que le Chaldéen a été avant tout, c'est un commerçant. Les premières villes qu'il a bâties étaient bien

modestes (Lagash couvre à peine 100 hectares), et servaient surtout de marchés agricoles. Mais déjà elles étaient en relations courantes les unes avec les autres, et des routes, quand les canaux manquaient, les unissaient. Très vite, les relations s'étendirent, les commerçants se répandirent, surtout au nord : vers 2400, toute une colonie chaldéenne est installée en Cappadoce. La vie commerciale est dès cette époque régie par des règles fixes. Presque pas de trace de troc. L'instrument courant des échanges est le métal, et des rapports stables sont établis entre les métaux. L'or est au cuivre comme 1820 est à 1, l'argent, encore très rare, est à l'or comme 1 est à 6. Et déjà l'habitude des avances en céréales a familiarisé l'homme avec le prêt à intérêt : un taux normal est adopté, qu'on retrouve encore à l'époque néo-babylonienne, 20 °/₀. Le marchand envoie ses fondés de pouvoir au loin, soit seuls, soit en caravanes : les principaux exemples que nous avons sont relatifs au commerce interchaldéen, mais on soupçonne que le courant est établi entre la Cappadoce et Assur. La catégorie de documents la plus abondamment représentée dans nos collections est le contrat, rédigé par le scribe sur deux tablettes d'argile, l'une enveloppant l'autre. Tout Babylonien qui se respecte a son sceau.

Sur quoi porte ce commerce? Si le Chaldéen va si loin, c'est que nombre de produits manquent à son pays. Avant tout, les métaux. On se demande d'où provient l'or : faut-il croire que, dès lors, celui de l'Altaï arrive de proche en proche à travers l'Iran? Le cuivre, en tous cas, vient surtout de Cypre. L'argent est très rare, le fer tout autant, et ce sont certainement les deux métaux qui attirent nos gens en Cappadoce, près des mines du Pont. Mais il y a d'autres matières qui manquent dans les villes d'ar-

gile : le bois, qu'il faut faire venir du Liban, la diorite qu'il faut chercher dans la péninsule d'Oman. Enfin, on a trouvé (à l'état très sporadique) des objets d'ambre qui se sont infiltrés depuis les bords de la Baltique jusqu'en Mésopotamie.

Que peut donner en échange le Chaldéen ? L'industrie chaldéenne a été réputée de bonne heure. Les Chaldéens excellaient à travailler les pierres et les métaux, les pierres surtout, ornées de sujets qui les ont fait voyager depuis l'Elam jusqu'aux bords de l'Archipel. Mais avant tout ils exploitaient à fond la laine de leurs troupeaux. Au 3e millénaire, les hommes portent des manteaux ornés, de lourds turbans, et leurs femmes s'enveloppent de châles précieux. Les tissus babyloniens ont dès lors assuré leur réputation. On ne peut s'expliquer le commerce étonnamment précoce de la Chaldée sans son industrie.

Il y avait certainement, dès l'an 3000, de la richesse accumulée, au moins dans les principales villes de Chaldée, plus que n'importe où ailleurs à la même époque, l'Egypte exceptée. Et si les rois, les prêtres, détenaient une bonne part de cette richesse, l'héritage en était dès lors réglé dans les familles les plus modestes. Les dispositions du code de Hammourabi qui y sont relatives sont conçues en termes absolument généraux, et nous verrons que ce code ne fait que reproduire des coutumes vieilles parfois de mille ans. Au surplus, nous savons par ailleurs que les traditions d'ordre et de protection des personnes et des biens avaient au moins cette antiquité en Chaldée.

Les Sumériens ont pu connaître l'organisation par clans, et les Sémites l'ont certainement connue. Mais, sur le sol de la Chaldée, si haut que nous remontions, nous trouvons les uns et les autres sédentaires, et

organisés en Etats. Ces Etats, à la vérité, sont petits, réduits à une ville et à sa banlieue : le royaume de Lagâsh a mis plusieurs siècles à passer de 36000 âmes à 216000. De temps en temps, un Etat prend le dessus sur les autres, fonde un organisme plus étendu ; ensuite existera le royaume de Sumer et d'Akkad, et plus tard le grand empire assyrien. Mais l'habitude subsistera dans l'onomastique d'identifier un pays avec sa capitale.

Les Etats sont gouvernés monarchiquement. Il y a des raisons de croire qu'à l'origine ces royautés avaient le caractère de théocraties semi-républicaines; les rois portent les titres de *patésis*, d'*issakkous* (prêtres); en Assyrie, nous voyons même une magistrature annuelle, le *limmu*. Le titre de *sâr* est réservé pour les rois qui règnent sur plusieurs Etats. Mais la royauté est toujours là. Seulement, le roi ne songe pas, dans les règles, à s'identifier avec le dieu dont il est le premier prêtre. Il dédaigne aussi les fictions religieuses qui, en Egypte, masquent les interruptions de l'hérédité. La royauté ici a un caractère réaliste.

Dès le début, on la trouve appuyée sur une force militaire. Comme noyau, il y a une garde soldée. Mais les rois chaldéens ont connu aussi le système de la milice fieffée, ayant en partage des terres à charge de service militaire. On en trouve l'organisation dans le code de Hammourabi. On ne sait pas malheureusement si cette institution eut jamais la même extension en Chaldée qu'en Egypte.

Le roi dirige naturellement l'administration civile, et en particulier la justice. On ne peut affirmer qu'il nomme les juges, mais en tous cas il les contrôle et au besoin les punit. Ces juges avaient depuis longtemps des règles écrites devant les yeux, quand Hammourabi (2100 av. J.-C.) entreprit de codifier la législation. On

a retrouvé un exemplaire du code à Suse, où il avait été transporté en triomphe par un conquérant élamite, et d'où un Français l'a rapporté. On sait par les tablettes de Cappadoce (vers 2400) que certaines dispositions du Code étaient des coutumes antérieures, mais nous ne pouvons déterminer exactement sur quels points Hammourabi a innové. En tous cas, son code est complet, examinant successivement les crimes, les obligations des fieffés, les contrats commerciaux, les mariages, les délits relatifs à certaines professions, etc... Nous savons qu'il fut toujours en vigueur, puisque les étudiants-scribes le recopiaient encore sous les Sargonides, et dans le royaume néo-babylonien (VIe siècle). Il est certain néanmoins qu'en Assyrie il fut modifié par des rescrits ultérieurs. Dans l'ensemble, il a servi à trancher pendant 1500 ans les procès des Chaldéens, procès nombreux, car ce peuple apparaît comme beaucoup plus ami de la chicane que l'Egyptien.

Le pays des deux fleuves n'a pas connu, comme l'Égypte, la monarchie gouvernant l'ensemble du pays pendant de longues périodes, les interruptions étant l'accident. Ici, la division, le changement est la règle, sans parler des invasions étrangères, et du dualisme ultérieur entre Ninive et Babylone. La propriété et le travail se sont forcément ressentis de cet état de choses. Ce qui restait seul immuable dans ces révolutions, c'était la propriété des grands sanctuaires, sauf le cas d'invasion par un peuple étranger à la religion chaldéo-assyrienne : encore y avait-il des exceptions.

On le voit, dans ce monde troublé, les grands sanctuaires seuls étaient à peu près sûrs de leurs biens. Les particuliers le savaient, et volontiers avaient recours à eux : nombre de documents attestent que les

temples recevaient des dépôts, faisaient valoir les fonds, etc... C'était dans leurs archives que les scribes déposaient les pièces importantes, de même que les textes littéraires, même quand ils n'avaient pas de but spécialement religieux. La civilisation chaldéenne, même élaborée par des laïques, s'est donc transmise à l'ombre des sanctuaires.

Scientifiquement, le Chaldéen était porté à la mesure précise des phénomènes. Il a calculé beaucoup. Il se servait naturellement du système décimal, mais avec une forte propension au système duodécimal ; et le mélange des deux systèmes l'a rendu adroit au calcul. Dès le 3e millénaire, nous avons des tables de nombres fractionnaires, même de racines carrées ou cubiques.

Dans la nature, le Chaldéen a été particulièrement attiré par les phénomènes célestes. Les nuits claires de son ciel facilitaient l'observation. Les *ziggourat* (tours pointues) des plus anciens temples s'élançaient vers le ciel. Naturellement l'imagination peuplait ce ciel d'êtres vivants, mais non sans permettre l'observation exacte. La lune (dieu Sin) a toujours passé au premier plan : à Kharran, son culte dominait. Le soleil (Shamash) ne tient pas ici la même place que chez les Egyptiens. Mais tout ce qui touche aux deux astres a été étudié de bonne heure et de près. Les Chaldéens ont eu tout de suite, et ont gardé, un calendrier luni-solaire. C'est dire qu'il leur a fallu de bonne heure intercaler un mois de temps en temps. Ce n'est qu'au VIe siècle, et à Babylone, qu'on s'est acheminé vers le cycle de 19 ans, qui s'est assis au IVe siècle. Mais la lenteur avec laquelle les Chaldéens y sont arrivés suffit à empêcher de coter trop haut l'exactitude et surtout la continuité de leurs observations.

En biologie il semble bien que, ni la pratique de

l'agriculture, ni l'inspection des victimes animales en vue des présages, n'aient provoqué d'observations scientifiques. Sur le corps humain seulement, on était mieux renseigné. Le code de Hammourabi nous fait voir une corporation de vrais médecins, qui au besoin pratiquent même la chirurgie. Le médecin avait dès lors un concurrent sérieux dans le sorcier. Le concurrent semble l'avoir éclipsé par la suite : à l'époque sargonide, il domine décidément. Et les Grecs, qui ont tant à raconter sur les médecins d'Egypte, sont muets sur ceux de la Chaldée.

Au reste, l'esprit proprement scientifique a manqué. Tout est subordonné aux fins utilitaires. Si le Chaldéen étudie avec tant de soin les astres, c'est pour leur demander des présages et des règles de conduite. Il observe les phénomènes naturels avec le désir permanent et anxieux de provoquer ceux qui sont bons, d'écarter ceux qui sont mauvais, par des pratiques magiques. Avec les contrats, la branche de littérature la plus abondante, ce sont les *Omina* (présages) et les incantations. C'est dans ce fatras qu'il faut aller chercher certaines observations exactes! Chose plus grave, la tendance, au lieu de s'atténuer avec le temps, n'a fait que s'accentuer toujours, et a tout dominé dans la Babylone qu'ont connue les Grecs.

En art, le Chaldéen se montre de bonne heure actif, mais il a été mal servi par le milieu physique : il n'a guère à sa disposition que de l'argile, et doit aller chercher au loin le bois et la pierre. Sa conception du temple, avec la *ziggourat* élancée, ne manque pas d'inspiration. Plus tard, l'Assyrie, en empruntant des éléments hittites, a élevé de somptueux palais. La sculpture nous apparaît dans un stade encore primitif, avec la Stèle des Vautours (avant 3000) et d'autres monuments, de tous points comparables à

ceux des toutes premières dynasties d'Egypte. Mais l'infériorité s'accuse vite par la suite.

La musique nous échappe, mais elle était soutenue par la récitation, et ici nous pouvons nous faire une idée des qualités poétiques — au moins de celle des Sémites. Les qualités lyriques éminentes de cette race se retrouvent, en prose, jusque dans les récits militaires des scribes assyriens. C'est par ces qualités lyriques que les Sémites tiennent une place honorable parmi les peuples artistes. Car on retrouverait dans la littérature hébraïque des parallèles à presque tous les genres cultivés en Chaldée.

Le Chaldéen se distingue par un tour d'imagination sombre : il y a naturellement des exceptions, mais l'impression d'ensemble est écrasante. Il voit le mal partout, et il le craint plus qu'il ne s'en indigne. Il ne distingue pas nettement le mal moral de n'importe quel autre, et se défend contre lui par les mêmes procédés. Dès l'époque sumérienne, nombreux sont les textes où il est question du péché, *chitu*. Sous ce nom sont englobées pêle-mêle les souillures physiques, les fautes involontaires et volontaires, les négligences dans le culte, etc... Qu'on compare avec les textes hébreux : la similitude frappante de la forme fera d'autant mieux ressortir la différence du fond, et la priorité qu'a acquis, chez les Juifs, le point de vue proprement éthique. Le Job chaldéen se plaint comme le Job hébreu; mais on ne le voit pas attaquer le problème du mal avec la vigueur qui a rendu immortel le livre juif.

Surtout, le Chaldéen n'attend de récompense et de punition qu'en ce monde. C'est ici-bas seulement qu'il s'attend à jouir et à souffrir. Nous touchons ici à une différence essentielle avec l'Egypte. Le Chaldéen s'est, dès le début, représenté la vie d'outre-tombe comme

peu enviable, et surtout pâle. Il avait un enfer, hérité des Sumériens, l'Arratu, et pour cet enfer des divinités spéciales, Nergal et Ereskigal. On racontait même avec précision comment la déesse Ishtar avait franchi les portes de cet enfer. Dans ce sombre royaume, les morts mènent une existence exsangue. Le Chaldéen ne fait pas même d'exception pour le guerrier tombé sur le champ de bataille. Et, chose plus remarquable, on ne voit nulle part que les Assyriens, ce peuple uniquement militaire, aient eu à ce sujet d'autres idées. Seul, le juste sauvé du déluge a acquis l'immortalité sous une forme plus précise et plus heureuse.

Cette répugnance insurmontable à attendre quoi que ce soit de l'autre vie est commune aux Chaldéens et aux Sémites de l'ouest. On sait combien tard, et avec quelles réserves, elle a été surmontée par les Juifs. Seulement, ici, les conséquences pour l'évolution intellectuelle ont été tout autres.

Les Sumériens sont aussi isolés par leur panthéon que par leur langue. Rien de commun avec les Elamites. Rien avec les Sémites. Les noms sont à part, Ellil, Dingir, Ninghirsou, Nana, etc. L'un des dieux, Dumuzi, représente la courte végétation du printemps, aimée de la déesse de la végétation, Nana, et tuée par l'été : les Sémites l'ont adopté en substituant Ishtar à Nana.

Les Sémites avaient leurs dieux particuliers, plus pâles, semble-t-il, car ils les désignaient volontiers de noms impersonnels, Bel, Adonaï, etc. L'identification avec les dieux sumériens a eu lieu de bonne heure, car les Sumériens représentent leurs dieux comme Sémites, preuve que la représentation selon un type ethnique propre n'avait pas encore eu le temps de s'implanter : pour les prêtres, ils ont conservé le costume tradition-

nel, le torse nu avec la jupe. Par l'identification, les dieux Sémites, Sin, Shamash, Anou, Ea, Nébo, Ishtar, ont pris une figure plus ferme. Le processus du syncrétisme s'achève sous nos yeux au temps d'Hammourabi.

Depuis, le panthéon a pris l'aspect franchement sémite. La seule innovation qui s'introduira désormais est la prépondérance acquise par Mardouk, le dieu de Babel, et, plus tard bien entendu, par Assur, le dieu des grands rois ninivites.

Une notable partie de la littérature sumérienne ou sémite de la Chaldée est de caractère religieux. Nous avons des épopées où sont célébrés les actes créateurs des divinités, des hymnes et des prières en nombre. Ce sont des œuvres de lettrés. Il est certain que, dans la vie religieuse de la masse profane, les idées qu'elles expriment tenaient beaucoup moins de place que les consultations d'astres, les interprétations de présages, les incantations et les exorcismes. Les auteurs des œuvres en question, eux, ont su trouver, pour exalter la puissance de leur divinité, pour obtenir sa protection ou détourner sa colère, des paroles dont l'éloquence est sensible même à des occidentaux. Les parallèles dans la littérature juive s'offrent en foule. Mais, plus se multiplient les analogies dans le revêtement extérieur, dans l'appareil des mythes et des symboles, plus éclate la différence de l'inspiration interne. Manquent, du côté chaldéen, les accents qui vont au dieu père et surtout au dieu juge. On a trouvé (ou on trouvera), dans la littérature sumérienne ou tout au moins babylonienne, la création, le paradis terrestre, le déluge, etc. On y cherchera en vain, je crois, des traits comme le « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » ou le « Tu enfanteras dans la douleur ».

Le clergé était ancien, nombreux et varié. On connaît plusieurs catégories de prêtres, et plusieurs catégories de prêtresses : les unes mariées, les autres vouées au célibat, sans parler de la prostitution sacrée. Mais ce clergé est resté dans la main du pouvoir royal bien plus effectivement qu'en Egypte. Ni dans la Chaldée de Hammourabi, ni plus tard dans l'Assyrie des Sargonides, on ne trouve trace de ces accumulations fabuleuses de biens de mainmorte dont l'inventaire des biens d'Amon nous offre l'exemple dans l'Egypte des Ramessides.

Cette religion reflétait essentiellement le caractère qui s'était transmis du Sumérien au Sémite de Babylone ou de Ninive : caractère sombre, pratique, minutieux, sensuel. Toute cette civilisation est marquée au coin du matérialisme et de l'utilitarisme immédiat, avec une nuance de sadisme dans la luxure ou dans la férocité. Et ceci se retrouve chez les Sémites occidentaux. Les traits idéalistes sont bien plus rares dans cette race que chez les Egyptiens ou les Grecs. De la civilisation, ils ne veulent que la jouissance matérielle. Aussi est-ce dans cette race que la réaction contre la civilisation, qui se traduit de temps à autres dans l'humanité, atteindra son maximun de violence et d'intransigeance : aux saturnales de Tammouz ou de Mylitta répondront les cris de rage des prophètes d'Israël.

Même réduit à des rudiments, l'esprit historique était assez fort chez le Chaldéen pour lui donner le sens de l'antiquité et de la continuité de sa civilisation. Aussi les divers Barbares qui, de l'est ou de l'ouest, sont venus successivement s'adjoindre au vieux fond suméro-accadien, ne l'ont modifié que d'une manière négligeable. Ils venaient de contrées où l'on s'était habitué, dès le 3e millénaire, à regarder avec admira-

tion et envie les plaines de Sinéar. C'était le pays des grandes villes, des temples, des tours qui montaient au ciel. C'était le pays des astrologues, des devins, des guérisseurs aux prestiges certains. C'était le pays des scribes, et les pays barbares leur ont emprunté, non seulement les caractères parfois difficiles à adapter à une langue étrangère, mais la matière à écrire qui se trouvait rarement dans le pays. La civilisation chaldéenne, inférieure par bien des côtés à celle de l'Egypte, s'est répandue relativement plus vite et surtout plus loin.

Malgré le solide fond suméro-sémite du 3e millénaire, elle risquait de payer cette expansion énorme de l'effacement de ses traits les plus caractéristiques, si elle n'eût trouvé un centre énergique dans Babylone (vers 2000). Hammourabi et les rois de la 1ere dynastie babylonienne ont fondé la situation de la ville de telle sorte que les barbares Cosséens n'ont pas pu la lui faire perdre. Les grands conquérants assyriens ont toujours eu les yeux fixés sur la métropole, l'ont ménagée dans ses rébellions, ne l'ont châtiée qu'à la dernière extrémité (689, 648). Assourbanipal a recueilli pieusement les richesses qu'elle recélait, et n'a pas voulu la détruire. C'est ce qui a permis sa revanche et sa renaissance sous les rois araméens. Les Achéménides ont ménagé aussi le particularisme indomptable de son sacerdoce et de ses bourgeois, et ce n'est qu'en 477 que Xerxès s'est décidé à lui enlever son palladium, la statue de Bel. Alors a commencé son déclin.

C'est donc pendant la période de 1500 ans qui va de 2000 à 500 avant J.-C. que Babylone a été la métropole de la civilisation chaldéenne, mais cette période de 1500 ans est suffisante pour que la grande ville, avec son individualité fortement marquée, ait imprimé à

cette civilisation, malgré le legs sumérien et les apports assyriens, un cachet babylonien.

Mer Égée

A ces deux foyers principaux, il faut ajouter le domaine égéen, où une civilisation digne de ce nom a fleuri avant le 2e millénaire av. J.-C. Le seul élément de cette civilisation que nous puissions apprécier nettement est l'art, mais cela suffit à en mettre hors de doute l'originalité et le développement relatif. Il s'est d'ailleurs produit, dans cette région, une régression ultérieure, mais il n'y a pas eu effacement complet, et les Grecs ont hérité des Mycéniens. Dans le reste de la zone méditerranéenne, même chez les Hittites, on ne trouve rien de comparable comme indépendance et comme valeur absolue.

Inde

Géographiquement, c'est dans le domaine noir que se place la civilisation hindoue. Mais elle est l'œuvre de blancs appartenant les uns à la branche médiane (Dravidiens), les autres même à la branche septentrionale de la race.

Pour aucune des grandes civilisations, la question

de l'ancienneté n'est si obscure. Les premières dates sûres, dans l'Inde, sont celles des souverains mauryas contemporains des Séleucides, et c'est d'après ces dates qu'on fixe l'apparition du bouddhisme au VI[e] ou au V[e] siècle av. J.-C. Mais l'apparition du bouddhisme suppose la société brahmanique pleinement constituée dans la vallée du Gange, et, avant celle-ci, nous entrevoyons encore nettement, dans la vallée de l'Indus, une société assez différente. Les spécialistes échelonnent les diverses phases de cette évolution un peu subjectivement, et de fortes divergences d'opinions subsistent. Des découvertes récentes paraissent néanmoins de nature à préciser quelque peu le *terminus post quem*. Elles attestent sur l'Euphrate, vers l'an 1500 av. J.-C., la présence de gens adorant les grandes divinités védiques : non point les divinités communes aux Indo-européens ni même aux Ariens, mais des divinités spécifiquement indiennes. Nous trouvons donc là un humble rameau de la branche d'où est sortie aussi la grande nation indienne. Et nous ne pouvons guère faire remonter trop au-delà de cette date l'époque de la séparation.

En disant qu'aux abords de l'an 2000 av. J.-C. les ancêtres des gens de l'Euphrate et des Indiens vivaient encore ensemble dans les régions du nord, nous laissons un bon millénaire à leurs descendants pour gagner l'Indus, puis le Gange, et y acquérir les traits de caractère qui les ont distingués du reste des hommes. Les anciens hymnes, les Védas, nous permettent encore d'entrevoir un état de civilisation très apparenté au fond commun indoeuropéen. Mais avec les premières productions de la littérature brahmanique (les Brâhmanas et les Upanishads que les savants compétents considèrent comme les plus archaïques), la civilisation hindoue est déjà à part.

Elle se distingue d'abord par le régime de la caste : au lieu de la patrie territoriale ou de la famille, l'Hindou est attaché à ce groupe mi-génétique, mi-local, mais avant tout professionnel, qui dérive de la tribu indoeuropéenne, mais en constitue une forme bien spéciale. Le régime des castes est intimement lié à la suprématie du clergé brahmanique, qui a seul formulé la civilisation hindoue. Le fond de ses spéculations est un sentiment intense de la vie, non de la vie particulière, mais de la vie universelle qui circule, depuis les animaux les plus infimes, en passant par l'homme, jusqu'aux dieux qui animent toute la nature. Ce sentiment, qui s'affirme avec une intensité particulière dans la doctrine de la métempsychose, est au fond de toute la vie intellectuelle hindoue. Il s'associe à la pauvreté de l'esprit scientifique (sauf en arithmétique, en grammaire, en droit), au mépris du fait précis qui se traduit si bien par l'absence de littérature historique. Il domine toutes les manifestations de l'art et de la morale. Il a inspiré nombre de systèmes religieux et métaphysiques, dont le bouddhisme fut le principal, mais non le dernier.

Dans le nord de l'Inde, les Ariens n'ont pas seulement triomphé par leur civilisation; ils ont imposé leur langue, et modifié le type ethnique. Dans le Dekkan, c'est surtout par l'infiltration du clergé brahmanique que leurs conceptions se sont imposées. Là, les éléments préariens, quoique fortement mélangés, ont même gardé leur individualité. D'abord, en beaucoup d'endroits, au point de vue linguistique : les langues dravidiennes ont affirmé leur existence, plus tard, par une littérature assez riche. Autrement aussi, les allogènes ont réagi. Les indianistes sont portés à trouver chez eux, au nord comme au sud, les traits précurseurs de l'organisation du village indien. Et, proba-

blement, des divinités autochthones très vieilles se cachent sous les grandes figures divines qui avaient leurs adorateurs dès l'an 300 av. J.-C., et qui, adoptées et adaptées par les brahmanes, ont inspiré par la suite les religions sectaires. Malgré tout, ce que ces populations ont connu de civilisation paraît bien s'être développé exclusivement sur le fond brahmanique.

Autrement, ce serait le seul exemple connu d'une civilisation originale créée par l'humanité mélanienne (encore les Dravidiens s'interposeraient-ils). Toutefois, c'est là un postulat ethnographique qu'on ne doit appliquer qu'après avoir recueilli le témoignage des faits.

Chine

A l'extrémité orientale de l'Asie, au sud des grandes plaines qui sont le domaine actuel des nomades, l'immense région où coulent l'Houang-ho, le Yang-tseu-Kiang et le Si-Kiang paraît avoir été très anciennement le siège d'une civilisation commune assez peu développée, qui, fondée religieusement et politiquement sur l'agriculture et le féodalisme, se sépare nettement de la civilisation des gens de la steppe, fondée sur l'élevage des troupeaux et l'organisation tribale. C'est celle des Chinois préhistoriques et de leurs voisins méridionaux aujourd'hui presque disparus, Lolos, Thaïs, peut-être aussi Miao-tseu.

C'est dans la partie septentrionale de cet immense domaine, la plus froide, sur les bords du Houang-ho

et dans les vallées de ses affluents, que les progrès les plus rapides furent faits par les ancêtres des Chinois. L'écriture leur était connue dès le milieu du second millénaire avant notre ère, et quelques vestiges récemment retrouvés de cette période nous montrent une organisation religieuse et politique assez avancée. L'histoire à proprement parler ne commence guère avant le VIIIe siècle avant J.-C ; les historiens du VIe siècle avant J.-C. prétendaient remonter jusqu'au début du troisième millénaire, mais ils ne nous ont transmis sur cette période que des légendes mythologiques ou des contes de folk-lore. Peut-être des découvertes ultérieures viendront-elles un jour apporter des documents inconnus ; mais, dans l'état actuel de nos connaissances, la Chine nous laisse bien loin des temps où nous reportent les civilisations de l'Egypte et de la Chaldée.

Bien des siècles avant la date où commence l'histoire, la Chine était en possession des éléments matériels de la civilisation. La base de la vie économique était l'agriculture ; la base de la vie politique était le clan féodal territorial. Le peuple était divisé en deux classes, religieusement et politiquement distinctes, les nobles possesseurs de fiefs ou aptes à en posséder, et les serfs agriculteurs, travaillant la glèbe de leurs maîtres. La différence entre les deux classes s'effaça peu à peu aux premiers temps historiques, jusqu'à ce que, quelques siècles avant l'ère chrétienne, les serfs furent admis à la propriété de la terre dont le commerce devint libre. Depuis cette époque, il n'a plus existé en Chine (théoriquement du moins) d'aristocratie de naissance; l'étude (les examens littéraires) et la faveur impériale conduisent des plus bas rangs du peuple jusqu'aux dignités les plus hautes.

Intellectuellement, le Chinois semble s'être distin-

gué de bonne heure par un esprit précis, amoureux de l'exactitude qu'il pousse jusqu'à l'extrême détail : de là de remarquables écoles d'historiens, d'archéologues, d'épigraphistes, de critiques etc. Mais d'autre part cet esprit est dépourvu de fantaisie poétique et d'imagination créatrice. En science, il n'a jamais su s'élever au dessus de l'observation métiticuleuse de petits faits qu'il range côte à côte sans chercher à en examiner les rapports; et la notion d'expérience manque absolument. On a dit parfois qu'il était peu apte à la spéculation philosophique : il serait plus exact de dire qu'il a accepté une fois pour toutes les premières tentatives de synthèse philosophique et scientifique, et que, dépourvu du contrôle de l'expérience, il n'en a jamais reconnu les insuffisances. Mais il a poussé assez loin les spéculations morales et éthiques, sans toutefois se départir d'une psychologie rudimentaire qui, même dans ce domaine de prédilection, n'a jamais permis de réels progrès. La littérature chinoise est honnête et consciencieuse, mais médiocre et terre à terre, avec une tendance à la pédanterie qui se marque de plus en plus quand on descend le cours des temps; les historiens sont excellents par leur souci de l'exactitude et du document précis, mais il y en a bien peu parmi eux qui sachent animer leurs personnages et donner de la vie aux époques et aux scènes qu'ils retracent. La poésie est parfois charmante dans son impressionnisme, mais sans vigueur et sans portée comme sans envolée. C'est dans la peinture, probablement parce que la tradition y était moins rigide, que les Chinois ont montré le plus de fantaisie; et c'est pourquoi, malgré l'étrangeté de conventions qui nous déroutent, c'est, de toutes leurs œuvres d'imagination, celle que nous comprenons le plus facilement et que nous sentons le mieux. En religion enfin, les idées

d'ensemble qui ont germé dans ce milieu ou y ont été importées se sont diluées rapidement dans une masse de superstitions ou de pratiques de détail qui en ont effacé la portée originelle.

Les Chinois se sont longtemps développés à part, sinon dans un isolement complet, du moins à l'écart des autres grands foyers de civilisation. A l'est, la mer qui les borne effraie ce peuple de terriens et d'agriculteurs; elle a été pour lui presque toujours une barrière, et non une route. Au nord et à l'ouest, ce sont des déserts. Au sud-ouest, d'impénétrables massifs montagneux couverts de forêts séparent la Chine de l'Inde. C'est l'Occident plus civilisé qui, aux temps anciens comme dans les temps modernes, alla au devant de la Chine plus barbare. Dès l'époque achéménide, l'Inde et l'Iran ont pu envoyer leurs commerçants et leurs voyageurs jusqu'aux pays du Tarym (le champ de vision des Grecs, en tous cas, ne dépasse pas les Issédons). Mais c'est après Alexandre seulement, au IIe siècle av. J.-C., que les relations prirent leur essor, et que le monde hellénique commença à avoir quelques notions de l'existence de la grande civilisation extrême-orientale.

Amérique

Reste à dire un mot de l'Amérique. Les ébauches de civilisation et les civilisations développées qu'elle a vu naître ont un intérêt unique à certains égards, par leur originalité complète, et par les jours qu'elles

ouvrent sur les lois générales de l'esprit humain. Mais deux seulement de ces civilisations ne sont pas séparées de l'évolution ultérieure par une solution de continuité absolue : celle des Aztèques et celle des Incas.

Les Aztèques n'ont guère été maîtres du Mexique que vers 1300 de notre ère. Mais ils ont trouvé là une civilisation déjà vieille, œuvre de Toltéques, dont les ruines jonchent le sol de l'Amérique centrale. Une puissante monarchie militaire se dressa au Mexique devant les Espagnols, avec des villes qui surprirent par leur grandeur et leur bonne tenue. Il y avait là des astronomes, des médecins, des pharmaciens. L'art, dont nous avons encore des spécimens, rappelle l'art égyptien des vieilles époques. La religion présentait un caractère particulier de férocité : les temples étaient de vrais charniers, dont la vue et l'odeur soulevèrent de dégoût le cœur, pourtant solide, des capitaines espagnols.

Les Incas exerçaient, depuis plus longtemps que les Aztèques du Mexique, leur pouvoir à Cuzco et sur les hauts plateaux des Andes. Ils avaient organisé là une monarchie centralisée et collectiviste. Il s'y trouvait de bonnes routes, des constructions soignées dont l'ornementation dorée sollicita la cupidité des Européens. De menus objets, spécimens de poterie, de sculpture en relief, permettent d'affirmer qu'un art digne de ce nom fleurissait. Les Incas, à la différence des Aztèques, ignoraient l'écriture.

Ces civilisations ont étonné les conquistadores par contraste avec la sauvagerie des Caraïbes et autres populations des Antilles. Mais, dans l'ensemble, l'Amérique vers 1500 était à peu près au degré d'évolution que l'Egypte et la Chaldée avaient atteint 2000 ans av. J.-C. Rien de ce qui existait sur ces hauts plateaux ne pouvait résister à l'introduction brusque de la ci-

vilisation européenne. Il y a là de quoi affirmer que l'humanité américaine aurait pu, avec le temps, avoir une histoire à elle : en fait, elle ne l'a pas eue.

Nous avons maintenant passé en revue les civilisations locales dont l'étude a été suffisamment poussée par les spécialistes pour permettre de risquer un essai de définition. On pourra en découvrir d'autres semblables. On peut en chercher partout où des circonstances géographiques favorables rendent possible un minimum d'importance statistique : il faut qu'un milieu civilisé ait réalisé une certaine densité de population pour qu'il ait résisté à la pression des masses environnantes.

L'étude de ces civilisations est pleine d'enseignements pour l'anthropologue, pour l'ethnologue, pour le géographe, pour le sociologue. Elle fournit les éléments d'appréciation nécessaires pour faire le départ entre ce qui revient :

1° aux propriétés générales de l'espèce humaine ;

2° aux particularités du milieu géographique ou ethnique ;

3° aux interdépendances et aux influences réciproques des civilisations.

C'est ce dernier point qui est, à notre avis, le domaine propre de l'historien. Si civilisé qu'ait été un milieu humain, il n'est historique que dans la mesure où il a laissé de son existence une trace durable, dans la mesure où l'on peut encore discerner et indiquer son apport dans le capital de l'humanité actuelle. Il faut qu'il apparaisse à l'historien comme un affluent du grand fleuve qui coule encore.

Les contacts des civilisations ont été l'effet de causes multiples. Tantôt c'est le commerce qui les a pro-

duits. Mais il est à remarquer que le commerce de proche en proche peut exister longtemps entre contrées éloignées, et propager des produits naturels ou fabriqués de l'une à l'autre, sans qu'on ait en aucune façon le droit de parler de connexion psychique entre ces contrées, qui continuent même souvent à s'ignorer. L'ambre arrivait de la Baltique en Egypte, dès le 4e millénaire, les céréales ont peut-être passé de l'Asie antérieure en Chine dès une antiquité reculée, la soie est venue de Chine dans le monde méditerranéen avant J.-C., le tout sans amener aucun échange intellectuel entre le point de départ et le point d'arrivée, sans même, semble-t-il, éveiller de curiosité ici ou là. Et les Européens ont connu les épices bien des siècles avant d'aller en Malaisie ou en Amérique. — Plus souvent ce sont les migrations, les invasions, les guerres qui ont mêlé les milieux différents.

Enfin, le prosélytisme religieux est apparu avec les grandes religions qui se jugeaient en possession de vérités absolues et universelles. Encore est-il absent dans le judaïsme antique et le mazdéïsme. Le bouddhisme a donné le premier l'exemple d'une propagande s'adressant à l'humanité : le christianisme et l'islam ont suivi, chacun avec des procédés particuliers.

Mais il serait vain de vouloir déduire d'une formule unique l'évolution humaine, ou même d'étudier séparément les divers facteurs, au mépris de la chronologie. Dans la réalité, tous ces facteurs ont agi ensemble, enchevêtrant inextricablement leurs effets, et on fausserait gravement le tableau en voulant résoudre cet enchevêtrement. L'histoire n'est pas un théorème, mais un drame.

Les civilisations locales apparaissent comme des œuvres collectives, créations de groupes humains particulièrement favorisés par les circonstances ou

particulièrement bien doués. Mais, dans leur rayonnement, dans leur propagation au loin, jusqu'aux limites où chacune d'elles en a rencontré une autre à peu près équivalente, la part des collectivités n'est pas prépondérante. Le civilisé, conscient de sa supériorité, n'est pas porté à communiquer à d'autres les éléments qui la constituent. Le barbare est porté à s'assurer rapidement, brutalement, les biens qu'il convoite, sans comprendre qu'il en compromet, par là, l'existence même : rien ne lui est plus naturel que de couper l'arbre pour avoir le fruit. C'est ici qu'intervient l'élément individuel, le Héros. Pour secouer l'égoïsme grégaire du civilisé, pour capter les appétits du Barbare, l'intervention de personnalités puissantes semble indispensable. Celles qu'on connaît sont, naturellement, des plus variées, mais il semble bien que les principaux types se laissent ranger assez facilement dans une des trois catégories que nous avons définies plus haut. La curiosité scientifique provoquée par les produits lointains et précieux, le prosélytisme religieux, l'instinct de domination et d'organisation du soldat, nous apparaissent comme les mobiles dominants. Qu'on arrête son esprit sur les noms de grands explorateurs, comme les voyageurs ioniens ou arabes, du Chinois Tchang-Kieng et du Vénitien Marco-Polo, de Christophe Colomb et de Vasco de Gama ; sur ceux des grands fondateurs des religions, Bouddha, le Christ, Mahomet ; sur ceux des grands conquérants, Thoutmès ou Alexandre, Gengiskhan, Cortez ou Dupleix, — ces noms, dont le lecteur grossira facilement la liste au hasard de ses souvenirs, évoquent des actions dont l'étendue, dans l'espace et dans le temps, a dépassé la portée d'influence des collectivités les plus intéressantes, et qui n'auraient pu, je crois, être suppléées par elles. On peut faire aussi petite qu'on voudra la

part des individus dans l'évolution d'un milieu humain déterminé. Au point de vue de l'établissement des contacts, du brassage des divers milieux (qui est, à mon avis, le vrai point de vue historique), on ne saurait exagérer l'importance relative du facteur individuel. Il faut les héros pour faire éclater les barrières.

APPENDICE III

Chronologie primitive

Voir :

ED. MEYER, *Ägypt. Chronologie.*

L. BORCHARDT, *Die Annalen des alten Reiches*, 1917.

F. THUREAU-DANGIN, *La chronologie des dynasties de Sumer et d'Accad*, 1918.

P. SCHEIL, *Comptes-rendus Acad. des I et BL.*, 1911.

The Museum Journal (Philadelphie), déc. 1920, mars 1921.
LEHMANN-HAUPT, dans *Klio*, 1921.

L'Egypte et la Chaldée sont les pays dont les annales nous reportent le plus loin dans le passé. Partout ailleurs (sauf en Chine), les dates qu'on nous donne pour les époques les plus anciennes dérivent, consciemment ou inconsciemment, directement ou indirectement, des dates établies pour ces deux contrées. Il est donc utile de rappeler en quelques mots sur

quelles bases reposent la chronologie égyptienne et la chronologie chaldéenne.

En Egypte, on n'avait pour guide, il y a encore cent ans, que l'historien grec Manéthon (IIIe siècle avant J.-C.). Son schéma des dynasties égyptiennes sert encore de cadre à l'histoire, bien qu'il soit vicié par des fautes aujourd'hui bien constatées : par exemple, pour la plus grande des dynasties égyptiennes, la 18e, le tableau de Manéthon est tout-à-fait erroné. On a maintenant, heureusement, des listes de rois d'Egypte beaucoup plus anciennes. Certaines ne remontent qu'au temps du nouvel Empire (2e millénaire avant J.-C.) Mais quelques fragments viennent de la fin même de l'ancien Empire, entre autres la fameuse Pierre de Palerme.

En outre, des points de repère précieux sont fournis par l'évolution du calendrier égyptien. Dès la plus haute antiquité, les Egyptiens se sont servis d'une année de 365 jours, qui retardait de un jour à peu près tous les quatre ans sur l'année solaire vraie. Le jour de l'an égyptien (1er Thoth) parcourait donc toute l'année dans un intervalle de 1460 ans, au bout duquel il retombait à la date considérée comme normale, 19 juillet julien, lever de l'étoile Sothis (d'où le nom de *période sothiaque*). Comme on sait qu'une de ces coïncidences se place vers l'an 140 après J.-C., on en déduit que la précédente est tombée vers l'an 1321 avant J.-C., celle d'avant vers 2781 avant J.-C., celle d'avant encore vers 4240 avant J.-C. Cette dernière date a été fixée par l'historien allemand Ed. Meyer comme l'époque de l'introduction du calendrier égyptien. De plus, pour les époques comprises entre ces points de repère, si par hasard un document fixe la position dans l'année vraie d'une date exacte du calendrier égyptien,

on a tout de suite l'époque où se place l'événement ainsi daté. Nous allons en voir des exemples.

Partons du bas. L'époque de la 26me dynastie (663-525) est assurée à quelques mois près, par toutes sortes de recoupements. Même pour l'époque antérieure, le schéma manéthonien tient dans l'ensemble, et il est confirmé par certains synchronismes : par exemple Sheshonq, le premier roi de la 22me dynastie, est contemporain du roi juif Roboam, et tous deux se placent dans la seconde moitié du xe siècle avant J.-C. On n'éprouve pas non plus de grandes difficultés pour l'époque de la grandeur égyptienne (18e, 19e et 20e dynasties). Les moyens de vérification ne manquent pas. La date où le 1er Thoth a coïncidé avec le 19 juillet (1321 avant J.-C.) correspond au règne de Menpehtire Ramsès Ier, premier roi de la 19me dynastie. Sous Thoutmès III, le grand roi de la 18e dynastie, on sait que le mois de Pachons correspondait à avril, le mois de Phamenoth à mai, ce qui place ce règne en 1500-1450 avant J.-C. Nous verrons plus tard qu'à tout cela s'ajoutent des synchronismes avec la Chaldée. C'est par delà que commencent les difficultés.

Manéthon a étendu d'une façon monstrueuse la période de la domination des Hyksos, en considérant comme successifs une série de règnes qui ont été en réalité simultanés. D'autre part, on a, pour le règne de Sénosrit III (12e dynastie), un synchronisme entre une date égyptienne et une date astronomique, qui force à placer ce règne en 1900-1850 avant J.-C., — ou 1460 ans auparavant. Le sentiment de la continuité s'oppose à un pareil bond dans le passé, et les égyptologues sont à peu près d'accord maintenant pour adopter la « chronologie courte », qui met la 12me dynastie en 2000-1800 avant J.-C. L'accord n'est malheureusement pas encore fait pour l'époque antérieure.

L'intervalle entre l'Ancien Empire (4e, 6e dynasties) et le moyen (12e) est une période de troubles, pour laquelle on manque de points de repère. Un document semble bien indiquer que, sous la 6e dynastie, l'époque des basses eaux tombait en Epiphi, ce qui placerait cette dynastie vers 2750 avant J.-C. Mais le texte en question est incertain. De bons historiens l'ont négligé; ils ont évalué, au jugé, la période de troubles à 200 ans environ, et placé l'Ancien Empire de part et d'autre de l'an 3000. Tout dernièrement, M. Borchardt a revisé la question.

Il part de textes qui établissent des synchronismes entre l'époque du maximum de crue et certaines dates égyptiennes. Un de ces textes le conduit à placer le roi Néférirkere, de la 5e dynastie, entre l'an 3500 et l'an 3000. Puis, une méthode ingénieuse lui a permis de déterminer la longueur de la pierre de Palerme, et d'en déduire la durée des dynasties énumérées sur cette pierre. La 1re et la 2e ont duré l'une 248 ans, l'autre 296. Pour la 3e et la 4e les données relatives à la durée de construction des grandes pyramides forcent à étendre les 2 dynasties sur un espace de 450 à 500 ans. Enfin, la fête Djet, qui se reproduisait tous les 120 ans à partir de l'introduction du calendrier, a donné des points de repère intéressants pour les deux premières dynasties. En confrontant tout cela, M. Borchardt arrive aux conclusions suivantes :

1re dynastie		4186 av. J.-C.
2e dynastie		3938
3e dynastie		3642
4e dynastie	vers	3430
5e dynastie	vers	3160
Néferirkere	vers	3140
6e dynastie	vers	2920

Troubles, environ 2720 — 2220
11e dynastie vers 2040
12e dynastie 1996

Ainsi le début de la monarchie égyptienne se trouve placé très près de l'introduction du calendrier, et il faut avouer que cela est plus satisfaisant que la chronologie indiquée ci-dessus. L'introduction d'un calendrier compliqué suppose déjà un état de civilisation avancé. Or, nous avons des monuments de la 1re dynastie, et, tout en témoignant déjà de certaines qualités artistiques, on doit reconnaître qu'ils sont encore bien frustes. On répugnerait à placer ces monuments plusieurs siècles après l'adoption du calendrier. Les vues de M. Borchardt se trouvent ainsi étayées par ailleurs. Vers 4000 avant J.-C., l'Egypte avait déjà une civilisation assez avancée dans tous les domaines, et il faut encore en reporter le premier essor à plusieurs siècles en arrière, soit, en gros, vers 5000 avant J.-C. Nulle part ailleurs, nous le verrons, on n'atteint avec certitude de pareilles dates dans le passé.

Si nous passons en Chaldée, nous rencontrons des difficultés plus grandes, qui tiennent à la multiplicité des dynasties locales, au milieu desquelles l'ordre de légitimité n'a pas toujours été reconnu par les annalistes d'un accord unanime. Quoique, à partir de l'an 2000 environ, la préséance de Babylone ait été acceptée, il a subsisté, même alors, certaines divergences de vues. C'est ainsi que les listes babyloniennes que nous avons (datant de 500 avant J.-C. environ) et celle de Bérose (IIIe siècle avant J.-C.) ne concordent qu'à partir du XIIIe siècle. Le Canon des Rois, dressé par les astronomes d'époque romaine, ne commence qu'avec

l'ère de Nabonassar (747). En revanche, nous avons ici un moyen de contrôle dans les listes assyriennes, en particulier dans la liste des magistrats éponymes annuels appelés *Limmu,* qui nous est conservée intégralement de l'an 900 à l'an 650 environ.

La chronologie ne fait pas de difficulté à partir de 731 avant J.-C. Auparavant, la principale des listes babyloniennes, la liste A, ne contient qu'une lacune, dans laquelle s'est perdue la durée de la 8e dynastie, mais cette lacune suffirait à rendre incertain tout l'ensemble. Heureusement, des documents récents ont permis de la combler à peu près. Et surtout, nous avons des synchronismes assyriens. Les documents assyriens du VIIIe et du VIIe siècles fournissent parfois des points de repère pour les époques antérieures : par exemple, on sait que Toukoultininip Ier a régné en Assour un peu avant 1250. Comme d'ailleurs il est signalé comme contemporain du roi babylonien Kashtiliash, celui-ci est daté, et permet de fixer la 3e dynastie babylonienne (dynastie cosséenne) de 1750 à 1175, à quelques années près.

Pour les deux premières dynasties, la liste A donne les chiffres de 368 ans et de 300 ans. Mais il est prouvé que la 2e a régné un certain temps conjointement avec la 1re. On avait donc été jusqu'à l'éliminer complètement (Ed. Meyer). Le P. Kugler, par une étude attentive des synchronismes astronomiques, l'a assise avec fermeté entre les années 2235 et 1926.

Auparavant, on avait les listes des rois d'Ur et d'Ishin. La fin de ceux-ci concordant avec la prise d'Isin, que l'histoire de la 1re dynastie, maintenant datée, permet de placer vers 2127, on a :

Rois d'Ur 2469-2353
Rois d'Ishin 2353-2127.

On avait encore des listes de dynasties antérieures, avec une lacune relative à la durée de la domination des Guti, laquelle se place avant les rois d'Ur. Cette lacune vient d'être comblée par des textes attribuant aux rois des Guti 125 ans de règne, de 2600 à 2475 environ.

La chronologie des dynasties d'Ur et d'Ishin dépend de la date assignée à la chute d'Ishin : si l'on retarde celle-ci de quelques années, comme M. King qui la place en 2115, on retarde d'autant le début de la dynastie d'Ur. Au reste il faut encore admettre un petit intervalle entre les Guti et celle-ci. Le document d'Uturchegal permettait de le supposer. La nouvelle liste qui nous donne la durée des Guti le confirme.

Voici en effet comment nous sommes amenés à reconstituer une partie de la liste relative à la période qui nous intéresse (on lira les trois colonnes l'une après l'autre, de gauche à droite) :

Le peuple des Goutiens	15e roi	Dungi
n'avait pas de rois	x ans	fils d'Urengur
Imbia	16e roi	58 ans
5 ans	x ans	Pursin
Ingisku	17e roi	fils de Dungi
7 ans	x ans	9 ans
Warlaguba	18e roi	Gimilsin
6 ans	x ans	fils de Pursin
Sarlagarma	19e roi	7 ans
x ans	x ans	Ibisin
5e roi	20e roi	fils de Gimilsin
x ans	x ans	25 ans
6e roi	21e roi	5 rois
x ans	x ans	117 ans
7e roi	21 rois	Le peuple d'Ur
x ans	124 ans 40 jours	fut défait
8e roi	Le peuple des Goutiens	Le royaume
x ans	fut battu	passa à Isin

9e roi	Le royaume passa	Isbima
x ans	à x	32 ans
10e roi	à x	Gimilsin
x ans	x	fils d'Isbima
11e roi	devint roi	10 ans
x ans	2 ans	Idindagan
12e roi	x fut battu	fils de Gimilsin
x ans	Le royaume	21 ans
13e roi	passa à Ur	Isin-Dagan
x ans	Urengur	fils d'Idin-Dagan
14e roi	devint roi	207 ans
x ans	18 ans	5e roi

Comme on voit, entre la rubrique marquant la fin des Guti et celle qui note le début des rois d'Ur, il y a juste place pour un règne (sans doute celui d'Uturchegal d'Uruk). En attribuant à ce règne la durée moyenne d'une trentaine d'années, on placera la fin des Guti vers 2500, leur début avant 2600. Comme il faut encore placer avant eux une dynastie d'Uruk (26 ans), la grande dynastie d'Agadè, dont nous allons parler tout de suite, sera datée de 2850 à 2650 environ. Le flottement est seulement de quelques années.

Auparavant on a :

Dynastie d'Opis 97 ans Dynastie de Kish 585 ans Dynastie d'Uruk 25 ans Dynastie d'Agadè 197 ans Autre dynastie d'Uruk 21 ans	3500 — 2600

La plus intéressante de ces dynasties est celle d'Agadè, qui se place ainsi de 2825 à 2625 environ. Ses deux grands rois ont vécu, Sargon de 2825 à 2275 environ, Naramsin de 2748 à 2692 environ. Il est donc maintenant certain que le scribe de Nabonaïd (vers 550

avant J.-C.), qui les plaçait 3200 avant lui, s'est trompé d'un millénaire.

On voit que ces listes nous reportent jusqu'aux environs de l'an 3500 avant J.-C. Il faut, bien entendu, réserver la possibilité de dynasties encore antérieures, mais sans aller trop loin. Nous avons des monuments contemporains des rois de Kish. Ils sont terriblement grossiers. Il ne faut pas reporter les débuts de la civilisation chaldéenne trop au-delà de l'an 4000. Au-delà, le champ est libre pour la fantaisie, qui n'a pas laissé de se donner parfois libre carrière.

Au reste les listes que nous dressons, tant en Egypte qu'en Chaldée, sont forcément à la merci d'erreurs de copie ou d'interprétation, tant qu'il n'y a pas de recoupements. Les recoupements commencent à l'époque où les Pharaons de la 18e dynastie étendent leur domination sur l'Asie antérieure. Alors, nous avons des lettres échangées entre Aménophis IV d'Egypte et Bournabouriash de Babylone, dont les dates, établies d'une manière tout-à-fait indépendante, s'étayent cette fois l'une l'autre. On peut placer, à quelques années près, Aménophis IV en 1379-1362, et Bournabouriash en 1368-1344. Puis, nous avons des synchronismes fournis par les archives des rois hittites, dont la chronologie dépend de celle de l'Egypte ou de la Chaldée, mais qui se sont trouvés en contact avec les deux pays. Ainsi Hattusil (de 1300 à 1270 environ) est le contemporain à la fois de Ramsès II d'Egypte (1305-1245 environ) et des rois babyloniens Kadashmanturgu (1294-1278) et Kadashman-Ellil (1278-1272). Plus tard, nous avons des recoupements analogues par les rois juifs, dont la chronologie comporte certaines incertitudes, mais qui fournissent tout de même des points de re-

père, tant avec l'Egypte (Sheshonq) qu'avec l'Assyrie (Téglathphalasar). Vers 700, Egypte et Assyrie se retrouvent directement en contact.

On peut donc considérer que les annales royales d'Egypte nous reportent jusqu'au 5e millénaire, celles de Chaldée jusqu'au 4e. Nulle part ailleurs nous ne remontons de façon certaine, ni même probable, à de pareilles distances. En Chine, les sinologues semblent considérer que la chronologie n'est tout-à-fait sûre qu'à dater du VIIIe siècle avant J.-C. Il est bien entendu que, dès le 2e millénaire, la monarchie chinoise avait des annales, dont les grandes lignes au moins sont perceptibles. Mais les Chinois eux-mêmes, en plaçant à la tête des listes des personnages mythiques, atteignent au plus le 3e millénaire.

QUATRIÈME PARTIE

L'HISTOIRE

Au point de départ des temps historiques, nous sommes en présence de civilisations locales extrêmement éloignées les unes des autres, tout à fait distinctes, qui ont évolué pendant des siècles et des siècles en s'ignorant réciproquement et complètement. Puis, peu à peu, des contacts se sont produits, des liens d'interdépendance se sont établis. Ce mouvement se poursuit, avec d'énormes interruptions, des régressions, des récurrences, pendant toute la durée de l'histoire. On peut même dire, sans forcer les termes, qu'il constitue l'histoire. Je voudrais ici en marquer les principales étapes. La tâche n'est pas simple. Il y entre forcément une part d'appréciation subjective, chaque his-

torien attachant plus ou moins d'importance à tel ou tel ordre de faits particulier. Cependant les nécessités de la narration historique donnent des indications assez impérieuses. Il est des moments où il devient très difficile d'exposer un fait relatif à un peuple, à une civilisation, sans avoir parlé de faits relatifs à un autre peuple, à une autre civilisation. On dirait que l'historien se trouve alors en présence d'un « nœud ». Ce sont les plus gros de ces nœuds que je vais m'efforcer d'indiquer.

L'Egypte et la Chaldée, pourtant assez voisines, ont vécu pendant des siècles sans se rencontrer. On peut, sans aucun embarras, parler de l'une sans faire allusion à l'autre. Cette situation n'a changé qu'aux environs de l'an 1500 avant J.-C. Par les conquêtes égyptiennes en Asie, par celles de Thoutmès III surtout, des rapports se sont trouvés impliqués. Et il s'est écoulé deux ou trois siècles avant que le contact se relâchât.

Vers la même époque, le milieu égéen, qui, lui aussi, avait jusqu'alors vécu à peu près à l'écart, commence à se mêler peu à peu à cette vie commune. Enfin, vers l'an 1180 avant J.-C., l'invasion des Peuples de la Mer, partie des contrées égéennes, et qui clôt définitivement la période d'hégémonie égyptienne en Syrie, est un événement d'intérêt général dans tout l'Orient méditerranéen. Ensuite vient une nouvelle période d'isolement.

Si l'on songe qu'en même temps commence à apparaître dans le monde méditerranéen-oriental les masses indoeuropéennes, et que c'est probablement à la même époque à peu près qu'elles fondent leur domination dans l'Inde, on sera tenté d'accentuer encore

l'importance de l'époque au point de vue des contacts. Mais ce serait pur jeu d'esprit, et nous ne marquons le point que pour montrer le peu d'importance qu'a au fond, pour l'historien, cet épisode des migrations ethniques. La parenté proche des envahisseurs de la Grèce et de l'Inde, qui est un des faits les mieux établis qui soient, le synchronisme même des deux événements, qui est probable, sont sans portée aucune. Tandis que les contacts établis entre civilisations méditerranéennes ont été dès lors gros de conséquences multiples pour toutes les populations de la zone, l'évolution des Hindous s'est poursuivie suivant ses lois propres. Mêmes les cousins germains des Hindous, les Ariens de l'Iran, par le fait qu'ils ont été rejetés vers le milieu méditerranéen, ont subi un développement psychique nettement divergent, et connu des destinées tout autres.

L'histoire méditerranéenne poursuit longtemps encore son cours séparé. Dans la période suivante, il est difficile d'isoler l'empire assyrien des Phéniciens, et ceux-ci de la colonisation grecque. Mais c'est avec l'empire achéménide que l'intérêt se concentre en une action unique. Vers 480 avant J.-C., la réaction contre l'expansion des Grecs s'est traduite, en Orient comme en Occident, par des faits simultanés et importants. Seuls, les peuples de l'extrême Occident restent encore à l'écart : ils ne se mêlent à la vie méditerranéenne qu'avec les invasions gauloises du IVe siècle.

L'Inde, pendant cette période, a dessiné les traits principaux de la civilisation qui lui est propre. Elle a produit sa création la plus originale, le bouddhisme. A son extrémité nord-occidentale, elle a été effleurée par la conquête perse. Mais le premier événement qui la mette en contact direct avec les Méditerranéens est l'expédition d'Alexandre (326). Les rapports qui ont

suivi ont duré deux siècles. Il ne faut pas en exagérer la portée. Mais enfin des questions importantes d'influence réciproque se posent cette fois.

La Chine aussi a eu son développement tout-à-fait particulier, qui culmine avec Confucius vers 500 avant J.-C. Jusqu'au IIe siècle avant notre ère, les indices de relations avec l'Occident ou avec l'Inde sont trop fugitifs pour qu'on s'y arrête. Mais, vers 126 avant J.-C., une série d'événements portent les Chinois en pleine Asie Centrale, où ils vont rester longtemps, et leur révèle les autres humanités.

Par une coïncidence curieuse, Socrate, Bouddha, Confucius, sont grossièrement contemporains. Quand nous aurons présenté avec quelque détail les trois figures susdites, on verra quel abîme les sépare, et quelle est l'insignifiance des rapprochements, fortuits ou non, par rapport à l'énormité des différences. En attendant, nous sommes autorisés à placer au IVe siècle pour la Méditerranée et l'Inde, un peu plus tard pour la Chine, la fin d'une première période, qui est par excellence celle des civilisations séparées.

A partir du Ve siècle, l'Orient et l'Occident méditerranéens avaient eu des destinées assez distinctes. Cela cesse avec l'établissement de l'hégémonie romaine, définitivement assise par la journée de Pydna (168). Dès lors, les événements se précipitent vers l'établissement de l'Empire romain. C'est la période par excellence de l'unité méditerranéenne. En dehors de l'Empire romain, il n'y a que les peuplades germaines et la monarchie des Parthes. Mais, par la résistance des Parthes, puis des Perses, le contact est coupé entre le monde méditerranéen et les civilisations de l'extrême Orient. Les relations ne font pas complètement défaut, mais n'ont guère qu'un intérêt de curiosité.

Le grand changement commence avec l'apparition des peuplades hunniques, qui affecte à la fois le monde romain, la Perse et l'Inde, au ve siècle de notre ère.

Les mouvements ethniques de l'Asie Centrale au iie siècle avant J.-C., en faisant naître la puissance des Indoscythes, avaient mis en contact l'Inde et la Chine. Le résultat capital fut le passage du bouddhisme de la première à la seconde. A partir du iie siècle de notre ère, les deux régions reprennent leurs histoires séparées, mais la solidarité spirituelle subsiste, et s'affirme par les voyages des pèlerins bouddhistes : Fa-hien (vers 400), puis Hiuan-tsang (vers 630) ont été ceux dont les voyages ont été le plus féconds.

En même temps, au viie siècle de l'ère, pour la première fois depuis des siècles, la puissance politique des Chinois reparaît dans l'Asie Centrale, où elle va entrer en contact avec les peuplades turques, et par elles avec les Arabes.

Il est donc raisonnable de clore cette seconde période d'histoire, pour le monde méditerranéen aux invasions hunniques des ive et ve siècles, pour l'Inde un peu plus tard, pour la Chine au viie siècle.

Les invasions hunniques ont, par contre-coup, substitué une série de royaumes germaniques à l'empire romain d'Occident. D'autre part, l'invasion arabe, au viie siècle, a recouvert l'Asie antérieure, le nord de l'Afrique, même l'Espagne. Vers 800, l'évolution était achevée. A part le lambeau qui restait aux empereurs de Constantinople, le monde méditerranéen était divisé en deux : le monde européen occidental d'une part, alors appelé monde franc, — et le monde arabe ou musulman. Dans les deux ou trois siècles suivants, l'un et l'autre se sont augmentés d'éléments nouveaux. Le monde chrétien s'est annexé les Scandinaves et

leurs colonies d'Occident et d'Orient, surtout la Russie. Le monde musulman a absorbé les Turcs et les Maures. C'est dans ces conditions que les deux mondes se sont affrontés au temps des Croisades (1095-1270). Durant toute cette période, le trait fondamental du monde méditerranéen est le dualisme.

L'Inde a vu, pendant la même période, s'avancer peu à peu par le nord-ouest la conquête musulmane. Mais la majeure partie du pays a conservé sa civilisation originale, et l'a même répandue au dehors. Car les échanges entre Arabes, Hindous et Malais ont été alors très actifs sur l'Océan Indien.

La Chine, après une période d'expansion brillante, mais éphémère, s'était vue couper de l'Asie Centrale par les Tibétains et les Arabes (VIIIe siècle). Elle a même été envahie au nord par des Tartares. Durant la plus grande partie de cette période, la vie civilisée s'est concentrée dans le sud du pays. Et cette Chine a pris part au mouvement maritime dont nous venons de parler.

Mais les conséquences de ce mouvement maritime ont été dépassées de beaucoup par celles de l'expansion des Mongols au XIIIe siècle : c'est alors seulement, par exemple, que les progrès techniques réalisés en Orient ont été communiqués à l'Europe. La première expansion mongole a affecté le monde chrétien, le monde musulman, et la Chine entière. Une seconde transgression, à la fin du XIVe siècle, n'a pas eu moins d'envergure. Si la Chine, cette fois, y a échappé, l'Inde à son tour en a été touchée. C'est même là que les Mongols, après ces deux débordements énormes, mais passagers, étaient destinés, à la fin du XVe siècle, à faire œuvre durable.

La période ainsi caractérisée se termine, pour le monde méditerranéen, avec la fin des Croisades au

XIIIe siècle. Pour le monde hindou et le monde chinois, elle s'étend jusqu'au XVe siècle.

Sinon pendant les trois périodes, au moins pendant les deux dernières, les rapports intéressants et féconds n'ont donc pas manqué entre les diverses civilisations du Vieux Continent. Mais le Nouveau Monde en était resté complètement inaffecté. Les visites des Chinois en Amérique n'ont jamais eu lieu que dans l'imagination de certains amateurs d'histoire. Les rencontres entre Esquimaux, Peaux-Rouges et Scandinaves, vers l'an 1000, ont été sans portée. Les civilisations qui se sont développées dans l'Amérique tropicale ont évolué dans des conditions d'isolement et d'indépendance qui constituent leur intérêt singulier. C'est à partir de la découverte du Nouveau-Monde par les Européens (1492) qu'on peut, pour la première fois, parler d'histoire universelle. En outre, le retard énorme de l'humanité américaine, en permettant aux Européens de créer là une « Nouvelle-Europe », a eu un autre résultat important. Les ressources de l'Europe occidentale se sont trouvées multipliées au point qu'elle a pu désormais, non seulement balancer, mais surpasser, les grandes dominations continentales qui continuaient à s'édifier, particulièrement en Asie : empire ottoman, empire des Grands-Mogols, empire mandchou, empire russe.

Avec les découvertes des Européens à la fin du XVe siècle et au début du XVIe siècle commence donc une nouvelle période, caractérisée par la suprématie croissante de l'Europe occidentale. Au XVIe siècle, l'Amérique tropicale est conquise, mais les côtes de l'Océan Indien ne sont encore qu'effleurées. La mainmise européenne s'y précise au XVIIe siècle. Au XVIIIe siècle

s'ouvrent l'Inde et l'Amérique du Nord. Au XIXe, c'est le tour de l'Afrique et du monde jaune. Il y a avantage dès lors à mener les diverses histoires de front, en les subordonnant à l'histoire européenne.

L'Europe, telle qu'elle est définie historiquement par la théocratie du moyen-âge, a deux fronts : sur la Méditerranée et sur l'Atlantique.

Le front méditerranéen, le seul qui comptât au temps des Croisades, important encore au temps de l'offensive turque, met l'Europe en contact avec le monde musulman. Les rapports et les conflits nés de ce contact ont été désignés sous la rubrique de « question d'Orient » : depuis deux cents ans, ils sont dominés par l'attitude de la Russie, dont l'indépendance d'abord, puis les possibilités de développement, sont sorties de la réaction contre les masses tartares et turques.

Le front atlantique s'ouvre sur deux routes, tracées par Vasco de Gama et par Christophe Colomb. La première a conduit les Européens dans le monde de l'Océan Indien, et les a mis en présence de l'Inde et de la Chine : ils ne se sont introduits largement, dans celle-là qu'au XVIIIe siècle, dans celle-ci qu'au XIXe. La seconde route les a menés dans l'Amérique, et cette nouvelle Europe est devenue, à partir de la fin du XVIIIe siècle, indépendante de l'ancienne.

Si maintenant on envisage l'histoire intérieure de l'Europe, dominée si complètement au moyen-âge par la Papauté, elle devient, depuis la chute de la théocratie, l'histoire des Etats. Là encore, le sujet se dédouble.

Pour qui considère, d'abord, l'histoire externe de ces Etats, autrement dit leurs rapports entre eux, ces rapports ont été réglés, après quelques tâtonnements, par le principe d'équilibre, — c'est-à-dire

par les coalitions des Etats secondaires avec l'Angleterre contre les hégémonies qui se sont successivement dessinées. Les besoins des Etats occidentaux et centraux ont peu à peu impliqué intimement dans ces combinaisons les Etats orientaux, même non-européens ou à demi européens, la Turquie et la Russie.

Quant à l'histoire interne des Etats, c'est-à-dire à leurs rapports avec les autres modes d'agrégation des individus, sectes, partis, classes, etc., ils ont traversé deux crises principales, Réforme et Révolution. D'une manière générale, étant donnée la similitude d'origine et de civilisation de ces Etats, il n'est guère de crise qui ait été localisée, qui n'ait pas intéressé peu à peu tous les Européens, et amené des chevauchements qui se sont croisés avec les conflits internationaux.

Il est impossible de suivre isolément les quatre ou cinq évolutions que nous venons d'indiquer, et il est nécessaire, *sans perdre de vue ces divisions générales*, de les étudier ensemble par périodes. Heureusement il y a à chaque époque une puissance qui peut remplacer à peu près ce qu'est la Papauté au moyen-âge, et qui, par son rôle éminent, offre un centre d'où les grands faits se laissent dominer sans trop d'artifice. En effet, les peuples européens qui, successivement, ont été à la tête du mouvement maritime et colonial, se sont trouvés par là en mesure d'exercer une influence prépondérante sur l'histoire interne de l'Europe.

Le premier de ces peuples a été l'Espagne. On sait quelle a été sa puissance au XVIe siècle. En 1580, par l'annexion du Portugal, elle a même réuni à peu près toutes les possessions lointaines des Européens. Pour un instant seulement, car déjà les autres peuples de l'Europe atlantique étaient entrés dans la lice.

Les Hollandais et les Français y ont d'abord paru avec éclat. Mais l'empire hollandais a été vite localisé dans le Sud de l'Afrique et dans les îles de la Sonde. Et la France, si elle a eu le mérite d'ouvrir l'Inde et l'Amérique du Nord, n'a pas su s'assurer le bénéfice de ses brillantes actions.

C'est l'Angleterre qui, au XVIIIe siècle, a édifié sa puissance sur les ruines de tous les empires coloniaux antérieurs. Au XIXe siècle, elle a possédé une domination dont aucune autre, jusqu'alors, n'avait égalé l'étendue, la population, ni l'ubiquité. Encore avait-elle perdu, chemin faisant, les Etats-Unis. Le monde anglo-saxon s'est trouvé ainsi coupé en deux, mais sans que les liens aient disparu complètement.

Parallèlement aux hégémonies successives par lesquelles s'est affirmée la thalassocratie européenne, une domination, continentale celle-là, et par conséquent localisée, mais considérable aussi, s'était développée à partir du XVe siècle. Dès le XVIIe siècle, la Russie et la Sibérie formaient un tout. Au XIXe siècle, cet empire a continué à mordre sur les empires asiatiques dont le déclin allait s'accentuant en présence des progrès des puissances maritimes : il n'a rencontré d'obstacle sérieux qu'au Japon. Quoique renfermant d'incontestables éléments européens, la Russie était trop imprégnée d'asiatisme pour n'avoir pas été toujours considérée, en Europe, comme un monde à part.

Tel est le milieu dans lequel, à la fin du XIXe siècle, l'Allemagne a tenté de s'insérer. Elle a trouvé le nombre des places disponibles singulièrement raréfié. Et les anciennes puissances lui ont prouvé, par la dernière guerre, leur force de résistance. Sur cette guerre, on ne peut encore affirmer qu'une chose : c'est que jamais encore tant de peuples n'avaient été mêlés dans une action commune aussi générale et

aussi pénétrante. Quant au reste, elle est beaucoup trop près de nous pour que l'on puisse dès maintenant en mesurer la portée.

La quatrième période, qui ne compte encore que cinq siècles, est donc la période de la suprématie européenne. Il ne suffit pas de constater le fait brutal : il faudrait analyser les éléments de supériorité qui expliquent et justifient cette suprématie. Mais, ici, le recul et l'objectivité nous manquent. Le côté parculièrement brillant de cette civilisation paraît bien être le développement des sciences de la Nature, avec les applications multiples qu'il a entraînées. C'est là un fruit assez tardif du développement européen, puisqu'il est éclos d'hier. C'est le produit le plus immédiatement visible, le plus immédiatement assimilable par les non-Européens. Les progrès techniques ont eu des conséquences qui certainement ne s'effaceront plus jamais complètement à la surface du globe...

Mais, en Europe même, et *a fortiori* hors d'Europe, nombre d'hommes n'admettront jamais que la connaissance des lois de la Matière soit le seul facteur, ou même le facteur essentiel, de la civilisation. On lui conteste le pouvoir d'assurer, même le bien-être, à plus forte raison le bonheur. A des hommes dont les besoins grégaires se satisfont dans la famille, comme en Chine, ou dans la caste, comme dans l'Inde, le culte de la patrie territoriale sera difficilement intelligible. A ceux dont les aspirations individualistes visent avant tout l'au delà, comme c'est le cas pour tout ce qui a été conquis par le bouddhisme, à ceux-là sera toujours étranger ce goût de la vie et de l'action que rien n'a pu étouffer chez ceux qui dérivent, en dernière analyse, de l'héllénisme. Ces observations,

qu'on multiplierait aisément, montrent à quelles résistances se heurte l'adoption des points de vue de l'européanisme. Au vrai, celui-ci repose sur deux bases essentielles : christianisme et humanisme ; le christianisme, tel qu'il est sorti en dernier lieu des crises du XVIe siècle, Réforme et Contre-réforme ; — l'humanisme, qui, par une de ses principales manifestations, l'idée de l'Etat souverain, a engendré les transformations politiques de 1688 (Angleterre), 1789 (France) et 1848 (Europe continentale). Les milieux humains sont européens dans la mesure où ils ont « dans le sang », par hérédité ou par infusion, l'humanisme et le christianisme. C'est dire que de grandes masses d'hommes restent encore complètement étrangères à notre conception de la civilisation. Il est fort possible qu'elles n'y arrivent jamais.

Il reste que la civilisation européenne est, en tous cas, un fait énorme, le plus « pantellurique » qu'ait encore enregistré l'histoire de l'humanité. Il a paru utile d'en rassembler en un dernier volume les aspects divers.

Au reste, la justification de l'ordre adopté ne pourra être fournie réellement que par les volumes suivants. Celui-ci n'a été conçu que comme explication de la table générale des matières, explication que j'ai faite aussi brève que possible, mais qu'il était pourtant indispensable de développer quelque peu.

Table des Matières



Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — EUVRARD-PICHAT.



